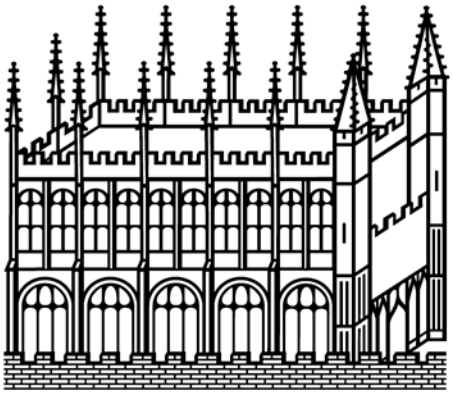


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E

241

UNS. 158 i .20

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E

241

UNS. 158 i .20

OEUVRES
DE
MONSIEUR
L'ABBÉ
DE
ST. REAL

LES ŒUVRES DE M. L'ABBÉ DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION,

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME TROISIÈME.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez NYON, fils, Libraire, à l'Occaſion.

M DCC XLV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 FEB 1952
OF OXFORD

TABLE DES TRAITÉS CONTENUS

Dans ce Troiſiéme Volume.

SUITE DES TRAITE'S HISTORIQUES.

AFFAIRES de Marius & de Sylla, page 1
Conſidérations ſur Luculle, 65
Réflexions ſur divers illuſtres Romains, 109
I. Quelques Réflexions ſur le meurtre de Céſar, 111
II. Fragmens ſur Lepide, 126
III. Conſidérations ſur Antoine, 141
IV. Fragmens ſur Auguſte, 196
V. La Préface de la vie d'Octavie,

ſœur d'Auguſte, 225
La Vie d'Octavie, ſœur d'Auguſte, 233
Conſidérations ſur Livie, 297
Caractere de Julie, fille d'Auguſte, 303
VI. De l'infidélité des Femmes chez les Romains, 307
VII. Fragmens ſur les Spectacles des Romains, 313
VIII. De la Navigation des Romains, 319
Dom Carlos, Nouvelle Hiſtorique, 343

Fin de la Table.

SUITES

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU dans ce Sixiéme Volume.

EPICARIS ou l'Hiſtoire ſecrette de la Conjuration de Piſon contre Néron, Page 1

Remarques ſur les Mémoires de Madame la Ducheſſe *Mazarin*, 149

Mémoires de Madame la Ducheſſe *Mazarin*, à M*** 153

Lettre touchant le caractere de Madame la Ducheſſe *Mazarin*, 241

Oraiſon funébre de Madame la Ducheſſe *Mazarin*, 255

Préface hiſtorique des Mémoires de la Minorité de Louis XIV. 281

Maximes, 295

Extraits concernans quelques Ouvrages de M. l'Abbé de *S. Réal*, 301

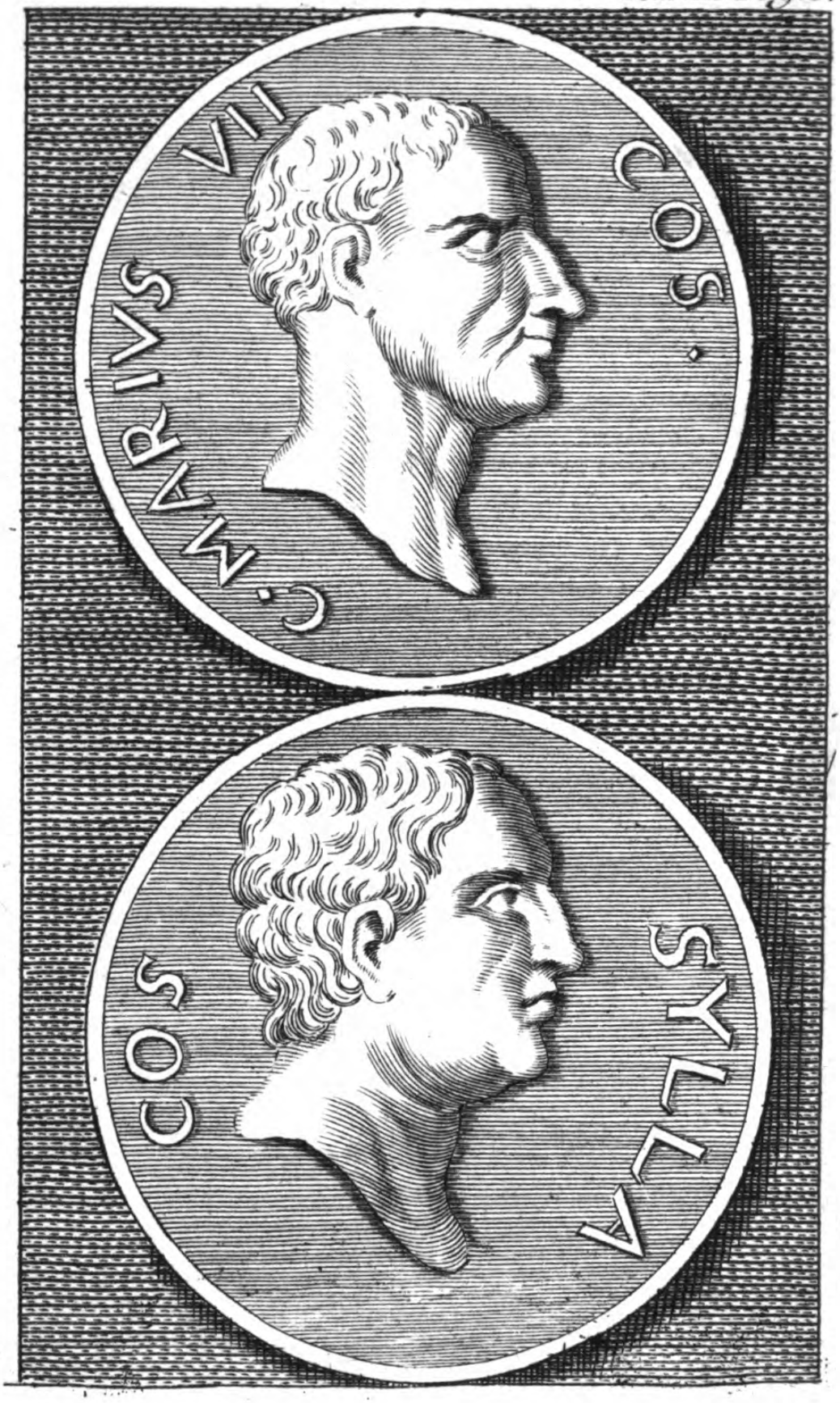
I. *Extraits* des Lettres choiſies de M. *Bayle*, 303

II. *Extrait* des Mémoires de Littérature, 307

TABLE.

III *Extrait* de la Bibliothéque Univerſelle & Hiſtorique, par M. *Le Clerc*, 309
IV. *Extrait* de l'Hiſtoire des Ouvrages des Sçavans, par M. *Baſnage* de *Beauval*, 315
V. *Extrait* de la Bibliothéque Univerſelle, par M. *Bernard*, 321
VIII. *Table générale* des Matieres contenues dans les ſix Tomes de ce Recueil, 331

Fin de la Table.


C. MARIVS VII COS.
COS SYLLA

SUITE DES TRAITÉS HISTORIQUES.

AFFAIRES DE MARIUS ET DE SYLLA.

LA mort des Gracques ne fit point tout l'effet que le Sénat s'étoit propoſé. Le Peuple, qui avoit ſi lâchement abandonné ces Protecteurs de ſa Liberté & de ſon Pouvoir, eut honte après leur mort de ſa lâcheté, & marqua par tous les endroits imaginables l'eſtime & l'amour qu'il conſervoit pour ces deux Hommes, qui venoient d'être immolés pour ſes intérêts.

Ce qui parut ſur-tout le plus dangereux au Sénat, dans le retour du Peuple, fut le deſir qu'il témoigna de ſubſtituer quelqu'un en la place des Gracques. On cherchoit partout un ſujet propre, qui voulût prendre le ſoin d'être à la tête d'un Parti : on promettoit une fidélité parfaite, & autant de fermeté & de conſtance, qu'on avoit marqué de légereté & de frayeur.

Jamais l'Ambition des Citoyens n'avoit été plus grande : jamais il n'y avoit eu plus de mécontens, & du Sénat en général, & des premieres Maiſons de la Ville en particulier, qui, par les Honneurs & les Dignités ſans nombre qui ſe répandoient chez elles, excitoient avec aſſez de raiſon la jalouſie & l'envie d'une infinité de gens de mérite.

Perſonne pourtant de tous ceux qui avoient quelque crédit & quelque conſidération dans la République, n'oſa ſitôt ſe fier à cette multitude, dont on venoit de voir ſi récemment un exemple fameux d'inconſtance.

Ceux qui auroient davantage ſouhaité ce Poſte, étouffoient ſagement leurs deſirs, & renvoyoient à un autre tems l'exécution des Projets que leur Ambition leur inſpiroit. Ainſi le Peuple, qui ſe trouva ſans aucun Chef déclaré de quelque réputation, eut

recours aux Tribuns, les Vengeurs ordinaires de ſes querelles, & proteſta qu'il recevroit ſans héſiter, & ſans choiſir, tout Homme qui oſeroit ſe déclarer pour lui.

Les Tribuns, cependant, pour ſatisfaire le Peuple, firent de terribles Edits contre ceux qui avoient eu part à la mort des Gracques & de leurs Adhérens; mais à vrai dire, les Sénateurs étoient ſi grands, que ces Edits n'étoient d'aucun effet, & marquoient moins la colere du Peuple, que ſon impuiſſance. En effet, les grandes Maiſons étoient dans un degré d'élévation ſi ſublime, qu'elles étoient hors des atteintes des Loix & des Magiſtrats. Les Domitiens, les Ceciliens, étoient chaque jour honorés d'un Triomphe, ou d'un Conſulat; & rien ne réſiſtoit plus à leur Grandeur & à leur Pouvoir. On avoit beau murmurer de cette inégalité, qui alloit ſaper la République par les fondemens, on ne faiſoit aucune attention à ces murmures; & le Luxe devenu plus prodigieux qu'il n'avoit jamais été, fit voir dans chaque Particulier des magnificences ſupérieures à toutes celles que les Rois pouvoient faire paroître.

Les Cenſeurs firent en vain quelques Déclarations contre ces abus, & donnerent inutilement quelques exemples de rigueur

rien ne pouvoit guérir un mal enraciné : & le Peuple ſentoit, avec un déſeſpoir extrême, cette Grandeur des Sénateurs, qui établiſſoit ſi bien ſa Servitude.

Il gémiſſoit ſous ce joug péſant, & cherchoit par-tout à qui commettre le ſoin de le relever, quand un jeune Homme de baſſe extraction (*a*), nommé Marius, crut que, dépouillé de Bien & de Qualité comme il étoit, il riſquoit peu de ſe déclarer contre les Grands & le Sénat, de la faveur deſquels il ne pouvoit jamais eſpérer qu'une très-médiocre fortune.

Il commença donc à careſſer le Peuple, & à déclamer contre le Luxe & l'Orgueil inſupportable des Sénateurs : il publia avec ſoin l'injuſtice qu'il y avoit à ſouffrir, que les mêmes Gens commandaſſent toujours les Armées, & exerçaſſent toutes les Magiſtratures. Le Peuple, qui ne cherchoit qu'un Homme à qui pouvoir s'attacher, ſuivit Marius, qui paroiſſoit épouſer ſes ſentimens. On le fit Tribun, & il donna dans cette Charge mille marques du peu de conſidération qu'il avoit pour les Sénateurs, ceux-là même qui avoient été longtems ſes Patrons & ſes Protecteurs ; & s'élevant inſenſiblement, il fut donné pour Lieutenant à Me-

(*a*) Velleïus dit pourtant qu'il étoit iſſu de Chevaliers Romains : *Equeſtri loco.*

tellus, dans la Guerre qu'il alla faire à Jugurtha.

Ce fut dans cette Guerre, qu'il ſupplanta ſon Général, vint à Rome ſe faire élire Conſul, fit ôter le Commandement de cette Armée à Metellus, & ſe le fit donner par ce Peuple, qui commençoit à le regarder, comme autrefois il avoit regardé les Gracques.

Il n'eut pourtant pas l'honneur de finir cette Guerre : car Lucius Sylla ſon Queſteur, uſant à ſon égard de la même infidélité dont il avoit uſé à l'égard de Metellus, pratiqua l'amitié de Bocchus, Roi de la haute Numidie, & Beau-Pere de Jugurtha ; & ce dernier, ayant été contraint de ſe retirer chez lui, ce perfide Beau-Pere le livra entre les mains de Sylla, qui ſe crut aſſez glorieux de cette Affaire, pour en faire graver l'Acte ſur une Pierre qui lui ſervoit ordinairement de Cachet. Il eſt vrai, que la réception de ce dangereux Ennemi lui fit à Rome d'autant plus d'honneur, qu'on s'y attendoit moins, & qu'on le ſouhaitoit davantage.

Les Ennemis de Marius diſoient hautement, que les Victoires remportées ſur Jugurtha étoient dues à Metellus, & ſa priſe à Sylla tout ſeul. Le Peuple, pourtant, qui aimoit Marius, & qui ſçavoit qu'il avoit conduit cette Guerre avec beaucoup de va-

leur & de ſageſſe, voulut lui accorder l'honneur du Triomphe, dans lequel il fit voir pour la premiere fois, dans la perſonne de Jugurtha, un Eſclave couronné parmi les Captifs.

Il eſt aiſé de juger, que cette action de Sylla le brouilla terriblement avec Marius, qui étoit aſſez aimé du Peuple, pour faire craindre à Sylla quelque événement fâcheux, s'il ne cherchoit ailleurs une Protection; & il n'eut pas d'autre recours, que de s'appuyer de la Nobleſſe, dont il faiſoit lui-même partie, & qui ſe fit un plaiſir de le ſoutenir contre Marius, dont la réputation s'augmentoit chaque jour, & qui faiſoit craindre une trop grande Autorité.

L'on n'oſoit pourtant pas tout-à-fait ſe déclarer contre le Peuple; & l'on cherchoit dans des Aſſemblées particulieres les moyens de le détruire, quand on apprit à Rome l'effroyable irruption des Cimbres & des Teutons, qui, comme un torrent, venoient inonder les Provinces de la République, engloutir l'Italie, & ſaccager la Ville.

Ces Peuples, d'une ſtature épouvantable, & d'une férocité horrible, partis du Nord pour venir chercher des Terres & des Habitations, étoient au nombre de trois cens mille Combattans, outre une infinité prodigieuſe de Femmes, de Vieillards, & de

petits Enfans. Les premiers bruits de leur Deſcente paſſerent à Rome pour des fables ; & lorſque la défaite des Généraux qui commandoient ſur les frontieres rendit la nouvelle indubitable, on ne ſçauroit exprimer dans quelle conſternation fut la Ville : car on peut remarquer en paſſant, que les Romains, qui étoient le plus valeureux Peuple du Monde éloigné de chez lui, étoient peut-être le plus timide & le plus craintif ſur ſon foyer.

Il ne fut plus queſtion de Parti ni de Cabale : tout le monde concourut à choiſir Marius, pour lui donner la conduite de cette Guerre, & le ſoin de délivrer la Ville & l'Italie de l'Eſclavage & de la derniere déſolation. On l'élut Conſul pour la ſeconde fois, contre les Loix & la Coutume, qui ordonnoient un certain tems entre un premier & un ſecond Conſulat : & l'on renvoya même fort rudement certains Sénateurs indiſcrets ; qui, en faveur des anciennes Loix, ou par ſévérité, ou par bizarrerie, oſerent s'oppoſer à ſon Election ; tout le Peuple criant, qu'on avoit depuis peu de tems enfreint les mêmes Loix en faveur de Scipion, pour de moindres ſujets.

Et il faut avouer, que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, il n'y avoit point d'autre Général, qui eût, & aſſez de

capacité, & aſſez de réputation, pour s'oppoſer à ces Barbares; Metellus, qui, à la vérité, avoit eu toutes les qualités qu'on auroit pu ſouhaiter, ne pouvant plus guéres dans une vieilleſſe très-avancée ſe charger d'une ſi pénible Expédition.

Jamais perſonne n'arriva à Rome plus glorieuſement que Marius, qui, dès qu'il eut reçu la nouvelle du choix qu'on avoit fait, ramena ſon Armée de Libye, & entra à Rome, moins en Conſul qu'en Libérateur. Après avoir triomphé de Jugurtha d'une maniere ſplendide, il vint s'aſſeoir dans le Sénat avec ſa Robe triomphale, & promit de préſerver la République de l'irruption des Barbares, quelque nombre & quelque valeur qu'ils euſſent.

Il marcha incontinent, pour s'oppoſer à leur progrès: & ſa conduite plaiſant à tout le monde, il fut continué Conſul tous les ans, ſans que qui ce ſoit s'y opposât; & ce fut à ſon quatriéme Conſulat, qu'il vainquit ſi pleinement les Teutons auprès d'Aix en Provence, pendant que ſon Collegue Luctatius Catulus vainquit les Cimbres preſque tout ſeul un peu après. Et au commencement du cinquiéme Conſulat de Marius, la Victoire fut complette: & Marius, qui s'y trouva, prétendit en avoir la plus grande gloire; quoiqu'à vrai dire, il y con-

tribuât fort peu : mais le Peuple, qui étoit tout-à-fait prévenu en ſa faveur, attribua à lui ſeul cet heureux ſuccès, & vouloit même qu'il triomphât tout ſeul.

Telle fut la gloire de ſon quatriéme & de ſon cinquiéme Conſulat, après leſquels il pourſuivit encore très-vivement le ſixiéme contre Metellus, qui ne put tenir contre lui. Ce fut pour lors, qu'il s'unit au Tribun Saturninus, Homme fameux par la violence de ſon génie, & par la haine avec laquelle il perſécuta le Sénat. Enfin, après ce ſixiéme Conſulat, la Paix étant preſque établie dans toutes les Provinces, Marius trouva bon d'aller faire quelques voyages de plaiſir.

On élut, pendant ce tems-là, Sylla Conſul ; celui-là même, qui avoit reçu Jugurtha des mains de Bocchus, & qui depuis, s'étant trouvé à la défaite des Cimbres, n'avoit rien oublié pour en faire donner toute la gloire à Catulus, qui la méritoit effectivement. Comme c'eſt ici le commencement des Affaires de Marius & de Sylla, il eſt néceſſaire, avant que de paſſer plus avant, de les bien faire connoître, afin que par leur Caractere on juge plus aiſément de leurs deſſeins & de leurs actions.

L. Cornelius Sylla ou Sulla, comme on lit dans les anciens Monumens, étoit de l'il-

luſtre Maiſon Cornélienne, qui tenoit un des premiers rangs parmi les Patriciennes : il eſt vrai que la Branche, dont il étoit iſſu, étoit tombée dans l'obſcurité ; & il falloit remonter juſqu'à la ſixiéme Génération, pour y trouver un Conſul. On peut dire auſſi, qu'il n'aſpira pas d'abord auſſi haut que ſes bons ſuccès le firent depuis parvenir.

Avec beaucoup d'eſprit & d'érudition, qui parurent dans les Commentaires qu'il adreſſa à Luculle, il avoit une facilité merveilleuſe pour toute ſorte de choſes : il y réuſſiſſoit ſans peine ; ce qui faiſoit penſer qu'il étoit uniquement propre pour ce qu'il faiſoit. Il joignoit à cela une familiarité exceſſive, qui fut blamée de quelques-uns, avec laquelle il gagna le cœur de beaucoup de gens qu'il mépriſoit d'ailleurs ; car attaché comme il étoit au Parti de la Nobleſſe, il ſacrifia toujours le Peuple à cet intérêt, & ne tint jamais aucun compte de tout ce qui n'étoit pas du premier Ordre de la République. Il aimoit d'ailleurs le plaiſir plus que nul autre, & il ſçavoit admirablement l'art de mêler les travaux les plus pénibles des plus ſérieuſes Affaires aux plus vives douceurs de la Galanterie, de la Bonne-Chere, de la Muſique, & de la Comédie. Auſſi grand homme de Guerre, que d'Etat. Tou-

jours magnifique, & toujours ſplendide : les manieres d'un homme élevé & grand, qui ne lui permettoient preſque pas de rendre compte au Public de ſes actions, qu'il coloroit toujours en général du Bien & de la Liberté publique, ſans ſe mettre trop en peine de ce qu'on en penſeroit véritablement. Enfin, préſumant tout de lui-même, & de ſa Fortune, en laquelle il ſurpaſſa tous les hommes, & s'en faiſant lui-même un honneur ; ce qui lui fit trouver bon qu'on le ſurnommât depuis *l'Heureux*. La fin de ſa vie fit voir qu'il avoit un fonds de Modération égal à ſa Fortune, lorſqu'il abdiqua la ſuprême Autorité, qu'il avoit acquiſe par tant de ſang & tant de cruautés qu'on auroit beaucoup de peine à vouloir juſtifier.

Le premier Emploi de conſidération qui lui fut confié fut celui de Queſteur de Marius dans la Guerre de Jugurtha : on vient de voir comment il s'y comporta. Depuis, il fut Lieutenant du même Marius à ſon ſecond Conſulat, & il commandoit un petit Corps détaché ſous ſes ordres : cependant à ſon troiſiéme, mille actions d'éclat, qui ſont rapportées par tous les Hiſtoriens, lui acquirent la réputation de beaucoup de valeur, avec aſſez de diſtinction pour donner quelque jalouſie à Marius, qui avoit un ſe-

cret preſſentiment de ſa Grandeur. Quelques légers ſujets de chagrin, qui ſuivirent depuis cette petite jalouſie, obligerent Sylla à paſſer dans le Camp & ſous les ordres de Catulus qui ſe trouvoit Collegue de Marius. C'eſt ſous ce Conſul, qu'il augmenta ſa réputation à l'envi de Marius. Revenu à Rome, il brigua la Préture, qu'il obtint, après l'avoir perdue une fois : & s'étant depuis encore davantage illuſtré dans la Guerre des Alliés, où il fit paroître une vigueur & une conduite extraordinaire, tandis que Marius, par lenteur ou par négligence, perdit un peu de la conſidération qu'il avoit acquiſe ; enfin, favoriſé de mille heureuſes circonſtances, Sylla fut fait Conſul, du conſentement de preſque tous les Citoyens, environ la cinquantiéme année de ſon âge, avec Q. Pompeïus, homme d'une très-grande eſtime dans la Ville. Il épouſa en même tems Cecilia, Fille de Metellus Souverain Pontife, cet homme ſi illuſtre, &, ſans conteſtation, pour lors le premier des Sénateurs. Cette Alliance, jointe à ſa Dignité, l'attacha tout-à-fait au Sénat ; & il commença à concevoir les Projets, qu'il exécuta depuis ſi heureuſement pour lui, & ſi cruellement pour ſa Patrie.

Mithridate, ce fameux Roi de Pont, qui

par une Guerre qu'il ſoutint pendant quarante ans contre les Romains, & par une obſtination & une haine invincible pour Rome, s'eſt rendu l'un des plus illuſtres hommes de l'Hiſtoire, commença pour lors à remuer ſur les frontieres des Provinces Romaines. Comme il s'étoit déja rendu rédoutable à quelques Rois ſes voiſins, qui même s'étoient vainement appuyés du ſecours des Romains, on conjectura avec beaucoup de raiſon à Rome, que cette Guerre alloit être très-dangereuſe & très-difficile, & elle parut telle à Sylla lui-même, à qui on la commit: car ce Conſul connoiſſoit tout le mérite de ce Roi, & il l'avoit vu & connu, lorſqu'il paſſa en Aſie pour remettre Ariobarzane ſur le Trône de Cappadoce; & c'eſt-là qu'il lui parla avec tant de dignité & de grandeur, que Mithridate, fier & hautain, conçut dès-lors le deſſein de réprimer, s'il ſe pouvoit, cet orgueil qui étoit attaché à tous les Romains.

La grandeur de Mithridate, ſon mérite & ſa réputation, loin de faire de la peine à Sylla, flaterent davantage ſa vanité: il ſe fit des projets de Victoire, d'autant plus agréables qu'elle ſeroit plus difficile & plus glorieuſe, & il entreprit avec joie cette Expédition.

Marius, qui prévoyoit depuis longtems

les deſſeins ambitieux de Sylla, & qui connoiſſoit l'importance de cet Emploi, careſſa le Peuple de nouveau, avec plus d'empreſſement; & fit une étroite amitié avec Sulpitius, l'un des Tribuns, dont le ſecours ne pouvoit manquer de lui être utile.

Ils conſulterent enſemble ſur les moyens qu'on pouvoit prendre, pour priver Sylla des honneurs qu'on lui deſtinoit; car ils ſe doutoient avec raiſon, que s'il revenoit Vainqueur de Mithridate, rien ne pourroit balancer ſa gloire ni ſon orgueil.

Sulpitius avoit beaucoup de mérite véritable, beaucoup de conſidération parmi le Peuple, qu'il s'étoit acquiſe par une éloquence & un agrément dans ſa perſonne, auquel il étoit difficile de réſiſter. Il joignoit à ces qualités beaucoup de Parens, d'Amis, de Biens, & une belle maniere d'en uſer; ſans que juſqu'alors on pût lui rien reprocher qui portât l'ombre du Vice.

Tout cela le rendit ſi fort aimable au Peuple, qu'il en étoit toujours ſuivi d'une groſſe foule: & ayant finement mis dans ſes intérêts l'Ordre des Chevaliers, il s'en forma comme une Garde compoſée de ſix cens, qui le ſuivoient dans toutes les occaſions, qu'il appella depuis le Contre-Sénat, & qui ſe rendirent étrangement rédoutables à toute la Ville.

Avec ce puiſſant Secours, & l'Amitié de Marius, qui étoit encore d'un très-grand poids, & dont le ſeul nom portoit un caractere d'Autorité parmi le Peuple, il publia pluſieurs Loix très-dures aux Nobles, & très-préjudiciables à leur Dignité. Celle ſur-tout, par laquelle il ordonna que nul Sénateur ne pourroit emprunter au-deſſus de deux cens écus, leur étoit infiniment incommode; dans un tems, où la ſomptuoſité monſtrueuſe, à laquelle ils s'étoient accoutumés, les obligeoit à des dépenſes auxquelles leurs revenus ne pouvoient pas ſuffire.

Sylla qui n'étoit pas encore parti pour la Guerre de Mithridate, & qui, comme Conſul, crut être en droit de chercher des remédes aux duretés du Tribun, aſſembla pluſieurs fois le Sénat, avec Q. Pompeius ſon Collegue, & repréſenta avec beaucoup de force le péril auquel la Liberté publique étoit expoſée par cette Garde inouïe du Tribun, qui devoit faire tout craindre dans la Ville. Perſonne ne trouva des expédiens prompts à cet abus; & le Conſul, ne pouvant s'accommoder de la lenteur des Déliberations du Sénat, ordonna la ceſſation de toutes les Affaires publiques, & Interdiction à tous les Magiſtrats de Juſtice, juſqu'à ce qu'il fût pourvu aux déſordres préſens.

Le Tribun caſſa cet Arrêt du Sénat ; & les Conſuls s'étant aſſemblés, pour annuler cette nouvelle Ordonnance du Tribun, celui-ci, ſans garder plus de meſures, accourut en armes ſuivi de ſes ſix cens Satellites, & mit tout le Sénat aſſemblé en fuite. Sylla, pourſuivi par quelques-uns des plus indiſcrets de cette Troupe, fut contraint de ſe ſauver dans la maiſon de Marius lui-même ; & le Fils du Conſul Q. Pompeïus, qui étoit Gendre de Sylla, fut tué en fuyant, ſans qu'on ait bien ſçu l'auteur de ce coup.

Sylla, qui étoit comme en priſon dans la maiſon de ſon Ennemi, qui lui avoit pourtant ſervi d'aſyle, ne put mieux ſe tirer de cette affaire, qu'en conſentant à tout ce que le Peuple & le Tribun voulurent ; & il n'eut pas plutôt échapé de ce danger, qu'il ſortit de la Ville, & alla prendre, en qualité de Conſul, le Commandement de l'Armée qui devoit aller contre Mithridate.

Il s'étoit arrêté à Nole, qui eſt une Ville de la Campanie, pour lors de très-grande conſidération, & illuſtre ſur-tout par l'obſtination avec laquelle elle réſiſtoit aux Troupes Romaines, & ſoutenoit encore les reſtes du Parti des Alliés.

Ce fut devant cette Ville, que Sylla apprit que Sulpitius avoit joint à toutes les

Loix

Loix qu'il avoit déja publiées, celle de ſon Abrogation ; & qu'il avoit fait donner, par le Peuple, le Commandement de la Guerre de Mithridate à Marius, qui, dans la ſeptantiéme année de ſon âge, avoit ſouhaité ce Commandement avec la même ardeur qu'il auroit pu faire à quarante ans. Et il eſt vrai, que Marius ne s'étoit uni au Tribun, qu'ils n'avoient propoſé toutes les autres Loix, qu'ils n'avoient mis dans leur intérêt l'Ordre des Chevaliers, que pour ôter à Sylla l'Expédition d'Aſie ; & Marius, qui ſe la fit donner, commença ſur cette ambition la Guerre Civile. Il ſera bon de donner brievement ici une idée de ſon Caractere.

C. Marius étoit Fils d'un homme de baſſe extraction, né dans un Village du Territoire de la Ville d'Arpos : ſon éducation, par conſéquent, fut très-ruſtique ; & l'auſtérité de ſes manieres & de ſes mœurs étoit moins en lui un effet de vertu, que de la rudeſſe de ſa naiſſance, ou de ſon éducation. On ne ſçauroit croire pourtant combien cette ſimplicité qu'il affecta en toutes choſes parut agréable aux yeux du Peuple ; ſur-tout, dans ſon élévation, & dans un tems ou le dernier Ordre voyoit avec un extrême chagrin les Diſtinctions affectées, & les magnificences exorbitantes des Sénateurs.

Il étoit laid, & même hideux, de ſa-ſigure; groſſier, & impoli: & je ne ſçais point ſi quelqu'un ne lui dit pas ce qu'on avoit dit autrefois à un Grec en pareil cas, *Tu devrois ſacrifier aux Graces.* D'ailleurs, ſobre, tempérant, chaſte, & aimant ces Vertus dans ſes Troupes, juſqu'à caſſer les Soldats qui avoient les Vices oppoſés (*a*).

Il ſervit d'abord ſous Scipion l'Emilien, qui, au ſiége de Numance, ayant voulu réprimer la licence des Troupes, & rétablir la Diſcipline, eut un vrai plaiſir de trouver un Soldat qui lui étoit connu par quelques actions de valeur en des occaſions très-marquées, & qui par ſon tempérament recevoit ſi aiſément l'ordre qu'il vouloit mettre. Il le propoſa ſouvent pour exemple aux autres: il lui donna pluſieurs fois des récompenſes, qui n'étoient chez les Romains que quelques marques d'Honneur: & il lui préſagea même, dit-on, une Grandeur à laquelle ſes travaux & ſa valeur l'éléveroient infailliblement.

Ce fut ſans doute ſur ces préſages, & flaté par quelques Devins, dont la Science étoit pour lors aſſez à la mode, qu'il oſa aſpirer à la prodigieuſe élévation où il parvint depuis; ſecouru, dans les commence-

(a) *Qui ne militem voluit niſi pudicum.* Cicer.

mens, de la faveur de la Maiſon Cécilia, à laquelle il ne ceſſa jamais d'être ingrat.

Il faut avouer, que Marius avoit toutes les Vertus d'un Soldat & d'un Général, beaucoup de valeur & d'expérience, beaucoup de Science de la Guerre, beaucoup de ſévérité pour la Diſcipline Militaire, de laquelle il ne relâchoit jamais rien, ayant obligé ſes Soldats à des travaux extraordinaires, qui les firent appeller par quelques-uns les Mulets de Marius; ne leur ſouffrant aucune licence, & autoriſant lui-même, par la peine qu'il ſe donnoit, & par ſa ſimplicité, tout ce qu'il faiſoit exécuter aux autres avec tant d'exactitude.

Il faut auſſi avouer, que ſes Vertus étoient mêlées de grands Vices; une Ambition démeſurée, qui l'obligea juſqu'au bout de ſa vie à vouloir toujours gouverner, & toujours commander; quoique ſa vieilleſſe l'en rendît peut-être incapable, & qu'il dût ſouhaiter davantage de jouir dans un glorieux repos des Honneurs qu'il s'étoit ſi juſtement acquis: une cruauté, qui lui fit altérer tous les liens du ſang & de l'amitié, & tous les devoirs civils & domeſtiques: une mauvaiſe foi dans toute ſorte de commerce, qui lui fit ſupplanter ſon Général, & trahir même quelquefois ſa parole; & cela, ſouvent, pour venir à bout d'une très-petite partie

de ſes deſſeins : une baſſeſſe, avec laquelle il briguoit les plus petits Emplois, & qui faiſoit dire à tout le monde. « C'eſt une » choſe indigne, de voir le Grand Marius » ſe donner tant de ſoins, & mendier de ſi » vils ſuffrages, pour une Affaire de ſi pe- » tite importance. » Enfin, on peut dire de lui, ce me ſemble, que ſon eſprit agité ne lui laiſſa jamais jouir d'aucun repos, ni ne permit jamais que les autres en jouiſſent ; & qu'autant qu'il fut redoutable aux Ennemis de la République dans la Guerre, autant fut-il nuiſible à ſes Concitoyens dans la Paix.

Tel étoit Marius, auquel le Peuple donna le Commandement de l'Armée deſtinée à ſervir contre Mithridate, après l'avoir ôté à Sylla, qui n'avoit aſſurément rien fait qui pût mériter cette deſtitution. Marius remercia le Peuple de cet Honneur ; & excuſant ſon Ambition dans un âge ſi avancé, il proteſta qu'il n'avoit accepté & ſouhaité cet Emploi, que pour pouvoir inſtruire ſon Fils dans cette Guerre, & le rendre capable de ſervir utilement la République.

Il envoya enſuite quelques Officiers prendre en ſon nom le Commandement de l'Armée à Nole : mais Sylla, qui, comme nous avons dit, avoit pris les devans, & qui s'étoit rendu agréable aux Soldats, leur

remontra d'une maniere touchante les injuſtices & les violences de Marius & du Tribun ; &, ſe ſentant aſſez fort par l'amitié de ſes Troupes, il fit aſſommer les Officiers de Marius. Cette cruauté fut payée à Rome d'une étrange repréſaille : car Marius, avec le ſecours des ſix cens Chevaliers toujours ſuivans le Tribun, fit mourir pluſieurs des Amis de Sylla, parmi leſquels il ſe trouva quelques Sénateurs, ſans qui que ce fût osât réſiſter ; le Sénat lui-même étant obligé par la force à ſuivre les mouvemens de ſes Ennemis, qui venoient de faire dépoſer Q. Pompeïus du Conſulat, parce qu'il étoit toujours d'intelligence avec Sylla.

Rome étoit remplie de troubles & de déſordres : les uns fuyoient du Camp à la Ville, les autres ſe ſauvoient de la Ville au Camp. La foibleſſe du Sénat ne parut jamais davantage : on y ſuivit ſans balancer le parti du plus fort ; & ces grands exemples de fermeté, qu'on cite de quelques Romains particuliers, furent pour lors bien mal imités par ce Corps effrayé & intimidé, qui obéiſſoit aveuglement à ſes mortels Ennemis.

Sylla, cependant, qui avoit été joint par ſon Collegue Pompeïus, marcha droit à Rome, avec ſon Armée, compoſée de

trente mille hommes : bien perſuadé, qu'il ne pourroit mieux remédier aux déſordres de la Ville, qu'en s'en rendant le maître ; & bien prévenu de cette vérité, que le Peuple change de ſentiment, dès qu'il ne trouve plus ſon compte dans ſon premier état.

Marius, d'autre part, & le Tribun, ramaſſerent toutes leurs forces, pour réſiſter à l'Armée ; & comme ils eurent avis que Sylla approchoit avec Pompeïus, ils leur envoyerent les deux Préteurs Brutus & Servilius, de la part du Sénat qui obéiſſoit à leurs volontés, pour leur interdire l'entrée de la Ville. Ces deux malheureux Magiſtrats coururent riſque d'être traités par l'Armée, comme l'avoient été les premiers Officiers qu'avoit envoyé Marius ; mais Sylla & ſon Collegue arrêterent la colere des Soldats, qui ſe contenterent de déchirer & d'abattre les Faiſceaux & les Haches qu'on portoit devant eux, & de les dépouiller même de leur Robe de Pourpre, pour ne leur laiſſer aucune marque de Dignité.

Sylla continua donc à marcher ; &, ſans avoir aucun égard aux prieres que lui firent de nouveaux Ambaſſadeurs de la Ville, il fit avancer deux de ſes Lieutenans avec quelques-unes de ſes meilleures Troupes, qui, malgré la vigoureuſe réſiſtance que

ſirent ceux qui gardoient une des Portes, s'en ſaiſirent. Le Peuple, effrayé de ce premier ſuccès de Sylla, n'écouta plus les ordres de Marius. Tout fuit : & l'Armée, étant entrée dans la Ville, trouva de très-legers obſtacles ; quelques-uns ſeulement des plus affectionnés à Marius s'étant barricadés dans quelques maiſons, d'où ils incommodoient à coups de pierre les Soldats de Sylla. Celui-ci, pour faire ceſſer la réſiſtance, ordonna qu'on mît le feu par toute la Ville ; & lui-même le premier commença l'Incendie, qui auroit infailliblement détruit cette Maitreſſe du Monde, ſi tous les Citoyens épouvantés ne l'euſſent abandonnée aux Soldats. Marius, repouſſé juſqu'aux plus reculés quartiers dans le Temple de la Terre, eut beau faire promettre la Liberté aux Eſclaves qui ſe joindroient aux ſiens : tout fut inutile dans la conſternation générale du Peuple ; & il n'eut point d'autre reſſource, que celle de ſe ſauver au plus vîte, par un chemin ſecret qu'il s'étoit toujours réſervé.

Sylla, ſe trouvant Maître de la Ville, fit incontinent aſſembler le Sénat ; & le même Sénat, qui venoit en obéiſſant aux ordres de Marius, de lui interdire l'entrée de la Ville, déclara Marius, Sulpitius, leurs Fils, & douze autres de leurs Adhérens, Enne-

mis de la République, déchus de toutes leurs Magiſtratures & Dignités, & coupables de mort, avec ordre de leur courre ſus en quelque lieu qu'ils fuſſent.

Le Tribun Sulpitius, qui ſe ſauvoit, fut trahi par un de ſes Eſclaves, à qui l'on promit pour cela la Liberté; & quelques Cavaliers de Sylla, l'ayant tué dans les Marais de Laurentum, ils porterent ſa tête à Rome, qui fut élevée ſur la Tribune aux Harangues, pour ſervir de Préſage aux Malheurs à venir (*a*). L'Eſclave, qui l'avoit trahi, fut mis en Liberté par ordre de Sylla, pour exécuter fidélement la parole qu'on lui avoit donnée; mais immédiatement après, il le fit précipiter de la Roche Tarpeïenne, pour punir ſon infidélité & ſa trahiſon: reſtes de Juſtice, que les hommes ne pouvoient s'empêcher de marquer dans leurs plus violentes Paſſions.

Marius, qui étoit pour Sylla beaucoup plus redoutable que Sulpitius, fut cherché longtems en vain; & le Vainqueur, par une lâcheté, qui ternira à jamais ſa mémoire, fit mettre ſa tête à prix, & promit des récompenſes immenſes à qui pourroit l'apporter. Il auroit dû ſe reſſouvenir, que Marius l'avoit ſauvé dans ſa maiſon de la fureur du Peuple, & qu'il lui avoit donné

(a) *Veluti futuræ præſcriptionis omen*, Vell. Paterc.

un

un aſyle avec toute la généroſité du monde. C'étoit aſſurément mal reconnoître ce bienfait; mais l'Ambition étouffe ſouvent les ſentimens de Grandeur d'Ame, dans ceux qui paroiſſent en être les plus remplis.

Cette action déplut même au Sénat, tout Ennemi qu'il étoit de Marius; & le malheur de ce dernier, rappellant dans l'eſprit toutes les obligations que Rome & l'Italie lui avoient, on prit une ſincere compaſſion pour ſes miſeres, & une ſecrette averſion pour les cruautés de Sylla. Je dis ſecrette, car on n'avoit garde de faire paroître ces mouvemens, dans un tems où le Pouvoir abſolu de Sylla puniſſoit avec la derniere rigueur les moindres choſes qui lui déplaiſoient.

Cependant Caïus Marius, fuyant ſes Ennemis qui le pourſuivoient, & craignant de les trouver partout; car la récompenſe qu'on avoit promiſe à qui porteroit ſa tête, lui faiſoit regarder comme tels tous les hommes: Marius, dis-je, ſe retira d'abord dans une de ſes Maiſons des champs, nommée Salonium, d'où il envoya ſon Fils chez ſon Beau-Pere Mutius qui étoit auſſi à la campagne, avec ordre de ſe charger de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour un pélerinage qu'il prévoyoit devoir être long. Il n'eut pas les moyens d'attendre le retour de ſon Fils; & les pourſuites continuelles

de ceux qui le cherchoient, l'obligerent d'aller à Oſtie s'embarquer ſur un petit Bâtiment, qu'un de ſes vieux Amis, nommé Numerius, lui fit préparer pour aller chercher ſur la Mer quelque route qui pût le garantir des malheurs qui le menaçoient en Italie.

Jamais la Fortune n'a laiſſé un plus bel exemple de ſes Viciſſitudes, que dans les Aventures qui arriverent à Marius pendant ſes Voyages. Le vent ayant obligé le petit Bâtiment à cingler le long de la Côte d'Italie, il craignit qu'on n'abordât à Terracine, où commandoit Geminius l'un de ſes plus grands Ennemis, & il pria qu'on évitât de relâcher en cet endroit : ſi bien qu'il fallut eſſuyer une furieuſe tempête, qui s'éleva tout d'un coup : & ce ne fut qu'à force de rames, & avec beaucoup de peine, qu'on aborda à Circées, où les incommodités de la Mer & du mauvais tems obligerent Marius à deſcendre à terre, & à prendre un peu de repos. Il falloit cependant trouver des vivres pour lui & pour ſa Troupe, & l'on n'oſoit ſe montrer à perſonne ; car des Laboureurs, ayant par hazard reconnu Marius, lui donnerent avis qu'il venoit de paſſer bon nombre de Gens de Guerre qui le cherchoient, & qu'il feroit bien de ſe retirer d'un lieu ſi expoſé à leur paſſage. Cette

nouvelle augmenta le trouble de Marius, & plus encore celui de ſa petite Troupe, *qui* avoit autant à craindre que lui. On étoit près de la nuit, & on avoit toutes les peines du monde à ſe ſoutenir : il fallut cependant marcher encore quelque tems, & aller ſe cacher dans le plus épais d'un Bois, où cette Troupe malheureuſe paſſa la plus cruelle nuit qu'on puiſſe imaginer. Ils s'approcherent dès le lendemain de grand matin de la Ville de Minturnes (*a*), & ils n'en étoient éloignés que de cinq ſtades, lorſqu'ils apperçurent le long de la Côte une Troupe de gens à cheval qui venoient à eux. Ils ne douterent pas un moment, que ce ne fuſſent leurs Ennemis ; & ils ne ſe trompoient point. Rien ne ſembloit pouvoir délivrer Marius de ce danger ; & les Oracles, ſur leſquels il ſe fioit tant, & qui lui aſſuroient un ſeptiéme Conſulat, ne laiſſoient plus aucune eſpérance à la Troupe alarmée, lorſque, par un bonheur imprévu, ils virent paſſer deux Barques aſſez près du rivage. Toute la Troupe n'héſita pas un moment : ils ſe jetterent tous à la nage, pour atteindre les Barques, dont les Matelots, voyant des gens qui accouroient avec tant de danger, s'approcherent du rivage

(*a*) C'eſt aujourd'hui Trajetto, Ville du Royaume de Naples.

pour pouvoir les prendre. Marius, que ſon âge & ſa péſanteur rendoient fort mal propre à pareil exercice, fut porté ſur l'eau juſqu'à la Barque, par deux Valets, avec toutes les difficultés qu'on peut s'imaginer.

A peine étoit-il embarqué, que la Troupe à cheval reconnoiſſant Marius, moins ſans doute à ſon viſage qui n'étoit pas à portée d'être vu, qu'à l'empreſſement que lui & ſes gens marquerent de ſe ſauver, ordonna aux Mariniers d'aborder à terre, ou de jetter Marius hors du Navire; & cela, par ordre de Sylla & du Sénat. Il étoit dangereux de ne pas obéir. D'autre part, Marius & tous les ſiens ſupplioient les Mariniers de la maniere du monde la plus touchante, de préſerver un homme ſi grand, ſi fameux, & à qui toute l'Italie devoit ſa Liberté & ſon Salut, des cruautés de ſes Ennemis; que les Dieux récompenſeroient leur généroſité, & qu'ils pourroient toujours ſe louer d'avoir ſauvé un homme, qu'on avoit eſtimé à Rome juſqu'au point de le faire ſix fois Conſul tout de ſuite.

Les Mariniers, irréſolus entre la crainte de Sylla & du Sénat, & leur compaſſion naturelle pour le mérite de Marius, voulurent vingt fois aborder, vingt fois le jetter hors de la Barque; & enfin, à la perſuaſion de l'un des principaux d'entre eux, ils ſe

réſolurent à le garder, & à ne pas livrer un tel homme aux Supplices & à la Mort. Je ne ſçais ſi l'on peut bien ſe former une idée de l'état où ſe trouvoit Marius à la vue de ces irréſolutions. Enfin, ils voguerent du côté de la Mer; & les Cavaliers, qui s'épuiſerent vainement en ménaces, ſe retirerent.

Le petit Navire n'eut pas fait deux milles, que les Mariniers ſe repentirent de leur compaſſion : & conſidérant le péril où les expoſoit la colere de Sylla, ils crurent qu'ils devoient ſe décharger de ſon Ennemi, ſans pourtant le livrer : & ils prirent un milieu infiniment dangereux pour Marius. Ils retournerent du côté de la Terre, & jetterent l'ancre à l'embouchure de la Riviere Lyris, où la Mer regorgeant, forme de grands & vaſtes Marais. Ils conſeillerent là à Marius, fort travaillé de la Mer, de deſcendre à terre pour quelques momens, & de s'y repoſer pour ſe remettre un peu de ſes incommodités. Soit que Marius ne ſe doutât point de leur artifice, ſoit qu'il n'eût point de meilleur parti à prendre que de leur obéir, il ſuivit leur conſeil; & à peine fut-il à terre, qu'ils firent voile, & le laiſſerent tout ſeul dans l'état du monde le plus triſte & le plus pitoyable.

Il reſta quelque tems interdit couché à

terre, ne ſçachant quel parti prendre dans cette cruelle extrêmité : reprenant toutefois un peu de courage, il marcha longtems à l'aventure, à travers les Foſſés bourbeux, & les vaſtes Marécages, juſqu'à ce qu'ayant rencontré la petite Cabane d'un bon Vieillard, il ſe jetta d'abord à ſes pieds, & le pria de ſauver un Malheureux, qui pourroit quelque jour lui en rendre une ample récompenſe.

Soit que le Vieillard reconnût Marius, ou qu'il ſe doutât à le voir que c'étoit quelque grand Perſonnage, il lui fit le meilleur accueil du monde : & après l'avoir ſecouru par le peu de vivres qu'il avoit, il lui dit, que s'il ne cherchoit qu'à ſe repoſer, ſa Cabane étoit propre à cela ; mais que s'il fuyoit ſes Ennemis, il le conduiroit dans un lieu beaucoup plus caché, où il ſeroit plus difficilement découvert. Marius ſuivit l'avis du Vieillard, & ſe laiſſa conduire au fond du Marais, dans un lieu bas & bourbeux, couvert d'Arbriſſeaux, où il ſe coucha ; ſon Guide l'ayant encore couvert de Roſeaux, pour le cacher davantage, & lui ayant promis de lui porter une fois le jour de quoi vivre.

A peine le bon-homme l'eut-il quitté, que Marius entendit le bruit de pluſieurs de ſes Ennemis qui le cherchoient. C'étoit

Geminius de Terracine lui-même, qui, s'adreſſant au Vieillard, l'effraya terriblement, en lui diſant d'un ton fier & menaçant qu'on le feroit bientôt repentir d'avoir retiré un Ennemi de la République Romaine. Marius, qui entendit le bruit que faiſoit Geminius, & les menaces dont il étourdiſſoit le Vieillard, craignit que celui-ci n'eût aſſez de foibleſſe pour le déceler: & dans cette crainte, il changea de place, le plus doucement qu'il put: & pour éviter d'être ſurpris, il alla ſe cacher dans un Foſſé bourbeux, où il s'enfonça dans l'eau & dans la boue juſqu'au col, ſon viſage même étant couvert de limon & d'ordure; de telle ſorte qu'on ne pouvoit reconnoître & diſtinguer en lui, que ſes yeux & ſon nez (*a*). Et ce fut une choſe bien digne de l'attention de tous les Sages & des reflexions des Heureux, de voir le Grand Marius, ce Vainqueur fameux des Cimbres & des Teutons, ce Libérateur de la République, & cet Homme qu'ils appellerent le troiſiéme Fondateur de Rome, caché dans un Foſſé, en l'état que je viens de le dépeindre, pour fuir les cruautés des mêmes Romains dont il avoit été ſi longtems l'idole.

Soit que les mouvemens qu'il fit en changeant de place lui fuſſent nuiſibles, ou que

(a) *Oculis tantùm & naribus eminentibus.*

ne ſçachant pas les lieux il eût pris une place trop expoſée, il eſt sûr qu'il fut reconnu par les gens de Geminius, qui crurent ſans doute faire un ſervice plus conſidérable à Sylla, en le lui amenant tout vivant, ou qui furent bien aiſes peut-être de le faire voir à Minturnes, afin que perſonne ne pût douter que ce ne fût Marius lui-même. Ces raiſons lui ſauverent la vie pour le coup : & il fut conduit tout nud, en l'état où il fut trouvé, à Minturnes, où ils le conſignerent entre les mains des Officiers de la Ville, dans laquelle on avoit publié le Mandement du Sénat, par lequel il avoit été ordonné qu'on eût à tuer Marius, quelque part qu'on le trouvât.

Il me ſemble que Geminius auroit rendu un ſervice bien important à Sylla, ſi exécutant l'ordre du Sénat à la lettre, il s'étoit défait de Marius ſur le moment ; car quand il s'agit de gens qui ont de ſi grandes reſſources, il ne faut pas leur donner le loiſir de mettre en uſage tous les moyens qu'ils ont pour ſe tirer d'affaire.

En effet, les Officiers de Minturnes, ayant quelque tems conſulté ſur le parti qu'ils devoient prendre à l'égard de Marius, & étant convenus de ne pas différer l'exécution de l'ordre du Sénat, de peur d'encourir l'indignation de Sylla, ils envoye-

rent un Eſclave public, Cimbre ou Gaulois, on ne ſçait lequel des deux, pour tuer Marius.

Cet homme, qui peut-être avoit ſervi ſous lui, ou qui avoit été fait priſonnier par lui dans la défaite des Cimbres, étant entré dans la chambre où il étoit, dans la diſpoſition d'exécuter ſon ordre, ne l'eut pas plutôt vu, encore bien plus hideux qu'il ne l'étoit avant ſes miſeres, qu'il ſe ſentit troublé. Son trouble fut parfait, quand il entendit ce grand homme lui dire d'un air menaçant: *Quoi! Barbare! oſerois-tu tuer C. Marius?* Ces paroles jetterent la terreur dans l'eſprit du Cimbre, qui, ſortant incontinent de la chambre, & fuyant du côté de la Place, après avoir jetté ſon épée, s'écria hautement, & avec les heurlemens d'un homme épouvanté, *Non, je ne ſçaurois tuer C. Marius.* Cet acte étonna toute la Ville de Minturnes, & fit revenir les Officiers de leur cruauté. Ils ſe repentirent du deſſein qu'ils avoient pris, & ils ſe dirent entre eux, que puiſqu'un Eſclave & un Barbare n'avoit pas eu le courage de tuer Marius, ce ſeroit une grande inhumanité à eux de le faire mourir: & changeant tout d'un coup leur réſolution, ils coururent tous en foule à l'endroit où il étoit gardé; & après lui avoir donné tout ce qui étoit néceſſaire

pour ſe ſauver, ils le conduiſirent au bord de la Mer, où l'un des Citoyens lui fournit un Bâtiment qui fit voile du côté d'Afrique. Il rencontra en route Granius, le fils de ſa Femme. Il évita, par un grand bonheur, quelque tems après d'être pris par un Queſteur Romain, qui commandoit ſur l'une des Côtes de Sicile, où le mauvais (*a*) tems avoit obligé ſon Bâtiment de relâcher. Il apprit enſuite dans une petite Iſle, que ſon Fils s'étoit ſauvé avec Cethegus, & quelques autres, chez Hiempſal, Roi des Numides, qui, quoiqu'il leur fît tous les meilleurs traitemens du monde, les retenoit pourtant toujours : & ſous prétexte d'honneur, de plaiſir, & de magnificence, ne les laiſſoit point partir : voulant, ſans doute, attendre ce que la Fortune ordonneroit de Marius le Pere, pour ſur cela prendre mieux ſon parti. Ce deſſein politique ne lui réuſſit pourtant pas ; parce que la plus belle de ſes Maitreſſes, ayant pris des ſentimens de tendreſſe pour Marius le Fils, qui étoit jeune & très-bien fait, le fit échaper, & lui fournit une petite Barque, avec laquelle il aborda les Côtes de Carthage, où ſon Pere étoit arrivé. C'eſt-là que ce dernier, conſidérant attentivement les ruines de cette fameuſe Rivale de Rome, compara ſa deſ-

(*a*) Ou plutôt la faute d'eau.

truction & ſon ancienne puiſſance, avec ſon infortune & ſon ancienne élévation.

Un Préteur Romain, nommé Sextilius, commandoit pour lors en Libye. Cet homme, à qui Marius n'avoit jamais fait ni bien ni mal, ne voulut ni exécuter l'ordre du Sénat, ni le recevoir dans les Terres de ſon Gouvernement. Il lui envoya donc défendre l'entrée de ſa Province, & l'ordre d'en ſortir au plutôt, s'il y étoit entré, ſous les peines portées par l'Edit du Sénat. Marius ne répondit autre choſe à celui qui lui porta cet ordre, que ces paroles qui étoient bien grandes & bien ſignificatives: *Dis à Sextilius, que tu as vu C. Marius banni de ſon Pays, repaſſant entre les ruines de Carthage.* Il paſſa enſuite avec ſon Fils, & ſa petite Troupe, dans l'Iſle de Circina, qui n'eſt guéres éloignée de Terre-ferme, pour conſulter quels expédiens ils avoient à prendre dans une ſi miſérable fortune; & ce fut là qu'il apprit, que le Roi des Numides avoit envoyé bon nombre de Cavalerie, pour tâcher à prendre le jeune Marius qui s'étoit ſi heureuſement ſauvé de ſes mains.

Toutes les Aventures de cette Hiſtoire ne cedent guéres aux fabuleuſes de nos Romans; & ſi tous les Hiſtoriens n'en convenoient également, on auroit de la peine à y ajouter foi. Marius même en fit faire une

deſcription, qu'il fit peindre dans un grand Tableau qu'il dédia dans un Temple à Minturnes à ſon ſeptiéme Conſulat.

Cependant Sylla, qui gouvernoit à Rome avec une autorité abſolue, mais tyrannique, commençoit fort à déplaire, autant peut-être au Sénat, dont il avoit entrepris la défenſe, qu'au Peuple qu'il étoit venu abaiſſer.

Les Malheurs & les triſtes Aventures de Marius qui étoient ſçus à Rome, joints au ſouvenir de ſes Victoires, firent naître une vive compaſſion dans le cœur de tous les Romains, qui plaignoient avec aſſez de raiſon l'indignité de la Fortune de ce premier homme de la République. D'ailleurs, on juge aiſément qu'on ne s'accommode pas longtems dans une Ville libre de l'Autorité ſuprême d'un ſeul : & Sylla étoit peut-être l'homme du monde qui faiſoit ſentir davantage à un chacun le poids de la Servitude qu'il impoſoit.

Le Sénat diſſimuloit encore ſes ſentimens ; mais le Peuple ne fut plus capable de les contraindre, & donna les premieres marques de ſon averſion, en refuſant Nonius, Neveu de Sylla, & une autre de ſes Créatures, qui briguoient, je ne ſçais quelle Magiſtrature.

Sylla reconnut alors la malveillance du

Peuple ; & pour lui donner quelque ſatisfaction, il diſſimula ce chagrin, diſant hautement qu'il vouloit que le Peuple Romain jouît dans toutes ſes Elections d'une entiere Liberté, pour laquelle ſeule il étoit venu à Rome.

C'étoit pour lors le tems qu'on éliſoit les Conſuls ; & ſoit que Sylla reconnût que ſes Amis étoient en petit nombre, ou que d'ailleurs il ne voulût pas mêler la force ouverte dans les Elections : car il eſt sûr qu'il avoit aſſez de troupes dans la Ville pour y être le Maître ; mais on ne ſçait pas toujours être également auſſi méchant, qu'on eſt ambitieux : Sylla donc conſentit, & donna les mains, à l'Election de Lucius Cinna, qu'il ſçavoit bien être de la Faction oppoſée, & dont le Caractere violent & audacieux lui étoit parfaitement connu. Il lui offrit lui-même ſon crédit & ſes Amis, & ſouffrit les Sermens que lui fit Cinna, de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts auſquels il s'alloit lier indiſſolublement : Sermens, qu'il eut toujours deſſein de ne jamais exécuter.

C'eſt en cette occaſion, que Sylla donna l'une des plus grandes marques de prudence & d'habileté qu'on remarque dans tout le reſte de ſa Vie ; car ne doutant point de la mauvaiſe foi de Cinna, qui n'étoit pas homme à ſe lier par des Sermens, & qui effecti-

vement ne fut pas plutôt en poſſeſſion du Conſulat, qu'il ſongea à faire le Procès à Sylla, & lui ſuſcita pour Accuſateur Verginius, l'un des Tribuns du Peuple; il ne ſongea point à ſe défendre dans une Ville, où la Monarchie qu'il avoit exercée pendant quelque tems l'avoit rendu odieux, & où l'on n'auroit que trop facilement les moyens de le convaincre de beaucoup de choſes contraires aux Loix.

Ainſi, prenant dans cette occaſion un parti digne de ſon eſprit & de ſa réputation, il aſſembla le Peuple, & lui dit qu'il ſe reſſouvenoit très-bien, qu'on lui avoit commis l'expédition contre le Roi Mithridate, dont les Conquêtes commençoient à devenir dangereuſes; & que n'ayant différé de remplir ſa Commiſſion, que pour s'oppoſer à quelques Séditieux qui avoient voulu troubler la Ville, & lui diſputer l'honneur que le Peuple Romain lui avoit fait, il alloit, toutes choſes étant devenues tranquilles, achever cette Guerre Etrangere, où il eſpéroit de rendre le Nom Romain pleinement victorieux.

Sylla jugea fort ſagement, qu'outre la Gloire qu'il acquerroit, s'il pouvoit triompher de Mithridate, il lui reviendroit par ſon éloignement une plus particuliere conſidération parmi les Citoyens, qui, ne le

voyant plus mêlé dans les Affaires Civiles, & entendant chanter ſes Triomphes, ne manqueroient point de revenir à lui, pouſſés encore par les violences qu'il étoit bien ſûr que Cinna & ſes Adhérens exerceroient immanquablement.

Il s'en alla donc en Aſie, où Mithridate avoit déja laiſſé en mille endroits les marques de ſa haine pour les Romains. Il ſe rendit d'abord le Maître des Troupes de ces Provinces; & par une conduite, une valeur, & une fortune incroyable & invincible, qu'il a lui-même toujours avouée, & à laquelle il a fait bâtir pluſieurs Temples, il réprima toute la vanité du Roi de Pont; prit Athénes, par l'un des plus beaux Siéges, dont l'Antiquité nous ait laiſſé la mémoire; & donna même, dans la Priſe de cette Ville, *la Reine des Muſes & des Sçavans*, quelques marques de cruauté dont on ne ſçauroit bien l'excuſer; délivra quantité de Priſonniers, qu'on avoit pris avant ſa venue; punit la Révolte de quelques Provinces, qui s'étoient données d'elles-mêmes à Mithridate: châtia Fimbria, cet illuſtre audacieux, qui avoit formé une Révolte dans les Troupes Romaines; & contraignit enfin le Roi de Pont à ſe retirer dans les bornes de ſon Empire, & à ſe contenter de ſes Etats paternels, que ſon Ambition ex-

trême lui alloit ſi fort faire étendre.

Tandis que Sylla s'occupoit ſi utilement & ſi glorieuſement pour lui & pour la République, le Conſul Cinna, ſuivant les mouvemens que ſa violence & ſon inquiétude naturelle lui inſpiroit, n'oublia rien pour relever le Parti du Peuple, dont il ſe propoſa de ſe faire Chef: & pour rendre ſon Parti plus fort, & attirer toute l'Italie dans ſes intérêts, il propoſa une Loi, qui alloit rendre tous ces Peuples égaux aux Citoyens Romains.

On ſçait que les Gracques, & pluſieurs depuis, avoient donné à toute l'Italie le Droit de Bourgeoiſie Romaine; ſi bien que tous les Peuples avoient les mêmes Droits & les mêmes Prérogatives que les Citoyens Romains, jouiſſoient du Droit de donner leurs Suffrages à l'Election des Magiſtrats, & par conſéquent du Privilege de ſe faire rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, dans la brigue des Emplois & des Gouvernemens. On ſçait auſſi, qu'avant que les Peuples d'Italie euſſent cet avantage, tous les Citoyens Romains étoient diviſés en trente-cinq Tribus ou Lignées, auxquelles ſe réduiſoient dans les Elections toutes les Voix: & comme dans la grace qu'on fit aux Peuples d'Italie, on voulut conſerver un avantage aux

naturels

naturels Romains, on ne voulut point mêler les premiers dans ces trente-cinq Tribus, de peur que leur multitude n'abſorbât le nombre des Romains, & ne leur ôtât par cette raiſon tout Pouvoir; mais on fit huit autres Tribus, dans leſquelles on les rangea tous: & ces Tribus, quoique beaucoup plus nombreuſes que les autres, n'avoient pourtant pas plus d'un ſuffrage dans les Elections; & cela fit en tout quarante-trois Tribus, au lieu de trente-cinq qu'il y en avoit. En effet, il n'étoit pas juſte, que les Romains, qui favoriſoient les Peuples d'Italie d'un ſi grand Privilége, ne ſe réſervaſſent pas le moyen d'être les plus forts dans les Brigues: & cet expédient, de réduire tous les Etrangers ſous huit Tribus, avoit été très-ſagement imaginé, de peur que la Multitude, & par conſéquent la Puiſſance des nouveaux Citoyens, ne détruiſît la Dignité des anciens, & que ceux qui recevoient la grace d'être aſſociés ne fuſſent plus puiſſans que ceux qui la faiſoient (*a*).

Cinna eut peu d'égard à la juſtice de cet Etabliſſement; & n'enviſageant que ce qui pouvoit lui être utile pour les Projets qu'il

(a) *Ni potentia eorum & multitudo veterum Civium dignitatem frangerent, pluſque poſſent recepti in beneficium quàm autores beneficii.*

Velleius Paterc. Lib. II.

avoit formés de renverſer l'ordre des Sénateurs, il propoſa de détruire les huit nouvelles Tribus, & de diſtribuer les nouveaux Citoyens dans toutes les autres.

On conçoit aiſément que tous les Peuples d'Italie approuverent extrêmement une Loi qui leur étoit ſi avantageuſe ; & Cinna s'attira par ce moyen une quantité prodigieuſe d'Italiens, qui ſe dévouerent tous à ſes volontés.

Mais le Sénat, qui prévoyoit tous les maux que ce mélange alloit cauſer, dont le plus grand étoit celui de voir tant de gens égaux en pouvoir aux Citoyens Romains, qui ſeroient tous obligés à Cinna de cette Prérogative ; le Sénat, dis-je, s'oppoſa vivement à cette Loi : & ſe trouvant dans cet Ordre un peu plus de fermeté & de vigueur qu'à l'ordinaire, on y pouſſa la violence juſqu'à chaſſer Cinna de la Ville, après avoir combattu avec lui dans la Place, ſous la conduite de Cneïus Octavius ſon Collegue. Dès qu'il fut chaſſé, on le dépoſa du Conſulat, & on ſubrogea à ſa place L. Cornelius Merula.

Cette violence, qui étoit inouïe dans la République, & dont l'exemple étoit d'une très-dangereuſe conſéquence, anima toute la fureur de Cinna, qui ne manqua point de faire publier par toute l'Italie, qu'il n'a-

voit été traité ſi indignement par le Sénat, que pour avoir ſoutenu les intérêts de ſes Peuples ; & la reconnoiſſance de ceux-ci les fit aſſembler auprès de lui dans une prodigieuſe quantité. Il en compoſa trois cens Cohortes, dont il fit trente nouvelles Légions, outre beaucoup de Cavalerie qu'il ramaſſa. Tout cela, joint à l'Armée qu'on tenoit près de Nole, dont il corrompit les Officiers & les Soldats, le rendit aſſez fort pour marcher droit à Rome, conſervant toujours toutes les marques du Conſulat, dont il prétendoit qu'on n'avoit pas pu le dépoſer : & afin que ſon Parti fût encore plus conſidérable par un nom fameux qui lui attirât beaucoup de gens, il fit une Loi, par laquelle il rappella Marius & tous ſes Adhérens, & les rétablit dans tous leurs Biens, leurs Honneurs, & leurs Prérogatives.

Marius, à qui toutes ces nouvelles donnerent une joie qu'on ne ſçauroit exprimer, partit incontinent avec quelques Troupes qu'il s'étoit pratiquées parmi les Maruſiens, Peuples d'Afrique, & quelques Italiens de ſon Parti, qui s'étoient retirés auprès de lui ; tout cela ne faiſant guéres plus de mille hommes.

Cette petite Armée aborda heureuſement, & en peu de tems, à un Port de

Toſcane, où Marius ne fut pas plutôt deſcendu, qu'il fit promettre à ſon de trompe la Liberté à tous les Eſclaves qui viendroient ſe joindre à lui ; ce qui en aſſembla un aſſez bon nombre, outre pluſieurs Payſans, & une Troupe conſidérable de Malheureux & de Criminels, qui crurent tenter fortune dans la ſituation de la République, en ſe joignant à un homme tel que Marius.

Cinna le reçut avec tous les honneurs imaginables, lui donna la qualité & l'Autorité de Proconſul par toute l'Italie, avec les Licteurs & les Faiſceaux, que Marius refuſa toujours, pour donner une idée plus pitoyable du traitement qu'on lui avoit fait, en reſtant dans l'obſcurité d'un Banni.

Cependant, Cneïus Pompeïus, Pere de celui qu'on appella depuis le Grand ; Cneïus Pompeïus, dis-je, qui étoit Proconſul, & qui commandoit une Armée conſidérable autour de Rome, après avoir quelque tems balancé, pour épargner le ſang des Citoyens, combattit enfin avec vigueur celle de Cinna. L'avantage y fut égal, de part & d'autre ; ou pour mieux dire, les pertes y furent égales : il y périt prodigieuſement de Soldats ; & la Peſte étant ſurvenue dans les deux Camps, on y reſſentit tous les maux & toutes les horreurs dont la colere des Cieux puiſſe punir les hommes.

Pompeïus lui-même en mourut; & les déſolations qui ne diminuoient point firent prendre le deſſein à Cinna d'aſſiéger incontinent la Ville, où commandoit le Conſul Cneïus Octavius, celui-là même qui l'avoit chaſſé. Cet homme, qui, à beaucoup d'intelligence pour toute ſorte d'Affaires, joignoit beaucoup de valeur & de ſageſſe, avoit une ſévérité & une fermeté ſi inébranlable pour toutes les Loix & toutes les anciennes Coutumes de la République, que les plus grandes Révolutions, & les plus dangereuſes adverſités, ne purent jamais le faire réſoudre à les enfreindre le moins du monde: & quand Marius & Cinna furent ſur le point de prendre la Ville, il ne voulut jamais, pour ſe renforcer, donner la Liberté aux Eſclaves; diſant, qu'il ne donneroit jamais de Privilége à des Eſclaves, pendant qu'il en privoit des gens tels que Marius & Cinna, pour ſuivre les Loix. Ce caractere peu différent de celui qu'on remarqua depuis dans Caton d'Utique, acheva de perdre les affaires: car quoique l'arrivée de Metellus Numidicus, eût apporté quelques eſpérances, par la confiance que les Soldats d'Octavius, & Octavius lui-même, avoient en lui, on fut cependant obligé de céder à la force; & le Peuple, qui aimoit toujours Marius, ayant tiré hors de la

Tribune aux Harangues le Conſul Octavius il fut tué ſur la place par quelques gens de Marius, auxquels le Peuple avoit lui-même ouvert les Portes.

Le Sénat aſſemblé, dans cette derniere extrémité, n'eut point d'autre reſſource que d'envoyer des Ambaſſadeurs aux Vainqueurs, pour les ſupplier d'entrer dans la Ville pacifiquement, & d'épargner le ſang des Citoyens. Cinna, après les avoir reçus en Conſul, & leur avoir promis ce qu'il pourroit faire, entra dans la Ville avec ſon Armée; Marius, en dériſion de ſes Ennemis ayant voulu reſter à la Porte, juſqu'à ce que l'Arrêt de ſon Rappel fût autoriſé par les formes.

Et en effet, le Peuple aſſemblé par ordre de Cinna procéda dans les formes au Rappel de Marius. On juge bien qu'il ne lui refuſa pas l'entrée d'une Ville, dont il étoit le Maître. A peine quelques Lignées eurent-elles donné les Suffrages, qu'il entra bruſquement, entouré d'une troupe d'Eſclaves, & des plus audacieux qui s'étoient joints à lui, & qui furent les Miniſtres de ſes cruautés, & de celles de Cinna.

Rien n'auroit jamais égalé la cruauté de cette Victoire, ſi bientôt après celle de Sylla ne l'eût ſurpaſſée; mais cependant, tout ce qu'il y eut dans la Ville de plus élevé & de

plus conſidérable périt par divers genres de Supplices. Le Conſul Octavius, cet Homme ſi droit, ſi integre, ſi doux, & ſi entendu, fut mis à mort par ordre de Cinna. Merula, qui à l'arrivée de Cinna s'étoit démis du Conſulat, ſe fit couper les veines ; & après avoir arroſé de ſon ſang les mêmes Autels ſur leſquels il avoit ſi ſouvent ſacrifié pour la Proſpérité de la République, il mourut en déteſtant les noms de Cinna & de Marius. Marc-Antoine l'Orateur, cet Homme qui fut ſurnommé le Prince de la République, & qui le fut toujours de l'Eloquence, fut tué par les ordres des Vainqueurs. Q. Catulus, qui, outre mille actions d'éclat qui le rendoient reſpectable, étoit encore célébre par la défaite des Cimbres, à laquelle il avoit ſi glorieuſement participé, & qui lui étoit pour le moins commune avec Marius, voyant qu'on le cherchoit pour le tuer, s'enferma dans un petit Cabinet où il mit le feu, & finit ainſi ſa vie, moins par l'ordre de ſes Ennemis, que de ſon plein gré.

On ne ſçauroit exprimer l'état pitoyable où ſe trouvoit la Ville dans ces tems, les plus malheureux qu'on puiſſe imaginer. Tout le monde craignoit, & on ſoupçonnoit tout le monde. Les infames Eſclaves, dévoués aux violences de Marius, tuoient

à la fin ſans diſtinction, & ceux qui leur avoient été déſignés, & ceux dont ils n'étoient point chargés; & après avoir coupé leurs têtes, qui étoit la marque de leur ſalaire, ils jettoient leurs corps dans les rues, ce qui donnoit un ſpectacle horrible & effroyable. Ils voloient & pilloient dans toutes les maiſons où ils entroient, & forçoient ſans diſtinction les Filles & les Femmes de ces Malheureux, que la haine de Marius ou de Cinna avoit rendus criminels. Enfin, ils pouſſerent l'inſolence ſi loin, que Cinna & Sertorius, l'un des importans de ce Parti, ne pouvant plus ſupporter leur licence ni la réprimer, furent obligés de leur courre ſus, & de les tailler en piéces, après les avoir ſurpris.

Cinna, Cependant, fut élu Conſul pour la deuxiéme fois avec Marius; & voilà l'accompliſſement de tant d'Oracles & de Prophéties, qui avoient promis à ce dernier un ſeptiéme Conſulat. Il ne jouit pourtant pas longtems de cet Honneur; car étant attaqué d'une pleureſie, il mourut le dix-ſeptiéme jour de ſa Dignité, avec des inquiétudes & des mouvemens inconcevables.

Cet Homme, l'un des plus fameux qu'ait eu la République Romaine, par ſes Victoires contre les Etrangers, & par ſes mouvemens contre ſes Concitoyens; autant Ennemi

nèmi du Repos & de la Paix, qui lui fut toujours funeſte, que craint par ſes Ennemis, ne fut regretté de perſonne, & laiſſa un Fils qui hérita de ſes Vertus & de ſes Vices. On ſubſtitua à ſa place Valerius Flaccus; ce qui n'empêcha pas que Cinna ne reſtât ſeul Maître en Italie. Quel Maître! qui l'avoit ſi barbarement remplie de Sang & de Supplices!

Cependant Sylla reçut en Achaïe la plus grande partie de ceux qui avoient évité la mort en Italie, & qui allerent chercher auprès de lui un aſyle. Il les reçut avec la joie d'un Homme qui n'avoit eu aucune part à l'effuſion du Sang, & qui ſe rendoit glorieux par de continuelles Victoires, qui reduiſirent Mithridate à l'état de Suppliant: & quoique peut-être Sylla eût été en état de pouſſer plus loin ſa bonne fortune, & de détruire totalement ce Roi, Rome, qui gémiſſoit ſous les violences de Cinna & du jeune Marius, qui avoit ſuccédé à ſon Pere dans ſa haine pour le Sénat; Rome, dis-je, toute la Nobleſſe, & ſon Ambition particuliere, le porterent à hâter la concluſion de la Paix avec Mithridate: & après avoir laiſſé Luculle en Bithynie, & avoir reçu le premier de tous les Romains des Ambaſſadeurs des Parthes, avec leſquels il ſoutint avec tant de dignité la réputation Ro-

maine, il prit avec ſon Armée le chemin d'Italie.

Ses Amis publierent ſon retour avec tranſport, & l'on loua ſur-tout ſa modération, qui, quoique ſes Ennemis occupaſſent depuis trois ans par une uſurpation inſoutenable toute l'Italie, ne lui permit pas d'aller les en chaſſer; croyant qu'il étoit de ſon devoir de détruire les Ennemis étrangers, avant que de venger ſes Citoyens; & il faut avouer que cette conduite eſt ſans contredit l'endroit de la Vie de Sylla qui mérite plus de louanges.

Cette Armée de trente mille hommes, que Sylla conduiſoit, n'étoit pas encore arrivée, quand la Sédition ſe gliſſa dans celle de Cinna. La fermeté de ce dernier ne lui permit jamais de plier; & voulant en uſer avec des Troupes mutinées, comme il auroit pu faire dans un tems auquel il en auroit été parfaitement le Maître, il alluma leur rage & leur fureur. Ils ſe jetterent ſur lui, ſans conſidération; & par une punition dont ſes Crimes le rendoient pour le moins digne, ils le tuerent dans ſon troiſiéme Conſulat. On a dit de lui, qu'il oſa entreprendre ce qu'un homme de bien n'auroit jamais oſé; mais qu'il acheva ce qu'on ne ſçauroit achever ſans une très-grande valeur. Il fut téméraire dans ſes

Conſeils, mais toujours intrépide dans l'exécution.

Cependant Sylla aborda en Italie avec ſes trente mille hommes, qui devoient avoir affaire à plus de cent mille, qui étoient dans la Campanie, ſous les ordres du jeune Marius, de Carbo, & des deux Conſuls Scipion & Norbanus; outre Sertorius, qui étoit peut-être le meilleur Général d'eux tous. Il traverſa toute la Calabre, & toute la Pouille, avec une Diſcipline ſi merveilleuſe, que toute ſon Armée n'y fit point le moindre dégât, ni le moindre déſordre; & tous ces Peuples béniſſoient ſans ceſſe les ordres du Chef, qui s'intéreſſoit avec tant de ſoin à leur félicité.

Il ne fut pas plutôt entré dans la Campanie, qu'il vit groſſir ſon Armée tous les jours par l'arrivée de tout ce qu'il y avoit à Rome de Nobleſſe & d'Honnêtes Gens, qui n'avoient pas oſé encore ſe déclarer. Il défit, avec beaucoup de bonheur, auprès de Capoue, le Conſul Norbanus, joint au jeune Marius, & il leur tua plus de ſix mille hommes.

Il députa enſuite à Scipion, l'autre Conſul, pour le prier de tâcher à terminer paiſiblement les Guerres Civiles; ſoit que ſon deſſein fût effectivement tel, ou qu'il voulût retarder, pour avoir le tems de ſéduire

& de corrompre leurs Troupes, qui étoient de beaucoup ſupérieures en nombre aux ſiennes : & en effet, comme la Négociation tira en longueur, les Soldats des deux Armées ſe parlerent dans le tems de la Suſpenſion d'Armes ; & ceux de Sylla gagnerent ſi bien ceux de Scipion, qu'un jour que Sylla s'approcha du Camp du Conſul avec vingt Enſeignes ſeulement, toute l'Armée de Scipion vint ſe rendre à lui, & lui livra le Conſul lui-même.

C'eſt ici que Sylla marqua une douceur & une clémence bien propre à gagner le cœur de ſes Ennemis ; car il renvoya Scipion ſans lui faire aucun mauvais traitement, & ſans exiger rien de lui. Il en uſa de même à l'égard de Sertorius, & de quelques autres, qui éprouverent le même ſort que le Conſul.

Carbo, l'un des Chefs les plus conſidérables du Parti du Peuple, fut fait Conſul pour la troiſiéme fois avec le jeune Marius, qui n'avoit encore que vingt-ſix ans, mais qui s'étant trouvé en pluſieurs occaſions, où il avoit commandé avec beaucoup de valeur & de conduite, s'étoit acquis une réputation qui l'élevoit même au-deſſus du Conſulat. Ces deux Conſuls furent derechef vaincus par les Troupes de Sylla, qu'ils forcerent à combattre. Marius fut obligé de ſe

retirer à Preneſte, où il ſe fortifia. Avant qu'il y fût arrivé, le Préteur Damaſippus, homme d'une humeur ſanguinaire, avoit fait tuer par ſon ordre à Rome, Domitius Scevola, Souverain Pontife, & fameux Juriſconſulte. Il fit tuer C. Carbo, qui avoit été Préteur, & qui étoit Frere du Conſul; Antiſtius qui avoit été exilé; & quelques autres, qu'il condamna comme des Fauteurs du Parti de Sylla. On ne doit pas omettre la belle Action de Calpurnie, Fille de Beſtia (*a*), & Femme d'Antiſtius, qui, en même tems qu'on exécutoit ſon Mari, ſe poignarda elle-même, pour ne pas lui ſurvivre : Exemple de l'amour conjugal, rare en tout tems, mais qui doit paroître encore plus prodigieux dans le nôtre.

Cependant Sylla jouiſſoit à peine des douceurs de ſa Victoire, quand il apprit que Teleuſinus, Chef de quarante mille Samnites, tous de la derniere bravoure & de la plus obſtinée valeur, s'approchoit pour ſecourir Marius; moins, ſans doute, par un deſir de ſervir ce Général, que pour pouvoir perdre les Romains les uns par les autres. Il s'approcha juſqu'au Camp de Sylla, qui avoit laiſſé Ofella pour aſſiéger Marius à Preneſte. Les deux Généraux, j'entens Sylla & Teleſinus, ne firent pas de

(*a*) Piſo.

longs mouvemens, & ils en vinrent bien vîte à la Bataille. Ce fut près de la Porte Coline, qu'elle ſe donna (*a*); & jamais l'on ne vit tant de valeur, & tant de fermeté, qu'on en remarqua dans ces deux Armées. Elles étoient animées par leurs Chefs, qui étoient tous deux très-excellens Généraux.

Teleſinus joignoit à une fierté intrépide une Science militaire, dans laquelle il ſurpaſſoit peut-être Sylla. Il parcouroit tous les rangs de ſon Armée, en criant « que » c'étoit-là le dernier jour des Romains, que » leur Cruauté & leur Ambition inſatiable » avoit enfin trouvé ſa fin; & qu'il étoit » tems de détruire cette Ville, qui nourriſ- » ſoit les Tyrans de l'Italie, & de tout le » reſte de la Terre: que le ſeul moyen de » chaſſer, & de ſe défaire de ces Loups ra- » viſſeurs de la Liberté publique, étoit de » couper la Forêt qui leur ſervoit de re- » traite. » En effet, jamais Rome n'a couru un plus grand danger; & tous les Hiſtoriens aſſurent, que celui qu'elle courut après la Défaite de Cannes étoit inférieur à celui-ci. Sylla, qui connoiſſoit parfaitement le péril, n'oublia rien pour s'en garantir, & les ſiens, & ſa Patrie. Tous ſes efforts furent pourtant au commencement inutiles; & l'Aile

(*a*) Le premier Novembre.

gauche de ſon Armée, où il étoit lui-même, plia d'abord, & fut miſe en fuite. Ce fut vainement que Sylla, raſſemblant tous les mouvemens de ſon courage, voulut rallier les Troupes effrayées : ſes prieres, & ſes menaces, ne purent être écoutées, & rien ne fut capable d'arrêter des Soldats épouvantés, qui entrainoient Sylla malgré lui. Les Ennemis firent des cris de joie ſi grands qu'ils penſerent mettre en fuite le reſte des Romains, & qu'Ofella, qui tenoit Marius aſſiégé, croyant tout perdu, voulut plus d'une fois abandonner le ſiége.

Mais Craſſus, qui commandoit l'Aile droite, & dont les Troupes ſe trouverent plus fortes & moins timides, ſoutint vigoureuſement le choc des Ennemis ; & après avoir quelque tems eſſuyé leur attaque, il les attaqua à ſon tour, & les pouſſa ſi vivement, qu'il les mit tous en fuite, après en avoir tué un grand nombre : & conſervant une rare prudence dans une action ſi tumultueuſe, il envoya, dès qu'il vit les Ennemis fuyans, une partie de ſes Troupes au ſecours de Sylla, qui avoit eu toutes les peines du monde à regagner ſon Camp, & à abandonner ſes lâches Fuyards, qui l'auroient entraîné encore bien loin, s'il ne ſe fût ſauvé adroitement de leurs mains. Ce-

pendant Craſſus pourſuivit ſa Victoire, & ſecondé par Sylla, qui, avec les Troupes qu'il lui avoit envoyées, & quelques autres qu'il avoit ralliées, attaqua les Ennemis par un autre côté, il acheva de rendre la Défaite complette : & tous plierent, au moment qu'on apprit que Teleſinus avoit été tué, en tâchant d'animer ſes Soldats. En effet, ſon corps fut trouvé dans la mêlée, & ſon viſage conſervoit plutôt l'image d'un Vainqueur que d'un Mourant (*a*). C'eſt pour lors, que tout céda à la bonne Fortune de Sylla, & qu'un Corps de trois mille hommes lui ayant envoyé demander la vie, il la leur promit, à condition, qu'avant que de ſe rendre à lui, ils feroient quelques dommages aux leurs. Ces trois mille hommes, pour ſatisfaire Sylla, ſe jetterent ſur leurs gens, en tuerent une quantité prodigieuſe, & ſe rendirent enſuite à Sylla, avec trois mille autres, qu'ils amenerent avec eux. Mais le Général Romain, oubliant ici ſa parole, & ſe laiſſant aller au penchant qu'il avoit toujours à la cruauté après la Victoire, les fit aſſembler tous ſix mille qu'ils étoient dans le Parc des Lices (*b*) & donna ordre qu'on les fît tous égorger,

(a) *Victoris magis quàm morientis vultum præferens.*
(*b*) Lieu où l'on faiſoit courir les Chevaux.

tandis qu'il fit aſſembler le Sénat dans le Temple de Bellone, qui étoit tout près du lieu de cette exécution. Il parla aux Peres Conſcripts, pour leur donner part de ſes Victoires, & pour leur apprendre les faveurs qu'il avoit reçues des Dieux par la Défaite totale des Etrangers & des Séditieux ; & à peine avoit-il un peu avancé ſa Harangue, que les cris pitoyables & les heurlemens affreux des ſix mille perſonnes qu'on égorgeoit émurent & épouvanterent terriblement tout le Sénat, qui n'étoit point inſtruit de cette étrange tuerie. Mais Sylla, continuant froidement ſon Diſcours, *N'ayez point d'attention*, leur dit-il, *aux cris de quelques malheureux Criminels, qu'on exécute par mes ordres.* Cette acte de cruauté, ſoutenu ſi froidement, fit connoitre à tout le monde ce qu'on devoit attendre d'un tel Maître : chacun regréta les cruautés de Marius, qui n'étoient pas comparables à celles qu'on alloit éprouver : & au lieu que Marius étoit ſévere, froid, cruel, autant avant qu'après la Victoire, Sylla au contraire, doux & humain dans la Guerre, étoit impitoyable & de la derniere Barbarie dans la Paix & après la Victoire. Tels étoient les murmures inutiles de toute la Ville, qui ne firent point changer de face

aux malheurs publics, qui allerent dans la ſuite toujours en augmentant.

Cependant le jeune Marius, s'étant ſauvé de Preneſte par des trous qu'il avoit fait pratiquer dans la terre, fut tué, dit-on, par quelques-uns des ſiens qui le trahirent. Quelques autres ont écrit, qu'il voulut mourir avec un Frere de Teleſinus, en combattant l'un contre l'autre. De quelque maniere qu'il ſoit mort, la ſuprême Puiſſance de Sylla commença pour-lors; & du jour qu'il apprit cette nouvelle, il prit le ſurnom d'*Heureux*. On peut par-là juger combien il eſtimoit cet Ennemi, qui, quoique jeune & malheureux, s'eſt fait une aſſez grande réputation pour n'être point obſcurcie par le grand éclat du Nom & de la Gloire de ſon Pere.

L'heureux Sylla inſtitua pour lors & fit célébrer des Jeux dans le Cirque, en mémoire de la Défaite de Teleſinus, & de ſon propre Bonheur; & il auroit pris juſtement le nom d'Heureux, ſi, immédiatement après cette Victoire, il eût lui-même ceſſé de vivre, & épargné par ſa mort tout le Sang que ſa Cruauté lui fit répandre (*a*).

(*a*) Car outre les ſix mille hommes qu'il fit égorger dans le Parc des Lices, il en fit encore paſſer par le fil de l'épée douze mille à Preneſte.

Tout ayant donc cédé au Vainqueur, & quelques-uns de ſes Lieutenans ayant achevé de défaire les malheureux débris du Parti de Marius, la Ville parfaitement ſoumiſe, tous les Maux civils paroiſſoient devoir être finis, & la Dictature dont on honora Sylla ſembloit devoir le ſatisfaire & le dédommager de ſes fatigues; mais ce fut juſtement pour lors, qu'on apprit que ſes Vengeances alloient commencer, & que la Puiſſance dont il étoit revêtu alloit remplir la Ville de malheurs & de ſang.

Cette Dictature, dont on n'avoit point d'exemple depuis plus de cent vingt ans, & que les Romains avoient toujours, avec aſſez de raiſon, plus appréhendée qu'eſtimée: cette Dictature, dis-je, qui n'avoit été établie dans les premiers tems de la République, que pour délivrer les Citoyens des périls preſſans, & qui exigeoient une Autorité ſuprême, donna à Sylla le moyen d'inventer le premier le terrible nom de Proſcription, dont on n'avoit juſqu'alors aucun exemple dans la République.

Qui pourra décrire les cruautés qu'on exerça dans la Ville? Chacun pouvoit tuer ſon Ennemi. Le ſang couloit dans la Ville,

dans les ruiſſeaux : mille & mille Malheureux étoient ſacrifiés ſans ordre, ſans régle & ſans procédure ; & l'on ne voyoit point que les déſordres duſſent finir, quand Confidius dit fort librement : « Sylla, faites » donc qu'on ne tue pas tout, ſi vous » voulez commander à quelqu'un ; car de » la maniere qu'on s'y prend, vous ne » commanderez bientôt plus qu'aux mu- » railles ; » & c'eſt pour lors que Sylla, pendant trois jours, fit afficher les funeſtes Tables où deux mille Sénateurs ou Chevaliers Romains furent proſcrits : encore Sylla ajoûta-t-il que c'étoient-là tous ceux dont il avoit pu ſe reſſouvenir ſur le champ, & qu'il ſe réſervoit la punition des autres qui lui reviendroient dans l'eſprit.

On vit alors mourir Carbo, Solanus, Venuleïus, le Frere de Marius, & une infinité d'autres Illuſtres, qu'on fit mourir d'une maniere qualifiée, & avec des Supplices extraordinaires. Rien ne pouvoit ſauver un Homme, qui avoit été écrit dans ces fatales Tables. Point d'Aſyle, point de Temple, point de Lieu ſacré, point de Service, point d'Amitié, point de Parenté : ceux qui auroient eu aſſez de pitié pour en vouloir ſecourir quelqu'un, devenoient proſcrits eux-mêmes ;

& ni le Sang, ni la Nature, ni le Droit des Gens, ne furent plus à Rome d'aucune conſidération. Les Biens des Proſcrits furent confiſqués & donnés aux Amis de Sylla. Ce Jardin fit proſcrire un tel: ſa belle Maiſon en fit proſcrire un autre. On récompenſoit les Services par la mort des Innocens. Les Charges étoient données ſelon la volonté du Vainqueur, auquel on avoit donné un Pouvoir ſuprême & univerſel avec le nom de Dictateur.

Je doute qu'on puiſſe ſe faire une juſte idée de tous ces déſordres, qui ſembloient ne devoir jamais finir, quand tout d'un coup Sylla, par un retour ineſpéré, ennuyé de Vengeance, de Pouvoir, de Sang, & de Commandement; moins peut-être par modération, & par grandeur d'Ame, comme on l'a toujours publié, que par Inquiétude; s'aviſa de quitter ſa Dictature & l'Empire, & de remettre le Commandement entre les mains des Conſuls: Changement prodigieux, qui rendit dès ce jour Sylla l'Idole des Romains. On oublia tout le ſang de la Proſcription, pour ne ſe reſſouvenir que de la Liberté rendue; & on vit en lui l'exemple d'un Uſurpateur le plus violent, & le plus ſanguinaire, mort paiſiblement dans ſon lit, aimé & adoré de tous les Citoyens.

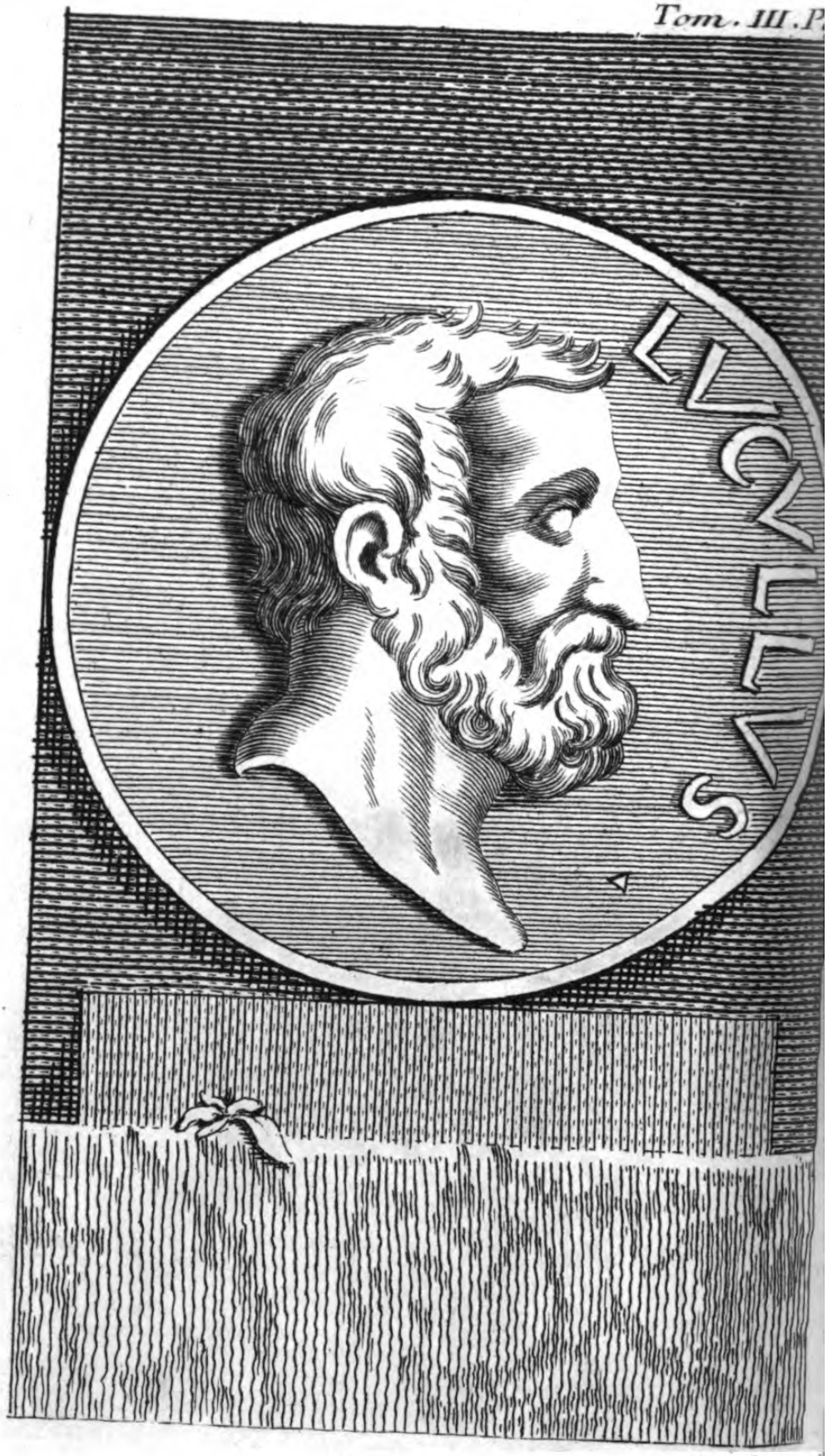
Si Sylla avoit toujours été bon Republicain, on l'auroit moins aimé, que quand, après avoir ſubjugué ſa Patrie, il lui a plu de lui rendre la Liberté.

CONSIDERATIONS

SUR

LUCULLE.

CONSIDERATIONS


LVCVLLVS

CONSIDERATIONS SUR LUCULLE.

IL eſt conſtant que la Vertu ſeule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'Elévation, ſoit que la Corruption générale ait infecté notre goût, ou qu'effectivement les Vices relevent les Vertus. A conſidérer les Héros des ſiécles paſſés, ne diroit-on pas qu'ils ne doivent toute leur Gloire qu'à des Vices heureux ?

Alexandre, pour avoir oſé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables Puiſſances de l'Aſie, eſt regardé comme le modéle des Héros ; & ce n'eſt qu'à ſon heureuſe témérité, qu'il doit cet Avantage.

Si l'Ambition n'eût pas porté le Grand Jules à répandre le plus beau Sang de Ro-

me, s'il n'eût point enfanté un Projet ſi vaſte & ſi injuſte, ſeroit-il aujourd'hui le premier des hommes?

On peut faire à Luculle un reproche à mon ſens bien glorieux. Il manqua de défauts : il ne ſçut point être vicieux ; & il eût ſervi de modéle à Céſar, s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire. Il fut toujours juſte & modéré : on le trouva par-tout bon Fils, bon Frere, bon Ami, bon Citoyen, bon Soldat, & bon Général. Il ſçut toujours remplir ſes Devoirs ; ennemi de l'Injuſtice, de la Brigue, & des Partis, & libre d'Ambition : Vices, dont les plus grands hommes de ſon ſiécle ne rougiſſoient point, & que Cicéron appelle les Vices du Tems, & non point des hommes (*a*).

Je ne ſçais ſi l'on pourroit trouver ailleurs un plus honnête homme que lui. Quelques traits de ſa Vie, qui méritent le plus nos Conſidérations, juſtifieront l'idée que je me ſuis faite de ce Romain.

Lucius Licinius Lucullus étoit de la noble Famille des Liciniens, dont la Branche Patricienne produiſit le riche Craſſus, & Macer. Pour lui, il étoit de la branche Plébéïenne. On ſçait que les plus grandes Maiſons Romaines étoient quelquefois partagées, pour être en état d'obtenir le Tri-

(a) *Non vitia hominis, ſed vitia ſæculi.*

bunat du Peuple, qui étoit l'Emploi de la République le plus conſidérable après le Conſulat, ſur lequel même il avoit quelques avantages.

Luculle étoit Fils de cette fameuſe Cécilia, qui deshonora ſa Maiſon par les deſordres de ſa vie. Il avoit la phyſionomie belle; & ſes manieres civiles & honnêtes prévenoient tout le monde en ſa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les Délateurs de ſon Pere, qu'il accuſa avec beaucoup de force; & ayant achevé de déterminer le Peuple à l'élever aux Magiſtratures, il fut déſigné Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit néceſſairement monter. Il ne voulut pourtant jamais accepter cette Charge, avant qu'on l'eût donnée à ſon Frere; & le Peuple, impatient de le ſatisfaire, fit, contre les Loix du bon Gouvernement, ſon Frere & lui Ediles en même tems.

Les Graces du Peuple ſont toujours promptes, & le plus ſouvent peu judicieuſes: il n'arrive jamais qu'elles ſoient durables. Ce Peuple qui aimoit alors Luculle, le maltraita dans le tems qu'il méritoit davantage ſes Récompenſes.

Sylla avoit déja aſſez d'Autorité dans le Sénat pour en être eſtimé le premier, & commencoit à ſe rendre Maître de Rome,

& Ennemi du Peuple, qu'il vouloit abaiſſer, dont il ne pouvoit ſouffrir le monſtrueux & extravagant Pouvoir, & qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand obſtacle à ſes Projets. Il vit les engagemens, où Luculle alloit entrer avec le Peuple, qui venoit de le déſigner Edile ; & il crut qu'il devoit tâcher de mettre dans ſes intérêts un homme, qui pouvoit nuire au Sénat, en s'attachant au Parti du Peuple.

Ce fut cette raiſon, qui obligea Sylla à rechercher l'Amitié de Luculle ; & il ne lui fut pas mal-aiſé, étant le premier & le plus puiſſant homme de la République, de s'attacher un jeune homme, qui enviſageoit dans cet attachement tous les avantages qui pouvoient le tenter.

Il devint le plus intime Ami de Sylla, qui lui confia ſes Affaires les plus importantes ; & ce fut lui, que Sylla envoya en Egypte & en Libye, pour chercher un ſecours de Vaiſſeaux, pendant que l'Armée Navale de Mithridate l'aſſiégeoit à Athénes.

Ce fut dans ce Voyage, que Luculle donna une leçon de ponctualité & de diligence à tous ceux qui ſont envoyés pour les Affaires publiques dans les Pays étrangers. Il étoit jeune, & comme il n'avoit jamais été en Egypte, les Memphis, les Pyrami-

des, & les autres Raretés de ce Royaume, qu'on appelle Merveilles, auroient pu raiſonnablement arrêter un homme auſſi curieux que lui; mais il répondit à quelques uns de ſes gens qui l'en ſollicitoient, que cela convenoit à ceux qui voyageoient pour leur plaiſir, mais non pas à un homme qui étoit preſſé d'amener du ſecours à ſon Général aſſiégé.

Il fut aſſez heureux pour ramaſſer un grand nombre de Vaiſſeaux, dont il compoſa un Corps d'Armée conſidérable, avec lequel, en revenant joindre Sylla, il fut obligé de combattre pluſieurs fois Mithridate qui vouloit empêcher cette jonction. Les avantages, qu'il remporta toujours dans ces petites occaſions ſur cet Ennemi fameux, ne laiſſerent pas de donner une haute idée de ſa Valeur & de ſa Conduite, & lui firent concevoir à lui-même de ſecrets preſſentimens du bonheur qu'il auroit un jour contre ce Prince.

Il n'eût pas plutôt joint Sylla, que ce Général, preſſé par les Entrepriſes de Marius & par les Lettres de tous ceux de ſon Parti, fut obligé de conclure une Paix avec Mithridate, qu'on prévit bien ne pas devoir être de longue durée. Il s'en retourna en Italie, & laiſſa Luculle en Aſie, où il le commit principalement à la levée d'une Impoſition

de vingt mille talens (*a*) ; ſomme extraordinaire, à laquelle la Province d'Aſie avoit été condamnée en punition de ſa Révolte. Cette Commiſſion, quelque odieuſe qu'elle fût par elle-même, donna occaſion à Luculle de montrer ſa douceur naturelle, en adouciſſant, autant qu'il le pouvoit, la rigueur de ſes ordres ; & ne les exécutant qu'avec beaucoup de modération.

Mais, ce que je trouve de plus heureux dans les Emplois, où Sylla mit Luculle en Aſie, fut ſon éloignement des Affaires Civiles, qui le diſpenſa d'avoir part aux déſordres, aux violences, à l'effuſion du ſang des Citoyens, & à cette horrible Proſcription qui fut ſi funeſte aux Romains.

On verra ailleurs les progrès & la fin de ces Guerres, où Sylla demeura victorieux (*b*).

Cependant, quelque éloigné de Rome que fût Luculle, Sylla ne laiſſa pas en mourant de lui donner la plus grande marque de ſon eſtime, en l'inſtituant Tuteur de ſes Enfans, préférablement à Pompée, avec lequel il avoit de ſi grandes liaiſons. Pompée ſouffrit avec chagrin cette derniere volonté de Sylla, dont l'eſtime entraînoit la

(*a*) Douze millions d'or.

(*b*) Voyez ci-deſſus les *Affaires de Marius & de Sylla*.

conviction du mérite ; & il conſerva toujours un ſouvenir ulceré de cette préférence, qui fut la premiere & peut-être la ſeule cauſe de l'inimitié qui dura toujours entre lui & Luculle.

Ce fut après la mort de Sylla, que Luculle fut élu Conſul avec M. Cotta ; & ce fut pendant ſon Conſulat, qu'il commença de montrer ſes plus éclatantes Vertus.

Pompée ſe rendoit illuſtre en Eſpagne, par des Exploits peu conſidérables en effet, mais qui paroiſſoient à Rome l'être beaucoup, par le ſoin qu'il prenoit d'en mander un détail magnifique, & par le récit intéreſſé qu'en faiſoient quelques-uns de ſes Amis, qu'il avoit renvoyés de ſon Armée pour ce ſujet. Luculle en avoit dans le fond de l'ame une ſecrette jalouſie. Leur froideur, qui avoit commencé d'abord après la mort de Sylla, devint inimitié : il ne put entendre les louanges qu'on donnoit à Pompée, ſans ſçavoir préciſément s'il les méritoit ; & il ſouhaita d'avoir quelque occaſion d'effacer toute ſa Gloire.

La Province Gauloiſe, (on entend celle qui comprend la Lombardie,) qui lui échut par le ſort, convenoit peu à ſon deſſein : elle étoit paiſible, & rien n'y pouvoit ſurvenir d'aſſez conſidérable pour l'occuper glorieuſement.

Les mouvemens de Mithridate en *Aſie* réveillerent ſon Ambition & ſes deſirs. Ce Prince avec lequel Sylla n'avoit fait qu'*une* Paix peu ſolide, par la néceſſité où il s'étoit trouvé de paſſer en Italie, n'eut pas plutôt ramaſſé des forces, qu'il recommença la Guerre, ſans chercher même de prétexte à ſes hoſtilités. Le peu qu'il y avoit de Troupes Romaines dans ces Pays-là y fut d'abord fort maltraité; & les Provinces, peu contentes des Officiers, & ruinées par *des* Exacteurs, firent peu de réſiſtance.

On apprit à Rome avec chagrin les *commencemens* de cette Guerre : les progrès des Ennemis furent groſſis par l'éloignement; & l'on en craignit, avec quelque ſujet, des ſuites dangereuſes. Luculle apprit tout *cela*, avec d'autant plus de joie, que ſe trouvant Conſul, il forma le deſſein de ſe faire donner le Commandement de l'Armée qu'on enverroit contre ce Prince. Les ſuccès heureux qu'il avoit eus dès le tems qu'il ſervoit ſous Sylla, quoique peu importans, l'avoient aſſez flaté, pour lui faire croire qu'il en triompheroit un jour.

Il prit les plus fines meſures qu'on pouvoit prendre, pour n'être pas traverſé dans ce deſſein. Il fit donner ſatisfaction à Pompée, qui ſe plaignoit en Eſpagne de quelques duretés du Sénat, & qui menaçoit de tout quitter,

quitter, & de ramener ſon Armée en Italie; craignant, que ſi Pompée revenoit avec une Armée victorieuſe, l'on ne fût pas en état de lui refuſer ce qu'il voudroit demander.

On ne ſçauroit croire combien Pompée fut ſurpris, quand il ſçut que Luculle ſeul avoit pris ſon parti dans le Sénat, & qu'il lui avoit fait obtenir tout ce qu'il demandoit. Ignorant les deſſeins de ce Conſul, il ne ſçavoit à quoi attribuer les marques de bienveillance que lui donnoit un homme dont il ſçavoit bien qu'il ne pouvoit pas être aimé : il s'imagina mille raiſons bizarres & extraordinaires, que ſa Politique & ſon Amour-propre lui ſuggérerent, toutes également éloignées de la vérité.

On reçut pendant ce tems à Rome les nouvelles de la mort d'Octavius, Gouverneur de Cilicie. Le Gouvernement étoit aſſez conſidérable par ſon revenu, & cette raiſon porta pluſieurs perſonnes à tâcher de l'obtenir. Luculle l'eſtima peu par cet endroit, mais parce que la Cappadoce lui étoit jointe. Il ne douta point, que s'il pouvoit l'obtenir, le Commandement de l'Armée contre Mithridate ne lui fût infailliblement accordé : il réſolut donc de le briguer; & je dois ici faire remarquer l'état du Peuple Romain, auprès duquel on briguoit toutes

les Charges & qui étoit pour lors entierement gouverné par Cethegus.

Cet homme étoit d'une illuſtre Naiſſance, & fort agréable de ſa perſonne. Il avoit l'eſprit remuant, & ne manquoit pas de fermeté, pour pouſſer à bout une entrepriſe. Il avoit affecté depuis longtems de condamner les duretés dont le Sénat uſoit quelquefois envers le Peuple: il avoit ſoutenu avec vigueur quelques Droits, dont le Sénat avoit ſupprimé l'uſage: & par une liberté qu'on ne trouve que dans une République, il cenſura toujours avec fierté, tous ceux qui agiſſoient avec moins de reſpect pour le Peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, diſſimulant, quand il falloit, les injures, & ne manquant jamais de prétexte ſpécieux pour exécuter ſes entrepriſes. Au reſte, brave de ſa perſonne, abandonné à toutes ſortes de débauches: aimant la licence pour lui, & la ſouffrant volontiers dans les autres: qualités vicieuſes, mais agréables à un Peuple libre, auprès duquel il s'acquit tant de crédit, qu'il diſpoſoit de ſes ſuffrages. Les premieres Magiſtratures n'étoient accordées qu'à ceux qu'il déſignoit, & les Sénateurs du plus haut rang, & du mérite le plus diſtingué, étoient obligés de briguer ſa faveur, pour obtenir celle du Peuple.

Ce que je trouve de plus facheux pour les honnêtes gens, c'eſt que Cethegus étoit gouverné par Præcia, fameuſe Courtiſane, ſi connue à Rome par ſes débauches. Cette Femme, après pluſieurs Galanteries, ſe fit aimer de Cethegus, qui paroiſſoit d'un caractere peu propre à en devenir auſſi éperdument amoureux qu'il le devint en effet : mais par une fatalité invincible, commune même aux grands hommes, il n'agiſſoit plus que par les volontés de Præcia ; ſi-bien qu'il falloit s'adreſſer à à elle, pour obtenir tout de Cethegus, & qu'il falloit s'adreſſer à Cethegus, pour obtenir tout du Peuple. Etrange état de la République Romaine, dont les Elections, & toutes les Affaires les plus importantes, étoient l'ouvrage de la foibleſſe d'un homme vicieux, pauvre & diſſolu, & du caprice d'une Femme artificieuſe & proſtituée !

Il fallut pourtant que Luculle, Ennemi naturellement de Cethegus, par le peu de reſſemblance qu'il y avoit entre leurs mœurs & leur conduite, même par la vivacité avec laquelle le premier avoit quelquefois reprimé la hardieſſe impétueuſe de l'autre, qui, ſous l'appui & la protection du Peuple, propoſoit ſouvent des choſes très-pernicieuſes & très-extraordinaires : il fallut, dis-je, que Luculle cherchât quelque voie d'Ac-

commodement avec lui, dans le deſſein où il étoit d'avoir le Gouvernement de Cilicie.

Il ne crut pas qu'il y eut de plus sûr moyen, que de faire quelques honnêtetés à Præcia, qu'elle prit pour des avances de Galanterie, dont elle fut d'autant plus flatée, que le mérite de Luculle étoit généralement reconnu de tout le monde, & que juſqu'alors il avoit moins paru ſe ſoucier d'un commerce galant. Præcia répondit aux honnêtetés de Luculle, d'une maniere à le rendre content : ſon Accommodement avec Cethegus fut bientôt fait ; & cet Amant aveuglé, qui croyoit de bonne-foi tout ce que vouloit lui dire ſa Maitreſſe, loua partout le mérite de Luculle, ſollicita pour lui le Peuple, & lui fit enfin donner le Gouvernement de Cilicie.

Il ne lui fut pas difficile enſuite d'obtenir le Commandement de l'Armée contre Mithridate : le Peuple, dont il étoit eſtimé, & qui venoit de l'entendre louer ſi hautement par Cethegus, le lui donna unanimement. D'ailleurs, qui auroit pu à Rome lui diſputer cet Emploi ? Il avoit pris ſoin d'arrêter Pompée en Eſpagne, où il étoit heureuſement occupé pour la République ; & Métellus, dont le nom étoit à la vérité en vénération, étoit déja ſi vieux, qu'il ſe reconnoiſſoit lui-même incapable d'une Expédition ſi importante.

Luculle partit donc Général de l'Armée contre Mithridate, avec quelques Troupes Italiennes, qu'il joignit à celles qui étoient reſtées dans la Province : il remit bientôt parmi elles l'ordre de la Diſcipline Militaire, d'où Fimbria avoit laiſſé ſortir ſes Bandes qu'on appella depuis ſa Révolte *Bandes Fimbrianes ;* & ſans trop s'arrêter aux Affaires particulieres de ſon Gouvernement, il s'attacha à affoiblir Mithridate, qui avoit déja fait d'aſſez grands progrès.

Mithridate étoit déja dans un age avancé, quand Luculle commença cette Guerre. Il avoit dépouillé le Roi de Bithynie, & Ariobarzane, Roi de Cappadoce, conquis toute la Grece, & toutes les Iſles, excepté celle de Rhodes. Il avoit très-ſouvent fait des irruptions dans les Provinces Romaines, où il avoit combattu avec ſuccès. Fameux par mille actions d'éclat, par ſa Conduite, & ſa Valeur ; ſi Ennemi de Rome, qu'il fit exécuter dans un jour l'ordre qu'il avoit donné dans tous les Etats qui lui étoient ſoumis, de faire mourir cent mille Romains ; occupé du métier de la Guerre, dont il faiſoit ſes principales délices ; inſtruit mieux que nul autre à profiter de la Victoire & de ſes avantages ; & trouvant dans l'étendue de ſa capacité des reſſources à ſes plus grandes adverſités. D'ailleurs, diſſi-

mulé, défiant, jaloux, & cruel juſqu'à l'inhumanité; d'un génie étendu, vaſte, & plus capable de nuire que de ſervir.

Tel étoit Mithridate, auquel on oppoſa Luculle; jeune homme, qui avoit peu ſervi à la guerre, & qui montra pourtant par le ſuccès, que la Vertu & la Conduite ſont plus l'ouvrage du naturel & du génie, que du tems & de l'expérience.

Le premier endroit, par où il commença ſes Victoires, fut le ſecours qu'il donna à ſon Collegue Cotta, qui, ayant obtenu le Commandement d'une Armée Navale pour garder les Côtes de la Propontide, & deſirant de faire quelque Exploit avant que Luculle, occupé à régler quelques Affaires de ſa Province, pût être arrivé, s'aviſa de préſenter la bataille à Mithridate, tant par Mer que par Terre : car comme il étoit Conſul, toutes les Troupes lui obéiſſoient. L'envie ridicule, qui lui avoit fait ſouhaiter de vaincre tout ſeul, lui fut funeſte. Il fut battu de toutes les manieres : il perdit ſoixante Vaiſſeaux, & un grand nombre de Soldats de l'Armée de Terre; & il reſta de plus aſſiégé par Mithridate dans Calcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours, que de celui que voudroit lui donner Luculle. Le deſſein envieux de Cotta ne lui fut pas inconnu;

mais il en eut plus de pitié, qu'il n'en conçut de colere. Il marcha donc à ſon ſecours, nonobſtant les conſeils de tous les Officiers de ſon Armée, qui, irrités contre Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le Pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvu, & où même Archelaüs, jadis Lieutenant de ce Roi,& pour lors transfuge dans l'Armée Romaine, l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les Peuples portés à la Rébellion. Il répondit même fort généreuſement à tous ces ſolliciteurs, qu'il eſtimoit mieux ſauver un Citoyen Romain, que de s'emparer de tous les Etats des Ennemis; & ſans aucun reſſentiment contre ſon Collegue, il alla le ſecourir avec tout le ſuccès qu'il pouvoit eſpérer.

Il pourſuivit ſes Avantages contre Mithridate, qui, ayant quitté Calcédoine, alla aſſiéger Cyzique, avec beaucoup de vigueur, & avec d'autant plus d'eſpérance de la prendre, qu'il croyoit qu'il ſeroit difficile de la ſecourir. Cependant, Luculle l'obligea d'en lever le ſiége, par une conduite ſi adroite, que ce Prince, le plus ruſé homme de Guerre de ſon tems, en conçut tant de jalouſie, qu'il voulut tenter le ſort d'une Bataille, pour ſe venger de ce jeune Général, qui lui avoit ſi ſouvent donné le change par de fauſſes marches & de feints

mouvemens, dont il n'avoit que très-rarement reconnu l'artifice.

Mais comme l'Armée de Luculle étoit de beaucoup inférieure à la ſienne, & que d'ailleurs les Romains n'avoient point d'autre reſſource en Aſie que cette Armée, il ne jugea pas à propos de la commettre au ſort incertain d'un Combat; mais en continuant à fatiguer l'Armée de Mithridate par des Partis dans leſquels il avoit preſque toujours l'avantage, à lui couper les Vivres, & à ſurprendre ſes Convois & ſes Rafraichiſſemens, il ruina & défit de telle ſorte cette Armée, qu'il obligea Mithridate à ſe retirer dans le fond de ſes Etats.

Ce Prince conçut de ſa défaite d'autant plus de douleur, que s'eſtimant le plus ruſé de tous les Capitaines, il ſe voyoit vaincu par les artifices d'un jeune homme, qui l'avoit forcé à fuir avec précipitation, & entre les mains duquel il ſeroit même tombé, s'il ne s'en fût garanti par un ſtratagême adroit. Mithridate fit mettre une Mule chargée d'or entre lui & ceux qui le pourſuivoient: l'Avarice arrêta les Romains qui négligeant de le pourſuivre, s'amuſerent à partager cette proie.

Ce fut après cette fuite, que Luculle, dont l'Armée avoit reçu quelques ſecours, profitant de la Victoire, ſuivit promptement

ſon Ennemi, entra avec rapidité dans le Pont, prit Niſſa, força toutes les Places qui oſerent lui réſiſter, & répandit une ſi grande terreur dans l'eſprit de tous les Peuples, que tous céderent à ſa bonne Fortune ; & Mithridate lui-même ſe vit réduit à la néceſſité de ſortir de ſes Etats.

Mithridate, dans cet état, conſervant toute la grandeur de ſon courage, ſongea aux reſſources qui lui reſtoient ; & n'eſpérant plus rien chez lui de la Fortune, réſolut d'aller mendier du ſecours chez les Rois étrangers : mais avant que de partir, il donna une preuve de la férocité de ſon naturel, & de la cruauté barbare à laquelle il étoit naturellement porté.

Il avoit enfermé ſes Tréſors, avec deux de ſes Sœurs, & deux de ſes Femmes qu'il aimoit le plus, dans l'endroit de ſon Royaume le plus éloigné du péril ; & ne pouvant ſouffrir que ſes Maitreſſes fuſſent ſoumiſes au Pouvoir des Romains, il donna ordre à Bacchilides, Eunuque de les faire mourir. La maniere, dont elles reçurent cet ordre, mérite quelques réflexions.

Berenice & Monime furent ces malheureuſes Princeſſes. La premiere étoit de l'Iſle de Chio ; & l'autre de Milet. Celle-ci étoit célébre, par la réſiſtance conſtante avec laquelle elle rejetta toutes les propo-

ſitions de Mithridate, qui en étoit violemment amoureux, & auquel elle ne ſe rendit enfin, qu'après qu'il l'eût déclarée Reine, qu'il l'eût appellée ſa Femme, & qu'il lui eût envoyé le Bandeau Royal; Cérémonie eſſentielle dans le Mariage des Rois de cette Province : encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa Famille, qui fut éblouïe de l'éclat de la Couronne, & de la Puiſſance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Elle s'abandonna à une mélancolie mortelle, que la ſervitude où Mithridate tenoit ſes Maitreſſes ; l'éloignement de la Grece où elle déſeſpéroit de retourner, & peut-être quelque paſſion ſecrette qu'elle déguiſa toujours, rendirent inſurmontable.

Quand Bacchilides leur eut annoncé les volontés du Roi, qu'elles pouvoient choiſir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins rude, Monime s'arrache le Bandeau Royal qu'elle portoit toujours ſur ſa tête, & ſe l'attachant au col elle veut s'en étrangler ; mais le Bandeau ſe rompt, & la laiſſe dans un état pitoyable. *Malheureux Bandeau !* s'écrie-t-elle en le foulant aux pieds, *tu m'as annoncé tous mes malheurs. Tu as été le gage de ma contrainte & de mon eſclavage : ne pouvois-tu du moins me ſervir à en ter-*

miner le cours ? Après avoir donné ces marques de reſſentiment, elle ſe fit poignarder avec fermeté par ce Miniſtre des cruautés du Roi.

Bérénice prend du poiſon avec une fermeté admirable, & obéit ſans murmure aux fureurs d'un Amant barbare.

Les deux ſœurs du Roi, Statira & Roxane, ſuivirent l'exemple de Bérénice. Roxane, après avoir longtems gardé un profond ſilence, avala du poiſon, & mourut ſans prononcer une ſeule parole.

Pour Statira, après avoir témoigné la douleur que lui cauſoit la défaite du Roi, loua hautement ſa conduite, & chargea Bacchilides de le remercier de ſon ſouvenir, qui, dans la déroute de ſes Affaires, lui faiſoit prendre ſoin de les arracher par une prompte mort à la honteuſe Servitude des Romains, dont elles auroient infailliblement éprouvé l'inſolence, & qui les auroient du moins expoſées à l'ignominie du Triomphe. Dignes ſentimens d'une Heroïne Barbare, & ſœur de Mithridate !

Cependant, on peut comprendre, par ces pitoyables effets, l'état déplorable de Mithridate, à qui il ne reſta point d'autre reſſource que d'aller ſe jetter entre les bras de Tigrane, Roi d'Arménie, ſon Gendre, dont il avoit été juſqu'alors aſſez mépriſé.

Luculle s'enrichit des dépouilles de ſon Royaume, & s'empara de toutes ſes Villes, parmi leſquelles quelques-unes des plus éloignées auroient mérité, par leur réſiſtance, d'être abandonnées à la diſcrétion du Soldat victorieux : mais ſa douceur naturelle ne lui permit jamais de ſouffrir aucun pillage ; & ce fut là le premier grief qui lui ſuſcita dans la ſuite des Révoltes ſi funeſtes. Quoiqu'il n'ignorât pas qu'un Général, qui veut être aimé de ſon Armée, doit lui permettre quelque choſe, & que rien n'eſt plus capable de gagner le cœur des Soldats que la licence, il étoit d'ailleurs prévenu qu'un Général dépouillé d'une Ambition criminelle, & qui n'a nul deſſein fatal à la République, n'avoit pas beſoin de rechercher l'Amitié des Troupes par des voies ſi lâches, & par des complaiſances ſi cruelles.

Il eſt vrai qu'il outroit un peu ce caractere. Obſervateur exact de la Diſcipline Militaire, il puniſſoit ſéverement les fautes des Soldats, & ne les récompenſoit qu'après les grandes & belles Actions, qui ne peuvent arriver que rarement. Il leur ordonnoit de grands travaux, châtioit leurs inſolences les plus légeres, & travailloit davantage à rendre les Peuples heureux, qu'à enrichir ſes Troupes. Eſtimable caractere en lui-même ; mais toujours dangereux, & très-ſouvent funeſte.

Quand Luculle eut appris que Mithridate s'étoit retiré chez Tigrane Roi d'Arménie, pour lors Ami & Allié des Romains, il ſe crut obligé, pour ne rien omettre, d'envoyer à ce Prince un Ambaſſadeur, pour lui demander le Roi de Pont. Appius Clodius, ſon Beau-Frere, jeune homme de grande qualité, qui ſervoit dans ſes Troupes, & qui depuis fut la principale cauſe de leur Révolte, fut choiſi pour cette Commiſſion. Il alla droit à Antioche, ſurnommée Epidaphné, où il fut obligé d'attendre quelque tems Tigrane, qui viſitoit quelques-unes de ſes Provinces.

Ce Roi, qui au commencement n'avoit pas plus de puiſſance que les autres Rois ſes voiſins, devint ſi puiſſant, par un bonheur dont on a vu rarement des exemples, qu'il étoit communément ſurnommé Roi des Rois; & il trouvoit mauvais, que Luculle ne le qualifiât que Roi d'Arménie. Après avoir vaincu & éteint la Famille des Rois Succeſſeurs du Grand Seleucus; après avoir domté très-ſouvent, & plus que nul autre, l'orgueil des Parthes, & avoir obligé ces Peuples à ſe retirer dans les extrémités de leur Empire; après avoir tranſporté des Villes Grecques toutes entieres dans la Médie, avoir conquis toute la Syrie, la Paleſtine, & avoir donné des Loix aux Arabes

qu'on appelle Scénites ; il regnoit avec une Autorité reſpectée de tous les Princes d'Aſie. Sa Cour étoit compoſée de pluſieurs Rois, parmi leſquels les Hiſtoriens nous aſſurent qu'il y en avoit quatre qui lui ſervoient de Gardes, & qui étoient placés les jours de Solemnité ſur les quatre coins de ſon Thrône, dans une poſture ſoumiſe, & qui marquoit leur Servitude. Les Peuples l'honoroient à la maniere des Orientaux, juſqu'à l'Adoration ; & les richeſſes qu'il poſſédoit étoient immenſes.

Il eſt peu ſurprenant qu'en cet état Tigrane fût le plus ſuperbe & le plus orgueilleux Prince du Monde ; ſéduit, principalement, par des Flateurs adroits, & par une proſpérité qui n'avoit jamais éte interrompue.

Appius Clodius fut introduit à l'Audience de ce Prince, lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la Majeſté Royale à cet Ambaſſadeur, qui, joignant la fierté de ſon naturel à celle qui faiſoit le principal caractere de ſa République, ſoutint parfaitement la dignité d'un Ambaſſadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de paroles les ſujets de Guerre que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaiſe foi de ce Prince, qui avoit rompu la Paix ſans même

chercher des raiſons ou des prétextes, il dit à Tigrane, qu'il venoit pour le lui demander ; qu'il étoit dû par mille endroits au Triomphe de Luculle ; qu'il ne croyoit pas, qu'Ami des Romains, comme il avoit été juſqu'alors, il fût en état de le refuſer ; qu'il le ſommoit enfin ; & qu'à ſon refus, il lui dénonçoit la Guerre : maniere de parler libre & hautaine, que Tigrane n'avoit pas encore entendue depuis vingt-cinq ans qu'il regnoit, & qui ſurprit fort ſa Cour. Il en fut lui-même un peu ému. Cachant néanmoins le dépit qu'il en reſſentoit, & conſervant de l'honnêteté pour Appius Clodius, il lui répondit que Mithridate étoit le Pere de Cléopatre ſa Femme ; que ſon union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au Triomphe de Luculle ; & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la Guerre, il avoit les moyens de ſe défendre. Il le renvoya enſuite fort civilement, & lui fit offrir des préſens magnifiques, dont Clodius, pour ſatisfaire à la coutume, fut obligé de prendre une Coupe d'or. On peut, en paſſant, obſerver les Honneurs qui ſe pratiquoient chez des Barbares entre des gens qui ſe dénonçoient la Guerre.

Pendant que Luculle attendoit la réponſe de Tigrane, il donna ſes ſoins au ſoulage-

ment des Peuples de ſes Provinces, que les vexations des Maltotiers Romains avoient réduits dans un pitoyable état. On ne ſçauroit dire juſqu'à quel point les Receveurs des Deniers de la République avoient pouſſé la dureté & la violence. Ces pauvres Peuples étoient obligés de vendre juſqu'à leurs propres Enfans, & quelquefois juſqu'à eux-mêmes, pour ſubvenir à la Taille qui leur étoit impoſée, ou pour payer l'intérêt exorbitant à l'Uſurier qui leur avoit prêté l'argent, & cet Uſurier étoit toujours le Receveur lui-même.

Il étoit peu ſurprenant que la Bithynie, qu'on avoit vexée plus qu'aucune autre Province, & où les exemples de ſe vendre ſoi-même, & de ſe faire Eſclave, étoient ſi fréquens; il étoit, dis-je, peu ſurprenant que cette Province, qui gémiſſoit ſous un joug ſi inſupportable, eût quelque tems auparavant reçu Mithridate, moins en Ennemi, qu'en Libérateur.

Luculle, à qui ces cruautés étoient odieuſes, & qui en prévoyoit les dangereuſes ſuites, remédia avec fermeté à ces déſordres, régla & modéra les intérêts & les uſures, défendit les violences, mit des tempéramens aux tributs, & prolongea les délais que ces pauvres Peuples demandoient uniquement. On ne ſçauroit concevoir combien cette action,

action, qui paroit peu brillante, ſoulagea de malheureux, & combien il falloit de fermeté pour oſer l'entreprendre. Auſſi donna-t-elle le dernier coup à la fortune de Luculle.

Perſonne n'ignore que les Deniers de la République étoient adminiſtrés par des Chevaliers Romains, parmi leſquels il y en avoit pluſieurs très-conſidérables par eux-mêmes, par leur Famille, & par leurs Alliances. On a dit avec quelle rigueur Luculle réprima leurs violences en Aſie, & l'on doit penſer quel reſſentiment ils en conçurent. L'intérêt produit toujours les haines les plus fortes & les plus longues : on a toujours des occaſions, qui empêchent d'en perdre le ſouvenir. Pluſieurs de ceux, à qui il avoit ôté les moyens de s'enrichir ſi promptement, avoient de grandes intelligences à Rome; & prévenus par leur Amour propre, que les juſtes modérations qu'avoit apportées Luculle étoient une véritable injuſtice, ils employerent tous leurs Amis & tout leur crédit, pour tâcher à le faire rappeller d'Aſie, où ſon Autorité étoit un obſtacle invincible à leur fortune.

On ſe plaignit à Rome, que Luculle rendoit cette Guerre éternelle; qu'après avoir terminé celle de Mithridate, il alloit ſans raiſon en entreprendre une autre, dont le

ſort étoit incertain, contre Tigrane, pour profiter plus longtems du Commandement. Ces bruits & ces plaintes augmenterent; & Memmius, Ennemi de la Famille de Luculle, & intéreſſé par les Publicains dans leur vengeance, les fomenta toujours avec adreſſe. On verra dans la ſuite les effets de cette haine.

Luculle, cependant ayant appris le refus de Tigrane, ne tarda point à marcher contre lui. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la Puiſſance terrible de ce Roi étonnoit tous ceux qui jugeoient moins par la valeur des Troupes & par la conduite du Chef, que par la multitude des Soldats. Après avoir laiſſé ſix mille hommes, pour garder le Royaume de Pont, ſous les ordres de Sornatius, Luculle, avec douze mille hommes & trois mille Chevaux qui compoſoient toute ſon Armée, paſſa fort heureuſement l'Euphrate & le Tigre, & entra dans l'Arménie, où après avoir défait dans de petites occaſions quelques Troupes de Tigrane, il obligea ce Prince à ſortir de Tigranocerta, grande Ville qu'il avoit fait bâtir, à laquelle il avoit donné ſon nom, & qu'il avoit peuplée de Grecs & de Medes. Le deſir, qu'il eut de la rendre la premiere Ville de ſon Empire, avoit obligé tous ſes Courtiſans, à s'y établir, & à y faire apporter toutes leurs ri-

cheſſes ; ſi-bien qu'on diſoit, qu'elle étoit la plus riche Ville d'Aſie. Luculle l'aſſiégea, moins pour en avoir le butin, que pour attirer Tigrane à ſon ſecours, & l'obliger à une Bataille ; perſuadé, qu'il ne laiſſeroit point prendre une Ville ſi conſidérable, & qui lui étoit ſi chere. En effet, ce Prince avoit réſolu de la ſecourir ; & ce ne fut que pour ſuivre les conſeils de Mithridate, qu'il ſe déſiſta pour quelque tems de ce deſſein.

Nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui, comment une Armée de douze mille hommes pouvoit aſſiéger une grande Ville, telle qu'étoit Tigranocerta, & ſouhaiter de donner bataille à une Armée nombreuſe.

Cependant, tous les Rois voiſins, alliés, & tributaires de Tigrane, étant arrivés à ſon Armée, il mépriſa le conſeil de Mithridate, qu'il crut lui envier la gloire de vaincre un Ennemi par lequel il avoit été vaincu : & prévenu, avec aſſez de fondement, de la grandeur de ſes forces, il ſe mit en campagne, réſolu de ſecourir ſa Ville favorite, ſe plaignant de n'avoir que Luculle à combattre, & non pas tous les Capitaines Romains.

Son Armée étoit compoſée de cent cinquante mille hommes de pied, & de cin-

quante-cinq mille Chevaux, outre vingt mille Tireurs de fronde & de trait, & trente-cinq mille Pionniers. Tigrane y étoit ſuivi de pluſieurs Rois, & de pluſieurs Princes, dont quelques-uns ſervoient avec toutes leurs Troupes à leurs propres dépens; & tous les grands Seigneurs de ces Provinces y avoient ſuivi leurs Rois, avec leur plus magnifique équipage. Quand cette Armée fut arrivée ſur le Mont Taurus, & que Tigrane eut découvert l'Armée Romaine campée devant Tigranocerta, il ne put s'empêcher de ſe moquer du petit nombre de ſes Ennemis, qui véritablement paroiſſoient peu propres à vaincre une ſi formidable Puiſſance.

Cependant Luculle, ayant laiſſé quelques Troupes pour continuer le ſiége, marcha avec environ dix mille hommes, mille Tireurs de fronde, & toute ſa Cavalerie, au devant de Tigrane, auquel tous ſes Lieutenans demanderent qu'il voulut accorder à quelqu'un d'entre eux la Commiſſion d'aller défaire Luculle, ſans mettre toute ſon Armée & ſa Perſonne Royale dans une partie ſi inégale; & c'eſt ſur cela qu'on dit, que le Roi dit fort agréablement, *S'ils viennent comme Ambaſſadeurs, ils ſont un peu trop: s'ils viennent comme Ennemis, ils ſont bien peu.*

Luculle ne laiſſa pas de s'avancer toujours, & de ſe venir camper dans une Plaine le long d'une petite Riviere, & dès la pointe du jour, le 6 Octobre, jour eſtimé malheureux par les Romains, & dont il dit qu'il changeroit le ſort en le rendant heureux par une Victoire, il rangea ſon Armée en Bataille, & la fit paſſer à gué la Riviere, ſans que qui que ce ſoit s'opposât à ſon paſſage, les Ennemis ne pouvant s'imaginer qu'il osât les attaquer. Ce mouvement, pourtant, qui n'étoit plus équivoque, ayant été apperçu de Tigrane, *Quoi !* dit-il, *ils viennent donc à nous ?* Et ſans perdre de tems, il donna l'Aile droite de ſon Armée au Roi des Médes, & la gauche au Roi des Abiadéniens, s'étant reſervé pour lui le Corps de Bataille, où étoient ſes Gardes, ſes Courtiſans, & les plus grands Seigneurs.

Luculle s'empara d'abord d'une petite éminence, où il monta lui-même le premier, ſuivi de quelques Troupes Romaines & Gauloiſes ; & voyant de-là toute l'ordonnance des Ennemis, *C'en eſt fait*, s'écria-t-il, *la Victoire eſt à nous :* & dès-lors, il fit charger l'épée à la main les Medes, qui, ne pouvant ſe ſervir, ni de leurs traits, ni de leurs lances, parce que les Soldats Romains les preſſoient de trop près, ſe trouverent dans une étrange confuſion. La pé-

ſanteur de leurs armes, qui les chargeoit, ne leur permettoit pas de fuir auſſi promptement qu'ils auroient ſouhaité : de ſorte qu'ils s'embarraſſerent les uns les autres, & que dans le penchant de la Colline, où ſe paſſoit l'Action, ils ſe précipiterent ſur leurs Camarades, qui, effrayés du déſordre des premiers, prirent la fuite ; & inſenſiblement la frayeur ſe communiqua à toute l'Armée de Tigrane, qui fut entiérement défaite ſans réſiſtance. Jamais la terreur ne produiſit un ſi prodigieux effet, & jamais l'on ne vit moins de défenſe. Le carnage fut ſi grand du côté des Vaincus, qu'il y mourut cent mille hommes de pied, & qu'il ne ſe ſauva que très peu de Cavalerie ; & ce qui paroit incroyable, les Romains n'y perdirent que cinq hommes, avec une centaine de Soldats bleſſés. Tigrane ſe ſauva avec précipitation, & perdit ſon Diadême, qui fut porté à Luculle, à qui il ſervit depuis dans ſon Triomphe.

On n'avoit point encore entendu parler d'une ſi extraordinaire Victoire : le nombre des Vainqueurs ne faiſoit que la vingtiéme partie des Vaincus ; & cependant ils eurent honte d'avoir battu une ſi grande Armée avec ſi peu de réſiſtance.

Les Ennemis de Luculle, à qui un ſi heureux ſuccès ôtoit les moyens de le blâmer

ſur l'entrepriſe de cette Guerre, & qui étoient confus de lui avoir reproché ſa témérité, attribuerent cette Défaite à une Fortune aveugle & extraordinaire à laquelle la valeur & la conduite du Général n'avoit que très-peu de part. Foible & ordinaire reſſource d'une Envie maligne, qui veut diminuer la Gloire des grands hommes.

Luculle ne tarda pas après ſa Victoire à entrer dans Tigranocerta, qui ſe rendit à diſcrétion, & où le butin fut infini. Chaque Soldat eut huit cens drachmes d'argent pour récompenſe de ſa Valeur; & il fut permis à tous les pauvres Grecs, Ciliciens, Medes, &c. tranſportés, de ſe retirer chez eux. On leur donna même dequoi fournir aux frais de leur voyage; Généroſité, qui rendit Luculle aimable chez tous les Peuples.

Tous les Princes voiſins envoyerent des Ambaſſadeurs au Général des Romains, pour le féliciter ſur ſa Victoire. Pluſieurs, qui juſqu'alors avoient été dans les intérêts de Tigrane, furent des premiers à s'acquitter de cette civilité. La Proſpérité attire toujours ces complimens. Le Roi des Parthes en envoya comme les autres; & ſes Ambaſſadeurs prirent même beaucoup de ſoin d'amuſer Luculle de l'eſpérance d'une Ligue, tandis qu'il apprit d'ailleurs, que ce Roi faiſoit un Traité ſecret avec Tigrane

& Mithridate. Ses proſpérités lui firent concevoir le deſſein de faire encore la Guerre au Roi des Parthes, pour avoir la gloire d'avoir domté toute l'Aſie. Il manda à ſes Lieutenans de venir ſe joindre à lui, & donna ordre à tous les préparatifs néceſſaires pour une Expédition de cette importance; mais dans le tems qu'il fallut partir, les Soldats réfuſerent abſolument de le ſuivre.

Les murmures de quelques mécontens exciterent une Révolte, que Luculle ne put appaiſer qu'en reſtant en Arménie. Il ſe contenta d'attaquer Artaxata, qui en eſt la Capitale.

Tigrane, auquel Mithridate étoit joint, courut au ſecours de cette Ville, d'où dépendoit le reſte de ſon Royaume. Il avoit une Armée conſidérable, compoſée du reſte & du débris de la premiere, & de quelques Troupes levées dans ſes Etats les plus éloignés. Mithridate, dont la valeur étoit connue & l'expérience très-reſpectée, la commandoit en effet ſous le nom de ſon Gendre: & l'un & l'autre, honteux de leurs malheurs, & prévoyans leur entiere ruine, s'ils ne s'oppoſoient avec force aux progrès des Romains, voulurent encore tenter le ſort d'une Bataille.

Le Roi de Pont s'attacha avec ſoin à prendre

prendre les poſtes les plus avantageux, & rangea cette Armée avec toute la conduite d'un ſçavant Capitaine; mais ces Troupes ſi bien conduites ne ſoutinrent pas un moment le choc des Soldats Romains, & céderent d'abord aux Légionnaires. Leur fuite fut honteuſe & ſanglante: le carnage dura toute la nuit; & ſi les Barbares perdirent plus de gens dans la premiere Bataille, ils perdirent ici plus d'Officiers. Mithridate, déſeſperé de la lâcheté de ſon Armée, fut entraîné lui-même dans leur fuite, & contraint de les imiter, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

La Fortune ne s'étoit jamais déclarée plus favorablement pour perſonne, qu'elle avoit fait juſqu'alors pour Luculle: il venoit de vaincre en deux Batailles rangées, avec une poignée de gens, les deux Puiſſances de l'Aſie les plus formidables aux Romains.

Ses Ennemis, qui étoient puiſſans, comme je l'ai déja dit, & en grand nombre, ne ceſſoient de déclamer à Rome contre les longueurs de la Guerre d'Aſie. « Luculle, di-
» ſoient-ils, peu content d'avoir vaincu
» Mithridate, ſujet unique de ſa Commiſ-
» ſion, a attaqué Tigrane de propos déli-
» béré, & a donné à la République ce puiſ-
» ſant Ennemi. Après avoir eu quelque heu-
» reux ſuccès contre ce Roi, par un effet de

» la Fortune, il ſonge encore à aller atta-
» quer les Parthes, pour ſe faire un Com-
» mandement éternel, & une Autorité qui
» ne finiſſe point. Il occupe, cependant,
» ajoutoient-ils, toute la Cilicie, toute l'Aſie,
» la Bythinie, la Paphlagonie, la Galatie, le
» Royaume de Pont, l'Arménie, & toutes
» les Terres qui ſont juſqu'au Fleuve Phaſis,
» & prive la République du Revenu de ces
» Provinces, ſous prétexte d'entretenir la
» Guerre, mais en effet, pour s'enrichir. »

Ils diſoient que Luculle avoit amaſſé dans cette Expédition, & ſur-tout dans le pillage des Maiſons Royales de Tigrane & de Mithridate, des Biens qui ſurpaſſoient la fortune d'un Particulier, tandis que les Soldats vivoient dans une grande indigence, & n'avoient que très-peu de récompenſe & point de part aux Dépouilles. Memmius parla fortement en cette occaſion contre Luculle; & Lucius Quinctius, l'un des Préteurs acheva de déterminer le Peuple à lui donner un Succeſſeur, qui finit plus promptement la guerre.

Pompée, dont les chagrins contre Luculle n'avoient point été diſſipés par le tems, ni par l'éloignement, & qui, glorieux des Victoires qu'il avoit remportées en Eſpagne, & de celle qu'il venoit de ravir à Craſſus en Italie, ſouffroit avec douleur la réputation que s'acqueroit un Homme qu'il

avoit toujours regardé comme ſon Rival, & dont les Victoires étoient ſi conſidérables : Pompée, dis-je, ſollicita ce Gouvernement. Le Peuple, qui l'avoit accablé d'honneurs, & qui le voyoit à Rome dans tout l'éclat que donnent les Richeſſes, les Amis, & la Fortune, le lui accorda. Lucullle fut rappellé, & Pompée fut déclaré ſon Succeſſeur.

Le Sénat, & tout ce qu'il y eut de gens raiſonnables, eurent beau repréſenter l'injuſtice qu'il y avoit à priver un homme de la Gloire de terminer une Guerre qui touchoit preſque à ſa fin, après l'avoir conduite avec tant de gloire & tant d'avantage pour la République. « Eſt-ici, diſoit-on, le » prix dont on récompenſe les Victoires de » Luculle ? N'a-t-il ſubjugué tout le Royau- » me de Pont, chaſſé Mithridate, vaincu » Tigrane, pris tant de Villes, & ſi fort » étendu les bornes de l'Empire, que pour » préparer à Pompée l'honneur du Triom- » phe ? Et cet homme qui vient de le voler » à Craſſus, eſt-il en droit de le ravir à » tous les Capitaines Romains : ou bien, » en veut-il ſeulement à toute la Maiſon » Licinienne ? »

Toutes ces raiſons ſolides & véritables furent inutiles contre une Multitude entierement prévenue pour Pompée, dont

l'Autorité commençoit déja à être redoutable, & à qui l'on donna trop de pouvoir, pour prétendre qu'il pût enſuite ſe réſoudre à ſouffrir l'égalité.

Les premieres nouvelles des volontés du Peuple, arriverent à l'Armée de Luculle, & acheverent d'y former la Révolte, que la ſévérité du Général, la liberté inſolente des Soldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius, avoient commencée.

Clodius étoit Frere de la Femme de Luculle; & il étoit ſi débauché, qu'il donna occaſion de dire qu'il aimoit ſa Sœur, & qu'il avoit avec elle un commerce criminel. Ce bruit répandu dans Rome n'étoit ignoré de perſonne, & donna ſans doute à Luculle tous les chagrins qu'un homme délicat peut reſſentir en pareille occaſion. Il obligea Clodius à aller ſervir ſous lui en Orient, où il eſpéroit que l'éloignement effaceroit de ſon eſprit une idée ſi coupable, & feroit oublier au Public ſes ſoupçons. Clodius ſervit en effet ſous lui, & fut employé, comme j'ai dit, à cette Ambaſſade, dans laquelle il ſoutint fort bien ſon caractere. Mais, ſoit qu'il fût trop fier pour pouvoir obéir à un autre, ou qu'il ſçût mauvais gré à Luculle de l'avoir obligé de quitter les délices de Rome dans leſquelles il étoit ſi agréable-

ment plongé, où qu'il eût enfin quelque autre ſujet de haïr Luculle, il eſt sûr que Clodius corrompit d'abord les Bandes Fimbrianes, qui étoient des Troupes faciles à ſéduire. Il prenoit part aux fatigues des Soldats, & leur diſoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux, d'être obligés de ſervir ſi longtems, ſous un Général ſévere & avare, dans un Climat éloigné, ſans terre & ſans récompenſe, tandis que leurs Compagnons, dont les Conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis ſous Pompée. De ſemblables diſcours, ſoutenus par la naiſſance de Clodius, & accompagnés d'une maniere obligeante & populaire qu'il affectoit, firent une telle impreſſion ſur l'eſprit des Soldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle d'en être maître. La Révolte fut manifeſte & générale, & l'on dit hautement que le tems de lui obéir étoit expiré, & qu'on ne devoit plus le reconnoître pour Général.

Mithridate, ayant appris le déſordre qui étoit dans l'Armée Romaine, vint, avec le peu de Troupes qu'il pût ramaſſer pour en profiter. Il vainquit, ſans beaucoup de difficulté, un Lieutenant de Luculle, qui vouloit lui réſiſter avec quelques Soldats fidéles, mais qui ne pût empêcher ſes progrès qui augmentoient chaque jour, & qui

commençoient à faire craindre un changement entier, quand on apprit que Pompée, Général de l'Armée d'Aſie, étoit prêt d'arriver.

Cet homme, qu'on connoiſſoit déja ſous le nom de Grand, le premier & le plus puiſſant de la République ſans conteſtation, & à qui l'aveuglement du Peuple & du Sénat avoit donné une Autorité ſi étendue : cet homme, dis-je, fameux par ſes Triomphes & par ſes Victoires, dont les Entrepriſes, conduites par la Fortune même, avoient toujours eu des ſuccès ſi favorables, étoit regardé avec admiration de tout le monde, principalement dans cette Armée, où il n'étoit connu que par la Renommée qui groſſit toujours les choſes, & où l'Envie & la Haine qu'on avoit déja pour Luculle auroit fait recevoir agréablement un autre Commandant.

Il arriva, avec une joie ſecrette de chaſſer ſon Ennemi & ſon Rival : & la prémiere démarche qu'il fit, en arrivant dans les Provinces de ſon Gouvernement, fut de défendre qu'on obéît à Luculle ou à ſes ordres : démarche, à mon ſens, peu généreuſe, & qui marquoit trop ſes ſentimens de jalouſie ou de vengeance.

Luculle reſſentit moins cet affront, que l'injuſtice de Rome, qui reconnoiſſoit ſi

mal ſa fidélité & ſes ſervices. Il plaignit le malheur d'une République, où le Peuple & la Multitude commandoient : & quoiqu'en effet il fût très mortifié d'un traitement ſi indigne, il le ſoutint pourtant avec fermeté ; & voulut même, pour ſatisfaire pleinement à ſon devoir, attendre Pompée, lui parler, & lui donner des Inſtructions néceſſaires pour l'utilité de la République.

Cette Entrevue ſe fit dans un Bourg de Galatie ; & quoiqu'elle ſe paſſât entre des perſonnes qui s'aimoient peu, on ne laiſſa pas d'y obſerver toutes les marques extérieures d'honnêteté & de conſidération, que les grands hommes ſe doivent l'un à l'autre. Les Faiſceaux, qu'on portoit devant eux, étoient entourés de Lauriers, pour marquer leurs Victoires : ils étoient eux-mêmes, la premiere fois qu'ils ſe ſaluerent, revêtus de la Cotte d'Armes de Pourpre, & ſuivis de leurs principaux Officiers. Ils ſe féliciterent d'abord l'un l'autre ſur leurs progrès & leurs Victoires ; & pendant quelques jours, ils ſe parlerent avec aſſez de politeſſe : mais enfin, il eſt mal-aiſé que des Ennemis ſe voyent longtems ſans s'aigrir.

Pompée reprocha à Luculle ſes richeſſes immenſes, cette quantité prodigieuſe de Vaſes d'or & d'argent, les Pierreries ineſti-

mables qu'il avoit amaſſées, dont il avoit été plus avide, que de l'honneur de vaincre Mithridate & Tigrane; qui, s'ils euſſent été moins riches, auroient moins reſſenti les Armes Romaines ſous un chef auſſi inſatiable que lui.

Luculle ſe juſtifia, avec beaucoup de vraiſemblance: & ſans déſavouer les richeſſes, il défia qu'on pût l'accuſer d'avoir vexé les Peuples; puiſqu'au contraire, il avoit reprimé les Uſures & les duretés des Publicains. « Je n'ai point ſouffert, dit-il, » qu'on pillât aucune Ville; & cette voie » cruelle d'amaſſer de l'argent m'a été in- » connue. Après les grandes Batailles, j'ai » récompenſé plus que nul autre la Valeur » des Soldats. J'ai fourni aux Peuples tranſ- » portés à Tigranocerta dequoi s'en retour- » ner dans leur Pays, & toute la Gréce » publie là-deſſus ma générosité. L'on ne » peut pas ignorer à Rome, que j'ai ſoutenu » toute cette Guerre ſans toucher à l'Epar- » gne, ni aux Deniers de la République; » faiſant toujours des frais immenſes des » dépouilles & du butin des Ennemis. Que » ſi, après tout cela, ajouta-t-il, mon bon- » heur & mes Conquêtes m'ont fourni des » moyens d'amaſſer des richeſſes, je ne » crois pas en être coupable; & je ferai » connoître aux Romains, que j'en ſçais le » véritable uſage. »

Après s'être juſtifié ſur cet article, *il* reprocha à Pompée ſon Ambition effroyable, & ſa Jalouſie, qui lui faiſoit regarder comme Ennemis tous ceux qui acquéroient quelque réputation, & dont le Mérite trop brillant lui paroiſſoit un obſtacle à ſon élévation.

Leurs reproches furent aigres, & leurs diſcours ne finirent que par une rupture ouverte. Luculle partit, & laiſſa Pompée commandant dans ces Provinces, où il lui fallut peu de peine, pour vaincre des Peuples déja ſoumis.

Luculle arriva à Rome, où ſes Ennemis, dont la haine n'étoit pas encore ſatisfaite, voulurent lui diſputer l'honneur du Triomphe, ſous prétexte qu'il n'avoit pas mis fin à la Guerre: mais après avoir diſſipé leurs fauſſes raiſons, il triompha ſous le Conſulat de Cicéron, avec beaucoup d'applaudiſſement.

C'eſt ici que commence la Vie privée de ce Grand Homme, qui n'eſt guéres moins illuſtre dans ſa Retraite, que dans ſes plus éclatantes Victoires.

Après avoir répudié Clodia ſa Femme, dont la conduite déréglée exigeoit ce ſalaire; après avoir encore répudié pour la même raiſon Servilia ſa ſeconde Femme, ſœur de Caton, & qui fut depuis Maitreſſe de Cé-

ſar, & Mere de Brutus; il ſe retira, autant dégoûté du mariage que des Affaires de la République, ne parut que très-rarement au Sénat, & refuſa conſtamment de ſe mettre à la tête d'un Parti contre Pompée, dont la Tyrannie commençoit à intimider cet Ordre. Il dit à ſes Amis qui l'en ſollicitoient, « Que la Fortune avoit des bornes » preſcrites; qu'il avoit éprouvé ſes faveurs » autant que nul autre, mais que ſes revers » étoient arrivés; que la Science d'un homme d'eſprit conſiſtoit à connoître les tems; » & qu'il falloit ſoutenir dans une Vie privée la Dignité de la Gloire qu'on s'étoit » acquiſe par les Armes. »

C'eſt dans cette Vie privée, qu'il montra que ſes richeſſes n'étoient point en lui l'effet d'une cupidité baſſe, & d'une avarice ſordide. Plus avide de les répandre, que de les amaſſer, il fit conſtruire ces ſuperbes Edifices, dans leſquels les Montagnes percées, la Mer conduite par de longs Canaux, les Arcs & les Portiques, ont été les Monumens de ſa magnificence.

Il fit cette Bibliothéque, qu'il remplit de Livres les plus précieux & les plus recherchés, dont l'uſage étoit deſtiné à tous les Sçavans.

Il ne jouiſſoit lui-même d'un doux loiſir, que pour aller conférer dans ces ſçavantes

Galleries, où les Diſputes Philoſophiques, & les Diſſertations Académiques, partageoient preſque tout ſon tems.

Il faut avouer qu'il joignit à toutes ces choſes la magnificence d'une Table ſomptueuſe, à laquelle quelques-uns ont trouvé à redire. Pompée lui-même ne pouvoit s'empêcher d'en admirer ſouvent l'ordre, la délicateſſe, & la profuſion : il ſouffroit avec peine cette magnificence, quoique la Retraite où vivoit Luculle ne fît plus d'obſtacle à ſon Ambition. Il marqua ſon aigreur contre ces délicateſſes recherchées, lorſque les Médecins lui ayant ordonné au ſortir d'une maladie de manger une Grive, & la ſaiſon ne permettant pas d'en trouver ailleurs que dans les réſerves de Luculle, il ne voulut point ſouffrir qu'on allât y en chercher, & dit à ſon Médecin, *Quoi ! je mourrois donc, ſi Luculle n'étoit pas voluptueux ?*

Mais Cicéron, qui vivoit familierement avec Luculle, ſévere autant que nul autre pour les mœurs & pour la conduite de la vie, ne blâma jamais cet excès, & crut que Luculle devoit rendre à la République, par ſes magnificences, les richeſſes qu'on l'avoit accuſé d'avoir amaſſées par avarice.

Le Peuple, que les profuſions enchantent toujours, voulut pluſieurs fois lui faire reſ-

ſentir ſes graces ; mais Luculle les négligea, & ne voulut plus ſe fier à une capricieuſe Multitude, dont on ne peut jamais moins s'aſſurer, que lorſqu'elle paroît agir avec plus d'ardeur.

Il continua ſa vie agréable & délicieuſe, juſqu'à ce que ſon eſprit affoibli, par un breuvage empoiſonné, dont on n'a jamais bien ſçu la cauſe, obligea ſon Frere M. Lucullus à prendre l'adminiſtration de ſes Affaires. Son corps ne tarda pas à s'affoiblir, & il mourut peu de tems après, regreté de tous ceux qui, prévoyant les déſordres que la Puiſſance de Pompée alloit cauſer, le regardoient comme le ſeul qui auroit pu y remédier.

REFLEXIONS
SUR DIVERS
ROMAINS
ILLUSTRES;
SÇAVOIR,

SUR LE MEURTRE DE CÉSAR.
SUR LEPIDE.
SUR MARC-ANTOINE.
SUR AUGUSTE.
VIE D'OCTAVIE SŒUR D'AUGUSTE.
SUR LIVIE.
SUR JULIE.
SUR L'INFIDELITÉ DES FEMMES CHEZ LES ROMAINS.
SUR LES SPECTACLES DES ROM.
* DE LA NAVIGATION DES ROMAINS.

QUELQUES REFLEXIONS *SUR LE MEURTRE* DE CESAR.

JULES CESAR s'aveugla ſi fort, après avoir uſurpé la Suprême Puiſſance à Rome, & après avoir réduit en ſervitude la Ville du monde qui ſe piquoit le plus d'aimer la Liberté, qu'il crut être en ſureté ſur la foi de ſa douceur & de ſa clémence : de telle ſorte qu'on vit en lui un Uſurpateur violent marcher au milieu d'une Ville aſſervie, ſans Gardes & ſans aucune ſuite qui pût le défendre d'une inſulte.

Il eſt vrai qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre du Peuple, par lequel il étoit monté à cette haute Puiſſance ; mais pouvoit-il

ignorer les adorations qu'avoit eues le Sénat pour Pompée ſon fameux adverſaire, dont on pleuroit encore l'indigne mort? D'ailleurs, quand on eſt revêtu de la Souveraineté, on ne peut éviter de faire des mécontens, quelque ſoin qu'on prenne pour ſatisfaire tout le monde. Caſſius ſentit un chagrin cuiſant, pour certaine préférence que Céſar marqua en faveur de Brutus dans leur Préture. Falloit-il douter que les mécontens prendroient le prétexte de la Liberté publique pour exécuter leurs reſſentimens particuliers? Et en effet, l'amour de la Patrie ne fut point à coup sûr le motif qui détermina Caſſius: homme, qui avec beaucoup de mérite, étoit par ſon naturel bien éloigné de cette ſévérité de Vertu. Decimus Brutus, & quelques autres Conjurés, paroiſſoient encore bien peu propres à ſe laiſſer conduire par le ſeul deſir de la Liberté dans un attentat auſſi grand qu'étoit celui du meurtre de Céſar.

Jules devoit craindre l'amour de la Liberté dans quelques-uns, les mécontemens de quelques-autres, & l'envie de pluſieurs, qui avoient eu aſſez d'autorité dans l'Etat, pour oſer prétendre d'y commander; ou pour le moins, de ne pas obéir.

Il faut pourtant avouer, qu'il ne voyoit perſonne dans la République en état de faire

une

une ſi grande entrepriſe. Pompée étoit mort, & ſes enfans étoient diſperſés : il y avoit longtems que Craſſus avoit péri contre les Parthes ; Caton s'étoit donné la mort, Cicéron s'étoit racommodé avec aſſez d'apparence de bonne-foi, Antoine & Lépide étoient ſes plus fidéles Amis & les compagnons de ſa fortune ; & il n'auroit jamais pu penſer que Brutus, qu'il avoit comblé de bienfaits, & qu'il regardoit peut-être comme ſon Fils, fût capable de former un pareil deſſein.

Ce fut pourtant cette derniere qualité qui détermina Brutus, comme on prétend, à cette terrible exécution. Il voulut effacer le ſoupçon de la honte de ſa naiſſance : & par une action dénaturée, s'il étoit Fils de Céſar, ou pour le moins très-ingrate, s'il n'en étoit que l'Ami, il ouvrit la porte à la Monarchie, qu'il ſe vanta de vouloir fermer.

Il devoit moins recevoir les bienfaits de Céſar, ſi la vertu ne pouvoit ſupporter un Tyran ; & en quelque ſens qu'on veuille raiſonner, l'action de Brutus, tout vertueux, tout grand homme qu'il étoit, a beaucoup de la trahiſon & de la perfidie. Mais c'étoit une dangereuſe maxime reçue autrefois dans les Républiques, qu'on pouvoit commettre tous les plus grands crimes, pour ſauver la Liberté de la Patrie.

Qu'il me ſoit permis d'examiner en paſſant, quelle dût être la douleur de Servilie à la mort de Céſar, ſon amant depuis ſi long-tems, & ſi parfaitement aimé, & maſſacré par la main de ſon Fils ! Les Hiſtoriens ont négligé de nous apprendre ce que devint cette Femme, auſſi malheureuſe Mere, que malheureuſe Maitreſſe. Elle dut ſe reprocher la premiere ſource de ſes déſordres ; & je doute qu'on eût pu nous donner rien de plus touchant que l'Hiſtoire de Servilie depuis ce tems.

Céſar, cependant, ne manquoit pas d'amis fidéles, qui craignoient chaque jour une voie de fait, dans un Pays, où rarement les grandes élévations avoient été impunies, & où preſque tous ceux qui avoient aſpiré à la Souveraineté, étoient morts de mort violente : le ſeul Sylla s'étoit garanti de ce ſort, par l'abdication qu'il fit de la Dictature. Ils faiſoient auſſi une autre conſidération, qui étoit qu'on avoit obſervé que perſonne ne s'étoit élevé contre le Sénat, & par les mains du Peuple, ſans périr malheureuſement ; & il étoit certain que Céſar n'étoit monté à la toute-puiſſance, que par la Faction oppoſée au Sénat. C'étoit un reſte du Parti de Marius ; c'étoient les débris des Amis de Catilina ; enfin, c'étoient les Ennemis de Pompée & du Sénat. Toutes ces

conſidérations obligerent les Amis de Céſar à lui repréſenter très-ſouvent, qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à n'être pas ſur ſes gardes, lorſque tout devoit le faire appréhender. Mais que ne préſume pas de ſa fortune un homme accoûtumé à être heureux! Céſar négligea leur avis; bien perſuadé d'ailleurs d'une vérité très-conſtante, qui eſt que s'il s'élevoit des conjurations contre ſa vie, tous les Gardes du monde ne pourroient le ſauver, parce que les Conjurés prendroient des meſures aſſez juſtes pour le ſurprendre: & il croyoit même indigne d'un homme tel que lui, d'être continuellement obligé à prendre ſoin de ſa vie. *Il vaut mieux*, diſoit-il à ceux qui l'importunoient ſur cet article, *mourir une fois, que de craindre ſi ſouvent de mourir.*

L'élévation de ſon eſprit ne lui permit pas d'ajouter foi aux préſages fâcheux, ni aux prédictions funeſtes des Ides de Mars: il avoit fait profeſſion toute ſa vie de mépriſer ces ſortes de Superſtitions, & nous liſons en pluſieurs endroits, qu'il n'a jamais eu attention à ces ſortes de choſes, que lorſqu'elles pouvoient ſervir à ſon avantage.

Cependant, les Ides de Mars furent réellement le terme de ſa vie. La conjuration fut faite, elle fut grande, elle fut ſecrette:

les Conjurés furent les Sénateurs, & preſque tous ſes meilleurs Amis ; ſon Fils Brutus en fut le Chef, Caſſius le ſeconda. On tint Antoine ſous des prétextes à la porte du Sénat, tandis qu'on maſſacroit Céſar, qui, ſurpris de ſe voir entouré, & immédiatement après frapé par derriere, voulut tâcher à ſe défendre ; mais il voit venir à lui ſon Fils Brutus le poignard levé : *Tu quoque, mi Brute*, lui dit-il. Ce ſont-là les dernieres & les ſeules paroles que ce grand homme, le vainqueur des Gaulois, de Pompée, & du Sénat, le Maître de la République & du monde, prononça en ſe voilant le viſage, & ſe laiſſant mourir ſans aucune marque de réſiſtance, de douleur, de plaintes, ni de foibleſſe.

Il me ſemble d'avoir remarqué que les deux Gracques, tués dans les émeutes du Sénat, moururent tous les deux à peu près de même, ſans mot dire, & ſans marquer aucune réſiſtance. Leur Patrie armée contre eux leur ſembloit un Juge légitime qui les puniſſoit. On trouve chez les Romains quelques exemples ſemblables ſur ce point.

Les peu clairvoyans crurent que Rome alloit être libre après cette mort. Les Meurtriers furent autoriſés dans la Ville. Tout le Sénat étoit pour eux ; & Antoine, à qui la Dignité de Conſul, qu'il poſſédoit, donnoit

un titre légitime pour pourſuivre le crime commis par les Conjurés, fut obligé, après beaucoup d'efforts inutiles & impuiſſans, de s'accommoder avec Caſſius & avec Brutus : Accommodement, certes, qui ne fut qu'en apparence ; mais qui démontre la force du Parti des Conjurés, qui réſiſterent ſans peine à la puiſſance du Conſul dans le Sénat, & même à la colere paſſagere & tumultueuſe du Peuple ému par la Harangue d'Antoine, & par la chemiſe ſanglante de Céſar montrée à propos par ce Conſul dans ſon Diſcours.

Rome, pourtant, ne fut jamais plus éloignée de la Liberté ; & ce fut ici le commencement de la Monarchie. Et il eſt sûr, que ſi Céſar eût vécu, & fût mort naturellement, on pouvoit beaucoup plus naturellement eſpérer la Liberté après ſa mort ; ſur-tout, ce Dictateur n'ayant point de Fils légitime, qui pût lui donner la tentation de vouloir perpétuer la Dictature ou la Royauté dans ſa famille. Et il n'eſt pas croyable, qu'Octave qu'il avoit adopté, parce qu'en effet c'étoit ſon plus proche Parent, mais qui lui reſſembloit ſi peu en toutes manieres : il n'eſt, dis-je, pas croyable, qu'Octave l'eût obligé à continuer en ſa faveur un attentat d'Uſurpation contre ſa Patrie, dont il avoit eu pour ſoi-même

tant de remors, & qu'il adouciſſoit par une clémence & par une inclination bienfaiſante, dont ſes plus cruels Ennemis ne diſconvenoient pas. Et d'ailleurs, Céſar pouvoit excuſer, & excuſoit en effet, ſa Dictature, par le beau prétexte du bien & de la néceſſité de l'Etat; prétexte qui n'auroit été en aucun ſens recevable pour lui donner un Succeſſeur : car réellement, depuis les dernieres affaires de Marius & de Sylla, depuis la Conjuration de Catilina & les Supplices des Conjurés, depuis les mouvemens de Claudius & les événemens de Cicéron, depuis l'élévation extrême de Pompée comblé en mille manieres d'honneur & de dignités; depuis enfin tant de Révolutions, qui avoient aſſez ſecoué l'Etat, pour faire craindre ſa ruine tout-à-fait prochaine, chacun voulant gouverner & adminiſtrer; la République avoit ſans doute beſoin, pour ſe remettre dans un état tranquille & naturel, d'avoir pour quelque tems un Maître, qui fît ceſſer l'Ambition démeſurée des Grands, & donnât le repos au Peuple & au Sénat, dont on avoit vu périr malheureuſement les principaux Sujets dans les Diſcordes civiles & domeſtiques.

Et l'on doit obſerver que le Peuple, dépouillé eſſentiellement d'Ambition, ne fut point trop fâché de voir Céſar le Maître.

Cette ſuprême Domination, qui s'exerçoit avec juſtice & avec douceur, l'accommodoit beaucoup mieux, qu'une infinité d'égards & de meſures qu'il falloit garder ſans ceſſe pour une quantité de Grands & de perſonnes puiſſantes dans la République, dont il falloit briguer les bonnes graces.

Tous les Sénateurs même, quoique le Sénat fût le véritable Parti oppoſé à Ceſar, n'étoient pas ſi fâchés d'une Domination, qu'ils prévoyoient devoir bientôt finir, faute de poſtérité dans celui qui l'exerçoit, & qui leur donnoit le plaiſir de voir abatue l'autorité de tant d'autres, leurs égaux ou leurs inférieurs en naiſſance, & quelquefois en mérite, que la Fortune, leur Ambition, & l'Intrigue, avoient mis dans une inſupportable conſidération dans la République.

Il n'y avoit proprement que les Grands de l'Etat, & ceux qui s'étoient emparés de la principale autorité, à qui l'élévation de Céſar fût un véritable ſujet de déſeſpoir : parce qu'étant revêtus de l'adminiſtration & du commandement, il leur étoit très-rude de devenir Sujets ; & quel que fût l'adouciſſement dont on ſe ſervoit en leur commandant, ils ſentoient avec la derniere douleur, que c'étoit toujours obéir, & avoir un Maître.

Ceux mêmes, dans qui la Vertu pouvoit

encore agir, & qui, touchés de la ſervitude de leur Patrie, vouloient en relever la Liberté par grandeur d'ame, & par devoir, comme ils croyoient, ne laiſſoient pas de trouver dans cette entrepriſe leur véritable intérêt: & l'amour propre, caché imperceptiblement ſous ces beaux dehors de vertu & de devoir, étoit le véritable reſſort qui les faiſoit mouvoir avec tant de vivacité.

Pompée, dont la Grandeur étoit énorme, poſſédoit toute l'autorité, ſur-tout depuis que la Guerre fut déclarée. Il n'étoit pas juſte qu'il le ſouffrît dans un autre; ſur-tout, ayant lieu de bien eſpérer par l'exemple récent de Sylla, dont il avoit ſuivi le parti: au lieu que Céſar paroiſſoit devoir être opprimé, ſemblable aux Marius & à Cinna, dont il avoit ramaſſé les débris.

Toute la Famille de Pompée, très-étendue par rapport à ſes Alliances, ne pouvoit pas manquer d'être attachée à la Fortune de ce grand homme, qui alloit toute retomber ſur ſes Enfans & ſur ſes Parens, dont le nombre n'étoit pas moins conſidérable que la qualité. Les Fils ſur-tout de Pompée, comme on le voit dans la ſuite de ces Guerres, étoient dignes par leur mérite perſonnel d'un plus heureux ſort.

Les Marcellus, Métellus, Hortenſius, Cicéron, Piſon, &c. étoient les Maîtres du Sénat;

Sénat : & quoique pluſieurs parmi eux fuſſent très-mécontens de Pompée, dont ils ne déguiſoient point les défauts dans leurs Lettres, ils s'attacherent pourtant tous à lui, comme à l'unique refuge qui leur reſtoit dans la perte qu'ils craignoient de faire ; perſuadés qu'ils étoient, qu'ils pourroient plus aiſément détruire le pouvoir de Pompée, s'il étoit vainqueur, que celui de Céſar, qui, n'étant uni qu'aux Soldats, & à quelques Amis fidéles & dévoués, n'avoit point beſoin du Sénat pour ſon appui : c'eſt-là la principale raiſon qui réunit tous ces fameux Sénateurs ſous les ordres de Pompée, qu'ils n'aimoient point la plûpart, & qu'ils ſçavoient bien aſpirer, pour le moins autant que Céſar, à la ſuprême Puiſſance. Mais la digreſſion nous meneroit un peu loin, revenons au meurtre de Céſar.

Sa Victoire ayant été complette, il ne fut plus queſtion de choiſir & de raiſonner ; tout le monde prit parti : les plus obſtinés ſe rendirent après la mort malheureuſe de Pompée, indigne en toute maniere de ce grand homme, l'un des plus renommés Perſonnages que le monde ait jamais eus. Cicéron fut obligé à faire ſa Paix, perſuadé par cette Lettre de Cælius, qui lui écrivoit avec plus d'eſprit que de probité, que tandis que les Citoyens ne diſputoient qu'avec la

langue, on devoit toujours s'attacher au Parti qui paroiſſoit le plus juſte ; mais que dès qu'on en étoit venu aux armes, on devoit ſans balancer ſuivre le plus fort. Caton ce farouche & auſtere Philoſophe, n'eut pas d'autre reſſource que celle de ſe donner la mort, avec aſſez de cérémonie, pour faire croire qu'il s'ôtoit la vie avec regret.

A peine Céſar eut-il joui quelques mois de ſon Pouvoir, que la Conjuration, qui ſe forma contre lui, & qui s'exécuta fort heureuſement pour les Conjurés, leur fit eſpérer le retour de l'autorité du Sénat. Mais qu'ils furent éloignés de leur eſpérance !

Antoine, ami de Céſar par inclination & par reconnoiſſance ſe ſervit de ſa qualité de Conſul, pour pourſuivre les Conjurés. Leur accommodement fut vain, & ne dura qu'autant qu'il fallut pour prendre des meſures aux uns & aux autres. Octave, Fils adoptif de Céſar, & ſon premier Héritier, s'unit à Antoine par un lien de devoir : & tous les deux, cependant penſerent à ſe revêtir chacun pour le moins d'une partie de l'autorité que Céſar poſſédoit. Lepide, qui étoit uni à eux, ſe ſaiſit, au commencement de ces troubles, de la Dignité de Souverain Pontife, que Céſar avoit laiſſée vacante, & que perſonne ne lui conteſta pour lors ; chacun étant occupé à penſer à

ſa conſervation, ou à des deſſeins plus vaſtes, & plus importans.

Les deux Chefs des Conjurés ſortirent de Rome, par une faute, à mon ſens, très-conſidérable ; car adorés comme ils étoient du Sénat, qui les regardoit comme des libérateurs de la Patrie, ils n'avoient pas beaucoup à craindre, le Peuple étant d'ailleurs tout-à-fait appaiſé : & ſi les Troupes, qu'Antoine & les autres Amis de Céſar levoient, les obligeoient à aller de leur côté faire une Armée dans les Provinces où ils avoient le plus de pouvoir ; ils devoient, ce ſemble, ſe partager de telle ſorte, que Caſſius, qui étoit meilleur homme de guerre, allât conſtruire cette Armée, tandis que Brutus, qui étoit plus propre aux affaires de la Ville, où il étoit dans une ſi haute eſtime, empêcheroit par ſa préſence que les amis de Céſar ne s'emparaſſent de Rome & de toute l'Italie. Mais ſoit que la tête leur tournât, ſoit qu'ils craigniſſent quelque retour de conjuration, ſoit peut-être, comme il eſt plus croyable, qu'ils ſe défiaſſent l'un de l'autre, & qu'étant très-peu liés par inclination, ils vouluſſent s'éclairer l'un l'autre, ils ne ſe ſéparerent point tant qu'ils reſterent en Italie, & ils ne ſe quitterent que lorſque l'un d'eux alla en Syrie & l'autre en Macédoine, Provinces, où chacun d'eux

avoit un crédit particulier, & où ils firent en effet des levées conſidérables. Mais cette défiance & cette antipathie, dont ils étoient mutuellement prévenus, fut la ſource de leur ruine, & de celle de leur parti.

Il ſembla pourtant quelque tems après, que tout alloit réuſſir en leur faveur. Les Vainqueurs de Céſar ſe diviſerent : Octave & Antoine ſe firent la guerre l'un à l'autre, quand ils devoient uniquement la faire aux Meurtriers. Le Sénat, pour lors abſolument gouverné par Cicéron, fomenta finement la diviſion ; & quoiqu'il penchât davantage du côté d'Octave, il travailloit pourtant avec beaucoup d'art à détruire les Chefs du parti de Céſar par leurs propres armes, & les uns par les autres : & c'étoit-là la politique réelle & véritable de Cicéron, l'ami particulier de Brutus, l'ennemi irréconciliable d'Antoine, l'appui du Sénat, & l'adverſaire éternel de ce qui avoit quelque relation avec les amis de Catilina.

Cette diviſion n'auroit pas manqué de rendre les affaires des Conjurés parfaitement bonnes, ſi Lépide ne s'étoit joint à Antoine. Et ayant mérité par cette Union, que le Sénat le déclarât ennemi de la République, il penſa avec beaucoup de bon ſens aux moyens de ſe défendre de tous les deſſeins du Sénat, dont chacun commencoit

à s'appercevoir ; & il fit alors cette fameuſe Conférence, où fut conclu le Triumvirat, qui fut la ſource de la perte des Conjurés, & le commencement de la Monarchie.

Dès-lors, la Liberté ceſſa entiérement : chaque Triumvir fut Roi dans ſon département ; & la fortune, le hazard, & la mauvaiſe conduite de Lepide & d'Antoine, les ayant détruits, Octave, qui depuis s'appella Auguſte, reſta ſeul Prince de la République, qu'il fit paſſer, après un Regne de plus de quarante ans, ſous le pouvoir de Tibere, Fils de ſa Femme, le plus terrible Prince que le Sénat pût jamais éprouver.

FRAGMENS
SUR
LEPIDE.

ON nous a laiſſé un caractere de Lépide fort peu avantageux. On l'a dépeint avare, vain, fourbe, ſans eſprit, ſans bravoure, & ſans pas une de ces Vertus, qui convenoient au caractere dont il fut revêtu : on s'eſt récrié contre la fortune, qui l'éleva, & qui le ſoutint quelque tems, dans le rang ſublime de Triumvir, ſans aucun mérite de ſa part (*a*), & l'on a applaudi à cette même fortune, quand elle lui fit ſentir ſes revers, & le remit dans le triſte état où il paſſa les dernieres années de ſa vie.

Il ſe pourroit pourtant bien faire que les mêmes Hiſtoriens, qui ont ſi fort outré les louanges d'Auguſte, & exagéré les défauts d'Antoine, euſſent donné un Portrait de Lepide plus conforme à leurs paſſions, & à

(*a*) *Nullâ virtute tam longam fortunæ indulgentiam meritus.* Velleïus Paterculus, Libr. II.

l'intérêt du Prince qu'ils adoroient, qu'à la vérité. Et pourquoi ne l'auroient-ils pas fait, puiſqu'il eſt averé, que de tous les hommes illuſtres qu'ils nous font connoître, il n'en eſt pas un dont ils n'ayent, ou flaté, ou alteré le Portrait, ſelon qu'ils étoient plus ou moins dans les intérêts de ceux auxquels ils ſacrifioient la vérité de l'Hiſtoire ?

Quant à Lepide, je crois que ſi l'on peut examiner les faits inconteſtables de ſa Vie, l'on ſera obligé de convenir qu'il tenoit un milieu entre les grandes vertus & les grands défauts; & qu'à lui rendre juſtice, il n'étoit, ni digne de la fortune à laquelle il fut élevé, ni de la diſgrace qui la ſuivit.

Marcus Emilius Lepidus étoit de la Maiſon Emilia, la plus illuſtre entre les Patriciennes. C'eſt celle, qu'on citoit ordinairement, pour le luſtre, & pour la quantité des Triomphes & des Dignités. Ainſi Lepide, par ſon nom, étoit très-conſidéré dans le Sénat, & très-honoré dans toute la République.

Il falloit qu'il eût déja un eſprit capable de grandes vues, & de beaucoup d'ambition, d'abord après la mort de Sylla; puiſqu'il eſt sûr qu'il ſe mêla d'établir quelque nouveauté dans le Gouvernement, & qu'il invita même Jules Céſar à avoir part à ſes

deſſeins : ce que ce dernier refuſa, ſans doute pour n'y avoir pas trouvé aſſez de ſureté, ou aſſez d'avantage, quoiqu'on lui offrît des conditions très-capables de le tenter.

L'endroit de la Vie de Lepide, qui ſans conteſtation mérite d'être loué de tout le monde, c'eſt la fidélité qu'il conſerva à Céſar après ſa mort. Il s'unit à Antoine, pour faire punir les Conjurés (*a*) ; & voulut de tout ſon pouvoir venger ſon ami, dont le meurtre avoit partagé toute la Ville.

Il paroît dans tous les Hiſtoriens, que pour lors Lepide étoit avec Antoine le Chef du Parti de Céſar ; & il falloit qu'il fût d'une très grande Conſidération, puiſqu'il y avoit pluſieurs autres perſonnes de très-grande qualité & de beaucoup de mérite, qui lui cédoient en ce point, & qui ſe rangeoient ſous ſes ordres. On ne ſçauroit douter, qu'il ne fût le Chef de ce parti conjointement avec Antoine, ſi l'on fait réflexion, que dans l'accommodement qu'on fit des Conjurés d'une part, & des Amis de Céſar de l'autre, il ne fut parlé que de Brutus & de Caſſius parmi les premiers, & d'Antoine & de Lepide parmi les derniers ; enſorte

(a) *Quoiqu'il eût épouſé une Sœur de Brutus, qui étoit pourtant morte avant la Conjuration.*

que Brutus alla ſouper chez Lepide (*a*), & Caſſius chez Antoine.

Je trouve encore Lepide très-digne de conſidération, lorſqu'il releva la fortune d'Antoine, qui, après ſa défaite à Modene, traverſa les Alpes, & vint le chercher en Gaule, où il étoit avec une Armée conſidérable. C'eſt-là qu'Antoine, déclaré par le Sénat ennemi de la République par la faveur d'Octave, & les perſuaſions de Cicéron, n'oſant tout-à-fait ſe préſenter à Lepide dans l'état d'un Général & d'un Conſul tel qu'il étoit, prit, au lieu de ſa Robe de Pourpre un habit de deuil, & marqua par toutes les démonſtrations extérieures l'affliction où il étoit, pour tâcher de toucher Lepide ſon ancien Ami, & ſon Compagnon, avec qui il avoit toujours eu une très-étroite ſociété.

Lepide héſita quelque tems ſur le parti qu'il devoit prendre entre Octave vainqueur d'un côté, & Antoine vaincu de l'autre, tous les deux du Parti de Céſar, avec la différence pourtant, qu'Antoine pourſuivoit à Modene Decimus Brutus l'un des Conjurés, & qu'Octave le ſecouroit.

Il ne faut pas douter que cette conſidération ne fît beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit

(a) *Je viens de dire qu'il y avoit une récente Alliance entr'eux.*

de Lepide, qui aſſurément étoit très-attaché au parti de Céſar, & très-zelé pour ſa mémoire; car on doit avouer qu'il y avoit dans lui un fond de bon cœur, que nous trouvons exprimé quelque part dans une Lettre d'Antoine ou d'Auguſte par le terme *de très-honnête homme*, dont il ſe ſert en parlant de Lepide, par préférence à pluſieurs autres, auſquels il donne leurs qualités propres. *Je ne trahirai point*, dit-il, *la foi que j'ai donnée à Plancus: je ne quitterai point le généreux Dolabella; ni ne ſçaurois manquer à un auſſi honnête homme que Lepide, &c.*

Ainſi, Lepide réſolut de recevoir Antoine, & de s'unir à lui, pour pourſuivre les vengeances que la grande Ambition d'Octave différoit.

Il eſt vrai que quelques-uns ont écrit, que dans le tems qu'on employa à traiter entre Antoine & Lepide, les Soldats de ce dernier, qui avoient preſque tous ſervi ſous Antoine dès le tems même de Jules, ne purent s'empêcher de renouveller leur tendreſſe, pour un Général qu'ils eſtimoient infiniment, & qui les faiſoit reſſouvenir de Céſar qu'ils adoroient encore: qu'ils firent de grands mouvemens aux marques de triſteſſe qui paroiſſoient dans l'extérieur d'Antoine; & qu'ils forcerent Lepide à s'unir

avec lui, faiſant entendre qu'ils ne ſerviroient pas encore volontiers contre Antoine. Il n'eſt pas rare que les Soldats Romains ayent obligé leurs Généraux à des Traités, ſur-tout dans les Guerres Civiles.

Quoi qu'il en ſoit, Lepide ne pouvoit guéres mieux faire en cette occaſion, que de s'unir à ſon ancien Ami, qu'il ſçavoit être très-reconnoiſſant, d'ailleurs très-excellent Général, aimé de tous les Soldats, & duquel il pouvoit beaucoup plus eſperer que d'Octave, dont l'ambition démeſurée avoit déja paru, & qui, par le nom de Céſar qu'il avoit pris, ne prétendoit pas moins que toute l'autorité de ſon Pere.

Lepide n'eut pas plutôt reçu Antoine, que le Sénat, tout-à-fait dévoué à Octave, le déclara conjointement avec Antoine ennemi de la République; mais ce n'étoit pas-là un grand mal. La queſtion étoit lequel des deux partis ſeroit le plus fort; & l'on étoit aſſuré, que le plus foible ſeroit, à coup ſur, l'ennemi de la République le plus coupable.

C'eſt ici que Lepide forma le plus grand & le plus étendu projet qu'on eût pu imaginer. Il conſidéra d'un côté ſes Forces, ſon Armée jointe aux Troupes d'Antoine, l'habileté de ſon nouvel Allié, ſur lequel il compta beaucoup; mais d'ailleurs, examinant avec

attention toutes les forces de la Ville, tout le Sénat, preſque toute l'Italie unie, & tous les Conjurés armés dans les Provinces, qui craïgnant davantage Antoine, s'uniroient infailliblement à Octave, qui ſans le ſecours qu'il venoit de donner à D. Brutus avoit marqué très-peu de délicateſſe ſur cet article: Lepide, dis-je, avide de venger la Mort de Céſar, & plus encore de profiter des forces qu'Octave & Antoine avoient chacun de ſon côté, projetta de les accommoder, & de ne pas s'oublier dans l'Accommodement. L'exemple récent du Triumvirat de Pompée, de Céſar, & de Craſſus, lui donna une idée de celui qu'il forma; & cette fameuſe Conférence, où ſe détermina le ſecond Triumvirat, fut ſon ouvrage. Cette ſeule Médiation ſeroit capable d'embellir la Vie du monde la plus obſcure....

Il eſt vrai que Lepide n'avoit point prévu cette énorme puiſſance, que lui donna le rang ſuperbe de Triumvir, qu'il avoit joint à la Charge de Souverain Pontife, dont il s'étoit emparé d'abord après la mort de Céſar. Je crois même qu'il fut étourdi de ſon pouvoir & de ſa Dignité; ſur-tout, les deux autres Triumvirs l'ayant laiſſé à Rome, pour y commander à toute l'Italie, au Peuple, & au Sénat, qui diſtribuoit ſes ordres dans les

Provinces : & je crois que ce fut pour lors qu'il conçut des penſées d'ambition, qu'il n'avoit jamais eues à beaucoup près ſi grandes.

S'il avoit pourtant raiſonné juſte, il auroit trouvé qu'il y avoit quelque honte à reſter ſeul dans la Ville, tandis que ſes Collégues alloient acquérir la gloire de la vengeance du meurtre de Céſar. C'étoit une marque de ſon peu de capacité pour la Guerre, qui devoit lui faire quelque chagrin ; mais la douceur immenſe, qu'il trouva à commander en Maître à Rome, l'éblouït ſi fort, qu'il oublia toute autre conſidération. Il faut avouer, qu'il étoit un très-médiocre Général d'Armée ; & quoiqu'on trouve dans ſa Vie quelques actions militaires, & un Triomphe même pendant le tems de la Proſcription ; il faut convenir qu'il n'a jamais marqué une grande étendue de mérite dans les affaires de la Guerre. Je ne voudrois pourtant pas tout-à-fait croire ce qu'en a écrit un Hiſtorien (*a*), qu'il étoit le plus mauvais de tous les Généraux, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût meilleur que lui (*b*), puiſque le ſecours qu'il donna à Auguſte contre Sextus Pompeïus, qui lui fut enſuite ſi funeſte, marqua en

(*a*) Velleïus Paterc.
(b) *Cum & omnes Imperatores eſſent Lepido meliores.*

lui beaucoup de valeur, & même de conduite : & par-deſſus cela, l'on doit conſidérer l'amitié que Céſar eut toujours pour lui, le traitant également en tout avec Antoine, dont on ne ſçauroit ſans doute conteſter le mérite aux affaires de la Guerre. Il le fit ſon Collegue au Conſulat, deux ans avant que de prendre Antoine pour Collegue au même Conſulat : il les fit tous les deux Généraux de la Cavalerie, dans ſa Dictature ; & il n'eſt pas vraiſemblable que Jules eut tant eſtimé un homme qui auroit eu ſi peu de mérite....

Cependant, les Triumvirs, après la fameuſe victoire de Philippe, la mort des principaux Conjurés, & la deſtruction entiere de leur parti, ſe partagerent de nouveau le monde. Lepide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en eut que très-peu à l'Autorité ; & tandis qu'Antoine prit l'Orient en Maître, & qu'Auguſte prit Rome, l'Italie, & tout le reſte de l'Empire, Lepide fut obligé de ſe contenter de ſon Gouvernement des Eſpagnes, & de ſa Charge de Souverain Pontife. Il fut aſſez maltraité dans ce Partage, & il reconnut parfaitement cette inégalité ; mais il falloit pouvoir mieux faire. Toutes les Troupes étoient dévouées à Auguſte, ou à Antoine. Il fallut partir, & ſe contenter de quelques Légions deſtinées pour ſa Province.

Il eſt indubitable que Lepide conçut un vrai chagrin de l'injuſtice de ſes Collegues; & quoiqu'il reconnût peut-être leur ſupériorité en actions & en talens, il étoit pourtant faché qu'elle parût ſi viſiblement aux yeux de tout le monde. Car, avec un mérite médiocre, il avoit une vanité démeſurée; & l'on ſçait que perſonne ne veut avouer d'avoir moins de vertu qu'un autre. Auſſi forma-t-il dès-lors un ſecret projet de ſe venger de cette injuſtice, quand l'occaſion ſe préſenteroit; & elle ne tarda pas beaucoup.

La diſcorde s'alluma entre Auguſte & Antoine, d'une maniere ſi vive, que toutes leurs forces furent employées à leur querelle. Lepide, qui tranquille dans ſon Gouvernement avoit pris ſoin d'amaſſer beaucoup d'argent, tant par ſon inclination naturelle qui lui faiſoit beaucoup aimer les richeſſes; que pour les deſſeins qu'il pouvoit avoir formés, fit pendant ce tems de nouvelles levées de troupes, & compoſa une Armée de trente Légions, qu'il ſe garda pourtant bien de laiſſer ſortir d'Eſpagne, s'étant propoſé de laiſſer déchirer ſes deux Collégues l'un par l'autre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement affoiblis; & pour lors, d'entrer avec une Armée toute fraîche, & de ſe rendre le Maître abſolument de l'un & de l'autre, & de l'Univers par conſéquent.

Il conduiſoit avec aſſez d'art ce vaſte deſſein, en voulant toujours ſe rendre médiateur entre les deux Rivaux avec leſquels il conſervoit des dehors d'Amitié & d'Alliance ; mais en effet, il fomentoit ſous main leurs diviſions, pour hâter leur ruine.

Enfin, après pluſieurs combats entre les deux partis, tandis qu'Antoine enivré goutoit les délices d'Egypte, Auguſte ſe trouva ſur les bras en Sicile les reſtes du parti de Pompée, ſous la conduite de Sextus Pompeïus, dont le mérite étoit auſſi grand que le nom. Comme Auguſte ne ſe trouva pas le plus fort, & qu'il craignit que cet Ennemi dangereux en toute maniere, & particulierement par ſon nom chéri & adoré dans le Sénat, qui gémiſſoit en ſecret ſous une ſervitude ſanglante, ne ruinât abſolument ſes affaires, s'il venoit à avoir quelque bon ſuccès, il s'aviſa d'envoyer demander du ſecours à Lepide, qu'il ſçavoit être puiſſamment armé, & qui etoit intéreſſé à détruire ce reſte du parti ennemi de Céſar. Soit que Lepide crût qu'il étoit tems d'exécuter ſon grand deſſein, ou qu'il voulût ſeulement pour le coup ſecourir Auguſte dans cette Guerre, il vint en Sicile avec plus de vingt-cinq Légions, qui, jointes aux troupes d'Auguſte, acheverent la victoire, à laquelle inconteſtablement Lepide eut la meilleure part,

part, quoi qu'en diſent quelques Hiſtoriens dévoués à Auguſte, qui, dans cette affaire, ne donna pas beaucoup de marque de valeur.

Lepide, enorgueilli par ces heureux ſuccès, à la tête de la plus belle Armée qui fût pour lors ſur pied, & flaté déja en ſecret de l'accompliſſement de ſes projets par un ſi heureux commencement, commença à n'avoir plus guéres d'égard pour Auguſte, dont les troupes étoient beaucoup inférieures aux ſiennes, & qu'il jugea même par ſa perſonne beaucoup inférieur à ſoi, par rapport au peu de valeur qu'il avoit marquée dans cette affaire. Il le railla même d'une maniere piquante, & le mortifia cruellement ſur cet article; & la vanité, à laquelle il avoit un très-grand penchant, l'ayant tout-à-fait poſſédé, il fit dire à Auguſte, qu'il n'avoit qu'à ſe retirer de Sicile où il n'avoit plus rien à faire.

Auguſte, qui commença à comprendre tout ce que Lepide pouvoit avoir projetté, ſe repentoit, mais un peu tard, de l'avoir appellé à ſon ſecours. Que ne fait pourtant pas la fortune pour ceux qu'elle veut favoriſer! Ce ſecours qui ſembloit devoir être ſi funeſte à Auguſte, & qui devoit commencer la grandeur de Lepide, fut préciſément la ſource de la totale ruine de ce

dernier : car Auguſte, qui trouvoit toujours dans ſon eſprit des reſſources que les autres cherchent ſouvent en vain dans leur valeur, pratiqua ſi adroitement les Chefs de l'Armée de Lepide, & leur promit des récompenſes ſi grandes ; (récompenſes, qu'il pouvoit effectivement promettre, maître comme il étoit à Rome, & du Sénat, & du Peuple,) que tous ces Chefs un peu mécontens d'ailleurs de Lepide, naturellement avare, ſouleverent toute ſon Armée : de ſorte que quelques traits ayant été lancés tout exprès pour commencer une eſpéce de combat entre les deux Camps, Auguſte s'avança ſeul, & ſans armes, dans le camp de Lepide, prit ſans beaucoup de peine l'Aigle de celui qui la portoit, & qui apparemment ne la défendit guéres : & dès-lors, tout le le Camp de Lepide ſe rangea de ſon côté, tous le ſuivirent, & on lui amena Lepide lui-même, à qui il ne reſta pas un ſeul homme fidéle dans toute ſon Armée.

Cette action d'Auguſte a été louée par ſes Partiſans, juſqu'à la comparer aux plus héroïques des Scipions ; & ils ſe ſont récriés avec admiration ſur cette confiance, qui le fit hazarder à aller tout ſeul & déſarmé dans le camp de ſon ennemi. C'eſt au Lecteur à juger ſi cette action eſt tout auſſi grande qu'on l'a faite. Pour le moins, elle eſt d'un

eſprit merveilleux pour l'intrigue.

Il eſt impoſſible de ne pas convenir auſſi, qu'il y avoit beaucoup de foibleſſe & de mauvaiſe conduite du côté de Lepide, car il eſt mal-aiſé de comprendre qu'on ſouleve toute une Armée, ſans qu'un Général s'en apperçoive, & ſans qu'il y mette ordre, s'il a un peu de ſens & de fermeté.

C'eſt cette fermeté, dont Lepide manqua tout-à-fait en cette occaſion, que je trouve l'endroit de ſa Vie le plus mépriſable; car ayant été conduit aux pieds d'Auguſte, il oublia ſon rang, ſa dignité, & ſa naiſſance. Il lui demanda lâchement la vie, qui lui fut conſervée avec tous ſes biens & la Charge de Souverain-Pontife, qu'il poſſédoit avant le Triumvirat. Cette derniere Dignité, qu'il ne ſçut pas ſoutenir, lui fut ôtée de l'autorité ſeule d'Auguſte, ſans qu'Antoine, qui depuis en fit l'un des ſujets de ſes plaintes, y eût aucune part.

Rien ne peut excuſer cette foibleſſe de Lepide, qui a donné lieu à tout ce qu'ont dit de déſobligeant de lui ſes Ennemis. Quand on joue de grands rolles dans le monde, il faut les ſoutenir avec dignité, & ſe faire aſſez d'effort pour ne pas laiſſer appercevoir qu'on craint la mort, lorſqu'en effet on la craint beaucoup; & dans cette affaire de Lepide, il étoit plus néceſſaire que jamais

de hazarder une vie qu'Auguſte ſe ſeroit bien gardé de lui ôter. Il craignoit avec trop de raiſon d'irriter une Armée qui ne le connoiſſoit déja que trop pour cruel. Une noble aſſurance, & une fermeté digne de l'autorité que Lepide poſſédoit, auroit fait revenir ces Troupes rebelles, qui, incontinent après avoir livré leur Général, s'irriterent contre ceux qui les avoient ſéduites, & firent une ſédition dangereuſe, qu'Auguſte diſſipa pourtant, ne ſe trouvant point de Chef aſſez conſidérable pour la ſoutenir, & avec l'aide de beaucoup d'argent qu'il diſtribua à tous les Séditieux.

Ce fut alors un ſurcroît de puiſſance pour Auguſte, d'autant plus agréable, qu'il avoit toujours apprehendé l'union de Lepide avec Antoine, ce qui auroit cauſé infailliblement ſa ruine....

Le reſte de la vie de Lepide ſe paſſa dans l'obſcurité d'un Particulier, à qui même la Dignité de Souverain-Pontife, qu'on lui avoit laiſſée, ne donna aucun luſtre. On prit d'autant plus de ſoin de le tenir abaiſſé, qu'on l'avoit vu plus élevé; & je doute que la vie puiſſe paroître agréable hors de la retraite à un homme qui ſe voit déchu d'une ſi prodigieuſe grandeur, & qui ſe voit le malheureux ſujet de l'indulgence fiere & hautaine de ſon ennemi.

CONSIDERATIONS
SUR
ANTOINE.

LA République Romaine ne fut jamais ſi grande, qu'à la veille de ſa deſtruction ; & ſa grandeur fut la principale cauſe de ſa ruine. Ses Citoyens, après avoir conquis toute la Terre, ne trouvant plus à ſatisfaire leur ambition, s'armerent les uns contre les autres, & porterent dans le ſein de leur Patrie la guerre, que la ſoumiſſion de preſque tout l'Univers les empêchoit de porter ailleurs.

Il étoit, en effet, bien difficile que des hommes, qui alloient commander dans des Provinces plus grandes & plus belles que ne ſont nos plus floriſſans Royaumes ; où ils recevoient des honneurs qu'on ne rend qu'aux Souverains ; qui commandoient ailleurs de s

Armées puiſſantes & nombreuſes, avec une autorité très-étendue, donnant la Loi à tous les Peuples, ſans recevoir preſque des ordres ſupérieurs; & qui, enfin, s'étoient rendus aſſez puiſſans, pour être toujours à Rome les patrons & les protecteurs des plus grands Rois: il étoit, dis-je, bien difficile, que ces hommes puſſent s'accommoder de l'égalité d'une vie privée, & laiſſer à la République le choix paiſible de ſes Magiſtrats, qui étoient à proprement parler les Maîtres des Rois de toute la terre.

La puiſſance des Citoyens cauſa de funeſtes troubles, qui donnerent lieu à une infinité de grands hommes de briller dans ces dernieres révolutions de la République: & j'oſe dire, que parmi tous ceux-là, il en eſt peu qui ayent paru avec plus d'éclat que Marc-Antoine le Triumvir, quelque ſoin qu'ayent pris la plûpart des Hiſtoriens dévoués à ſes ennemis de déguiſer ſes vertus, ou d'exagérer ſes défauts.

Sa Naiſſance étoit illuſtre; & ſa Maiſon, quoique Plébeïenne, tenoit un des premiers rangs parmi les plus nobles de Rome. Elle ſe diſoit iſſue d'un Anthon, fils d'Hercule: origine peut-être fabuleuſe, & qui reſſembloit en cela à celle de la plûpart des grandes Maiſons de Rome, qui ſe faiſoient deſcendre, ou des Dieux, ou des Héros du pre-

mier ordre. C'eſt ſans doute à cauſe de cette origine, qu'Antoine affectoit de porter toujours dans ſes habits quelque choſe qui fît reſſouvenir d'Hercule.

Son Aïeul étoit le fameux Marc-Antoine l'Orateur, homme d'un mérite rare, & d'une grande réputation; qui fut, pendant quelque tems, le conſervateur de la Liberté publique, & qui, s'étant attiré la haine de Marius, fut enfin ſacrifié à ſon reſſentiment. Il étoit abſolument dans les intérêts de Sylla, & ne croyoit peut-être pas que ſon Petit-fils dût un jour devenir le compagnon d'un homme qui rétabliroit le parti de Marius & du Peuple. Exemple, qui doit déſabuſer ceux qui croient pouvoir perpétuer leurs inclinations dans leurs familles.

Sa mere étoit de la Maiſon des Jules; & pour cette raiſon, le grand Céſar qui l'aimoit, l'auroit peut-être adopté; ſi, comme dit Auguſte lui-même, il eût cru qu'un Deſcendant d'Hercule n'eût point rougi de ſe voir le fils par adoption d'un Deſcendant d'Enée.

Elle fut mariée en ſecondes noces à Cornelius Lentulus, homme de grande qualité & de beaucoup de conſidération; celui-là même, que Cicéron fit mourir dans le tems de la Conjuration de Catilina, ſans doute avec trop de précipitation, & pour donner

une trop grande idée de ſon pouvoir à ceux qui le lui avoient confié avec tant de diſtinction.

Cette mort inſpira à Julie, femme de Lentulus, une mortelle haine contre Cicéron, & lui laiſſa des ſentimens de vengeance auſquels elle fit participer ſon fils Antoine, dont elle étoit beaucoup aimée : & c'eſt-là, peut-être l'une des premieres cauſes des différends, & de l'inimitié cruelle qui dura toujours entre ces deux hommes.

Il y avoit peu de gens à Rome mieux faits qu'Antoine, à la fleur de ſon âge : perſonne auſſi ne prenoit plus que lui les plaiſirs que ſa jeuneſſe & ſa bonne mine lui préſentoient. On doit même avouer, qu'il les outra toujours : ſes débauches furent extrêmes, & l'amour des plaiſirs, qu'il conſerva toute ſa vie, a été la ſource de toutes ſes fautes, & de tous ſes malheurs.

Il avoit peu de politeſſe dans les manieres, & peu de délicateſſe dans l'expreſſion ; mais il avoit une liberté que l'air de l'Armée lui avoit acquiſe, accompagnée d'une raillerie agréable & obligeante : ſur-tout, on aimoit en lui certaine négligence noble, qui ſembloit extrêmement convenir à l'élévation où il parvint.

Il étoit careſſant, familier, & affable. Il railloit de bonne grace, & ſouffroit volontiers

tiers qu'on le raillât, même dans ſa plus haute fortune : Qualité rare dans les perſonnes qui ont un grand pouvoir.

Il fut toujours de complexion tendre & amoureuſe : & il ſe ſervoit de ſes Amis, pour ces ſortes d'affaires, & les ſervoit également dans les leurs, ſe faiſant un plaiſir de leur confiance. La grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractere dont il étoit revêtu, ne lui fit jamais oublier qu'il étoit né égal avec ſes Amis. Auſſi en fut-il aimé, plus q'uon ne ſçauroit le dire, dans tous les différens états de ſa vie. Curion l'un des plus beaux Eſprits & des plus fermes Génies de ſon tems, au ſentiment même de Cicéron, s'obligea pluſieurs fois pour lui, pour des ſommes ſi conſidérables, que toute ſa Famille en fut épouvantée. Il reconnut ſes bienfaits comme il devoit ; & l'on ne ſçauroit l'accuſer d'ingratitude. Il ſacrifioit toutes choſes à l'intérêt de ſes Amis ; & l'on doutoit avec raiſon, s'il en étoit plus aimé, ou s'il les aimoit davantage ? Quels ſervices n'a pas reçus de lui Clodius, dans la ſuite des affaires qu'il eut dans la République ? Quelles graces n'en a pas reçues Ventidius, qu'il fit élever à toutes les Dignités de la République, malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance : Quelle fut ſa généroſité à l'égard d'Ariſtobule, Roi des Juifs, après qu'il l'eut

pris priſonnier ? Enfin, il eſt inconteſtable, qu'il fut aſſez fidéle à ſes Amis, pour ne vouloir jamais ſouſcrire à aucun Traité avec Auguſte, au préjudice de ce qu'il leur avoit promis. *Je ne trahirai point,* dit-il dans une Lettre qu'il écrit ſur ce ſujet, *la parole que j'ai donnée à Dolabella, ni la Société que j'ai faite avec un auſſi honnête homme que Lepide, ni ce que je dois à Plancus, &c.*

Sa bonté pour les Domeſtiques & les Officiers étoit extrême, & ſa libéralité alloit juſqu'à la profuſion. Ayant un jour ordonné à ſon Tréſorier de compter vingt-cinq mille Dragmes d'argent à l'un de ſes Domeſtiques, qui ne lui avoit pourtant rendu aucun ſervice conſidérable, le Tréſorier ſe récria ſur la grandeur de la ſomme, & prit ſoin même, avant que de la payer, de la faire préſenter devant Antoine comptée en petites eſpéces, pour lui faire mieux ſentir ſa profuſion. Mais Antoine, qui reconnut l'artifice, lui dit froidement. *En vérité, vingt-cinq mille Dragmes paroiſſent bien peu, & tiennent peu de place ! Qu'on lui en donne encore autant.* Son ordre fut exécuté : & cette libéralité me paroît d'autant plus belle, qu'elle eſt dénuée de toute oſtentation ; puiſque tout cela ſe paſſe entre lui, & ſon Tréſorier. Et il ne faut pas s'étonner ſi, par ſon inclination bienfaiſante, il ga-

gnoit le cœur de tout le monde, mais principalement celui des Soldats, ſur leſquels tous ſes ennemis étoient contraints d'avouer qu'il avoit un merveilleux empire.

Ils avoient ſervi ſous lui dès le tems même du grand Jules, de qui il avoit appris cette belle maniere de faire la guerre, qui ne ſera peut-être jamais parfaitement imitée. Ils avoient été témoins de l'eſtime qu'avoit eue pour lui ce grand homme, dans le premier Emploi de ſon Armée qui lui fut toujours confié. Ils éprouvoient chaque jour ſes careſſes, ſes largeſſes, & ſes manieres obligeantes, qui, après tant de victoires, & dans le haut degré de fortune où il étoit parvenu, le faiſoient aller viſiter chacun d'eux dans leurs tentes, leur demander leurs néceſſités, auſquelles il pourvoyoit avec une exactitude admirable.

Ce fut à cette bonté, qu'il dut ſon heureuſe arrivée en Gaule, lorſqu'après avoir été chaſſé du Sénat, il alla y chercher Lepide; traverſant les Alpes avec une Armée dénuée de tout, ſans y rien perdre, ni de l'autorité de Général, ni de l'amitié des Soldats, auſquels dans les grandes diſettes où ils ſe trouverent, il donnoit le premier l'exemple de modération & de patience: & c'étoit une choſe merveilleuſe, de voir le plus ſomptueux de tous les hommes, dont

la table étoit toujours la plus magnifique ; & qui vivoit dans une extrême intempérance, devenir le plus ſobre de toute ſon Armée, ſouffrir mieux que nul autre la ſoif & la faim, & faire diſtribuer le peu qui ſe trouvoit de vivres à ſes Soldats préférablement à lui-même. Auſſi, jamais Armée n'aima tant ſon Général, & jamais Général ne mérita tant d'être aimé de ſon Armée.

Mais il faut voir ce Romain ſous les grands Caracteres qu'il a ſoutenus ; & ſans décrire ici tout le cours de ſa vie, il ſuffira, pour s'en faire une belle idée, de ſe le repréſenter dans quelques occaſions où il a brillé avec plus d'éclat.

On peut d'abord le conſidérer en Syrie, où il alla dans ſa premiere jeuneſſe ſervir ſous le Gouverneur de cette Province, qui lui donna le Commandement de la Cavalerie. C'eſt-là, qu'il ſe ſignala d'abord contre Ariſtobule, Roi des Juifs, qu'il fit lui-même priſonnier, après avoir gagné la bataille par ſa ſeule valeur. On entre bien agréablement dans le monde, quand on commence par une victoire, & par la priſe d'un Roi. Il alla immédiatement après ſecourir Ptolomée Roi d'Egypte, pour lequel il prit la ville de Peluſium ; & c'eſt à ce ſiége, qu'étant monté le premier ſur la brêche, il fit tant d'actions d'une valeur inouïe ;

& où il empêcha enſuite, par une douceur & une modération qu'on n'a pas dû déguiſer, les déſordres auſquels eſt expoſée une Ville priſe d'aſſaut. On dit que ce fut dans ce tems-là, qu'il vit pour la premiere fois Cléopatre, dont les charmes lui furent dans la ſuite ſi funeſtes.

On peut le conſidérer dans les Plaines de Pharſale, où il fut le Compagnon de Céſar, le jour de cette fameuſe & déciſive Victoire, à laquelle il contribua beaucoup, par ſes actions, & par ſa conduite. Il y commandoit l'Aile gauche de ſon Armée; & il s'y ſeroit acquis une gloire incomparable, ſi Céſar n'y avoit pas été.

Céſar, ayant pris à Rome la Dictature, fit Antoine Général de ſa Cavalerie, rang le plus conſidérable après celui du Dictateur. Ce fut alors, qu'il commanda dans Rome pour la premiere fois avec un pouvoir abſolu, ſoumis au ſeul Jules, auquel il n'étoit pas honteux d'obéir.

Il n'eſt pas moins digne de conſidération dans cette célébre Conférence, qui ſe fit après la mort de Céſar, & où ſe détermina ce fameux Triumvirat, ſujet fatal de tant de larmes & de tant de ſang. Octave, que l'on appella depuis Céſar Auguſte, & Marc-Antoine, voulant terminer leurs différends, ſe rendirent par la médiation de Lepide, au

Confluent, qui eſt entre Peruge & Bologne, dans le Territoire de Modene. C'eſt-là, qu'une petite Riviere forme une maniere d'Iſle, que Lepide, qui faiſoit l'accommodement, choiſit pour le lieu de leur entrevue. Auguſte & Antoine étant reſtés chacun de l'un des côtés de la Riviere, Lepide paſſa le premier dans l'Iſle, pour viſiter le lieu de la Conférence, & pour éviter toute ſorte de ſurpriſe. Il éleva enſuite ſa robe, qui étoit le ſignal auquel les deux Généraux devoient s'approcher. L'un & l'autre, en effet, ayant laiſſé au bout des Ponts conſtruits pour la communication, leurs Amis & leurs Gardes, s'avancerent ſeuls, & également, juſqu'à ce que s'étant rencontrés dans le milieu de l'Iſle, ils s'embraſſerent; & après s'être donné toutes les marques extérieures d'une parfaite amitié, ils s'aſſirent tous les trois dans un lieu découvert, d'où ils pouvoient être vus de leurs gens: Octave, qui pour lors étoit Conſul, étant au milieu, à cauſe de ſa Magiſtrature. Leur Conférence dura deux jours; & les Peuples devoient avoir une grande attention à ce qui y ſeroit conclu, puiſqu'il ne s'agiſſoit de rien moins que du deſtin du Monde entier. Voici quel en fut le réſultat.

Il fut réſolu, qu'on créeroit une nouvelle Magiſtrature de trois hommes, qu'on ap-

pelleroit Triumvirat; & qu'Octave, Antoine, & Lepide, la poſſéderoient cinq ans, avec tout le pouvoir conſulaire, & l'autorité de plus de créer tous les autres Magiſtrats de la Ville. Ils ſe partagerent les Provinces de telle maniere, qu'Antoine prit les Gaules, excepté la Narbonnoiſe qui tomba en partage à Lepide avec l'Eſpagne : & on laiſſa à Octave l'Afrique, la Sicile, & les autres Iſles ; différant dans un autre tems le partage des Provinces occupées par Brutus & Caſſius, auſquels Octave & Antoine ſe chargerent de faire la guerre. Lepide, déſigné Conſul pour l'année prochaine, étant obligé de reſter à Rome pour commander à toute l'Italie, & par conſéquent d'envoyer gouverner l'Eſpagne par des Lieutenans ou des Vicaires (*a*).

C'eſt ainſi, enfin, que ſe determina cette horrible Proſcription, qui s'exécuta depuis à Rome & dans tout le reſte de l'Italie, avec tant de fureur, qu'elle coûta à la Ville le plus beau & le plus pur de ſon ſang, puiſqu'on n'y condamna pas moins de cent quarante Sénateurs, & environ deux mille Chevaliers, ſelon les Auteurs qui en mettent le moins ; & dont on ne ſçauroit ſe retracer l'idée, ſans ſentir avec horreur dequoi l'ambition démeſurée de trois hommes nés par-

(a) *Per Vicarios adminiſtraturus.*

ticuliers eſt capable, pour parvenir à tyranniſer l'Univers.

Antoine eſt encore plus digne de conſidération à Philippes, le jour de cette célébre Bataille, qui lui acquit le nom de Capitaine invincible, & qu'on peut appeller ſa grande Journée. On doit ſe le repréſenter, trainant par-tout avec lui la Victoire; défaiſant entiérement l'Aile qui lui étoit oppoſée, où commandoit Caſſius, & ſecourant quelque tems après celle où commandoit Auguſte, qui plioit ſous Brutus; défaiſant enſuite ce dernier, & achevant pleinement la victoire.

Quelle gloire, de vaincre deux hommes les plus grands qui fuſſent dans le parti contraire, & qui étoient regardés de tout le monde avec admiration; & les vaincre ſi heureuſement, & ſi parfaitement, que cette Victoire mit fin à la Guerre, & laiſſa les Triumvirs Maîtres de l'Univers ſans conteſtation!

Ce fut dans cette Bataille, qu'il donna cette marque de généroſité ſi touchante à Lucilius. Celui-ci étoit attaché au parti & à la perſonne de Brutus en particulier, qui dans la déroute de ſon Armée fut attaqué par un gros de Troupes: & il auroit été pris priſonnier, ſi Lucilius ne ſe fût aviſé de demander quartier, en criant: *Je ſuis Brutus*,

qu'on me conduiſe à Antoine. Par cet artifice, il donna à Brutus le tems de ſe ſauver. Il fut cependant conduit à Antoine, auquel il parla avec beaucoup de fierté, après avoir été reconnu. *J'ai uſé*, lui dit-il, *de cet artifice, pour ne laiſſer pas tomber Brutus vivant entre les mains de ſes Ennemis. Les Dieux ne permettront ſans doute jamais, que la Fortune ait cet avantage ſur la Vertu. Mais en tout cas, de quelque maniere que le Hazard conduiſe les choſes, on trouvera toujours Brutus, ſoit qu'il vive encore, ou qu'il ſoit mort, dans un état digne de ſon courage. Au reſte*, ajouta-t-il, *je ſuis dans vos mains, Antoine. Ma vie eſt en votre diſpoſition : vous pouvez en uſer comme il vous plaira, & vous ne devez pas attendre d'un Romain tel que moi, qu'il s'abaiſſe à vous la demander.* Antoine admira la fermeté & le courage de Lucilius : *Un homme tel que vous*, lui répondit-il, *mérite des récompenſes au-deſſus de celles que je ſuis en état de vous donner ; mais je viens d'apprendre la mort de Brutus, auquel vous avez été ſi juſtement fidéle. Je vous prie de vouloir que je tienne ſa place : aimez-moi autant que vous l'avez aimé.* C'étoit demander à Lucilius ſon amitié dans une conjoncture trop preſſante, pour ne pas l'obtenir; & certes, Lucilius ne la

lui refuſa point ; & comme il avoit ſervi Brutus fidélement juſqu'à la fin, il ſervit Antoine de même, & ne le quitta jamais ; non pas même quand il fut abandonné de tout le monde.

Les applaudiſſemens publics, qui furent donnés à Antoine ſur cette Victoire, lui furent d'autant plus agréables, qu'il étoit ſûr qu'ils étoient bien fondés ; & d'autant plus touchans, qu'on y mêloit quelques reproches contre la conduite foible de ſon Compagnon Auguſte. Mais ce plaiſir ſecret lui coûta bien cher : ce fut-là le commencement de la haine irréconciliable d'Octave. Les murmures déſobligeans, qui coururent contre lui dans l'Armée, furent peut-être l'obſtacle invincible, qui s'oppoſa toujours à un véritable raccommodement dans les Guerres qui coûterent enfin l'empire & la vie à Antoine.

Puiſque cette Bataille eſt la grande Journée d'Antoine, & que ſa Gloire n'eſt grande que par rapport à la Grandeur de ceux qu'il a vaincus, on peut, ce me ſemble, ſans tomber dans une trop grande digreſſion, toucher le mérite & le caractere de Brutus & de Caſſius, hommes ſi fameux & ſi illuſtres dans l'Hiſtoire.

Brutus deſcendoit, du côté paternel, de cet autre Brutus, qui chaſſa les Rois de

Rome ; & du côté maternel, de ce Servilius Hala, qui tua Melius, lequel aſpiroit à la Tyrannie : ſi bien que, par ſa naiſſance, il ſembloit devoir être le bouclier de la Liberté. Sa Mere étoit Sœur utérine de Caton, ce fameux Philoſophe, dont il imitoit la ſévérité & la modération. Sa Vertu étoit auſtere, mais véritable ; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans ſa conduite, cet entêtement alloit au Bien public, qui étoit la régle & le motif de toutes ſes actions.

Caſſius étoit auſſi d'une très noble Famille : mais il étoit d'un caractere fort différent de celui de Brutus. Sa Vertu n'étoit point ſi pure, ni ſes mœurs ſi auſteres. Il agiſſoit par rapport à ſes intérêts avec une conduite très-fine & très-politique. Il étoit homme de guerre, & joignoit à ſa valeur beaucoup d'expérience. Il avoit l'air & les manieres fieres, l'humeur ſombre & bruſque : chagrin de l'élévation d'autrui, & préſumant toujours aſſez de ſoi-même, pour ne craindre aucun évenement. Il donna une preuve de ſa fierté, lorſque dans l'accommodement apparent, qui ſe fit après le meurtre de Céſar, entre les Conjurés d'une part, & Lepide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit ſouper chez Lepide, & Caſſius chez Antoine. Ce dernier, railleur dans les affaires les plus ſérieuſes, n'ayant

pu s'empêcher de demander à Caſſius ſur la fin du répas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché ? *Oui*, lui répondit fiérement Caſſius : *j'en ai pour ceux qui oſeront aſpirer à la Tyrannie.* Cela fit ceſſer la raillerie.

On a dit de ces deux hommes, que Caſſius étoit plus grand Capitaine, & Brutus plus honnête-homme. On aimoit mieux celui-ci pour ami : on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemi. Caſſius avoit plus de force : Brutus plus de vertu. Et Velleïus Paterculus, qui ne perd jamais l'occaſion de louer & de flater Auguſte, dit que s'ils euſſent vaincus, & qu'ils fuſſent devenus les Maîtres de l'Empire, il eût été autant utile à la République d'avoir Brutus pour Souverain au lieu de Caſſius, qu'il lui fut avantageux d'être gouvernée par Auguſte plutôt que par Antoine. Il ſemble que cet Auteur faſſe un parallele de ces deux Conjurés aux Triumvirs, faiſant reſſembler Caſſius à Antoine, & Brutus à Auguſte.

Brutus & Caſſius étoient tous les deux Préteurs, quand ils conjurerent contre Céſar, dont Brutus en particulier avoit reçu des graces & des bienfaits ſans nombre. Après le meurtre, ils furent obligés de ſortir de Rome, & de fuir les perſécutions du Peuple animé par Antoine & par Lepide ; mais

ils étoient toujours adorés du Sénat, dont on peut dire qu'ils étoient les Idoles. Ils allerent dans les Provinces où ils avoient le plus d'Amis : ils y firent une Armée, qui devint bientôt formidable. La Liberté publique coloroit leur aſſaſſinat ; & ſous ce prétexte ſpécieux, autant que ſous le nom de Brutus, dont la Vertu faiſoit un grand bruit, on vit des Pays entiers ſe ranger ſous leurs Loix. Leurs Etendards portoient la marque de leur Conjuration ; & l'on ne voyoit dans leurs Tentes, & ſur leurs Boucliers, que les Inſtrumens de leur Maître, répréſentés à peu près de même que dans la Médaille qu'on frapa pour lors, où eſt un Bonnet, qui eſt la marque de la Liberté, au milieu de deux Poignards, avec cette Inſcription, *Eidus Martiæ.*

Leur Armée devint bientôt aſſez forte, pour faire des exploits conſidérables. Ils ſe trouverent même en état de ſe ſéparer, & d'aller chacun d'un côté ſoumettre les Provinces. Caſſius fit des actions merveilleuſes ; & ſa Valeur n'a jamais tant éclaté, qu'elle éclata alors. Enfin, ils ſe joignirent à Philippes, où Auguſte venoit de ſe joindre à Antoine.

C'eſt-là, que la néceſſité de toutes choſes obligea ceux-ci à rechercher la Bataille : & cette même raiſon auroit dû empêcher les

autres de la donner, ſi Brutus preſſé par tous ſes Officiers, laſſés des horreurs de la Guerre; ou ſi lui-même, par des ſentimens de vertu & d'amour pour ſa Patrie, honteux de la déchirer longtems par des Guerres civiles, n'eût voulu les terminer par un combat. Toute l'Armée applaudit à cette réſolution. Caſſius ſeul, ſçavant dans l'Art de la Guerre par le long uſage qu'il en avoit, connoiſſant parfaitement le déſavantage du Parti contraire qui ne pouvoit plus vivre dans la diſette où il étoit, s'oppoſoit au deſſein de donner la Bataille. Mais enfin, comme il étoit obligé d'avoir de grands égards pour Brutus, & qu'il étoit accuſé par les Soldats de vouloir faire durer la Guerre éternellement, il conſentit à tout ce qu'on voulut. On dit même, qu'il alla le ſoir, qui précéda le jour du combat, ſouper chez Meſſala, auquel il dit en le quittant: *Vous me ſerez témoin qu'on m'oblige, comme on fit le grand Pompée, à commettre la Liberté du Peuple Romain au hazard d'un combat. J'y conſens malgré moi: il faut cependant tout eſpérer de la Fortune; mais nous ſuivons un méchant conſeil.*

Ses craintes furent juſtifiées par le ſuccès: & il fut le premier défait, après avoir rempli tous les devoirs d'un Général habile, vaillant, & expérimenté; mais dont tout l'art

ceda à la fortune d'Antoine, à laquelle tout étoit pour lors obligé de céder. Brutus étoit plus heureux de ſon côté contre Auguſte; mais Caſſius, ſe défiant de la capacité de Brutus, & preſſentant ſa défaite par la ſienne, ſe retira pour en apprendre des nouvelles. Ennuyé de n'en recevoir pas, & perſuadé de ſes malheurs, il ſe tua, ſans qu'on ſçache préciſément de quelle maniere il s'ôta la vie.

Il y a aſſurément dans cette mort des marques de déſeſpoir peu convenables à un auſſi grand homme que Caſſius; du moins, devoit-il attendre plus patiemment la vérité des choſes. Le Centurion, qui, par ſa négligence à apporter les nouvelles, avoit contribué à ſa mort, ſe tua lui-même de douleur. Il falloit qu'il y eût en ce tems-là une grande facilité à mourir.

Brutus apprit cette perte avec tout le chagrin imaginable: & comme il en connoiſſoit l'importance, il prit ſoin de la cacher quelque tems aux Soldats, pour ne pas abattre leur courage; & après s'être plaint de la Fortune qui venoit de lui ravir le dernier des Romains, car ce fut ainſi qu'il appella Caſſius, il réſolut de tenter encore le deſtin d'un combat, pour mettre fin à toutes les calamités que la Guerre cauſoit à tant de Peuples: flaté, ſans doute, du bon ſuccès

qu'il avoit eu contre Auguſte, qui fut heureuſement ſecouru par Antoine, & qui, s'il eût été ſeul, perdoit ſans reſſource les eſpérances des Triumvirs. Mais ce même Antoine, qui avoit défait Caſſius, défit encore dans le même jour Brutus : il le pourſuivit, & penſa même, comme je l'ai déja dit, le prendre priſonnier. Jamais la Fortune ne ſeconda mieux la Valeur. Auguſte, pour certaine maladie dont il ſe plaignoit, fut inutile dans l'Armée ; ce qui augmenta infiniment la gloire d'Antoine.

Brutus tâcha de rallier ſes Troupes, & de remettre en état de combattre les reſtes du Parti vaincu : mais la Fortune ſe déclaroit trop en faveur des Triumvirs, pour ne ranger pas tout le monde de leur côté. Brutus ſe vit abandonné de tous les ſiens, ſans reſſource pour cette Liberté de ſa Patrie, à laquelle il avoit tout ſacrifié. Il ſe conſidéra dans cet état, accompagné de ſa ſeule Vertu, dont la ſévérité & la pureté lui devenoient ſi inutiles & ſi nuiſibles. *Vertu*, s'écria-t-il, *que j'ai ſuivie toute ma vie, & pour laquelle j'ai quitté plaiſirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme ſans pouvoir : le vice a toujours l'avantage ſur toi ; & déſormais eſt-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puiſſance ?* Enſuite, ayant prié l'un de ſes Affranchis de le ſervir dans

dans cette derniere action, il ſe jetta avec violence ſur la pointe de ſon épée, & ſe perça le cœur.

Malheureuſe fin de deux hommes, que le deſtin voulut peut-être punir de leur aſſaſſinat, & qui perdirent toutes les eſpérances du Sénat & de la Liberté, faute de s'entendre & de ſe conſeiller les uns les autres dans cette derniere Bataille, où la diverſité de leurs ſentimens & de leurs vues fut la cauſe de leur perte.

Car quoique Caſſius eût de grands égards pour Brutus, dont la Vertu & la Réputation l'avoient rendu l'Oracle de ſon Parti; & quoique Brutus eſtimât infiniment la valeur & la conduite de ce Caſſius, ils ne s'aimoient pas tous deux: leurs ſeuls intérêts les tenoient unis ſi étroitement.

Caſſius même gardoit contre Céſar le reſſentiment d'une certaine préférence, que ce Dictateur avoit marquée pour Brutus dans leur Préture: & d'ailleurs Caſſius, naturellement peu religieux, mépriſoit les ſuperſtitions & les auſtérités de Brutus, lequel ayant eu cette célébre viſion de ſon mauvais Génie, dont on a tant parlé, & l'ayant racontée à Caſſius fort ſérieuſement, Caſſius fit réponſe que c'étoit l'effet de ſes trop longues veilles & de ſes abſtinences extraordinaires, qui lui troubloient le cerveau, &

lui donnoient ces ſonges & ces reveries funeſtes & extravagantes.

Brutus, de ſon côté, n'approuvoit point les fineſſes & les manieres couvertes de Caſſius, qui convenoient ſi peu à la pureté de ſa Vertu. Il étoit même ſcandaliſé du mépris, que Caſſius faiſoit paroître pour toutes les Cérémonies de la Religion, dont il ne s'embarraſſoit guéres : & de cette différence d'humeur, d'inclination, & de ſentimens, il naiſſoit ſouvent des différends, que leur prudence & leurs intérêts communs étouffoient toujours.

Antoine ayant appris la mort de Brutus, ſe fit conduire à l'endroit où étoit ſon corps. Il le vit avec douleur, il verſa quelques larmes ; & pour marquer le reſpect qu'il avoit pour ſon cadavre, il ſe dépouilla de ſa Cotte d'armes de Pourpre, & l'en couvrit ; car l'avarice de quelques Soldats l'avoit déja dépouillé de la ſienne : & il montra beaucoup d'eſtime & de conſidération pour ce grand homme, auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation. Car dans le Conſeil de tous les Conjurés, où on propoſa de faire mourir Antoine avec Céſar, tous les autres Conjurés étoient de ce ſentiment ; & il n'y eut que le ſeul Brutus, qui n'y voulut jamais conſentir, & qui ſoutint avec fermeté, qu'il ne falloit répandre que le ſang du

Tyran. Auguſte fit prendre la tête de Brutus, & l'envoya à Rome pour être miſe aux pieds de la ſtatue de ſon Pere.

Si l'on trouve Antoine brillant dans les occaſions que nous venons de marquer, on ne ſçauroit, ſans être ébloui de ſa gloire, le conſidérer en Orient, après le partage qu'il fit avec Auguſte; Lepide qui n'avoit point eu de part aux Victoires, n'en ayant que très-peu à l'autorité. C'eſt-là, qu'il eſt ſuivi de ſes Légions, qui ſont ſans contredit les meilleures & les mieux diſciplinées de l'Empire; qu'il eſt toujours accompagné de tout ce qu'il y a de plus éclatant parmi la jeune nobleſſe deRome,qui dans le plus beau ſiécle du monde & le plus fertile en belles actions, apprend l'Art de la Guerre ſous cet excellent Capitaine, après la mort de Jules, ſans conteſtation, le premier Maître en ce Métier. Sa Cour eſt toujours compoſée de pluſieurs Rois, de tous les Princes de l'Aſie, & de tous les Ambaſſadeurs des Voiſins, Alliés,& Tributaires de l'Empire Romain, qui ne reconnoiſſoient que lui ſeul pour Maître dans l'Orient.

On le voit là juger ſouverainement, & ſans appel, des Etats & de la vie des Rois; dépouiller les uns, établir les autres, ſans que qui que ce ſoit oſe y contredire. Le Sénat même, pour conſerver une ombre de

pouvoir, confirme les Rois qu'il établit en Orient. Tels étoient Darius dans le Pont, Pharnace en Idumée, Herode en Judée, Amyntas en Piſidie, & Polemon en Cilicie, &c. Il fait publiquement décapiter Antigone, Roi des Juifs; ſupplice juſques-là inouï pour les Rois, & qui eſt la plus grande marque de cette Puiſſance monſtrueuſe qu'il a exercée.

Que cette Cour me paroît magnifique! Que de Jeux, que de Spectacles! Quelle Grandeur l'accompagne toujours! Sur-tout, je me figure l'Antichambre de Marc-Antoine, Citoyen Romain, remplie d'une foule de Rois & de Souverains, qui attendent l'heure de pouvoir lui parler, & de lui faire leur cour. On peut dire qu'on ne ſçauroit guéres ſe faire une idée de toutes ces Grandeurs, qui ne ſoit au-deſſous de la vérité. Jules Céſar lui-même, qui étoit unique Maître, n'a jamais joui ſi parfaitement de la Majeſté de l'Empire; & Auguſte, qui gouvernoit en Occident avec une égalité de pouvoir, n'étoit à Rome, ni ſi abſolu, par la conſidération qu'il étoit obligé d'avoir pour le Sénat & pour le Peuple, ni ſi magnifique, par la néceſſité où il étoit de ménager le Tréſor public dans un lieu où l'on étoit en poſſeſſion de cenſurer ſi ſévérement les Diſſipateurs & les Malverſateurs

les plus autoriſés : au lieu qu'Antoine commandoit avec une Armée nombreuſe dans une partie du monde extrêmement riche, & accoutumée depuis longtems à la ſervitude, & à ſouffrir les vexations ; les Rois de ces Provinces n'ayant au-deſſus des Sujets, que l'honneur d'être les premiers Eſclaves.

Et ce qui contribuoit encore davantage à l'éclat & à la gloire d'Antoine, c'eſt que ſes Lieutenans combattoient par-tout avec une fortune égale & toujours conſtante à le favoriſer. Sozius & Canidius firent des exploits merveilleux : mais ſur-tout Ventidius, dont la Valeur triompha des Parthes pluſieurs fois : Victoire & Triomphe d'autant plus conſidérables, qu'il étoit le ſeul de tous les Généraux Romains, qui juſqu'alors eût pu triompher de ces Peuples.

C'eſt ce Ventidius, que ſa Valeur rendit ſi recommandable, & qui fut à peu près chez Antoine ce que fut Agrippa auprès d'Auguſte. Elevés l'un & l'autre d'une naiſſance obſcure à une très-haute fortune, par leur courage, leur conduite dans la guerre, & leur attachement aux intérêts de leurs Maîtres, ils parvinrent tous les deux au Conſulat, & à l'honneur du Triomphe.

Tous ces caracteres éclatans ſous leſquels nous avons conſidéré Antoine, & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une ſi pro-

digieuſe élévation, n'ont pu le garantir des impreſſions des vices. Ses vertus & ſes défauts confondus ont fait dire de lui à quelques-uns ce qu'on a dit d'Alcibiade : *Qu'on ne pouvoit pas décider s'il étoit plus fameux par ſes bonnes que par ſes mauvaiſes qualités.*

Je ſçais qu'on lit qu'il étoit extrêmement débauché, & que Ciceron même l'accuſe d'avoir porté juſques ſur ſon Tribunal de honteuſes marques d'ivrognerie.

Il eſt vrai qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouillante Jeuneſſe, dans un ſiécle méchant, & dans la Ville du Monde la plus corrompue. Né avec tous les agrémens que la Nature lui avoit donnés, il ne prit pas le ſoin de réprimer ſes Paſſions, dans un tems où le vice étoit à la mode, & où les perſonnes du premier rang s'abandonnoient ſans ſcrupule aux plaiſirs qui entrainoient le reſte des hommes.

Ses Paſſions s'étant fortifiées par la licence qu'il leur avoit donnée, & ſon pouvoir s'étant augmenté également avec ſes Paſſions, il eſt peu ſurprenant qu'elles ayent cauſé de grands déſordres dans ſa plus grande élévation ; puiſqu'il n'eſt que trop ordinaire, que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent ſouvent ce qu'ils ne doivent pas : & de-là proviennent tant de vexations, & tant

d'injuſtices, qui regnent impunément dans le monde.

Je ſçais qu'on a reproché à Antoine ſon union avec Jules Céſar, & les ſecours qu'il a donnés à ce deſtructeur de la Liberté publique. Mais ceux qui ſe montrent ſi ſéveres obſervateurs des Loix, & ſi amateurs de la Liberté, n'auroient-ils point été tentés du même crime, s'ils avoient eu les qualités d'Antoine, & les vues auſſi élevées que lui ? On a beau lui reprocher ſes abaiſſemens, ſes flateries, & cette Couronne d'Or qu'il préſenta à Céſar, & dont Cicéron fit tant de bruit ; comme ſi la Royauté eût conſiſté dans cette Couronne, & que Céſar n'en eût pas déja tout le pouvoir & toute l'autorité. Il étoit glorieux d'obéir au grand Jules, né pour commander à tous les mortels ; & Antoine s'élevoit, à meſure qu'il ſembloit s'abaiſſer.

D'ailleurs, peut-être que dans la ſituation de la République, qui ne pouvoit plus ſe paſſer d'un Maître, il étoit utile que Céſar le fût plutôt que tout autre. Elle avoit ſouffert la Domination de Sylla, celle de Pompée enſuite ; & enfin après Céſar, Auguſte y fit ſouffrir agréablement la ſienne. Rome ſe laſſoit d'être libre ; & à la réſerve de quelques eſprits, plus ambitieux de la Domination qu'ils ne pouvoient obtenir, que ja-

loux de la Liberté de la Patrie, tout le monde étoit convenu de ſe choiſir un Maître : on n'étoit diviſé que ſur le choix.

On ne ſçauroit excuſer les horreurs & le ſang de la Proſcription ; crime qui eſt commun à Antoine avec Auguſte & Lepide. Ils pouſſerent la cruauté juſqu'à la barbarie, puiſqu'ils ſacrifierent leurs plus proches Parens, & leurs meilleurs Amis. Lepide abandonna ſon Frere, & Antoine abandonna ſon Oncle. Il eſt vrai qu'ils ne moururent, ni l'un ni l'autre ; perſonne n'oſant toucher à la perſonne des proches Parens des Triumvirs.

Rome étoit alors en proie à l'avarice & à l'inſolence des Aſſaſſins & des Voleurs ; & c'eſt dans ce tems, qu'il ſuffiſoit d'être cru riche, pour être cru coupable, ou Ennemi du Gouvernement. Les Soldats couroient toute la Ville, comme ſi elle eût été priſe d'aſſaut ; & jamais violence ne fut, ni ſi longue, ni ſi autoriſée. On liſoit dans de grandes Tables, expoſées dans la Place publique, les noms des Proſcrits gravés en gros caracteres, afin que perſonne n'en ignorât : on ajoûtoit tous les jours de nouveaux noms à ceux qui y étoient déja ; & tel s'étoit réjoui de n'y avoir pas trouvé le ſien, qui apprenoit par ſa mort qu'on l'y avoit ajouté.

On imputa à Antoine, quoiqu'il n'en fût pas l'Auteur, la plupart des meurtres qui ſe firent alors. Fulvie, ſa Femme, y avoit plus de part que lui. Pouſſée par un eſprit d'avarice, de cruauté, ou de vengeance, elle fit des violences, qui furent rejettées ſur Antoine, quoiqu'il les ignorât le plus ſouvent; juſques-là, que ſes Soldats, lui ayant apporté la tête d'un homme, qui étoit parmi les Proſcrits, & qui leur avoit été fort recommandé de ſa part: *Helas!* leur dit-il, *je ne le connois, ni ne l'ai jamais vu.*

Mais le meurtre, dont on l'a accuſé avec plus de juſtice, & qui a donné lieu aux invectives de tant d'Hiſtoriens, fut celui de Cicéron, qu'Auguſte protégeoit, & qu'il ſacrifia pourtant à Antoine dans leur réconciliation.

Cicéron, ſi connu par ſon Eloquence, s'éleva par ſon eſprit à la premiere Dignité de la République, découvrit & étouffa la conjuration de Catilina, d'ont il ſe fit tant d'honneur auprès du Sénat, qu'on le conſidéra toujours depuis comme le Libérateur de la Patrie.

Il haïſſoit Antoine; & pour le rendre odieux au Sénat, il compoſa les Diſcours que nous liſons aujourd'hui, & qu'il prononça avec tant de ſuccès, qu'il arma contre Antoine toute la Ville en faveur d'Au-

guſte, & obtint du Sénat le Décret par lequel Antoine fut déclaré Ennemi de la République. La douceur de ſe venger d'un Ennemi ſi puiſſant, qui auroit eu même des raiſons pour ſe déclarer plutôt pour lui que pour Auguſte, par rapport à de vieilles obligations, fut aſſez grande pour faire oublier à Antoine ſa généroſité ordinaire. Il ſacrifia ſon Oncle, pour avoir Cicéron, qui fut poignardé, dans le tems qu'il fuyoit, par la trahiſon d'un de ſes Affranchis. On porta ſa tête à Antoine, qui dit en la voyant : *Mes vengeances ſont finies, & je ne prens plus de part à la Proſcription.* Il voulut même, pour donner quelque conſolation à ſa Famille, remettre entre les mains de Pomponia ſa Belle-Sœur, l'Affranchi qui l'avoit trahi, qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie inſulta quelque tems à la tête de Cicéron, & qu'elle ſe donna même le lâche plaiſir de percer ſa langue avec un poinçon d'or ; après quoi elle fut attachée à la Tribune où ce grand Orateur avoit prononcé ces funeſtes Diſcours.

Tous les autres meurtres, qu'Antoine a fait pendant le cours de ſa vie, ne ſont point partis d'un Naturel ſanguinaire : la ſeule néceſſité l'a porté à ces effets violens. Telle fut la mort d'Amantius, qui ſoutenoit avec un reſte de Mutins le Parti de Marius à Ro-

me, après la mort de Céſar, & qu'il fit mourir par l'autorité du Conſulat dont il étoit revêtu; pour tâcher de s'attirer l'amitié du Sénat, dont il avoit beſoin dans cette conjoncture. Telle fut auſſi la rigueur, dont il uſa à l'égard de la Légion Marcienne, lorſqu'il la fit décimer pour punir ſa Rébellion, la Diſcipline Militaire ne pouvant ſe maintenir, que par quelques exemples.

De tous les défauts d'Antoine, le plus déplorable, ſans doute, c'eſt ſa foibleſſe pour Cléopatre. Les fautes, que cet amour lui fit commettre, furent toutes irréparables; & il n'eſt pas aiſé de concevoir, qu'on puiſſe s'abandonner avec ſi peu de réſerve à toute la violence d'une paſſion amoureuſe.

Cléopatre n'étoit pas dans ſa premiere jeuneſſe, lorſqu'Antoine commença de l'aimer: Jules Céſar l'avoit aimée longtems auparavant; & l'on dit encore que le Fils aîné du grand Pompée ſoupira quelque tems pour elle.

Mais cette Reine, dont les charmes ont été ſi funeſtes aux plus grands hommes de l'Empire, a toujours trouvé le ſecret de conſerver ſa beauté; & ſon eſprit ſouple ſe tournoit à toutes ſortes de caracteres, avec tant de facilité, qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris.

Avec tous ces avantages du corps & de

l'eſprit, elle poſſédoit un très-riche & très-puiſſant Royaume, dont elle étoit ſeule Souveraine depuis les amours de Céſar; ce qui lui donnoit lieu de faire paroître cette magnificence extraordinaire qui rehauſſoit tous ſes charmes. Figurons-nous cette Galere pompeuſe, qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine, qui l'avoit mandée pour venir rendre compte de ſa conduite; car elle avoit tenu le parti des Conjurés: Figurons-nous, dis-je, cette Galere, dont les beautés furent ſi grandes, que tout le monde quitta Antoine, aſſis alors ſur ſon Tribunal, pour courir à ce Spectacle, le plus beau qui fût jamais; ces Voiles de Pourpre, ces Rames d'Argent, cette Poupe couverte de Brocard d'Or, ces Filles habillées en Amours, Cléopatre elle-même couchée ſur un Lit d'Or, de la maniere qu'on repréſente Venus endormie: tout cela, accompagné d'une douce Symphonie, qui dans un tems calme ſe faiſoit entendre ſur les Eaux, tandis que des Parfums délicieux répandoient au-de-là du Rivage une odeur enchantée. Tout le Peuple s'écria, que c'étoit la Déeſſe Venus, qui venoit trouver le Dieu Bacchus; Antoine n'étant pas fâché, qu'on le fît reſſembler à ce Dieu. Jamais on ne vit rien de ſi ſomptueux, & jamais beauté ne parut ſi touchante, que celle de Cléopatre en cet équi-

page. La Cour d'Antoine, auſſi ſenſible que lui, ne put réſiſter à tant de charmes. On juge aiſément que la conduite de cette Reine fut approuvée ; & il étoit juſte qu'on pardonnât à ſa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les intérêts des Triumvirs.

Ce qui paroit le plus ſurprenant, c'eſt que cette magnificence ne diminua jamais : elle augmenta même toujours ; & l'on ne pouvoit comprendre que tous les Revenus de l'Empire, qu'Antoine répandoit avec profuſion, ne puſſent ſurpaſſer les dépenſes de Cléopatre, qui ne jouiſſoit alors que des Revenus de ſon Royaume : elle avoit l'art de ſuppléer par ſon eſprit à tout ce qui pouvoit manquer à ſes dépenſes.

On a cependant de la peine à croire toutes les profuſions que les Hiſtoriens ont écrites là-deſſus. Peut-on ſans étonnement entendre parler de cette Perle d'une groſſeur énorme, qu'elle fit diſſoudre dans un Bouillon, un jour qu'elle avoit parié avec Antoine à qui donneroit une plus riche Fête ? Jamais folie ne fut ſi grande : & il falloit, en effet, qu'elle fût extraordinaire ; puiſqu'Antoine, le plus prodigue de tous les hommes, ne put s'empêcher d'être fâché de cette perte.

Ce fut dans un pareil Feſtin, qu'Antoine donna une Ville conſidérable à ſon Cuiſi-

nier, ſeulement pour l'avoir ſervi ſelon ſa fantaiſie.

Il eſt aiſé de concevoir, que ces profuſions extravagantes, qui arrivoient tous les jours, & qui épuiſoient les Revenus de l'Empire, & mettoient Antoine hors d'état de pouvoir entretenir les Troupes, & de payer les Soldats, & l'obligeoient d'avoir recours à des Impots & à vexer les Peuples, déplurent aux Romains: à ceux principalement, qui étoient en ſecret attachés à Auguſte; & ſa Cour n'en manquoit pas. Ils en écrivirent à Rome, & manderent la paſſion furieuſe qu'il avoit pour Cléopatre, à laquelle il avoit donné la Phénicie, la Baſſe Syrie, l'Iſle de Cypre, une grande partie de la Cilicie, outre l'Arabie Heureuſe, & cet endroit de la Judée où croît le véritable Baume, les Provinces les plus belles, & les plus riches, de l'Empire dans l'Orient; & qu'il les avoit unies au Royaume de cette Reine. Ils ne manquerent pas d'écrire la Priſon d'Artabaſe Roi d'Arménie, qu'Antoine avoit pris par ſurpriſe, & dont il donna le Royaume à un Fils qu'il avoit eu de Cléopatre, après avoir enchaîné ce Prince avec des chaînes d'or, & l'avoir mené en triomphe dans la Ville d'Alexandrie : Crime que les Romains ne pouvoient pardonner, parce qu'ils prétendoient que l'honneur du Triomphe ne pou-

voit appartenir qu'à Rome. Ils n'oublierent pas de marquer que les délices avoient ſi fort enivré Antoine qu'à peine pouvoit-il faire les fonctions de Général & de maître, dans cette grande Partie de Terre qui lui étoit ſoumiſe; que l'Expédition des Parthes, qui avoit ſi mal réuſſi, & qui faiſoit honte au nom Romain, auroit pu faire la gloire d'un homme, qui, moins impatient qu'Antoine de revoir ſa Maitreſſe, auroit ſçu paiſiblement paſſer l'Hyver en Arménie; qu'on voyoit chaque jour élever des Eſclaves & des Affranchis, Miniſtres de la Paſſion de Cléopatre, tandis que des Gens de Qualité & de Mérite demeuroient dans l'obſcurité & dans l'indigence; & qu'Enfin la Reine d'Egypte ſe diſoit Femme véritable d'Antoine, contre les Loix inviolables de Rome, & qu'il avoit pluſieurs Enfans d'elle, à la honte de ſa légitime Epouſe.

Auguſte, jaloux du mérite d'Antoine, n'avoit que trop de pente à le haïr; mais il étoit habile dans l'art de diſſimuler, il ſçavoit bien cacher ſa haine. Il entendit avec joie les murmures de la Cour d'Antoine: il les ménagea ſecrettement; & quand il vit les choſes diſpoſées de la façon qu'il les vouloit, il en fit parler au Sénat, où l'on déclama contre ces profuſions immenſes, & contre l'indignité qu'il y avoit de ſouffrir

qu'un Chef des Romains devînt l'Epoux d'une Reine; mais ſur-tout, on l'accuſa d'avoir lu des Lettres galantes dans ſon Tribunal, où il étoit occupé à juger des affaires des Rois. Cette derniere accuſation, qui dans un ſiécle ſemblable au nôtre paſſeroit pour fort légere, fut pourtant celle qui détermina alors le Sénat à ſe déclarer contre Antoine: la gravité des Magiſtrats Romains étant infiniment plus grande que nous ne ſçaurions concevoir: & cet exemple ſeul doit nous en convaincre.

Fulvie, Femme d'Antoine, fut celle qui ſoutint vivement les intérêts de ſon Epoux, malgré ſon infidélité. Elle étoit d'une très-noble & très ancienne Famille Plébeïenne, & elle étoit Veuve de Claudius, dont elle avoit déja eu une Fille quand elle épouſa Antoine. Elle étoit encore jeune & belle, ayant l'eſprit vif & remuant, le cœur ſenſible à l'injure, porté à la vengeance, mêlant même à ſes ſentimens quelque choſe de farouche & de cruel, & n'ayant rien enfin des foibleſſes d'une Femme. On verra pourtant bientôt, qu'elle ne fut pas inſenſible à l'Amour.

Comme elle vit qu'Auguſte vouloit détruire la grandeur de ſon Epoux, & le décréditer dans le Sénat, elle s'unit à Lucius Antonius ſon Beau-Frere qui étoit Conſul

alors. Elle mit dans ſes intérêts certains Peuples, dont Auguſte avoit aſſigné les Terres aux Vétérans de ſon Armée, ſans comprendre dans ces Récompenſes ceux de l'Armée d'Antoine qui avoient eu part aux Victoires; & cette raiſon lui donnoit un ſujet fort plauſible de ſe plaindre. Le Conſul Lucius, d'ailleurs, pour engager dans ſon parti la meilleure partie de la Ville, déclama contre le Triumvirat, & repréſenta qu'il étoit tems que la République fût libre; qu'il promettoit de faire abdiquer ſon Frere, dès qu'Auguſte voudroit faire de même; & qu'il étoit trop dur de ſouffrir à Rome des Rois ſous le nom de Triumvirs.

On comprenoit peut-être bien que ces beaux diſcours, ce grand zèle pour la Liberté publique, n'étoient que des prétextes pour rendre Auguſte odieux: mais enfin, cela réunit tous les Amis d'Antoine, qui étoient en fort grand nombre, & qui ſecondés de ces Peuples, dont la Rébellion fut inopinée, commencerent en Occident la Guerre contre Auguſte ſous les ordres de Fulvie, à qui tout cela réuſſit fort mal à la fin, & où Lucius Antonius, dont on nous a peut être laiſſé fauſſement un Portrait fort déſavantageux, fut contraint de recevoir la Loi d'Auguſte, après la priſe de Peruge, qu'il défendit avec aſſez de fermeté, pour

me faire croire qu'on l'a accuſé à tort d'avoir toutes les mauvaiſes qualités de ſon Frere, ſans avoir une de ſes Vertus. Mais c'eſt un malheur inévitable de ne connoître les hommes illuſtres des ſiécles paſſés, que ſur la foi des Hiſtoriens, qui ſouvent étoient gagés pour les dépeindre tout autrement qu'ils n'étoient.

On admiroit à Rome la conduite de Fulvie, qui, paroiſſant inſenſible à l'affront que lui faiſoit un Mari volage, s'oppoſoit aux Entrepriſes qu'on formoit contre lui; & pendant qu'Antoine demeuroit enſeveli dans un lâche repos, elle prenoit le ſoin de le défendre contre ſes Ennemis. Quelle gloire pour Fulvie, ſi ſon Devoir & ſa Vertu euſſent été le fondement de ſa conduite! mais c'étoit l'Amour qui l'armoit contre Auguſte.

Fulvie, ayant fait connoître à Auguſte la paſſion qu'elle avoit pour lui, eut la honte de l'y trouver inſenſible; & ne pouvant ſe pardonner une foibleſſe ſi mal récompenſée, elle entra dans des ſentimens, qui, reveillant la férocité de ſon Naturel, formerent dans ſon cœur une eſpéce de rage, qui lui fit embraſſer avec avidité l'occaſion de ſe venger dans les différends qui commençoient à s'exciter entre les Triumvirs. Elle voulut même qu'Auguſte n'ignorât pas que ſes mé-

pris lui avoient attiré cette Guerre, dont elle croyoit qu'il pouvoit vraiſemblablement craindre l'iſſue ; le nombre & la qualité des Amis d'Antoine étant très-conſidérables. Auguſte nous apprend dans une de ſes Epigrammes, cette particularité de ſon Hiſtoire, quand il dit que Fulvie ne lui déclara la Guerre que pour n'avoir pas voulu devenir ſenſible pour elle, & l'aider à ſe venger des infidélités de ſon Epoux.

Cet homme, qui n'aimoit que par politique, & dont on a dit qu'il n'eut jamais d'autres amours, que celles que ſon intérêt ou ſon ambition lui inſpirerent, ne voulut point étouffer dans ſa naiſſance une Guerre formidable, qu'il auroit pu terminer en paroiſſant moins cruel à une jeune & belle perſonne. Mais au contraire, pour rompre tous les nœuds qui l'attachoient à Antoine, il répudia Claudia, Fille de Fulvie & de Claudius ſon premier Mari, qu'il avoit fiancée dans ſa premiere Alliance avec Antoine ; & par-là, il acheva d'allumer dans le cœur de Fulvie un déſeſpoir qui la fit aller juſques dans le Camp d'Antoine, l'épée au côté & le Caſque en tête, animer elle-même par ſon exemple, ou plutôt par ſes fureurs, une Armée, qu'elle vouloit conduire.

Quelques Politiques examinant la conduite d'Antoine, éloigne pendant ce tems-

là, ont cru qu'il n'étoit pas fâché qu'on commençât cette Guerre, connoiſſant ſes Forces & ſa Fortune, perſuadé qu'il trouveroit toujours les moyens de faire la Paix, ſuppoſé que les Evénemens paruſſent peu favorables pour ſon grand deſſein de la Monarchie Univerſelle.

Cet endroit de l'Hiſtoire me paroît fort ſingulier. Antoine aime Cléopatre, dont peut être il ne fut jamais véritablement aimé. Car enfin, cette Reine adroite, & qui ſçavoit ſi bien s'accommoder à l'humeur de ceux qu'elle vouloit ſéduire; par ſes feintes, ſes diſſimulations, & les ſoins qu'elle prit de plaire dans la ſuite à Auguſte, ne nous laiſſe-t-elle pas à douter ſi Antoine en fût aimé? Dellius, Confident de la paſſion d'Antoine, qui ménagea les commencemens de leur commerce, ſçut ſe faire aimer de Cléopatre: Antoine ignora toujours leur ſecrette intelligence; & peut-être que Dellius eſt le ſeul homme, que cette Reine ait aimé par pure inclination.

Fulvie aime Auguſte, qui la mépriſe, & qui prend plaiſir à faire informer Antoine des foibleſſes de ſon épouſe: c'eſt ce qui l'a fait peut-être repudier dans la ſuite. L'inſenſibilité d'Auguſte venge Antoine des ſentimens honteux de ſa Femme; & Fulvie ſe venge des duretés d'Auguſte, par les armes

& le crédit de ſon Epoux, dont elle emploie le nom & l'autorité pour lui faire la Guerre.

Le ſuccès des armes fut malheureux pour Fulvie en Occident. Elle fut obligée de prendre la fuite, & d'aller vers ſon Mari, qui, troublé de la Défaite de ſon Parti, vint à Samos avec Cléopatre, pour y conſtruire l'appareil d'une grande Guerre. Ce fut dans cette Iſle, qu'il donna ſes ordres à tous les Rois, Princes Souverains, & Peuples, qui reconnoiſſoient l'Empire, de venir ou d'envoyer l'Argent, les Soldats, & les Armes néceſſaires pour cette Expédition. Il ajouta à ces ordres une eſpéce de Manifeſte, qui contenoit les raiſons & les ſujets qu'il avoit d'entreprendre cette Guerre contre Auguſte, qui affectoit de vouloir être ſeul Maître de l'Empire. C'eſt parmi ces raiſons, qu'il n'oublia pas de marquer l'injuſtice d'Auguſte, qui avoit dépouillé Lepide de la Dignité de Triumvir, & qui s'étoit approprié toutes ſes Richeſſes, ſans en faire part, ni à lui, ni au Peuple Romain.

La mort de Fulvie, arrivée à Sicyone par les chagrins continuels auſquels elle s'étoit abandonnée depuis le mauvais ſuccès de ſes affaires, donna lieu aux Soldats de l'un & de l'autre Parti, de demander avec beaucoup d'inſtance un accommodement qu'ils ſouhaitoient depuis longtems; & ils

crurent qu'il ſeroit peu difficile de l'obtenir après la mort de cette Femme, qu'ils ſçavoient bien être la premiere cauſe de cette Guerre. Les Soldats Romains avoient aſſez de crédit ſur leurs Généraux, pour les obliger quelquefois à faire ce qu'ils ſouhaitoient le moins : c'eſt pourquoi, il fallut que la Paix ſe fît entre Auguſte & Antoine. Octavie fut le gage de cette Paix, par le mariage qu'elle contracta avec Antoine.

Octavie étoit ſœur d'Auguſte, & Veuve de Marcellus : ſa beauté, au ſentiment même d'Antoine, ſurpaſſoit celle de Cléopatre ; & ſa Vertu étoit aſſez ſolide, pour interdire la médiſance à une Ville, où les perſonnes de ſon rang étoient peu vertueuſes, & où le monde ne reſpectoit point la qualité des perſonnes dont la conduite n'étoit pas réguliere.

Le Peuple attendoit une Paix ſolide d'une ſi belle Alliance, & il ne doutoit point qu'une Epouſe ſi parfaite ne fixât l'inconſtance d'Antoine, ne ſe l'attachât, & n'otât par ce moyen tout ſujet de diviſion. Mais les plus éclairés étoient perſuadés, qu'Antoine vivroit toujours comme il avoit commencé, & que les plaiſirs les plus agréables fatigueroient un homme de ſon caractere, dès qu'ils deviendroient néceſſaires. Quand même Antoine ſeroit demeuré à Rome

avec Octavie dans la plus parfaite union, Auguſte & lui n'auroient pas manqué de prétextes pour ſe brouiller, puiſque l'Empire de l'Univers ne pouvoit contenter l'ambition de deux hommes qui le gouvernoient également. Il falloit que l'un cédât à l'autre : tant il eſt vrai que la ſuprême puiſſance ne peut ſe partager.

En effet, leurs différends ne furent ſuſpendus qu'autant de tems qu'il en fallut à Auguſte pour prendre ſes meſures ; car Antoine, ayant laiſſé Octavie à Rome, s'en retourna en Egypte, pour revoir Cléopatre. Il ne diminua point ſes excès, ſes profuſions, & ſes débauches ; & Auguſte avoit d'autant plus de raiſon de ſe plaindre de ſa conduite qu'il y prenoit une nouvelle part, par rapport aux intérêts de ſa ſœur, qui ſe trouvoit mépriſée.

On ne ſçauroit guéres trouver ailleurs un auſſi beau caractere que celui d'Octavie, qui, dans le plus haut rang & la plus brillante fortune du monde, avec tous les charmes & tous les avantages du corps & de l'eſprit, & ce mérite rare d'une vertu véritable, & reconnue, ſouffrit ſans ſe plaindre les injuſtices d'un Epoux infidéle, dont elle embraſſa vivement le parti, en conjurant ſon frere de s'embarraſſer un peu moins de ſes intérêts, & de lui laiſſer le ſoin de faire

revenir ſon Epoux de ſes égaremens. Elle entreprit pour cela un voyage en Egypte, alla trouver Antoine, & lui repréſenta avec cette douceur qu'il ne put ſoutenir, ſes véritables intérêts, ceux de ſes enfans, & celui de l'Empire; & la puiſſance formidable d'Auguſte, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éclater; & qui aliénoit les eſprits de tous ſes vieux Amis. Elle le conjura pour l'amour de lui-même, d'abandonner Cléopatre, & d'oter ce prétexte aux plaintes de ſes ennemis. Elle accompagna cela de tant de charmes, qu'Antoine en fut touché. Il ſe faiſoit aſſez de juſtice à ſoi-même, pour reconnoître toutes ſes erreurs, & les périls dans leſquels il s'engageoit: mais il ſuivoit ſa mauvaiſe deſtinée; & les remontrances de la plus fidéle épouſe du monde ne purent le ſauver des abymes qu'il ſe creuſoit. Je dis la plus fidéle, puiſque, malgré les mépris de ſon époux, qui la renvoya ſans ſatisfaction, elle ne laiſſa pas de rompre avec ſon frere, dès le commencement de la Guerre. Elle quitta la maiſon, où il vouloit la retenir; & ſe retira dans celle d'Antoine, où elle eut la généroſité d'élever, avec ſes propres enfans, ceux que ſon Mari avoit eus de Fulvie: s'intéreſſant toujours, & ſecourant de tout ſon pouvoir, ceux du parti d'Antoine, à qui ſa protection pouvoit être utile.

Cependant

Cependant le voyage d'Octavie mit Cléopatre dans une inquiétude terrible. C'eſt ici qu'il ſera permis de faire quelques réflexions ſur le caractere de cette Reine. Elle engagea Antoine à l'aimer par tous les artifices imaginables. Cet amour eſt l'unique cauſe de la Guerre d'Auguſte; du moins en eſt-il le prétexte. Toutes les fois qu'on parloit d'accommodement, & que les Amis d'Antoine vouloient l'arracher à cette Princeſſe, elle faiſoit paroître une douleur ſi violente, qu'il ſembloit qu'elle allât expirer.

L'arrivée d'Octavie fut un coup de foudre pour Cléopatre. Cette Reine en avoit entendu parler comme de la femme de l'Empire la plus accomplie. Elle craignoit ſa beauté, les raiſons de ſon voyage, les graces même de la nouveauté, puiſqu'il y avoit déja longtems qu'Antoine ne l'avoit vue. Mais quand elle apprit que cette dangereuſe rivale avoit eu avec Antoine une conférence particuliere, elle parla comme une inſenſée; & dans ſes tranſports furieux, feints ou véritables, elle voulut, ou fit ſemblant, de ſe donner la mort: & lorſqu'elle vit Antoine, chancelant, irréſolu, on ne ſçauroit exprimer le rolle qu'elle joua. Elle prodigua toutes ſes richeſſes, ou en préſens pour les Amis d'Antoine, & pour ceux qui avoient quelque pouvoir ſur ſon

eſprit ; ou en eſpions, pour démêler ſes véritables ſentimens, & ſes démarches les plus cachées.

Enfin, les délices de l'Egypte l'emporterent ſur la vertu de Rome. Cléopatre vint à bout de ſes deſſeins : ſes charmes triompherent de ceux d'Octavie, Antoine lui reſta, & ſa femme fut renvoyée. Dans les tranſports que lui donne cette préférence, elle veut mourir pour ſon amant, ſa reconnoiſſance ſe lit dans ſes yeux, elle veut par des efforts ſurprenans ſoutenir cette Guerre dont elle eſt la cauſe, & pour laquelle elle veut tout ſacrifier. Elle équipe une Armée Navale, pompeuſe s'il en fût jamais, qu'elle unit à celle d'Antoine, & elle étale tous les tréſors qui lui étoient reſtés, & les deſtine à l'entretien de ces troupes.

A juger des cœurs par les apparences, & des deſſeins de cette Reine par ſes démarches, on auroit dû penſer qu'elle aimoit violemment Antoine, & qu'elle auroit eu moins de peine à ſe réſoudre à la mort la plus cruelle, qu'à la perte de ſon amant. Il en jugea lui-même de la ſorte : & comment ne l'auroit-il pas cru ? Il étoit le plus amoureux de tous les hommes ; & cette raiſon ſuffiſoit pour lui faire croire qu'il étoit aimé. Il n'avoit jamais réfléchi ſur les artifices de cette Princeſſe, & il ignoroit le ſecret com-

merce qu'elle avoit avec Dellius. Il ne ſe reſſouvenoit pas qu'il y avoit trop long-tems que ſon attachement pour elle duroit. Les ſoupçons, qu'il avoit conçus pour elle dans le ſéjour qu'ils firent à Samos, étoient paſſés: & quoiqu'ils fuſſent peut-être bien fondés, l'adreſſe de Cléopatre avoit effacé de ſon eſprit toutes ces idées importunes; & il ne jugeoit plus de ſes ſentimens, que par les plaiſirs qu'elle lui faiſoit gouter, & de ſa reconnoiſſance, que par les tendreſſes qu'elle lui marquoit.

Cependant, cette même Cléopatre, dont la vie ſembloit être attachée à celle d'Antoine, l'abandonna lâchement, & le livra par ſa fuite au pouvoir de ſon ennemi, dont elle prit dès ce jour-là le deſſein de ſe faire aimer: perfidie, dont nous voyons ſouvent des exemples, qui doivent nous convaincre, que tel eſt l'amour des femmes, que nous devions toujours appréhender d'en être trahis.

Peut-on rien voir de plus ſurprenant, que ce qui arriva dans la grande Journée d'Actium, qui fut le commencement de la Monarchie d'Auguſte, & le terme de la grandeur d'Antoine? Que ce ſpectacle me paroît digne d'arrêter les yeux des plus grands hommes! Un ſeul événement y décide du deſtin du Monde.

Il y avoit ſur les rivages d'Actium plus de deux cens mille hommes, les armes à la main, attentifs à cette Tragédie. Les premieres loges, ſi j'oſe me ſervir de cette façon de parler, étoient occupées par tous les Rois de l'Aſie, qui ſuivoient le Parti d'Antoine: Tarcondeme de Cilicie, Archelaüs de Cappadoce, Philadelphe de Paphlagonie, Mithridate de Comagene, Adallas de Thrace, Bocchus de Mauritanie: & les Troupes Romaines commandées par Canidius, Lieutenant d'Antoine, d'une part; & par Agrippa, Lieutenant d'Auguſte de l'autre. La mer étoit couverte de plus de ſept cens vaiſſeaux de Guerre, dont pluſieurs de ceux d'Antoine étoient de plus de dix rangs de rames. Ceux d'Auguſte étoient plus légers, & mieux équipés; mais inférieurs en nombre. Toutes choſes étant préparées pour le combat, Antoine, ſe retrouvant lui-même, oublia pour quelques momens ſa Cléopatre: il monta ſur un brigantin, parcourut toutes les diviſions de ſon Armée, anima ſes Soldats par le ſouvenir de tant de victoires, & par l'importance de ce combat qui alloit donner l'Empire du Monde au Vainqueur; leur promettant des récompenſes proportionnées à la grandeur du ſervice qu'ils alloient rendre, & à la libéralité du Général qu'ils devoient connoître.

Auguſte ne propoſoit pas un moindre prix aux ſiens, avec d'autant plus de confiance, qu'il avoit eu le matin un préſage dont il faiſoit ſemblant de tirer une conſéquence infaillible pour la victoire : trouvant dans ſon eſprit des reſſources plus utiles, qu'Antoine n'en trouvoit dans ſa valeur. Un vent, qui s'éleva tout à coup, fit commencer le combat avec aſſez d'égalité. Les Vaiſſeaux d'Antoine étoient ſi péſans, qu'ils ne pouvoient pas facilement tourner, & c'étoient comme autant de Villes flottantes, aſſiégées par les Vaiſſeaux d'Auguſte, qui étoient très-legers, & ſouffroient aiſément toutes ſortes de manœuvres. On combattoit avec chaleur de part & d'autre, quand on vit ſoixante Bâtimens de Cléopatre, équipés avec cette magnificence qui ne ſe trouvoit que chez cette Reine, s'avancer à voiles déployées au milieu des deux Armées. Ce mouvement parut ſi extraordinaire, que les deux Généraux s'arrêterent pour le conſidérer ; & Antoine attentif plus que perſonne aux deſſeins de cette Princeſſe, tomba dans un vif déſeſpoir, quand il vit ces ſoixante Galeres cingler vers le Péloponnéſe. C'eſt pour lors, que le Romain fit place à l'amant ; puiſque ſans ſonger à la honte qu'il y avoit à fuir, il fit tourner la proue du côté de Cléopatre, & la ſuivit avec la

même rapidité qu'il auroit pourſuivi le Vaiſſeau monté par Auguſte. On pouvoit dire de lui, qu'il ne fuyoit pas ſon ennemi, mais qu'il pourſuivoit ſa perfide Maîtreſſe. Ses Vaiſſeaux combattirent encore quelque tems avec l'ardeur qu'il leur avoit inſpirée ; mais enfin, Auguſte leur fit demander pour qui ils combattoient, & s'ils avoient un Général ? Ces réflexions firent ceſſer le combat. Agrippa, qui avoit eu toute la conduite de l'Armée d'Auguſte, eut l'honneur de l'entiere victoire. Le vainqueur d'Antoine fut dès ce jour-là le Maître de la Terre. Les Troupes, qui étoient ſur le rivage ſuivirent la deſtinée de l'Armée Navale : & la fuite d'Antoine découragea ſi fort les Soldats, qu'ils ſe rendirent à Auguſte, après la mort ſur-tout de Canidius, qui fut tué dans le commencement du combat.

Tous les vieux Soldats d'Antoine, par un ſecret preſſentiment de leur malheur, lui avoient fait repréſenter par un vieil Officier, qu'ils ne combattoient ſur Mer qu'avec regret ; qu'ils avoient vaincu Pompée, Brutus, & Caſſius, par terre ; que leur épée & leur bouclier étoient peu propres pour combattre ſur ces Bâtimens chancelans ; qu'ils ignoroient tout-à-fait la manœuvre de la Mer, où la valeur étoit ſi incertaine, & la victoire dépendoit de tant de choſes qui leur

étoient inconnues. Ces remontrances ſages & zelées d'une Armée, qui aimoit ſon Général avec tendreſſe, ne purent l'emporter ſur la volonté de Cléopatre, qui avoit réſolu le combat naval, pour fuir ſans doute, & pour y trahir ſon amant, dont la défaite fut entiere, & qui prit même peu de ſoin de ramaſſer les débris d'une fortune malheureuſe. Il rejoignit ſa Cléopatre à Alexandrie, où, ayant réſolu de faire de nouveaux efforts pour pouvoir balancer encore la fortune de ſon ennemi, il fit voir par ſes actions qu'il n'y avoit point d'entrepriſe qui fût au-deſſus de ſa valeur. Mais Cléopatre, continuant à le trahir, fit rendre Peluſium à Auguſte : & tel fut l'aveuglement d'Antoine qu'il vit perdre ſes dernieres eſpérances, ſans pouvoir haïr le premier principe de ſon malheur.

Ce fut alors, que tout cédant au vainqueur, ſes meilleurs Amis l'abandonnerent, pour s'attacher à Auguſte. Entre autres, Domitius, qui avoit toujours été l'ennemi de Cléopatre, & qui ne l'avoit jamais appellée du nom de Reine, ſortit une nuit du camp d'Antoine, avec tant de précipitation, qu'il y laiſſa toute ſa famille avec ſon équipage, & s'alla rendre à Auguſte, qui le reçut avec les marques de bonté que méritoient le nom & le mérite de Domitius. Antoine, qui n'a-

voit pas oublié dans ſes malheurs, & dans le triſte abattement où il étoit, ſa généroſité naturelle, lui renvoya dans le camp d'Auguſte ſa femme & ſon équipage ; diſant, qu'il n'avoit jamais obligé perſonne à le ſervir par force. Ses principaux Officiers ſuivirent les uns après les autres l'exemple de Domitius, & tout ſe ſoumit à la Loi d'Auguſte. Il ne reſta à Antoine, que la reſſource de faire appeller ſon ennemi à un combat particulier. Il devoit aſſez le connoître pour être perſuadé qu'il ne l'accepteroit pas ; & il n'étoit pas juſte qu'Auguſte, après tant d'avantages qui le rendoient Maître abſolu de tout le Monde, vint ſe commettre au ſort d'un combat particulier, avec un homme déſeſpéré, & dont il connoiſſoit la valeur. Auſſi, il n'héſita pas à lui faire réponſe, qu'un homme tel que lui, réduit au déſeſpoir, avoit pour ſortir de la vie tant d'autres chemins, ſans celui d'un combat particulier.

Antoine, ſe voyant réduit à cette extrémité, abandonné de tous ſes Amis alliés, & domeſtiques, (à la réſerve de ſon fidéle Affranchi Eros, & de ce Lucilius, qui comme je l'ai fait voir s'étoit attaché à lui depuis la mort de Brutus,) & troublé de ſon infortune, entra dans un vif déſeſpoir ; & ſur un faux rapport qu'on lui fit de la mort de Cléopatre,

Cléopatre, honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui paſſoit dans ce tems-là pour la généreuſe reſſource des grands malheureux, en s'adreſſant à Eros : *Il eſt tems, cher Eros*, lui dit-il, *que tu accompliſſes la promeſſe que tu m'as faite autrefois : J'attens de ta fidéle main un heureux coup qui finiſſe, & ma vie, & les tourmens que je ſouffre.*

Cet Affranchi, poſſédé d'une funeſte douleur, ſe poignarda lui-même, & jetta en tombant le poignard à ſon Maître. *Eſt-il poſſible*, s'écria Antoine, admirant ce bel exemple de vertu, & de fidélité : *Eſt-il poſſible, qu'il faille que j'apprenne mon devoir d'une Femme, & d'un Affranchi !* En prononçant ces mots, il ſe ſaiſit du poignard, il s'en frape bruſquement, il tombe ſur un lit, & le bruit qu'il fait en tombant attire dans ce lieu le peu de gens qui lui reſtent ; & comme ſi la mort eût fui ce grand homme, le coup qu'il ſe donne ne le fait pas mourir. Il les prie de vouloir achever cette ſanglante Tragédie ; mais perſonne ne pouvant ſoutenir ce triſte ſpectacle, tous ſes gens le fuient & l'abandonnent dans un état à exciter la pitié du plus cruel de ſes ennemis.

Un de ſes gens rentra, pour lui apprendre que Cléopatre vivoit encore. A cette nou-

velle, qui ſembloit le rappeller à la vie, il demanda avec inſtance qu'on le portât au pied de la Tour où elle étoit enfermée. Il fut obéi; & ce fut un ſpectacle touchant, de voir le vainqueur de tant de Nations, & le compagnon du grand Jules, un homme que l'Orient adoroit, illuſtre par tant d'actions & de triomphes, expirant preſque dans ſon ſang, porté par des Soldats, & élevé par machines dans un panier au haut de la Tour où Cléopatre lui tendoit les bras; & cela, à la vue de toute la Ville d'Alexandrie, dont les cris & les larmes exprimoient la douleur. Voilà un ſort bien bizarre, & bien cruel: & je ne ſçais ſi ce n'eſt point l'endroit de ſa vie qui mérite davantage nos réflexions.

Cléopatre, qui s'étoit enfermée dans une Tour, & qui avoit fait ſemer le bruit de ſa mort pour des deſſeins qui nous ſont inconnus, & qui étoit réſolue de s'ôter la vie peu de tems après; ſoit qu'elle ſe reprochât d'avoir perdu un ſi grand homme, ou qu'elle vît ſes nouveaux projets démentis; ne put s'empêcher de pleurer, en voyant Antoine dans cet état: *Ne pleurez point, Madame*, lui dit-il: *ma vie n'a rien qui me faſſe rougir. Je meurs après avoir été le premier des Romains: je ſuis vaincu pour avoir été fidéle à mon amour, mais graces aux Dieux,*

je ſuis vaincu par un Romain, ſans qu'on puiſſe m'imputer la moindre lâcheté, & ma défaite n'a rien de honteux. Je meurs comblé d'honneurs, de triomphes, & de victoires, dans les bras de la plus parfaite Princeſſe du monde, & de l'unique perſonne que j'adore.

Voilà les dernieres paroles qu'Antoine prononça, & qui découvrent le caractere d'un Romain. Quoiqu'il mépriſe Auguſte, il confeſſe qu'il n'a point de honte d'en être vaincu. Il n'y avoit que les victoires remportées par les Barbares, qui fuſſent honteuſes aux Romains; & dans les Révolutions de la République, les Romains ont toujours conſervé cet amour pour la Patrie, & cette eſtime pour leurs Citoyens.

FRAGMENS
SUR
AUGUSTE.

IL paroîtra peut-être extraordinaire, qu'on veuille ſe ſoulever contre le ſentiment univerſellement reçu de preſque tout le monde, qui a fait paſſer Auguſte pour le modéle qu'on devoit propoſer aux Rois.... Les Hiſtoriens, ſur la foi deſquels on a jugé de ce Prince, écrivoient preſque tous de ſon tems, & ſous ſon Empire; & leurs louanges, toujours outrées, doivent par cette raiſon paroître extrêmement ſuſpectes. On doit pour reconnoître parfaitement la vérité, ſuivre les faits indubitables de ſa Vie; & ſelon l'enchaînement qu'ils auront les uns avec les autres, on pourra avec un peu de réflexion démêler le véritable génie, le caractere, les vertus, & les vices de ce Prince: duquel il ſera toujours vrai de dire, quelque reſpect qu'on veuille avoir pour ſa

mémoire, que ſa Fortune fut toujours plus grande que ſon mérite ; & qu'on n'a jugé de celui-ci, que par rapport à l'autre.

La naiſſance d'Auguſte étoit médiocre, par rapport à la Grandeur où il fut élevé ; puiſque ſon Pere étoit à peine Chevalier Romain. Il n'a pourtant pas manqué d'Hiſtoriens, qui ont remonté juſqu'aux premiers ſiécles de la fondation de Rome, pour y trouver l'origine de ſa Nobleſſe. Il eſt fort sûr, au moins, que ſa Famille avoit très-peu d'éclat, & qu'elle vivoit dans une très-médiocre fortune.

Antoine, qui n'étoit pas de ſes amis, lui donnoit pour Bis-Aïeul, même paternel, certain Reſtio de Thurie, fils d'un Eſclave & Banquier ; fondé, peut-être, ſur ce qu'Auguſte, dans ſa premiere jeuneſſe, porta toujours le ſurnom de Thurinus, ſans qu'on en ait jamais trop bien ſçu la raiſon.

Il eſt sûr que ſa Mere Accie, fille d'Accius Balbus, étoit d'une famille très-obſcure ; & c'eſt de-là que lui viennent tant de baſſeſſes dans ſes Alliances, qui lui furent reprochées : mais c'eſt par-là auſſi qu'il étoit Petit-Neveu de Jules Céſar, Accie ſa Mere étant fille de Julie, ſœur de ce grand homme. C'eſt cette grande Alliance, qui effaça la honte des autres, & qui lui acquit l'a-

doption de ce Dictateur, duquel il étoit le plus proche parent.

Je ſçais qu'Antoine lui avoit reproché, que ſon adoption avoit été le prix & la récompenſe de ſes impudicités : & la même choſe paroît être confirmée dans cette Epitre *ad Octavium* qu'on attribue à Cicéron, où il eſt dit, que la ſervitude de Rome eſt le prix d'une proſtitution. *Audiet C. Marius impudico Domino parere nos, qui ne militem voluit niſi pudicum : audiet Brutus eum Populum, quem ipſe primo, poſt progenies ejus à Regibus liberavit, pro turpi ſtupro datum in ſervitutem, &c.* Mais on ſçait que les accuſations d'un ennemi déclaré, tel qu'Antoine, ne doivent pas ſervir de preuve : & il ſe pourroit bien faire, que cette Epitre fût une de ces Piéces fabriquées par les ennemis d'Auguſte, & attribuée à Cicéron, pour lui donner plus de cours ; car perſonne n'ignore que Cicéron n'a manqué, que par trop d'attachement à Auguſte. Le moyen de croire qu'il eût voulu le noircir ſi cruellement ?

Ce qui ſemble plus convainquant contre Auguſte eſt le témoignage de Suétone, qui dit, que, depuis Céſar, il avoit ſervi de Ganymede à Hirtius (*a*) pour de l'argent ;

(a) *Celui qui étoit Conſul avec Panſa.*

& cette derniere circonſtance eſt infiniment plus ſale & plus infâme : & c'eſt de-là, ſans doute, que le Peuple toujours licencieux entendit avec tant de plaiſir & tant d'applaudiſſement ce vers récité ſur le Théatre, même en la préſence d'Auguſte.

Videſne ut Cinædus Orbem digito temperet.

On doit pourtant avouer, que s'il avoit quelque penchant pour ce vice, il étoit pourtant fort ſévere envers ſes ſemblables : à la maniere de ceux, qui puniſſent rigoureuſement en autrui ce qu'ils ſouffrent avec plus de complaiſance en eux-mêmes.

La taille d'Auguſte étoit de beaucoup au deſſous de la médiocre, ſi l'on en croit Marathus ſon Affranchi, qui a écrit, qu'il n'avoit que cinq pieds deux pouces de hauteur. Il portoit auſſi des ſouliers fort hauts, pour réparer ce défaut aſſez conſidérable dans un grand Prince. Il avoit d'ailleurs la figure agréable, les yeux vifs & difficiles à ſoutenir, quoiqu'il affectât beaucoup de benignité, & qu'il eût une douceur concertée. Il étoit incommodé d'une foibleſſe à la cuiſſe gauche qui le faiſoit tant ſoit peu boiter de ce côté-là.

Sa ſanté étoit très-mauvaiſe, & ſes mala-

dies furent ſi fréquentes pendant le cours de ſa vie, qu'à peine le trouvoit-on un jour libre de toute incommodité.

Mais paſſons ces qualités, qui ne ſont pour ainſi dire qu'accidentelles à Auguſte, & voyons s'il avoit véritablement les vertus qu'on lui a données dans le portrait qu'on nous a laiſſé de lui.

La Valeur, qui eſt la plus eſſentielle qualité des grands Princes, n'a jamais paru dans Auguſte; non pas même dans un degré médiocre. Toutes les Victoires, qui l'éleverent à l'Empire du Monde, furent l'ouvrage d'autrui. Celle de Philippes eſt due au ſeul Antoine. Celle d'Actium eſt l'ouvrage d'Agrippa, auſſi-bien que la défaite de Sextus Pompeïus, où il fut ſi honteux à Auguſte d'avoir toujours reſté à fond de cale, & de n'avoir paru que longtems après l'Action.

S'il eſt vrai qu'on doit juger des choſes, non pas par l'événement, mais par ce qui pourroit raiſonnablement arriver, il eſt aiſé de concevoir qu'Antoine, qui avoit vaincu à Philippes avec tant de diſtinction & d'applaudiſſement, & qui avoit depuis raillé ſi ſouvent Auguſte ſur ſa maladie le jour de la Bataille, & ſur le ſonge ridicule de ſon Médecin, qui le fit ſortir de ſon Camp: il

AUGUSTE ET LIVIE.

MARC-ANTOINE ET CLÉOPATRE.

JULIE, FILLE D'AUGUSTE.

eſt, dis-je, aiſé de concevoir qu'Antoine, après mille autres actions d'éclat, ſeroit devenu le Maître d'Auguſte, ſans cette fortune, qui prit ſoin, pour élever ce dernier, de donner à l'autre une paſſion violente, qui rendit ſon nom & ſa Valeur inutiles.

D'ailleurs, Agrippa étoit devenu ſi grand après tant de victoires, mais ſur-tout il étoit regardé avec tant de diſtinction depuis cette Couronne Roſtrale, que la défaite de Sextus Pompeïus lui acquit, honneur juſqu'alors inouï parmi les Romains, qu'on douta ſouvent s'il ne détroneroit point Auguſte; qui, quelquefois en ſa vie, le craignit aſſez pour délibérer s'il devoit le perdre, après toutes les obligations qu'il lui avoit. Et c'eſt ſur cet article, qu'il conſulta Mecéne, qui lui répondit avec ſa franchiſe & ſon eſprit ordinaire, *Agrippa, Seigneur, eſt ſi grand qu'il faut ou le perdre, ou l'attacher à vous par les liens du Sang:* & c'eſt alors qu'Auguſte lui fit épouſer ſa Fille Julie, pour, en le faiſant ſon Gendre, ſe le rendre indiſſolublement attaché. Il partagea de plus avec lui les honneurs du Triomphe & du Conſulat, & pouſſa même ſa reconnoiſſance très-politique, juſqu'à faire fraper des Médailles en ſon honneur & avec effigie, ſur les revers deſquelles il lui fit donner les at-

tributs de Neptune, en mémoire de ſes Victoires Navales ; avec plus de raiſon, ſans doute, qu'Alexandre n'honora Clitus, du nom & du Trident de ce Dieu, après avoir ſeulement coulé à fond quatre Galeres ennemies.

Quels honneurs & quelle élévation pour Agrippa, ſuites d'une valeur extraordinaire! Quels ſujets de mortification & de chagrin pour Auguſte, d'être, pour ainſi dire, forcé de ſe ſoumettre à un Soldat de fortune ! inconvénient, auquel ſont expoſés ceux qui ne s'élevent que par la valeur des autres.

La Clémence, dont on a fait, pour ainſi dire, la principale Vertu d'Auguſte, s'accommode mal avec les horreurs de la Proſcription, dont il prolongea ſeul le cours. Mais ſans parler de ces tems terribles, que l'ambition monſtrueuſe de trois hommes rendit les plus malheureux qui puiſſent être, on trouve chez Auguſte des cruautés auxquelles il a eu part tout ſeul, & qui ne peuvent être excuſés par l'exemple entrainant de ſes Collégues.

Tant de Conſpirations, ſi excuſables dans le tems d'une tyrannie naiſſante, qui furent punies avec la derniere rigueur. Egnatius Rufus, Marcus Genectius, Plautius Rufus, furent exécutées ſans qu'on donnât preſque

du tems à leurs défenſes. Fannius, Cepion, Murena, furent punis de mort, d'une maniere infame; quoique ce dernier fût Beau-Frere de Mecéne, cet Ami ſi cher & ſi fidéle d'Auguſte, & qu'il fût d'ailleurs l'un des hommes les plus eſtimés de la République, duquel l'Hiſtorien le plus dévoué à Auguſte a été obligé d'avouer qu'avant cette Conſpiration, on n'avoit rien trouvé à lui reprocher (*a*).

Combien trouve-t-on d'entrepriſes, qui étoient à peine ébauchées, ou, pour mieux dire, qui n'étoient encore que projettées, qui furent punies comme ſi elles avoient été exécutées? M. Lepidus, fils du Triumvir, qui avoit été ſi maltraité par Auguſte, & dont le reſſentiment pouvoit avoir paſſé juſqu'à ſon fils ſans un trop grand crime, fut mis à mort, après que Mecéne, qui faiſoit pour lors la charge de Gouverneur de la Ville, eut découvert quelque choſe de ſes deſſeins.

Combien y eut-il d'innocens, qui furent trouvés criminels par la ſeule raiſon qu'ils avoient été de bons Républicains, & qui furent immolés à la ſureté du Prince & de ſa grandeur? Toranius, qui avoit été ſon

(a) *Ante hoc, bonus potuit videri,* Velleïus Paterc. Libr. II.

Tuteur & ſon Collégue dans l'Edilité, homme intégre & amateur de ſa Patrie, s'il en fut jamais, fut ſacrifié à ſes ſoupçons ſur la fin de la Proſcription, ſans qu'il eût jamais donné aucune marque de mauvaiſe volonté.

Ce fut ſur une ſimple & pareille imagination, qu'il fit mourir Proculus ſon Affranchi, qui avoit été ſi avant dans ſes ſecrets & dans ſa confidence, ſur le prétexte ridicule qu'il avoit fait l'amour à des femmes de Qualité.

On dit auſſi, qu'environ le même tems, il accuſa un nommé Gallius, de l'avoir voulu poignarder; & qu'il prit ſoin, pour cela, de conſtruire des indices, & de ſuborner des témoins. Il le fit mettre enſuite à la queſtion, comme un Eſclave: il aſſiſta lui-même à ce tourment, ſans que ce malheureux voulût jamais rien avouer. Il le fit enfin exécuter, tout innocent qu'on prétend qu'il étoit, & l'on ajoute, qu'il eut l'inhumanité de lui arracher les yeux de ſes propres mains. Il ne faudroit qu'une action ſemblable bien vérifiée, pour ternir la plus belle Vie du monde.

Après la Bataille de Philippes, où il avoit ſi peu contribué à la Victoire, quelles furent les cruautés qu'il exerça à l'égard des

malheureux priſonniers qui lui furent préſentés ? Celui qui lui demandoit pour toute grace de lui accorder la ſépulture, en reçut pour réponſe, *Que les Oiſeaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir pas beſoin.* Quelle fut ſa barbarie, quand il voulut obliger le Pere & l'Enfant de combattre enſemble, dans le tems qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre, de la maniere du monde la plus touchante ? Et il ſe donna le lâche plaiſir de les voir égorger tous les deux, ſur ce qu'ils refuſerent de ſervir de Gladiateurs.

Auſſi, quand on conduiſit tous les priſonniers enchaînés devant les deux Triumvirs, parmi leſquels priſonniers ſe trouvoient tant de Gens de Qualité & de mérite, & entre autres le fameux Favonius, ce ſinge & cet imitateur ſouvent ridicule de Caton, ils ſaluerent tous fort honnêtement Antoine, lui marquerent leur eſtime & leurs reſpects, l'appellant leur Empereur ; au lieu qu'ils chargerent Auguſte d'injures & de railleries piquantes, auxquelles il ne fut pas inſenſible.

On ne ſçauroit oublier le ſaccagement de Peruge, qu'il prit ſur Lucius Antonius, ni la réponſe qu'il fit aux trois cens, qui compoſoient le Sénat de cette Ville. Ils furent

préſentés à lui enchaînés, & ils lui demandoient grace, pour avoir reſté dans le Parti d'un homme à qui ils avoient tant d'obligations, & qui avoit ſi longtems été ſon Ami & ſon Allié. Il ne leur répondit autre choſe, ſinon, *Il faut tous mourir :* & immédiatement après cette réponſe, auſſi cruelle que laconique, ils furent tous exécutés.

Le pillage de la Ville, qu'il abandonna à ſes Soldats, quoiqu'elle eût capitulé, ne ſçauroit ſe concevoir ſans horreur : & les violences y furent ſi grandes, qu'un des principaux Habitans, nommé Macédonicus, qui avoit autrefois ſervi ſous Lucius Antonius, mit le feu dans ſa maiſon, après quoi il ſe poignarda. La flamme, pouſſée par le vent dans les maiſons voiſines, produiſit bientôt un horrible incendie, qui réduiſit dans un très-petit eſpace de tems cette grande & belle Ville en cendres, dont la perte parut ſi grande à toute l'Italie, que les Hiſtoriens n'ont pas pu la déguiſer, & en ont rejetté la faute ſur la fureur des Soldats victorieux (*a*), qui ne ſçauroient jamais être coupables de la mort des trois cens Sénateurs qu'Auguſte y fit égorger de ſang froid.

(a) *In Peruſinos magis irâ Militum quàm voluntate ſaevitum eſt Ducis.* Velleïus Patercul. Lib. II.

Il eſt sûr, qu'après la mort d'Antoine, il fit tuer ſon fils Antyllus, qui s'étoit refugié dans le Mauſolée que Cléopatre avoit fait élever à ſon Pere, croyant de trouver un aſyle dans un lieu qui lui paroiſſoit ſi ſacré: & en effet, il étoit d'un Vainqueur généreux d'épargner les Enfans d'un homme, qui, pendant tout le tems qu'ils avoient été unis, & tout le cours de leur inimitié & de leur guerre, lui avoit donné tant de marques de généroſité. Ce fut dans ce même tems, qu'il fit mourir Céſarion, Fils du Grand Jules & de Cléopatre, qui, après la défaite d'Antoine, tâchoit à ſe ſauver en Ethiopie. Il ſemble qu'Auguſte devoit au moins faire grace au ſang de ſon Pere.

Si l'on ajoute à toutes ces cruautés les rigueurs avec leſquelles il fit mourir une infinité de Gens de Qualité, pour avoir aimé ſa Fille Julie, qui donnoit tant de lieu à leurs amours, on trouvera qu'Auguſte a été moins clément qu'on ne dit. Et il ne faut ajouter, pour découvrir parfaitement ſur cet article ſon véritable génie, que ce qui lui arriva, lorſque jugeant des Criminels, & ſe laiſſant aller à ſon penchant ſanguinaire qui lui étoit ſi naturel, Mécénas ou Agrippa (on ne ſçait lequel des deux) ne pouvant l'aborder à cauſe de la foule, lui envoya des

tablettes, où étoient écrits ces mots, *Retire-toi, Bourreau.* Apparemment, ce Favori connoiſſoit bien le Prince; & il faut que ſa cruauté fût bien outrée, pour qu'on osât le corriger ſi violemment. Enfin, il eſt sûr qu'il a fait mourir tant de gens, qu'on ne trouvoit preſque point de jour dans les premieres années de ſon Empire, qui ne fût marqué du ſang de quelque perſonne conſidérable.

Je ſçais, que dans la ſuite de ſon Empire, il pardonna à Cinna; mais tout le monde ſçait auſſi, que ce fut une inſpiration de Livie ſa Femme, qui voulut tacher à gagner par la douceur ce qu'il n'avoit pu depuis longtems avoir par les ſupplices: car quoique tous les jours il fît mourir quelque Conjuré, ou véritable, ou prétendu, les Conſpirations étoient toujours plus fréquentes; & elles ſe formoient, pour ainſi dire, du ſang, & ſous la cendre, de ceux qu'on immoloit. On craignoit, d'ailleurs dans Cinna le nom & la réputation de ſon Aïeul maternel le grand Pompée, dont les Partiſans cachés étoient encore en grand nombre.

La Clémence étoit peut-être la Vertu qui manquoit le plus à Auguſte: c'eſt celle dont on l'a loué davantage; par la raiſon, ſans doute, qu'il n'eſt point de Vertus, que nous ſouhaitions

ſouhaitions davantage qu'on nous attribue, que celles que nous n'avons point.

Je ne ſçais ſi l'on peut excuſer le crime d'enlever une Femme groſſe à ſon Mari, de l'épouſer, & de répudier la ſienne ſans aucune autre raiſon....

L'Education, qu'il donna à l'une & à l'autre Julie, fut telle, que ces deux Princeſſes furent les plus proſtituées perſonnes de l'Empire; & il y eut aſſurément beaucoup de ſa faute dans les complaiſances qu'il eut au commencement pour elles....

On ne ſçauroit excuſer l'union d'Auguſte avec Décimus Brutus, l'un des Conjurés, auquel Antoine faiſoit la Guerre. Les ſujets de méſintelligence, qu'il avoit avec ſon Collegue, ne devoient jamais l'obliger à aller défendre l'un des plus coupables de la Conjuration. Je dis, des plus coupables, puiſque Décimus Brutus ſe trouva dans le Teſtament de Céſar parmi ſes héritiers; ce qui, ſans doute, rendit ſa perfidie plus noire. N'étoit-il pas bien honteux au Fils de Céſar, de défendre le meurtrier de ſon Pere, tandis qu'Antoine, qui étoit ſon ami particulier avant la Conjuration, le pourſuit ſi vivement; & avec ſi peu de ménagement?... Ce fut dans Guerre, qu'Auguſte ſe vit aſſiſter par les deux Conſuls Hirtius & Panſa;

le Sénat ayant pris parti en ſa faveur, & ayant déclaré la Guerre à Antoine par les ſollicitations de Cicéron ; qui outre l'amitié qu'il avoit conçue pour Auguſte, avoit une haine violente pour Antoine : deux paſſions, qui lui ont été plus d'une fois reprochées par Brutus. Cependant, on dit qu'Auguſte reconnut mal les ſervices des deux Conſuls : & dans le deſſein qu'il avoit d'être entiérement le Maître de cette Armée, & de ne partager le Commandement avec qui que ce ſoit, il tua, dit-on, lui-même le Conſul Hirtius dans un Combat, & fit empoiſonner la plaie de Panſa par Glycon ſon Médecin. Ce dernier ne s'attendoit ſans doute pas à cette trahiſon : il aimoit naturellement Auguſte, & ſouhaitoit même de le voir élever, par une ſecrette ſympathie qui avoit été fortifiée par le commerce qu'ils avoient eu enſemble. Ce fut cette amitié, dont il ne croioit pas qu'Auguſte ſe fût rendu indigne, ne ſçachant rien de ſa perfidie, qui l'obligea à s'expliquer avec lui quelques heures avant de mourir. *Le Sénat*, lui dit-il, *adore les Conjurés au fond du cœur, & ne peut ſouffrir la vengeance que vous & Antoine voulez en tirer. Il ſouffre encore plus difficilement, que vous ſouteniez le parti de Jules Céſar contre les*

reſtes de celui de Pompée, auquel les Conjurés ſont unis. Votre Puiſſance l'étonne; & il ne cherche qu'à la détruire. Vous lui en avez fourni les moyens, en faiſant la Guerre avec Antoine. Le Sénat la fomente de toutes ſes forces; & ſon deſſein qui ſe manifeſte dans nos Ordres ſecrets, eſt de vous perdre l'un par l'autre. C'eſt par cette raiſon, que vous recevez tous les deux des Graces alternatives, & qu'il paroît tant d'irréſolutions dans les Décrets qui vous regardent. Je ne vous avois, ajouta-t-il, *jamais déclaré le ſecret qui m'étoit confié; mais je crois qu'en mourant, je ſuis délié de tous mes Sermens, & que je ne trahis point ma Patrie, en vous donnant cet avis. Profitez-en comme vous devez; & ſongez en vous uniſſant avec Antoine, à éviter les piéges de vos Ennemis.*

Qu'il étoit noir à Auguſte de faire empoiſonner la bleſſure d'un homme qui lui donnoit ſi tendrement des avis de conſéquence, & qui furent ſans doute la cauſe dans la ſuite de ſon accommodement avec Antoine !

Le Médecin Glycon fut arrêté ſur quelques ſoupçons qui coururent dans l'Armée; mais Auguſte eut aſſez de pouvoir pour lui faire éviter des tortures, où il auroit pu

avouer des choſes ſi déſavantageuſes à ſa réputation.

Il commanda pour lors tout ſeul l'Armée de la République, pour la défenſe de Decimus Brutus, qu'on empêcha pour lors de céder aux armes d'Antoine. On ne doit pourtant pas oublier une belle Réponſe qu'il fit à ce Conjuré, lorſque celui-ci ayant été ſecouru, voulut l'aller remercier : *Dites à Décimus Brutus*, dit-il à celui qui lui venoit demander l'Audience de ſa part, *que je ne ſuis point venu pour le ſecourir ; mais pour combattre Antoine, qui peut facilement un jour devenir mon Ami, au lieu que je ſerai toujours le mortel Ennemi de Brutus. Je ne veux, ni le voir, ni lui parler ; & il peut ſe retirer où il lui plaira, puiſqu'ainſi le veulent ceux qui ſont à Rome.*

Cette Réponſe eſt belle, & l'on doit avouer, qu'Auguſte avoit pour cela un talent merveilleux. On ne ſçauroit répondre plus juſte, ni plus agréablement, qu'il a fait pluſieurs fois en ſa vie ; & j'ai toujours fort aimé la facilité avec laquelle il ſe moqua de ces Députés de la Ville de Tarracone, qui étoient venu le congratuler ſur ce qu'un Palmier avoit crû ſur un Autel qui lui étoit conſacré : *Il faut*, leur dit-il, *que vous y bruliez fort peu de Victimes.*

On ne doit point conteſter à Auguſte cet eſprit heureux & agréable, quoique quelques-uns ayent voulu dire, que ſes plus belles réponſes étoient l'ouvrage de Mécénas, le plus bel eſprit de l'Empire.

On ne ſçait ſi l'on doit faire beaucoup de cas de la Propoſition qu'il fit à ſes deux Confidens, de ſe dépouiller de l'Empire. Ce ne fut, après tout, qu'une Propoſition affectée; & il ſe garda bien de ſuivre le conſeil d'Agrippa, qui lui voulut perſuader de le quitter généreuſement. C'eſt ici, qu'on peut en paſſant faire une réflexion aſſez naturelle ſur la différence des avis d'Agrippa & de Mécénas: réflexion, que mille autres ſans doute ont faite, mais qu'on ne doit pourtant pas omettre.

Agrippa s'étoit élevé, par ſes Vertus Militaires, d'une très-baſſe naiſſance à une très-haute Fortune, qui lui avoit acquis des honneurs infinis, dont il étoit véritablement digne. Il avoit l'eſprit grand, les vues étendues & juſtes, l'ambition de commander à toute la Terre, qu'il avoit pourtant accommodée avec l'obéiſſance & la ſoumiſſion qu'il étoit obligé de conſerver à Auguſte. Il étoit prompt & hardi dans l'exécution des deſſeins qu'il concertoit avec beaucoup de ſoin & de juſteſſe: & c'étoit l'homme du

monde qui prenoit le mieux & le plus vîte ſon parti dans une affaire difficile. Dailleurs, il avoit une douceur inimitable, qui le rendoit aimable à tout le monde, & qui lui faiſoit même ſupporter de ſang froid les injures qu'on s'oublioit de lui faire. Telle fut l'inſolence du Fils de Cicéron, qui, plein de vin, lui jetta dans un feſtin la taſſe au viſage, ſans qu'Agrippa ſongea ſeulement à s'en venger. Il crut avec raiſon, qu'un homme établi comme lui ne riſquoit rien à ſouffrir patiemment l'inſulte d'un homme ſans nom & ſans réputation. Il étoit magnifique en Edifices : il remplit pluſieurs Villes de Temples & de Portiques ; & il y a encore à Rome des Monumens de ſa magnificence. Tel que je viens de le dépeindre, il conſeilla à Auguſte de quitter l'Empire qu'il tenoit de ſes mains ; tandis que Mécénas qui n'avoit point eu de part aux Victoires, lui conſeille de le garder. N'eſt-ce point que chacun des deux avoit un intérêt en vue ?

Agrippa étoit fort sûr de devenir le premier homme de la République, après tant de Victoires, de Triomphes, & d'actions éclatantes, qui avoient effacé la baſſeſſe de ſa Naiſſance, & illuſtré ſon nom tout-à-fait nouveau, & juſqu'à lui inconnu (*a*). Agrip-

(a) *Novitatem ſuam nobilitavit.* Vell. Paterc. Libr. II.

pa, dis-je, étoit fort sûr de devenir le premier, si Auguste quittoit l'Empire, au lieu qu'il resteroit toujours son Sujet, tant qu'il en seroit le Prince: bien persuadé que quelque faveur & quelque élévation qu'on reçoive du Maître, on n'en est pas moins son Sujet, & qu'il y a autant de distance entre le Prince, & son premier Sujet, qu'il y en a entre l'être & le néant.

Mécénas, au contraire, dont tout le mérite consistoit dans beaucoup de politesse, beaucoup d'esprit & de douceur; qui n'avoit jamais guéres été homme de Guerre, par la foiblesse de son tempérament, qui ne lui avoit jamais permis les exercices violens qui acquierent la Gloire & l'éclat; mais qui avoit un discernement juste, une connoissance parfaite & très-distincte de toutes choses; sçavant plus que nul autre en l'art d'user de la Fortune pour le bien de ses amis & du Public, sans jamais en abuser; & qui enfin, avec toutes les Vertus d'un homme droit & intégre, n'étoit pourtant d'une haute considération, que parce qu'il étoit un excellent & un très-agréable Courtisan; ne voulut point consentir à cette abdication, qui alloit détruire absolument sa fortune.

Si les deux Confidens les plus zélés, les

plus modérés, & les plus fidéles qui ayent jamais été, ne peuvent s'empêcher de conſulter leurs intérêts dans un avis de la derniere importance qu'ils donnent à leur Maître, les Princes doivent être bien perſuadés qu'ils n'en trouveront jamais de parfaitement déſintéreſſés.

Mais cependant, que l'action d'Auguſte auroit été grande & généreuſe, ſi, après s'être rendu Maître de l'Empire, après l'avoir calmé & affermi, il en eût remis le Gouvernement à la République, & eut voulu devenir ſimple Particulier ! Cela auroit effacé toutes les horreurs de la Proſcription & des Guerres Civiles : on auroit excuſé l'ambition déméſurée de Jules, ou du moins on auroit dit, *Jules Céſar a ôté la Liberté, Auguſte ſon Fils l'a rendue ;* mais il étoit peu propre à faire cet effort ſur lui-même. Il ſuivit le conſeil de Mécénas, qui lui convenoit, & ne fut point touché de l'exemple de Sylla, moins grand dans la Puiſſance Souveraine qu'il exerça, que dans la démiſſion qu'il en fit.

Venons à cet eſprit d'Auguſte tant vanté, & qu'on ne ſçauroit tout-à-fait lui conteſter. On prétend qu'il étoit le plus habile Politique de ſon tems ; il eſt vrai qu'il étoit parfaitement le Maître du dehors de lui-même, ſçachant

ſçachant cacher mieux que perſonne les deſſeins qu'il avoit conçus ; ſoit que naturellement il eût ce Talent merveilleux, ſoit qu'il l'eût acquis par art & par étude. Il eſt sûr qu'il pâliſſoit & rougiſſoit facilement, changeant comme il vouloit de couleur & de maintien ; ce qui l'a fait comparer, par l'un de ſes Succeſſeurs (*a*), au Caméléon, qui ſe rend propre toutes les couleurs qui lui ſont préſentées. Il prenoit à l'avance, mieux que perſonne, les moyens pour la réuſſite d'une entrepriſe. Il ſçut diſſimuler les chagrins qu'il avoit contre Antoine, tant qu'il en eut beſoin pour ſoutenir la Guerre contre les reſtes du Parti de Pompée. Il ne manquoit pas de même à trouver des prétextes ſpécieux de rupture, quand ſes intérêts le demandoient. Il ſçavoit d'ailleurs merveilleuſement comment il falloit s'y prendre, pour remettre l'abondance dans Rome, pour gagner l'eſprit du Peuple, par des Jeux, des Spectacles, & des largeſſes ſouvent très-médiocres, mais bien ménagées. Il ſçavoit orner la Ville, & y mettre des beautés magnifiques ; & l'on doit convenir, qu'il avoit beaucoup d'eſprit & d'induſtrie pour toutes ces choſes. C'eſt cette induſtrie & cette adreſſe, dont il portoit le

(*a*) Julien, *dans ſes Céſars.*

Symbole dans un Cachet dont il ſe ſervit longtems, où étoit gravé le Sphinx. Mais ce n'eſt point cet eſprit, qui convenoit au Maître du Monde : on vouloit dans lui un génie plus étendu, plus grand, plus libre, plus ouvert ; & c'eſt de lui qu'on diſoit avec quelque raiſon, qu'il étoit plus propre à être Edile (*a*), qu'à être Empereur.

Tout ſon eſprit, pourtant, & cette ſage Politique dont il ſe piquoit, ne l'empêcherent pas de faire ſouvent de très-grandes fautes. En eſt-il une plus conſidérable, que celle qu'il fit en plein Sénat, lorſqu'il y lut les Lettres qui contenoient les débauches de ſes Filles exilées, qu'il y déclama contre leurs impuretés, & qu'il exagéra ſa propre honte ? Faute, qu'il reconnut bientôt après, quand il dit dans une de ſes réflexions : *Je n'aurois pas fait une telle manœuvre, ſi Agrippa, ou Mécénas, avoient vécu.*

Ce ne fut pas une trop grande politique, dans le tems d'une diſette qu'il y eut à Rome, d'y faire des Feſtins extraordinaires, & des débauches les plus recherchées. Ce fut dans un de ces Feſtins, qu'il fit habiller neuf Femmes en Muſes, & ſe fit lui-même habiller en Apollon : ſes Courtiſans ayant pouſſé la flaterie juſqu'à lui faire croire qu'il en

(a) *Magiſtrat de Police.*

étoit Fils, fondés ſur ce que ſa Mere avoit ſongé qu'elle avoit eu commerce avec un Serpent, environ le tems de ſa conception : & c'eſt de-là, que quelques Auteurs ont dit qu'Alexandre & Auguſte étoient les Fils de deux Serpens, dont l'un étoit Jupiter,& l'autre Apollon. C'eſt auſſi pour cela, qu'Auguſte eſt repréſenté en pluſieurs Médailles ſous la figure d'Apollon, imitée de la Statue qu'il ſe fit élever dans la Bibliotheque Palatine ſous la forme de ce Dieu.... Ce fut auſſi pour lors, qu'il ſe fit décerner les honneurs divins; choſe juſqu'alors inouïe, & que ſes Succeſſeurs imiterent avec tant de ſoin. On lui bâtit des Temples, on lui inſtitua des Prêtres, on lui fit des Sacrifices ; & jamais la flaterie des hommes n'alla plus loin.

Si Alexandre mérita de paſſer pour inſenſé, quand il voulut paſſer pour Fils de Jupiter, après tant de grandes actions, qui aſſurément l'élevoient au-deſſus des autres hommes : avec combien plus de raiſon doit-on dire que la tête tourna à Auguſte, lorſqu'il voulut être Fils d'Apollon, & s'ériger en Dieu ; lui qui, à beaucoup de bonheur près, étoit ſi fort ſemblable aux autres hommes ? Et c'eſt ſur cet article, que lui fut faite cette belle remontrance par Cécilius Balbus,

qui lui dit que rien ne le ſçauroit tant diſtinguer du commun des hommes, que la fermeté avec laquelle il réſiſteroit à la flaterie, & puniroit même ces lâches adulateurs, qui oſoient ſi effrontément le qualifier de Dieu : qu'il ſerviroit en cela les Dieux, qui récompenſeroient ſa fidélité ; & ſe rendroit aimable parmi les hommes, qui ſouffroient avec peine qu'on voulût ſi groſſierement les tromper. ....

Pour moi, il me ſemble qu'Auguſte étoit ſi fort éloigné d'avoir les qualités d'un Dieu, qu'on trouve au contraire dans lui mille baſſeſſes, & mille petiteſſes, indignes d'un grand Prince. Cette Avarice, par exemple, dont il donna ſi ſouvent des marques, & qui lui fut reprochée ſi adroitement par ce Poëte, qui faiſoit tous les jours quelque Epigramme à ſa louange, ſans jamais en tirer ancune récompenſe ; & qui, un jour qu'Auguſte s'aviſa de faire des Vers pour lui, & de les lui donner, tira quelques deniers de ſa poche pour les payer, en lui diſant : *Je les payerois mieux, ſi j'étois plus riche.*

On ne ſçauroit encore oublier ſur ce ſujet ce que fit un Soldat, qui, dans le tems qu'Auguſte étoit à la Campagne, ayant pris un Hibou vivant, qui depuis pluſieurs années empêchoit par ſes cris ce Prince de dormir,

le lui porta, s'attendant à une grande largeſſe ; mais ne ſe voyant donner que la valeur de vingt-cinq Livres, *C'eſt bien peu*, dit-il, en le laiſſant échaper : *j'aime mieux qu'il vive.*

On doit mettre parmi les baſſeſſes d'Auguſte ſon eſprit fou & dangereux pour toute ſorte de Commerce. Il eſt amoureux des Femmes des Sénateurs ; mais c'eſt pouren arracher le ſecret de leurs Maris. Il choiſit un Succeſſeur, l'un des plus méchans hommes de l'Empire, qu'il n'aime point naturellement, & qui n'eſt pas de ſa Famille ; mais c'eſt pour ſe faire regreter après ſa mort. Il fait faire des Propoſitions d'accommodement à Cléopatre, les plus honnêtes & les plus recevables ; mais c'eſt pour la trahir, & pour la mener à Rome en triomphe. Tout cela n'eſt point d'un grand homme. Jules, ſon Pere, en uſoit tout autrement.

On peut ajouter ici les exceſſives Superſtitions, qui lui faiſoient ajouter foi à tous les préſages les plus ridicules que la crédulité des Peuples avoit établis. C'eſt par un même principe, qu'il craignoit ſi fort le Tonnerre, qu'il lui fit bâtir un petit Temple, à Jupiter tonnant, à l'entrée du Capitole. Il y a mille autres pareilles petiteſſes, en

quoi on peut dire encore qu'il imitoit bien mal Jules Céſar.

S'il eſt permis de juger des véritables qualités d'Auguſte, il me ſemble qu'on peut dire de lui, qu'il fut ambitieux, fort diſſimulé, & fort heureux.

LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

PRÉFACE.

IL eſt parlé dans les Hiſtoires générales de pluſieurs perſonnes illuſtres, dont les caracteres n'y ſont pas toujours dévélopés autant qu'ils méritent de l'être, & s'y trouvent étouffés ſouvent par une multitude de faits étrangers. Mais ſi l'on vouloit extraire de divers Auteurs ce qu'ils ont dit de ces perſonnes, en ramaſſer tous les traits répandus en différens Hiſtoriens, on pourroit former enſuite, ſur chacune ſéparément un tiſſu de leurs actions, tirer de l'obſcurité leurs vertus, & les mettre dans un plus beau jour. Il eſt très-certain que ces ſortes d'Extraits feroient plaiſir à ceux qui dans la lecture d'un Ouvrage Hiſtorique, cherchent plus à voir peindre en détail les diverſes qualités des Mœurs & des Génies, qu'à diſcuter un

Problême Chronologique, ou charger leur mémoire de noms & de faits indifférens.

Je crois même que d'un pareil projet judicieuſement exécuté, l'on verroit éclorre des Hiſtoires particulieres aſſez agréables, & ſans doute plus intéreſſantes que celles de pure invention, qui, quoique bien variées & bien fleuries, n'en ſont pas d'ordinaire plus eſtimées par les gens d'un eſprit ſolide, ni moins négligées par ceux-mêmes qui d'abord en ont fait leur amuſement. De ſi foibles reſſorts ne font pas jouer longtems les paſſions.

J'avoue que rien n'eſt plus facile à des imaginations fécondes, que d'aſſembler beaucoup d'Aventures fabuleuſes, & d'y faire entrer pluſieurs incidens amenés avec induſtrie, pour exciter des ſentimens vifs & ſoudains. Mais de telles émotions, extorquées en fraude, ne manquent jamais de ſe diſſiper au moment qu'on réfléchit ſur l'impoſture qui les a fait naître, & alors on

eſt honteux de s'être laiſſé vaincre par des attendriſſemens, dont l'origine eſt une erreur.

Toutes ces fictions ingénieuſes ne réuſſiſſent communément que dans la Poëſie, ſur-tout dans les ſujets Dramatiques, où l'on ne peut trop animer l'action & la rendre ſenſible. Mais dans un ſimple récit de faits, dont la ſaine Raiſon n'eſt jamais touchée, qu'autant qu'elle y découvre les graces naïves de la Vérité, c'eſt traiter le Lecteur avec quelque ſorte de mépris, & ſurprendre ſon admiration, que de l'appliquer au merveilleux des faux événemens, & par des illuſions éblouiſſantes ſéduire ſon jugement & ſon cœur.

Ainſi puiſque le vrai fournit aſſez de matériaux pour des Hiſtoires utiles & divertiſſantes, on n'auroit pas beſoin de forger tous les jours de nouvelles fables. Quelque vivacité, quelque légereté de ſtyle qu'il y ait dans les Ouvrages de cette nature, c'eſt toujours, ce me ſem-

ble, dégrader un peu ſon eſprit; que de s'occuper ou à les compoſer, ou à les lire.

Je ne prétens néanmoins les combattre, comme j'ai déja dit, que dans le genre hiſtorique. Je ſçais que les jeux de l'imagination plaiſent quelquefois beaucoup & avec ſujet aux gens du meilleur diſcernement. Lors donc qu'on a le talent de placer la fiction & de la manier auſſi délicatement, par exemple, que dans *la Pluralité des Mondes*, on ne l'emploie jamais trop; parce dans ces Lectures on n'admire pas comme vrai ce qu'on voit bien qui ne l'eſt pas: mais ſeulement l'heureux génie d'un Auteur qui vous promene, en ſe jouant, par les routes les plus délicieuſes.

Il n'en eſt pas de même quand on s'amuſe à narrer ſérieuſement les pompeuſes chimeres dont je parle. Elles accoutument tellement ceux qui les liſent à ſe nourrir d'idées romaneſques, que les maximes les plus ſimples de la Morale,

& les principes les plus communs de la vie civile, ne font preſque pas d'impreſſion ſur eux. *De-là naiſſent*, dit un fameux Prélat de nos jours, (*a*), *les mécomptes qu'ils trouvent dans ce qu'ils penſent & ce qu'ils entreprennent. Car tous ces beaux ſentimens en l'air, toutes ces paſſions généreuſes, toutes ces aventures que l'Auteur du Roman a inventées pour le plaiſir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde, & qui décident des affaires.*

Ainſi toute Hiſtoire feinte qu'on peut prendre en quelque façon pour véritable, & qui ne préſente pas à chaque inſtant qu'elle n'eſt qu'imaginée, ne peut plaire qu'en ſéduiſant, & ne peut ſéduire qu'en pure perte.

Les Recueils que je propoſe feroient tout un autre effet : je ne préſume pas d'avoir rempli tout ce deſſein ; ce n'eſt ici qu'un eſſai pour conſulter le goût du Public.

Les Ecrivains de l'Hiſtoire Ro-

(a) *M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai.*

maine nous ont laiſſé ſur Octavie ſœur d'Auguſte, pluſieurs particularités très-curieuſes, & l'on auroit peine à trouver un plus beau caractere que le ſien; j'ai tâché de recueillir ce que ces Hiſtoriens en rapportent.

Octavie eut part à tous les grands événemens de ſon tems, & l'on diroit qu'ils ne ſont arrivés que pour donner du luſtre à ſes vertus, & pour ſoutenir en elle la gloire du nom Romain, que la décadence des Loix & le déréglement des mœurs défiguroient de jour en jour. Rome étoit parvenue à un tel excès de puiſſance, qu'elle commençoit à plier (*a*) ſous le poids de ſa propre grandeur, & ſe détruiſoit par ſes propres forces (*b*). L'auſtérité de la Diſcipline militaire peu à peu ſe relâchoit; au retour des Conquêtes de l'Aſie, on avoit introduit juſques dans le ſein de la République le luxe de ces Peuples amollis par

(*a*) Magnitudine laborat ſuâ. *Tite-Live.*
(*b*) Suis & ipſa Roma viribus ruit. *Hor. Epod.* XVI. 2.

la volupté ; l'honneur de la Patrie n'excitoit plus le zéle dans les cœurs ; la Liberté venoit d'expirer avec Brutus : en un mot, tout dégénéroit de l'ancien éclat & de la fermeté primitive.

Durant ces jours de diſſolution & de molleſſe, je ne vois preſque plus regner la magnanimité romaine que dans l'ame d'Octavie, qui paroît ſeule s'oppoſer aux paſſions, & les attaquer auſſi vivement dans le cœur des autres par ſes exemples, que dans le ſien par ſon courage.

Je n'ai voulu rien avancer que de vrai, du moins qui ne ſoit pris dans les Auteurs les plus renommés & les plus anciens. L'un dit une choſe d'Octavie, l'autre en dit une autre ; ces piéces ainſi détachées ne la feroient pas aſſez connoître, parce que ce n'étoit pas l'intention expreſſe de ces Auteurs : mais dès qu'elles ſont toutes réunies enſemble, elles en font un modéle des vertus les plus épurées.

Comme tout ce que je vais rap-

porter ne doit avoir qu'elle pour objet, on dira peut-être qu'elle ne domine pas aſſez dans les faits, & qu'ils tombent plus ſouvent ſur d'autres que ſur Octavie. Mais il eſt bon de remarquer qu'il n'entre rien dans cette Hiſtoire qui n'ait avec elle une relation préciſe. Elle a ſon intérêt perſonnel à tous les mouvemens d'Auguſte & du Sénat, à ceux de Cléopatre & d'Antoine : & ſi tous ne la regardent pas directement, elle en reſſent néanmoins le contre-coup. Ainſi quoique les autres Acteurs paroiſſent plus fréquemment qu'elle ſur le Théatre, ſon ſilence & ſa retenue offrent des Scénes, qui, pour être muettes, n'en ſont pas moins belles. Car il faut convenir que dans les triſtes conjonctures où elle s'eſt trouvée, lui ſuppoſant autant de génie, autant de crédit & d'autorité qu'elle en avoit, c'eſt jouer un grand rolle que d'être tranquille & de ſe taire. Auſſi pour peu qu'on examine ſa conduite

conduite, telle qu'elle eſt dépeinte ici, l'on avouera qu'il y a plus d'Héroïſme dans la modération du cœur, que dans les entrepriſes & dans les actions du plus grand éclat. Tout le ſublime de ſes vertus roule uniquement ſur ce principe.

Lorſqu'il a fallu rappeller des évenemens pour lier tout ce qui regarde Octavie, j'ai mieux aimé le plus ſouvent laiſſer les Hiſtoriens parler leur propre langage, que d'y ſubſtituer le mien : quand les anciens originaux ſont bien écrits, les fragmens qu'on en revoit, font toujours plaiſir. Tout ceci n'eſt donc proprement, & à peu de choſe près, qu'une ſuite de citations fondues, pour ainſi dire, les unes dans les autres ; mais pour n'enlever à perſonne ce qui lui appartient, j'ai eu ſoin de mettre au bas des pages, auſſi régulierement que j'ai pu, les noms de ceux de qui j'ai tant emprunté de richeſſes. Lorſqu'on eſt compilateur & plagiaire, il faut

l'être du moins de bonne-foi.

Le ſeul inconvénient à craindre de cet aſſemblage, c'eſt que le ſtyle en ſera peut-être moins égal. Car Plutarque n'écrit pas comme Dion-Caſſius, ni Velleïus comme Suetone. De plus, les récits de ces Hiſtoriens ſont, pour le tour & les expreſſions, fort différens de ceux des Poëtes; d'Horace, par exemple, de Virgile, de Properce, dont j'ai inſeré pluſieurs extraits. Je ſouhaiterois bien que ce mélange pût répandre dans tout l'Ouvrage une variété qui lui donnât plus d'agrément.

J'appelle ces ſortes d'Ecrits, *Eſſais d'Hiſtoire*, parce qu'ils n'ont rien de méthodique, & que les régles y ſont fort négligemment obſervées. Comme les faits que je rapporte ſont aſſez connus, j'ai cru qu'il n'étoit pas néceſſaire d'en aſſujettir le récit aux formalités d'une exacte narration. Ainſi je me ſuis donné la licence d'y mêler des épiſodes, des digreſſions, des réflexions, quand la matiere m'en offroit la liberté.

LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

ON ſçait peu de choſes des premieres années d'Octavie. Il ſemble néanmoins que ſans trop hazarder ſes conjonctures, on peut ſuppoſer qu'elle eut une excellente éducation. Son Frere Octave, petit-neveu, & fils par adoption de Jules-Céſar, fut élevé comme héritier des biens immenſes qu'on lui deſtinoit, & d'une maniere convenable aux préludes de ſa fortune. Il eſt à croire que la jeuneſſe d'Octavie ne fut pas cultivée avec des attentions moins particulieres, puiſque Céſar, en un certain tems, voulut la marier avec Pompée (*a*), pour former entre eux une liaiſon plus parfaite. Mais ſoit qu'elle ait

(*a*) Cæſar ad retinendam Pompeiij neceſſitudinem ac voluntatem, Octaviam ſororis ſuæ neptem conditione ei detulit. *Suet. in J. Caſ. c. XXVII, 1.*

été redevable à des ſoins étrangers, ou ſeulement à ſes qualités naturelles, d'un mérite auſſi excellent que le ſien, il eſt conſtant que par le merveilleux uſage qu'elle en fit, elle eſt devenue pour toute la poſtérité l'objet d'une admiration bien fondée.

Les Hiſtoriens nous en parlent comme d'une perſonne la plus belle qui fût alors, & qui ſçût mieux aſſortir les graces brillantes avec celles de la modeſtie & de la douceur. Jamais femme ne fut plus délicate ſur ſes devoirs. Pour l'exciter à les remplir, il ne falloit que les lui montrer, ſi toutefois il étoit poſſible qu'elle en ignorât, ou qu'elle en perdît un ſeul de vue. La force & l'étendue de ſon génie parurent dans tous les évenemens qui l'intéreſſerent en tant de façons : ainſi ce ſeroit un détail inutile que de s'étendre ſur ſon caractere, il ſe verra ſuffiſamment dans les faits.

Si pour ſoutenir ſes vertus, elle n'avoit eu devant ſes yeux que de bons modéles, ſa propre gloire l'auroit aſſez engagée à les imiter. Mais quand on a des ſentimens combattus par des exemples, la victoire devient difficile : auſſi fut-elle toujours obligée de ſe roidir contre la corruption générale. Ce beau ſiécle, qui par une tradition vulgaire, fait appeller chaque regne heureux, un ſié-

cle d'Auguſte, ne fut pas d'abord auſſi tranquille, auſſi floriſſant que le chante Horace dans ſes Poëſies : les ravages du Triumvirat en ſont des preuves bien éclatantes.

Octavie, dans un âge encore tendre, s'oppoſa, le plus qu'elle put aux effets de cette Politique barbare, & ne manqua point les occaſions de lui arracher quelque victime, ſans examiner, s'il eût mieux valu, pour les intérêts de ſon frere, n'épargner perſonne.

On ne peut lire encore ſans horreur, avec quelle cruauté s'exécuta le projet ambitieux de trois hommes, qui, pour retenir entre leurs mains l'autorité ſouveraine de la République, mirent la déſolation dans cette Ville fameuſe, où ſes différentes paſſions donnerent de ſi terribles ſpectacles (*a*). La vengeance des ennemis, la jalouſie des femmes, la crainte des eſclaves, l'avarice des enfans, furent autant d'inſtrumens & de Miniſtres, qui s'offroient à l'exécution des ordres expédiés pour le maſſacre des proſcrits, outre qu'ils étoient ſi rigoureux & ſi littéralement obſervés, qu'il eût été preſque impoſſible de s'y ſouſtraire. La fidélité ſe ſignala néanmoins par les traits les plus héroïques. On vit des eſclaves ſe tra-

(*a*) Appien, *Guerres Civiles*.

veſtir, & prendre l'habillement de leurs maîtres pour mourir à leur place; des fils diſputer avec leurs peres à qui ſeroit égorgé le premier; des femmes porter par les campagnes leurs maris ſur leurs épaules, & s'aller enfoncer avec eux dans des grottes écartées. Les gens les plus illuſtres ſe cachoient dans les ſouterrains & ſous des toits. On trouvoit des Sénateurs, des Tribuns, & de toutes ſortes de graves Magiſtrats errans & fugitifs, cherchant des aſyles de toutes parts contre la fureur des aſſaſſins.

Cependant toute l'indignation populaire tomboit plutôt ſur Antoine que ſur les deux autres. Auguſte étoit trop jeune & Lépide devenu trop peu puiſſant, pour être les Promoteurs d'une pareille entrepriſe.

Durant ces ſanglantes révolutions, Octavie ne demeuroit pas oiſive; plus d'une fois on vint implorer ſa compaſſion & ſon crédit (*a*). La femme d'un certain Vinius, compris dans la proſcription, après avoir examiné les moyens de le ſauver, l'enferma dans un coffre, & l'ayant fait porter à la maiſon d'un de ſes affranchis, répandit le bruit qu'il étoit mort, enſorte que tout le monde en fut perſuadé. Mais comme cela ne calmoit point aſſez ſes alarmes, & la réduiſoit à des précautions génantes, elle

(*a*) Appien, *Guerres Civiles.*

obſerva le tems qu'un de ſes parens devoit donner des Jeux au peuple, & mettant Octavie dans ſes intérêts, elle la pria inſtamment d'obtenir de ſon frere, qu'il ſe trouvât ſeul des Triumvirs au ſpectacle. Les choſes ainſi diſpoſées, la femme entra ſur le Théatre, ſe jetta aux pieds d'Auguſte, lui déclara ſon artifice, fit apporter le coffre d'où ſon mari ſortit en tremblant; & tandis que tous les deux s'abandonnerent à ſa clémence, Octavie donna des louanges à cette action avec tant de graces & tant d'adreſſe, que ſon frere qui ne lui pouvoit rien refuſer, loin de s'aigrir, applaudit à l'amour ardent de cette femme, & donna la vie au Proſcrit. Octavie n'en demeura pas-là, car elle vanta ſi fort le courage de cet affranchi, qui recevant ce dépôt avoit couru riſque de périr lui-même, qu'elle obligea l'Empereur de le mettre au rang des Chevaliers Romains.

Il parut en mille autres occaſions combien elle avoit de pouvoir ſur l'eſprit d'Auguſte, qui connoiſſoit mieux que perſonne tout ſon mérite, & même en étoit touché plus vivement qu'on ne l'eſt d'ordinaire, par les impreſſions d'une tendreſſe fraternelle.

Lorſque les Triumvirs n'eurent plus de concurrens à craindre, leur domination devint plus paiſible dans le ſein de l'Etat;

mais Octavie ne trouva guéres plus d'agrément à la Cour. Le rang qu'elle y tenoit la mettoit en relation avec des femmes qui ſembloient avoir abjuré toutes les Loix de la Pudeur. Les Auteurs contemporains en font d'étranges deſcriptions, & leur attribuent tous les déréglemens de Rome (*a*). Dans ces tems, diſoient-ils, ſi féconds en vices, la dépravation commença par de fréquentes infidélités dans les mariages (*b*); de cette ſource, elle ſe répandit ſur toutes les familles, & bientôt inonda tout le Peuple & tout le pays (*c*). Les filles d'un âge déja mûr, s'amuſoient encore à des jeux puériles, & prenoient plaiſir à ſe faire enſeigner les danſes laſcives des Ioniens (*d*). Elles y façonnoient leurs attitudes, & en fort peu de tems elles y devenoient ſçavantes; car (*e*) dès la tendre jeuneſſe, elles s'exerçoient en danſant à figurer les mouvemens de la plus molle volupté. Le mariage ne les rendoit pas plus modeſtes; rien

(*a*) Fœcunda culpæ ſæcula, nuptias Primum inquinavêre, & genus & domos. *Horat. Lib. III. Od. VI. v.* 17, 18.

(*b*) Hoc fonte derivata clades In patriam, populumque fluxit. *Hor. Ibid. v.* 19.

(*c*) Motus doceri gaudet Ionicos Matura virgo. *Ibid. v.* 21.

(*d*) Et fingitur artubus, *Ibid. v.* 22.

(*e*) Jam nunc, & inceſtos amores De tenero meditatur ungui. *Ibid. v.* 23, 24.

n'étoit

n'étoit plus licencieux que leurs repas (*a*); elles y donnoient carriere à tous leurs deſirs, & les maris ne s'en formaliſoient point, tant leur politeſſe étoit commode. On avoit beau dire qu'il eſt juſte de ſe venger d'un homme qui nous deshonore (*b*) Galba n'étoit pas de cette opinion : il prie à ſouper chez lui Mécénas, & le voyant s'attendrir auprès de ſa femme, il fait auſſitôt ſemblant de dormir, un autre ſurprend la ſienne en adultere; & loin de punir le complice (*c*), ou par le fouet ou par le fer, comme on faiſoit alors, il l'en (*d*) quitte pour une ſomme à l'eſtimation. Lorſqu'on choiſiſſoit un amant, on n'examinoit point s'il avoit de l'eſprit, de la bonne mine, de la naiſſance, de la valeur, mais s'il étoit riche. Un bon Facteur de (*e*) négoce qui payoit bien étoit préféré. Les hommes trouvoient auſſi dequoi choiſir, car il y avoit trois claſſes de femmes galantes : des Dames de qualité, des Affranchies, & des Courtiſanes. Ceux qui ne craignoient point les périls & les

(*a*) Inter mariti vina quærit adulteros. *Horat. Lib. III. Od. VI. v.* 25, 26.

(*b*) Jure omnes Galba negabat. *Horat. Sat. II.* 46. *Lib. I.*

(*c*) Ille flagellis Ad mortem cæſus Demeteret ferrum. *Ibid. v.* 41, 42, 46.

(*d*) Dedit hic pro corpore nummos, *Ibid. v.* 43.

(*e*) Inſtitor navis,
Dedecorum pretioſus emptor, *L. III. Od. VI.* 30. &c.

difficultés préliminaires, s'attachoient à celles du premier ordre ; quoiqu'il y eût avec elles plus d'alarmes que de plaiſir (*a*). Les autres ſe fixoient à la ſeconde claſſe, parce qu'avec une Affranchie (*b*) le commerce étoit plus sûr : d'autres enfin, parce qu'il étoit plus libre & plus facile (*c*) avec les Courtiſanes, s'en tenoient-là. Dès-lors une Comédienne avoit l'art de faire dépenſer à (*d*) un homme tout ſon bien, de le miner en peu d'années, & de lui enlever ſa réputation avec ſon argent. La Coquetterie avoit ſa prudence & ſa politique. Une femme ſçavoit partager ſes graces ſans mécontenter perſonne (*e*). Villius étoit ſi glorieux d'avoir la fille de Sylla pour maitreſſe, que la ſeule idée de ce nom ſuffiſoit pour l'éblouir ; & charmoit tellement ſa vanité, que quelquefois, en qualité de galant honoraire, il ſe morfondoit à la porte de Fauſta, tandis qu'elle étoit enfermée avec un (*f*) homme de néant.

(*a*) Deſine matronas ſectarier, unde laboris,
Plus haurire mali eſt quàm ex re decerpere fructus. *Hor. Sat. II.* 70, 79. *l.* 1.

(*b*) Tutior at quanto merx eſt in claſſe ſecunda! *Ibid. v.* 47.

(*c*) Parabilem amo venerem facilemque. *Ibid. v.* 119.

(*d*) Qui patrium mimæ donat fundumque laremque,
Fama malum gravius quàm res trahit, *ibid. v.* 56, 59.

(*e*) Villius in Fauſta Sullæ gener hoc, miſer, uno,
Nomine deceptus, *ibid.* 64, 65.

(*f*) Excluſus fore cum Longarenus foret intus, *ibid. v.* 67.

On voit dans ce détail que les uſages de nos jours en fait de galanterie, ne ſont pas tous auſſi modernes qu'on pourroit croire, & qu'en toutes ces pratiques, notre ſiécle n'a pas l'honneur de l'invention.

Voilà les mœurs de la plûpart des Dames Romaines, avec qui la jeune Octavie étoit obligée de vivre. Mais un commerce ſi contagieux, ne donna nulle atteinte à ſa ſageſſe ; elle fut mariée à Marcellus, perſonnage conſulaire & de grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut, l'attacherent encore plus tendrement à un mari qu'on ne pouvoit trop eſtimer. Ils vécurent enſemble avec tous les agrémens d'une étroite union : mais dans le tems qu'elle étoit groſſe pour la troiſiéme fois, la mort vint rompre des nœuds ſi doux. Quoiqu'elle reſſentît vivement cette perte, elle fit taire ſa douleur, avec une ſupériorité de raiſon qui ne la quitta jamais ; car elle ſoutint toujours tous ſes malheurs avec la même dignité, ſans oſtentation & ſans foibleſſe ; beaucoup de grandeur dans ſes ſentimens la rendoit ſimple dans ſes manieres.

S'il eût dépendu d'elle, jamais elle n'auroit renoncé à la vie privée, où ſon état préſent la retint pour quelque tems. Mais rien ne fait mieux connoître combien les intérêts publics avoient de pouvoir ſur ſon eſprit que

ce qui lui arriva, lorſqu'étant la plus affligée de la Mort de Marcellus, elle ſe réſolut d'épouſer Antoine. Il faut rappeller quelques événemens pour donner plus d'éclat à ſa conduite.

Après que l'alliance des Triumvirs fut rompue, & que (*a*) Lepide, l'homme du mérite le plus frivole, eut été dépouillé d'une autorité qu'il ſoutenoit ſi mal, Auguſte & Antoine ſe trouverent ſeuls à partager le gouvernement des Provinces ; mais ils ſe brouilloient ſouvent enſemble, ſelon la diverſité de leurs intérêts, & les différens deſſeins de leur ambition. Ces diviſions cauſoient dans le ſein de la République des guerres civiles, qui troubloient la tranquillité commune, & fatiguoient les Troupes auſſi-bien que les Citoyens. Cependant Auguſte n'avoit eu juſques-là que de l'éloignement pour une réconciliation, parce que Fulvie, femme d'Antoine, lui paroiſſoit un obſtacle au ſuccès de tout accommodement. Quand il apprit qu'elle étoit morte, il y fut mieux diſpoſé.

L'eſprit inquiet de cette femme audacieuſe fut l'occaſion d'une infinité de troubles dans l'Empire ; & ſon caractere fait un contraſte trop curieux avec celui d'Octavie, pour n'en point rapporter quelque choſe :

(*a*) Vir omnium vaniſſimus. *Velleius*, *Lib. c.* 80.

d'autant plus qu'elles eurent toutes deux le même rang & le même époux. Mais l'une ſe ſervit de ſon autorité pour entretenir la guerre, l'autre pour rétablir la paix. Ceux qui nous ont dépeint Fulvie, n'ont pas prétendu faire ſon éloge, quand ils ont dit qu'elle n'avoit rien de ſon ſexe que le corps: ils vouloient marquer le déréglement & l'indignité de ſes mœurs. Son génie étoit toujours occupé de projets militaires & de deſſeins politiques. Durant le peu de tems qu'Antoine fut ſeul maître dans Rome, après la mort de Céſar, elle y avoit rendu toutes choſes venales, & diſtribuoit dans ſa chambre les Royaumes, les Provinces, & les Charges au dernier enchériſſeur. On la voyoit porter l'épée, ſe mettre à la tête des Sénateurs & des Chevaliers de ſon parti; donner l'ordre aux Soldats; les haranguer, & tenir conſeil avec les Commandans. Pendant les agitations du Triumvirat, elle eut quelquefois la hardieſſe de faire ſubir le ſort des Proſcrits à des gens qui ne l'étoient point, uniquement parce qu'elle les haïſſoit; & faiſoit enſuite porter leurs têtes devant Antoine, qui le plus ſouvent ne les connoiſſoit pas. On ſçait de quelle maniere elle traita Cicéron après ſa mort, & comment après avoir mis ſa tête ſur ſes genoux, & craché deſſus, elle lui perça pluſieurs fois

la langue avec une aiguille de ſes cheveux. L'amour doit avoir eu des ſaillies aſſez bizarres dans l'eſprit d'une telle femme. Elle aimoit Antoine éperduement ; mais la paſſion qu'il avoit pour Cléopatre la déſeſpéroit, & les ſombres idées de ſa jalouſie excitoient en elle des accès de colere, qui cauſoient enſuite d'extrêmes violences. De moins illuſtres Rivales & d'un ordre fort inférieur animerent auſſi ſon courroux.

Ayant appris que dans un voyage que fit Antoine en Cappadoce, les agrémens de ſa Courtiſane Glaphyra l'y retenoient, elle fit tout ce qu'elle put pour engager Auguſte à l'en conſoler, & l'en ſollicita de toutes les façons, juſqu'à le menacer de venir l'attaquer avec ſes Troupes, s'il ne ſatisfaiſoit à ce qu'elle ſouhaitoit : mais il aima mieux courir les riſques de ſa haine que de ſes bonnes graces, & la mépriſa ſi parfaitement, que dans ſon Epigramme inſerée parmi celles de Martial, après y avoir expoſée l'alternative ou de contenter Fulvie ou de combattre ; il finit en ordonnant aux Trompettes de ſonner la charge.

Ce mépris fut ſuivi d'un autre ; car il répudia ſa fille, avec ſerment qu'il ne l'avoit point approchée, & qu'il la rendoit dans le même état qu'il l'avoit priſe. Il ne fit pourtant ce divorce, qu'après que Fulvie, outrée

de la premiere inſulte, lui eut déclaré la guerre. Elle ſeule machina contre Auguſte plus d'intrigues & mit en mouvement plus d'entrepriſes que n'en auroient pu ſeulement imaginer tous les Lieutenans Généraux d'Antoine. Ce n'étoit que pour le faire revenir en Italie qu'elle y ſuſcitoit à tout moment de nouveaux déſordres. Tout brave & tout fier qu'il étoit, elle le gouvernoit entierement, & lui avoit fait faire un ſi rude apprentiſſage d'obéiſſance, que lorſque Cléopatre s'engagea dans ſes fers, elle le trouva tout apprivoiſé & tout dreſſé à cet exercice. Après que les Troupes d'Auguſte eurent pris la Ville de Perouſe, où Fulvie s'étoit enfermée avec Lucius, elle s'enfuit à Brindes avec une eſcorte de trois mille chevaux que ſes Préteurs lui donnerent. De Brindes elle paſſa promptement à Athénes, où ſon mari la joignit, elle l'accompagna juſqu'à Sicyone ville du Péloponneſe, & ce fut-là qu'il eut enfin le courage de ſecouer le joug d'une ſi honteuſe domination. Il lui reprocha ſes imprudences & ſes fureurs, l'accuſa d'être la cauſe des mauvais ſuccès de ſes affaires, & en la quittant lui dit tout ce qu'on peut ſe figurer de plus mépriſant & de plus outrageux. Elle en fut ſi pénétrée de dépit, qu'elle en tomba malade, & dévorée par ſes chagrins, elle

mourut ſans être regretée de perſonne, pas même de ſon mari ni de ſes enfans.

Cette mort rendit Auguſte plus facile à écouter des propoſitions de paix : ainſi les Généraux de part & d'autre chercherent tous les expédiens pour la conclure, & repréſenterent aux deux Empereurs que le Sénat & les armées ſe laſſoient également de la guerre, & qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de la terminer. Enfin, après que ces Officiers eurent bien examiné tous les moyens d'y réuſſir, ils crurent que pour former entre les deux rivaux une liaiſon ſincere & conſtante, rien ne convenoit mieux que de marier Octavie avec Antoine. Le genre de vie qu'elle menoit depuis que Marcellus étoit mort, ne la diſpoſoit guéres à s'engager de nouveau ; Auguſte ſe chargea néanmoins de lui envoyer propoſer ce mariage : il comptoit ſur l'amitié qu'elle avoit pour lui, & il ne ſe trompoit pas. Elle conſentit à ce qu'il lui mandoit, & lui ſacrifia dans cette occaſion toutes les douceurs qu'elle goutoit dans ſa retraite. La comparaiſon de l'état qu'il lui falloit quitter avec celui qu'elle alloit prendre, l'affligea ſans doute & ne l'effraya pas moins : car quelle différence ne découvrit-elle pas entre un époux d'un mérite extraordinaire qu'elle avoit perdu depuis ſix mois, & celui qu'on lui

propoſoit. Fut-il jamais un homme moins propre à la dédommager de ſa perte & d'un génie plus contraire au ſien ?

Pour comprendre combien elle ſe détachoit d'elle-même par cette alliance, il n'y a qu'à voir un peu en détail quel homme c'étoit qu'Antoine. Pluſieurs Hiſtoriens l'ont défini. Ceux qui nous en donnent une idée plus avantageuſe diſent qu'il avoit la taille belle, le front large, le nez aquilin, beaucoup de barbe, & ſa force de tempérament exprimée ſur tous les traits de ſon viſage; qu'il étoit d'une agréable figure, plaiſant, cauſtique, ivrogne à l'excès (*a*), plus guerrier que politique, familier avec le Soldat, habile à s'en faire aimer, prodigue de ſes richeſſes pour ſes plaiſirs, mais ardent à s'emparer de celles d'autrui, auſſi prompt à recompenſer qu'à punir, plus porté néanmoins à faire du bien que du mal, auſſi gai quand on le railloit, que quand il railloit les autres, & capable de devenir le maître du Monde, s'il n'eût mieux aimé ſe rendre l'eſclave de Cléopatre que de commander à tout l'Univers. Ces Auteurs qui le ménagent un peu trop, n'ajoutent pas qu'il y avoit un faſte extravagant dans ſes dépenſes, une folle vanité dans ſes diſcours, du caprice dans ſon ambition,

(a) Plutarq. Velleïus.

& de la brutalité dans ſes débauches, qui le faiſoient mépriſer de tous les gens ſages. Lorſqu'il eut répudié ſa ſeconde femme, il fut, quelque tems avant que d'épouſer Fulvie, fortement attaché à une petite Comédienne nommée Cythéride. (*a*) Cicéron lui reproche qu'il la menoit publiquement avec lui dans une litiere ouverte, *inter lictores apertâ lecticâ Mimula portabatur*, & qu'il voyageoit avec elle dans un char traîné par des Lions.

Mais ce qui devoit mettre dans le cœur d'Octavie plus d'oppoſition pour lui, c'étoit ſon affreux dévouement aux volontés de Cléopatre. Cette ſuperbe Reine dont les charmes avoient pu ſubjuguer Céſar, moins dangereuſe encore par ſa beauté que par la ſcience de la faire valoir, n'avoit pas eu beſoin de beaucoup d'effort pour rendre un homme auſſi voluptueux qu'Antoine idolâtre de ſes fantaiſies & de ſes paſſions. Elle ſçut tellement l'éblouir par ſa magnificence & ſes préſens, & ſi bien enchaîner ſa valeur féroce, qu'elle tint tous ſes talens militaires aſſujettis à l'amour.

Octavie prévoyoit bien les ſuites affligeantes d'un pareil engagement, mais ſes réflexions ne l'arrêterent point : ſon amitié pour ſon frere & l'intérêt de la Patrie pré-

(a) *An de Rome* 707.

valurent dans ſon cœur, & la firent même conſentir à ne pas attendre qu'elle fût accouchée (*a*), ni que les dix mois de viduité qu'on devoit paſſer avant un ſecond mariage, fuſſent entierement écoulés : le Sénat l'affranchit de cette Loi, de ſorte que ſix mois après la mort de Marcellus elle fut mariée avec Antoine.

Auguſte & lui ſe rendirent à Rome pour la ſolemnité des noces. Ils y entrerent comme en triomphe au bruit des acclamations & des vœux qui ſe faiſoient entendre de toutes parts. Les Romains (*b*) ennuyés de tant de guerres civiles eſpéroient tout de cette alliance. Ils voyoient dans l'eſprit & dans les yeux de la jeune Octavie tout ce qui peut fixer un cœur, & ne doutoient point que Cléopatre ne fût ſacrifiée aux douceurs d'une paſſion naiſſante, qui ne promettoit que d'heureux progrès. Pluſieurs jours ſe paſſerent en divertiſſemens publics. On n'épargna rien pour réjouir le Peuple & pour lui faire oublier ſes amertumes paſſées. Octavie parut plus belle que jamais au milieu des jeux & des ſpectacles, ravie de ſe voir la cauſe de tant de réjouiſſances & de tant de fêtes, & de ne pas moins contribuer à la joie d'Auguſte qu'au repos de tout l'Etat. Antoine

(*a*) Dion. l. 48.
(b) *An de Rome* 714.

déclara hautement plus d'une fois que les attraits de Cléopatre devoient céder à ceux d'Octavie, & ſembla l'avouer ſi ſincerement, que les Médiateurs de la paix s'applaudiſſoient déja de leur favorable négociation.

Cette Princeſſe au bout de deux mois accoucha d'un fils qui fut ce jeune Marcellus ſi vanté par les Hiſtoriens, & dont il y a de ſi grandes choſes à dire. L'union conjugale continuoit toujours, & l'éloignement de Cléopatre affoibliſſoit beaucoup ſon pouvoir ſur un homme ſenſible aux objets préſens & qui ſe trouvoit encore récemment en poſſeſſion de la plus belle femme du monde.

Cependant les deux Triumvirs qui ſe voyoient maîtres de toutes les Provinces, en firent un nouveau partage où la portion de Lepide étoit compriſe ; Auguſte eut l'Occident, Antoine eut l'Orient. Mais comme ils apprirent que les Vaiſſeaux du jeune Pompée infeſtoient les Côtes d'Italie, ils partirent tous deux de Rome, & vinrent poſter leur Armée ſur le bord de la Mer, vis-à-vis la Flotte de ce foible ennemi, peu propre à ſoutenir la gloire de ſon pere, avec ſes inclinations baſſes & la (*a*) ruſticité de ſes mœurs. Antoine qui lui étoit re-

(*a*) Studiis rudis, ſermone barbarus, fide patri diſſimillimus. *Vellei. L. II. Cap.* 73.

devable de quelque ſervice, fit acquieſcer Auguſte à un accommodement avec lui, d'autant plus que par ſes courſes qui ruinoient le commerce des Mers, les Peuples n'avoient plus la communication des vivres. On lui donna la Sicile & la Sardaigne : tous trois ſe régalerent l'un après l'autre. Dans le premier repas donné par Pompée ſur les Galeres, on prit des meſures éloignées pour un mariage de ſa fille avec le jeune Marcellus nouvellement né, mais ce projet n'eut pas de ſuite. Antoine dans ces différens repas, fut ſouvent raillé ſur ſon attachement à Cléopatre, & s'en défendit aſſez mal devant Octavie, qui les avoit accompagnés à ce voyage & dont il avoit déja une fille.

Comme Auguſte & lui ſe brouillerent ſur de fort petits prétextes, elle craignit que s'ils demeuroient encore longtems enſemble, il n'arrivât quelque nouveau ſujet de diviſion. Ainſi pour éviter cet inconvénient, elle propoſa le voyage d'Athénes à ſon mari, pour y aller avec lui paſſer l'Hyver : il y conſentit volontiers, & après avoir envoyé Ventidius l'un de ſes Généraux, pour arrêter les entrepriſes de l'Armée des Parthes, il ſe ſépara d'Auguſte avec de grandes démonſtrations d'amitié, lui recommanda les affaires de ſa maiſon, & prit le chemin de la Grece avec Octavie.

Les Athéniens qui ne (*a*) reſpiroient que le plaiſir, virent entrer avec joie dans leur Ville une Cour auſſi brillante que l'étoit alors celle d'Antoine. Ils ſe préparerent à toutes ſortes de divertiſſemens à l'arrivée du plus grand Guerrier des Romains, qui, dans l'appareil d'un nouvel époux, leur amenoit la plus célébre beauté de l'Empire. Ils n'eurent des yeux que pour elle. Accoutumés à diſcerner & à démêler ſi bien le vrai mérite, ils n'admirerent pas ſeulement les graces de ſa perſonne, mais la juſteſſe de ſon eſprit, & la délicateſſe de ſon goût. On lui rendit des honneurs qui reſſentoient un eſpéce de culte; & quelques Auteurs rapportent que les reſpects des Citoyens ne faiſoient qu'exprimer les divers rranſports de leurs cœurs. Athénes fut auſſi pour elle un agréable ſéjour: elle étoit trop familiariſée avec les Muſes, pour ne pas ſe plaire dans un lieu où les Loix, les Sciences & les Arts prirent autrefois leur origine, d'où la Philoſophie, la Valeur & la Politeſſe ſe répandirent chez les autres Peuples, & qui conſervoit encore aſſez de ſon ancienne ſplendeur, pour en faire une Ville d'une réſidence très-délicieuſe. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la maniere dont Antoine ſe conduiſit pendant tout l'Hyver. On ſçait quel

(*a*) Plutarq. Dion. 48.

étoit ſon emportement, & ſa groſſiereté dans les plaiſirs : cependant le commerce d'Octavie, qu'il n'avoit pas encore perdu de vue, lui avoit tellement adouci les mœurs & reformé ſes ſentimens, qu'il vécut dans Athénes comme s'il n'avoit jamais fait profeſſion que de la Sageſſe la plus épurée. Il marchoit dans les rues en ſimple Citoyen, habillé comme les gens du pays, ſans faire porter devant lui le moindre ſigne de commandement, avec deux amis & deux valets. Il ſe trouvoit aux Aſſemblées des Philoſophes ; prenoit plaiſir à leurs Diſputes ; mangeoit avec les Grecs ; célébroit leurs Fêtes à leur mode, ayant toujours à ſes côtés Octavie, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de voir, & dont toutes les volontés régloient les ſiennes.

Mais les choſes changerent de face, dès que l'Hyver fut paſſé : ſes Officiers Généraux, dont il n'avoit fait que lire les Lettres en courant, eurent avec lui de longues Conférences ; il prit les airs d'un Empereur, & fit beaucoup de préparatifs de guerre qui ſurprirent les Athéniens : il n'entra néanmoins que tard en campagne, & trouva que ſes Lieutenans avoient ſi bien conduit toutes choſes, que les Parthes qu'il croyoit aller attaquer, avoient déja perdu deux Batailles par la vigilance & l'habileté de Ventidius.

Cela lui donna lieu de faire un peu plus d'attention à ce qu'on lui vint dire des Expéditions d'Auguſte, dont les moindres démarches lui faiſoient ombrage. Il prit donc la réſolution de repaſſer en Occident; & s'embarquant avec Octavie, il ſe mit en mer avec une Armée de trois cens Voiles. Auguſte ayant appris qu'il venoit à lui dans un équipage d'ennemi, lui fit fermer l'entrée du Port de Brindes; de ſorte qu'il fut obligé d'aller relâcher à Tarente. Quand il vit que les paſſages lui étoient refuſés il entra dans une extrême colere. Auguſte d'une autre part, ſe plaignoit que lorſque le jeune Pompée avoit rompu les conventions de la paix, Antoine ne lui avoit donné aucun ſecours.

Cette diviſion nouvelle affligea fort Octavie: elle pria ſon mari d'agréer qu'elle allât trouver Auguſte, pour négocier leur accommodement; elle étoit groſſe pour la ſeconde fois & ne laiſſa pas de partir. Elle (a) rencontra ſur ſa route Auguſte qui s'avançoit avec ſon Armée: d'abord elle eut un entretien ſecret avec Mécénas & Agrippa, que le Prince menoit avec lui: elle leur parla de la maniere la plus touchante, pour les engager à déterminer Auguſte à s'accommoder: elle leur expoſa combien elle ſeroit à

(a) *Appien l. 5. Guerres Civiles. Plutarq.*

plaindre,

plaindre, ſi l'on en venoit aux mains, de quelque côté que ſe déclarât la victoire. Car enfin, leur dit-elle, je ne puis manquer de devenir la plus malheureuſe du monde, ou comme femme d'Antoine, ou comme ſœur d'Auguſte : ces deux Titres m'élevent au premier rang de l'Empire Romain : mais ſi la guerre ſe recommence, de quelque façon qu'en décide le ſort, je me verrai réduite à la néceſſité de pleurer les malheurs d'un frere ou ceux d'un époux.

Ces deux Miniſtres entrerent dans les raiſons d'Octavie, & lui dirent (*a*) qu'elles feroient plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'Auguſte, quand il les ſçauroit d'elle immédiatement, que s'il les apprenoit par leur entremiſe. Cela ne manqua pas d'arriver : le Prince eut beau lui alléguer tous les ſujets de mécontentement qu'Antoine lui donnoit : les vues de ſa politique le déterminerent à vouloir la guerre, mais il ne put tenir contre une éloquence à qui ſa tendreſſe ouvroit toutes les avenues de ſon cœur. Il renvoya Octavie très-ſatisfaite de ſa Négociation, & lui promit qu'il ſe rendroit à Tarente inceſſamment pour y voir Antoine. (*b*) Elle ſe hâta d'y revenir pour le diſpoſer à cette entrevue ; & par la maniere dont elle ſe fit,

(a) *Plutarq.*
(b) *Ans de Rome* 717.

on vit bien qu'une telle Médiatrice en conduiſoit le Cérémonial. Auguſte continua ſa marche avec toutes ſes Troupes ; dès qu'on l'apperçut à certaine diſtance aſſez éloignée, Antoine quittant la rade ſe détacha ſeul dans un Eſquif pour aller au-devant de lui. (*a*) Charmé de ce procedé plein de confiance, Auguſte ne manqua pas d'en faire autant ; les deux Armées immobiles & ſurpriſes furent témoins de leurs embraſſemens au milieu de la Mer, tout retentiſſoit de cris de joie & des louanges d'Octavie, qui ſçavoit d'un air ſi noble réconcilier des Héros. Ils diſputerent poliment enſemble pour déterminer où ils deſcendroient, l'un voulant aborder du côté de l'autre : Il fallut enfin laiſſer faire Auguſte, ſous prétexte qu'il ſouhaitoit voir ſa ſœur à Tarente. Il fut ſi content d'y être, qu'il paſſa la nuit chez Antoine ſans guet & ſans gardes. Antoine en uſa de même le lendemain : Octavie l'obligea de donner le premier une fête magnifique à ſon frere, qui ſe fit un plaiſir de la lui rendre encore plus belle : elle les engagea de plus l'un & l'autre à ſe faire des préſens conſidérables : elle fit qu'Antoine eut d'Auguſte deux Légions pour l'aider dans ſa guerre contre les Parthes ; & qu'Auguſte pour aller attaquer le jeune Pompée,

(*a*) Ibid. *Plutarq.*

eut d'Antoine cent des Galeres qu'il avoit amenées à Tarente. Après les proteſtations d'une amitié toujours fidéle, les deux Empereurs ſe ſéparerent : Antoine prit le chemin de l'Aſie ; Auguſte tourna vers la Sicile, & laiſſa pour la garde d'Octavie mille hommes de guerre, tels que ſon mari les voulut choiſir pour eſcorter cette Princeſſe juſqu'à Rome, où elle alla s'occuper à l'éducation de ſes enfans. Ce fut-là le terme de ſes beaux jours, elle n'en eut plus dans la ſuite que de triſtes & de malheureux.

Du moment qu'Antoine ceſſa de la voir, il ne conſulta plus que ſes propres idées, & ſa paſſion pour Cléopatre ſe réveilla plus vive que jamais. A peine entra-t-il en Syrie qu'elle le ſçut, & l'y vint trouver, armée de tous ſes appas & de tous les preſtiges d'un Art de plaire qu'elle faiſoit jouer à ſon gré. C'en étoit trop pour Antoine qui ſuccomboit à beaucoup moins. Un de ſes regards impoſteurs, un ſeul accent de ſa voix gracieuſe auroit ſuffi pour l'abattre à ſes pieds, & le replonger dans ſa dépendance ; mais elle crut n'avoir rien de trop, car il s'agiſſoit, non comme à leur premiere entrevue, d'en faire un amant, mais d'en faire un infidéle. L'ouvrage ne lui coûta guéres ; il devint plus épris & plus eſclave qu'auparavant ; & pour donner à cette Reine un

plus éclatant témoignage de ſon amour, il lui abandonna pluſieurs Provinces qu'il réunit à ſon Royaume.

Lorſque les Sénateurs apprirent ce qu'Antoine venoit de faire, ils en conçurent une extrême indignation, & le regarderent comme le plus leger, & le plus étourdi de tous les hommes. On trouva fort mauvais qu'il osât ainſi diſpoſer de tous les domaines de l'Etat. Auguſte ne le conſidéra plus que comme l'ennemi de Rome & de ſa Maiſon, & ſouffrit très-impatiemment l'outrage qu'il faiſoit à ſa ſœur, qui méritoit ſans doute une deſtinée bien différente. Octavie n'en parut nullement émue : elle ne le juſtifia pas, à la vérité, d'avoir aliéné les Provinces de l'Empire, mais parla toujours de ſon aſſerviſſement à Cléopatre, comme d'une foibleſſe excuſable dans un homme auſſi ſuſceptible que lui des plus petites impreſſions de l'amour.

Quoique la ſaiſon de ſe mettre en campagne avançât fort, Antoine eut bien de la peine à s'arracher d'un objet qui lui tenoit lieu de toutes choſes. Ses plaiſirs l'emporterent toujours ſur ſes affaires : cependant après que la Reine fut repaſſée en Egypte, il alla ſe mettre à la tête de ſa formidable Armée, mais il ſçut très-mal profiter de ſes avantages contre les Parthes. L'envie de re-

prendre la route d'Alexandrie, & d'aller y paſſer l'Hyver, lui fit faire cent ſortes d'attaques mal-à-propos, & l'engagea dans des expéditions précipitées : comme il ſongeoit plus aux moyens de s'en retourner promptement qu'à vaincre ſes ennemis, toutes ſes troupes périrent ou de faim, ou de froid, ou de maladie, ou dans des eſcarmouches téméraires ; & il auroit péri lui-même ſans l'avertiſſement d'un transfuge. Après avoir congédié les débris de ſon Armée, il tourna vers la Syrie : Cléopatre vint encore l'y joindre, dans un lieu près de Beryte, & lui apporta dequoi réquiper un peu ſes Soldats, qui ſe trouvoient en aſſez mauvais ordre, fort découragés & fort fatigués. Il leur fit diſtribuer quelque argent ; & pour en faire honneur à Cléopatre, il dit publiquement qu'il l'avoit emprunté d'elle.

Les Romains ne pouvoient plus le ſouffrir (*a*), & de jour en jour ils aigriſſoient Auguſte, qui n'étoit déja que trop réſolu de venger la Cauſe commune. La ſeule Octavie veilloit encore à ſes intérêts, ſans que ſes infidélités, ni ſes imprudences empêchaſſent qu'elle ne pouſſât ſon attachement à ſa perſonne au-delà de tous les devoirs. Ayant ſçu que cette année, ſa campagne contre les Parthes n'avoit pas été fort heureuſe,

(a) *Plutarque.*

elle conjura ſon frere de permettre qu'elle l'allât trouver pour lui porter différentes proviſions nouvelles; Auguſte y conſentit, quoiqu'il prévît bien le peu de ſuccès qu'auroit ſon voyage; & même ſans lui en rien faire paroître, il eſpéra que la maniere mépriſante dont elle ſeroit traitée, lui fourniroit une occaſion de ne plus ménager Antoine & de lui déclarer la guerre.

Octavie ne manqua pas de faire pluſieurs réflexions qui l'auroient dû détourner de ſon entrepriſe, mais elle ne s'y arrêta pas. Ainſi ſans être alarmée d'aller expoſer ſa gloire en concurrence avec une Reine habile à retenir ſes conquêtes, ſans compter pour rien de longues & fatiguantes courſes pour un indigne époux, dont elle ne recevoit que des ingratitudes & des outrages; elle s'abandonne aux incertitudes de l'événement, & n'héſite point à ſe mettre en mer; pluſieurs Vaiſſeaux chargés de richeſſes, de rafraîchiſſemens & d'équipages voguent avec elle; la deſtination de tous ces ſecours les lui rend précieux: mais dans le tems que l'idée de les étaler devant Antoine amuſe le plus agréablement ſon eſprit, elle en reçoit un Exprès (*a*), qui lui vient dire de ne pas avancer au-delà d'Athénes, & d'y ſéjourner pour l'y attendre. On peut aiſément

(a) *Plutarque.*

juger s'il lui fut ſenſible de recevoir une pareille défenſe, expédiée peut-être ſous les yeux de Cléopatre, & pour ſatisfaire à ſa jalouſie. Cette nouvelle lui fut annoncée en préſence de pluſieurs perſonnes qui ne la virent pas plus déconcertée qu'à ſon ordinaire; elle impoſa ſilence à des reſſentimens fondés ſur de ſi juſtes raiſons, & fut admirée par les Spectateurs de ſa modération & de ſa conſtance. La réponſe qu'elle fit à ſon mari ne fut pas moins ſurprenante: ſans lui rien donner à connoître de ce qu'elle penſoit d'un mépris ſi public & ſi marqué, elle lui manda ſimplement qu'elle le prioit de lui faire ſçavoir où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle lui apportoit, qui conſiſtoit en beaucoup d'habillemens & de chevaux pour des gens de guerre, en divers préſens pour diſtribuer à ſes Officiers & donner à ſes amis, en une groſſe ſomme d'argent, & en deux mille hommes de Troupes bien choiſies, bien armées, & auſſi-bien équipées que les Cohortes Prétoriennes.

L'Officier d'Antoine, en lui rapportant la réponſe d'Octavie, ne put s'empêcher de donner de grands éloges à la nobleſſe de ſes ſentimens; & ce récit ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur lui: Cléopatre étoit trop pénétrante, pour ne pas voir qu'une

femme d'un mérite ſi ſupérieur, lui enleveroit enfin par ſes procédés, par ſes attraits, par ſa réputation même, & par ſon crédit, auprès d'Auguſte, un amant ſi capable de flater ſon orgueil & de ſervir ſes autres paſſions; elle avoit fait agir de puiſſans reſſorts pour l'attirer, elle en fit agir d'autres pour le retenir. Comme elle vit qu'il s'ébranloit, & que ſa conſtance menaçoit ruine, elle ne fit pour l'arrêter, que donner un nouveau tour à ſes artifices. Juſqu'alors, elle n'avoit employé que l'éclat & la magnificence, que les graces & la parure, de l'enjouement & de la belle humeur: mais du jour au lendemain elle devint pâle, abattue, languiſſante, parut dégoutée des grands plaiſirs, & ne mangea preſque plus pour amaigrir. Lorſqu'il la venoit voir, elle fixoit tendrement ſes yeux ſur lui, gardoit un morne ſilence, interrompu ſeulement par quelques paroles échapées, fondoit en pleurs quand il la quittoit, & ſembloit livrée aux ennuis. Antoine ne la trouva jamais plus belle que ſous ce ſombre appareil, & n'épargnoit rien pour ranimer la vivacité de ſes agrémens; mais tout augmentoit ſa mélancolie. Voyez, lui diſoit-elle, comme je vous ſacrifie ma gloire: vous me jurez que vous m'aimez, & cependant à moi qui ſuis Reine de tant de Provinces, on me donne en tous lieux

pour

pour l'amour de vous, un nom qui me deshonore, tandis qu'Octavie que vous n'aimez pas, dites-vous, & que vous n'avez épouſée que par des raiſons d'Etat, eſt par-tout appellée votre femme. Ce manege de langueur eut ſon effet : Antoine oublia qu'Octavie l'attendoit dans Athénes : il ne ſongea plus s'il y avoit encore au monde des Parthes à combattre, il remit la guerre à l'année ſuivante ; & dans la crainte que Cléopatre ne tombat malade & ne mourut, il repaſſa en Egypte avec elle.

Octavie l'attendoit toujours dans Athénes, où elle n'en apprenoit rien que de fort déſagréable & de très-injurieux. Une autre qu'elle s'en ſeroit bientôt conſolée par une vengeance proportionnée à l'outrage : mais ce reméde n'étoit pas de ſon goût ; perſonne n'eut même la hardieſſe de lui propoſer de s'en ſervir : on ne reſpectoit pas ſeulement en elle une Impératrice d'Orient, mais une ame élevée au-deſſus des moindres foibleſſes. Il eſt rare d'avoir un cœur qui réſiſte à tout comme le ſien, & qui ne ſoit pas moins en garde contre les atteintes d'une paſſion flateuſe, que contre les ſoulevemens de la colere ou de la haine : tantôt on lui annonçoit les diverſes infidélités d'un Epoux, tantôt le triomphe inſolent d'une rivale ; & loin de ſuccomber à ces attaques, elle trou-

voit dans ſon courage & dans ſes autres vertus des reſſources toujours nouvelles. Pluſieurs Princes étrangers qui paſſoient dans Athénes les plus belles années de leur jeuneſſe, ſentirent le pouvoir de ſes yeux, & quelques-uns d'eux, à ce qu'on prétend, n'étoient pas indignes qu'elle y fît un peu d'attention; mais ces tendres ſoins, rendus ſous les voiles d'un profond ſilence, y demeurerent toujours ignorés, ſans qu'elle parût les y appercevoir. De l'humeur dont elle étoit, ſi elle ſe fût laiſſé ſurprendre à quelques ſentimens imprévus, elle n'en ſeroit devenue que plus malheureuſe; car elle n'auroit point pris d'autre parti que de les combattre. Ainſi deja toute occupée à ſurmonter tant de facheux événemens du dehors, il lui eût fallu travailler encore à écarter des traits plus doux & plus dangereux au dedans.

Antoine continuoit ſa route vers Alexandrie, eſcorté d'un petit Corps de Troupes, mais d'une maniere bien honteuſe aux Légions Romaines, accoutumées à marcher en vrais guerriers, & dans l'équipage de la plus ſévere diſcipline: car pour ſe conformer au goût de ſa Cléopatre, au lieu que les Soldats auroient dû n'être chargés que de leurs armes & de leur bagage, comme à l'ordinaire, on les voyoit embarraſſés d'un

attirail de ſenſualité. (*a*) Le croirez-vous, races futures, s'écrie le Poëte dans ſon indignation ? Un Romain porte les armes ſous le commandement d'une femme qui le mépriſe ; il eſt aſſez lâche pour obéir à des Eunuques flétris & ridés : & à la face du Soleil, on voit porter au milieu de nos étendards, d'infames pavillons, pour ſe ſouſtraire pendant la nuit aux inſultes de quelques mouches. Antoine voulut triompher comme s'il eût été dans Rome, & que ſa campagne lui eût acquis beaucoup de gloire : car il (*b*) ſe croyoit vainqueur, parce que ſa fuite lui avoit ſauvé la vie. Son amour & ſes autres illuſions croiſſant toujours par l'excès de ſa licence (*c*) & de ſes richeſſes, il ſe fit appeller le nouveau Bacchus, prit un collier de lierre, une couronne d'or, un thyrſe à la main,

(*a*) Romanus (eheu poſteri negabitis)
Emancipatus fœminæ,
Fert vallum, & arma miles & ſpadonibus
Servire rugoſis poteſt,
Interque ſigna, turpe, militaria
Sol aſpicit conopeum.
Hor. L. V. Od. IX. 11. & ſeqq.

(b) Hanc tamen fugam ſuam, quia vivus exierat, victoriam vocabat. *Velleius Lib. II. C. 82.*

(*c*) Creſcente deinde & amoris in Cleopatram incendio, & vitiorum, quæ ſemper facultatibus, licentiâ & aſſentationibus aluntur, magnitudine, bellum patriæ inferre conſtituit ; cum ante, novum ſe Liberum Patrem appellari juſſiſſet, cum redimitus hederis, coronâque velatus aureâ & thyrſum tenens, cothurniſque ſuccinctus, curru, velut Liber Pater, veſtus eſſet Alexandriæ.
Velleius ibid.

des brodequins, & entra de la ſorte ſur un char dans Alexandrie, faiſant marcher à ſa ſuite le Roi d'Arménie, priſonnier & enchainé, pour donner plus de luſtre à ſon triomphe en la préſence de Cléopatre.

Octavie après avoir ſçu tout ce détail, fut parfaitement perſuadée combien ſon mari la mépriſoit, & revint auſſitôt à Rome où ſon frere lui ordonna de quitter la maiſon d'Antoine & de loger ſeule chez elle en Princeſſe de ſon rang, mais elle ne le voulut point. (a) Elle le pria même de n'avoir aucun égard à la maniere dont on la traitoit, & de n'en pas faire un nouveau ſujet de guerre civile, diſant qu'il ſeroit honteux aux Romains que par amitié pour une femme & par amour pour une autre, les deux Empereurs vinſſent à ſe brouiller. Elle continua ſa vigilance ſur ſes enfans, & même ſur ceux de Fulvie, comme s'ils euſſent été les ſiens. Lorſqu'il arrivoit des Officiers de la part d'Antoine pour demander quelques Emplois au Sénat, elle les recevoit obligeamment, elle ſollicitoit leurs affaires comme ſi elle y eût été perſonnellement intereſſée, & s'empreſſoit pour eux auprès d'Auguſte juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu ce qu'ils ſouhaitoient ; mais plus elle en uſoit généreuſement avec un homme ſi dé-

(a) *Plutarque.*

crié, plus les honnêtes gens le déteſtoient.

Il fit mille extravagances pour Cléopatre dans Alexandrie, il la déclara Reine de pluſieurs Royaumes, & joignit à tous les titres imaginaires qu'il lui donna, des cérémonies bizarres & ſuperſtitieuſes qui ne témoignoient que trop tous les égaremens de ſa paſſion.

Auguſte fit rapport (*a*) au Sénat de cette conduite pitoyable, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le plus irriter les eſprits. Antoine envoya de ſon côté faire ſes plaintes contre Auguſte, & ſe rendit à Ephèſe avec Cléopatre pour donner le tems à ſes troupes de s'aſſembler. Cette Reine contribua de toutes les manieres, & par ſon argent & par ſes vaiſſeaux à rendre les forces d'Antoine capables de s'oppoſer aux entrepriſes des Romains. Cependant il auroit bien ſouhaité, pour être plus libre dans les mouvemens d'une guerre de cette importance & s'abandonner tout entier aux fonctions de Général, qu'elle fût retournée en Egypte y attendre le ſuccès de la bataille, mais elle ne voulut jamais conſentir à tout ce qu'il lui repréſenta pour s'y réſoudre, & craignoit trop qu'aux approches d'Auguſte le ſouvenir & les droits d'Octavie ne lui enlevaſſent ſon amant : ainſi tous deux firent

(a) *Plutarque.*

voile vers Samos pour y prendre part aux divertiſſemens de cette iſle voluptueuſe, pendant que leurs Armées ſur terre & ſur mer acheveroient de ſe former.

Cette Ville qui n'eſt aujourd'hui qu'un Bourg aſſez obſcur, étoit autrefois un charmant ſéjour, & ſans doute ils ne pouvoient choiſir un lieu plus propre aux amuſemens qu'ils cherchoient. Samos étoit le centre des plaiſirs; tout y reſpiroit la molle oiſiveté; les richeſſes (*a*) de la Nature y refleuriſſoient deux fois chaque année; les figues & les raiſins, les fruits & les roſes y renaiſſoient preſqu'auſſitôt qu'on les cueilloit, les voies publiques & les rues étoient ombragées de ces Saules de l'Ombrie auſſi agréables par leurs feuillages que par leur verdure; tous les jours s'y paſſoient en galantes fêtes; les Inſulaires alloient enſemble au Temple (*b*) de Junon en habillemens pompeux, ayant par-deſſous des tuniques blanches comme la neige & trainantes juſqu'à terre, leurs cheveux (*c*) ajuſtés & négligemment épars ſur les épaules, noués avec

(*a*) In ea Inſula bis anno ficos, uvas, mala, roſas, naſci narrat Auctor Samicus. *Athenæus.*

Samos amœnâ ſalice frequens.

(*b*) Samos Junonis Templo inclyta.

(*c*) Ut pexi fuerunt, contendebant in Junonis Templum illi ſpecioſis veſtibus amicti, terræque late niveis tunicis ſolum radebant, comæ cincinni inſidebant crinibus, quos vittis aureis nexos, ventus quatiebat,

des treſſes d'or, & voltigeant au gré des zéphyrs; couronnés (*a*) de feuilles de Saules, parés de tous les ornemens les mieux aſſortis à leur molleſſe; & cette marche ſolemnelle (*b*) étoit fermée par une Milice revêtue de boucliers reſplendiſſans. Il ſeroit difficile d'exprimer quel étoit dans cette Iſle l'excès (*c*) du luxe & le déréglement des femmes. Plutarque dit qu'il y avoit un lieu qu'on appelloit les (*d*) Jardins de Samos, où ces Peuples s'alloient abandonner à tous les genres de plaiſirs que pouvoit imaginer l'obſcénité la plus outrée. Antoine & Cléopatre étoient là dans leur élément. Les Inſulaires ravis de les voir applaudir à leurs Jeux & même enchérir ſur leurs débauches, auroient ſouhaité qu'ils ne les quittaſſent jamais, & méditoient tous les jours de nouveaux moyens de les retenir. Les Rois & les Peuples des environs, comme tributaires de l'Empire, envoyoient pour les uſages de la guerre prochaine & pour contribuer à les divertir tout ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus rare. Antoine ne recevoit pas ſeulement toute ſorte de ſecours & de munitions: mais tout ce qu'il y avoit de plus habile

(*a*) Foliis ſalicum coronabant ſe.
(*b*) Pompam claudebant ſcutati bellatores.
(*c*) Samios pluſquam credibile eſt luxu corruptos.
(*d*) Samiorum flores.

en Comédiens, en Muſiciens & en Danſeurs, venoient s'offrir à ſes deſirs ; ainſi pendant que par toute la Terre on gémiſſoit à la vue des préparatifs d'une guerre ſanglante, on ne parloit dans Samos que de chanſons, que d'inſtrumens, & de Théatres, & l'on diſoit hautement, que feront-ils après la victoire, puiſqu'ils en font tant avant le combat ?

Toutes ces nouvelles venoient à Rome, où l'on ſe diſpoſoit vigoureuſement à marcher contre Antoine qui crut auſſi devoir avancer, & vint avec Cléopatre juſqu'à Athénes. Tout y retentiſſoit encore des louanges d'Octavie, qui dans les conjonctures affligeantes de ſon dernier voyage, où ſes ſentimens héroïques eurent tant d'occaſions de paroître, ne les avoit pas moins charmés que dans le premier ſéjour qu'elle y fit avec Antoine. Cléopatre vivement piquée de tout ce qu'elle entendoit dire de cette Princeſſe, crut qu'à force de préſens elle s'attireroit les mêmes honneurs qu'Octavie avoit reçus ; elle n'épargna rien pour gagner les Athéniens, qui naturellement tendres & ſenſibles aux bienfaits, ne manquerent pas de lui prodiguer des hommages où les cœurs n'avoient pas beaucoup de part, mais qui ne laiſſoient pas de contenter une ame vaine & impérieuſe. Antoine qui

donnoit pour elle dans toutes les chimeres d'une folle adoration, vint à la tête de pluſieurs Citoyens députés la reconnoitre pour Souveraine de l'Univers, & lui ayant juré mille fois qu'il ne ſe reconcilieroit jamais avec Octavie, il déclara qu'il ne la regardoit plus comme ſa femme. On (*a*) croit que dans une partie de débauche cette Reine exigea de lui tous ces témoignages de ſon amour : du moins ce fut après de ſi belles proteſtations qu'il envoya des ordres à Rome pour chaſſer Octavie de ſa maiſon. Elle en ſortit toute baignée de larmes, non qu'elle déplorât ſa deſtinée par rapport à la maniere dont on traitoit ſa perſonne, mais parce qu'elle ſe voyoit une des principales cauſes de la guerre ; car les Romains s'armoient pour la venger avec autant d'ardeur que pour les intérêts de la République, & ne pouvoient comprendre qu'une Princeſſe plus jeune & plus belle que Cléopatre, au jugement de tout le monde, pût être mépriſée d'Antoine juſqu'à cet excès. Octavie prit avec elle ſes enfans & ceux de Fulvie, à la réſerve de l'aîné qui étoit avec ſon pere, & dans la plus cruelle amertume, attendit la ſuite des grands événemens qui ſe

(*a*) Hæc mulier Ægyptia ab ebrio Imperatore præmium libidinum Romanum Imperium petit. *Florus*, *l.* 4. *c.* 11.

préparoient pour changer d'une maniere ou d'une autre toute la face de l'Empire.

Il eſt certain qu'elle ſe trouvoit dans une ſituation bien violente, & qu'elle ne ſçavoit comment concilier tous ſes ſentimens. Quand les devoirs n'ont que des paſſions à combattre, la raiſon n'a que des ennemis à vaincre; mais quand ils ſe combattent les uns les autres, elle ne ſçait auquel donner la victoire, parce qu'elle veut ſatisfaire à tout. Le fond du caractere d'un Romain c'étoit l'amour de la Patrie, Octavie étoit Romaine plus que tout le Sénat enſemble, & juſqu'à s'être rendue la victime de la paix par ſon mariage avec Antoine. Depuis qu'elle l'eut épouſé, ſoutenir les intérêts de ſon honneur & de ſa fortune, lui parut une obligation indiſpenſable, & en même-tems incompatible avec ſon dévouement à la Nation.

Dans ces conjonctures embarraſſantes, elle ne voulut agir ni pour un parti ni pour l'autre; mais à la vue des maux dont elle voyoit qu'Antoine étoit menacé par les projets que l'Etat formoit contre lui, elle raſſembla le peu d'amis qu'il pouvoit encore avoir à Rome, afin de voir avec eux ce qu'il y auroit à faire de plus prudent. Il fut réſolu que l'un des plus habiles d'entr'eux iroit le trouver à Athénes, pour lui repréſenter à

combien de périls il s'expoſoit, qu'il n'y alloit pas moins pour lui que de l'Empire & de ſa vie, & que s'il vouloit abandonner Cléopatre & concourir avec Auguſte à la gloire commune des Romains, on obtiendroit de cet Empereur qu'il ſeroit conſervé maître de l'Aſie & de tout l'Orient.

Octavie auroit pu s'épargner tant d'agitations pour un homme ſi peu digne de ſes inquiétudes. Nul ſentiment de tendreſſe n'intéreſſoit ſon cœur aux amours d'Antoine qu'elle n'avoit épouſé que par des convenances de politique; ainſi tous les mouvemens qu'elle ſe donnoit pour le rétabliſſement de ſa réputation & de ſes affaires, n'étoient fondés que ſur ſa délicateſſe, qui lui perſuadoit que le devoir lie inviolablement une femme à la deſtinée de ſon mari. C'eſt une choſe aſſez remarquable que cette députation ſe fit à la ſollicitation d'Octavie, peu de tems après qu'Antoine l'eut fait chaſſer de la maiſon qu'il avoit à Rome; l'Officier s'acquitta de ſa commiſſion avec courage & avec ſageſſe. Comme il ne lui fut permis de voir Antoine qu'en préſence de Cléopatre, il expoſa devant elle hardiment tout ce qu'il avoit à dire. Cette Reine alarmée d'une telle Ambaſſade, reconnut dans les propoſitions le caractere & les deſſeins d'Octavie, & elle employa tout ce

qu'il y avoit dans Athénes de gens accrédités pour perſuader à ſon amant que toute cette négociation n'étoit qu'un piége qu'on lui tendoit ; de ſorte qu'on renvoya l'Officier, qui fut même fort heureux de ne pas différer ſon départ, & d'éviter le ſort funeſte que lui préparoit Cléopatre.

Les Spectacles & les Jeux qui continuoient de les amuſer dans Athénes, laiſſerent le tems à l'Armée d'Auguſte de ſe groſſir & de s'avancer. Avant que d'entrer en campagne, il fit donner par le Sénat un Décret qui déclaroit la guerre à Cléopatre, comme ayant uſurpé pluſieurs Provinces, & qui dépouilloit Antoine de ſon autorité pour s'en être demis entre les mains de cette Reine ; enſuite il partit avec Agrippa pour aller combattre les ennemis de la République, & ſur-tout d'Octavie, qui étoit à ſon égard le principal objet de la guerre : ce fut dans le cœur de cette Princeſſe que ſe donnerent les premiers aſſauts. Auguſte la laiſſoit dans Rome agitée confuſément par ſes craintes & par ſes deſirs, livrée à des mouvemens oppoſés, auſſi juſtes les uns que les autres, mais n'en pouvant préférer un ſeul qu'elle ne commit pluſieurs injuſtices ; car faire des vœux pour Antoine, comme ſon devoir ſembloit l'exiger, c'étoit être indifférente à ſon propre honneur, ingrate à l'amitié

de ſon frere, infidéle à ſa Patrie; d'ailleurs ſacrifier aux intérêts du ſang ou de la grandeur Romaine ceux d'un époux, cela ne lui paroiſſoit pas un moindre crime. Elle ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, ni comment faire choix entre ſes divers ſentimens, ni ſur lequel s'appuyer. Ainſi toute ſa détermination fut d'attendre ce que le ſort en décideroit, & juſques-là ſon ame eut aſſez de force pour ſe ſoutenir toute ſeule & pour demeurer comme ſuſpendue ſans ſe repoſer ſur rien.

Quelques Officiers de l'Armée d'Antoine qui lui conſeillerent prudemment de renvoyer la Reine en Egypte, ne furent pas ſeulement écoutés; on lui dit encore qu'il lui ſeroit plus avantageux d'engager le combat ſur Terre, mais pour ſuivre les idées de Cléopatre, il voulut que ce fût ſur Mer, quoiqu'Auguſte eût une Armée Navale beaucoup mieux équipée que la ſienne. Cette Reine (*a*) enivrée de ſa fortune menaçoit d'une ruine entiere le Capitole & l'Empire.

Les Troupes des Romains avoient fait tant de diligence qu'elles furent en Epire, & ſe trouverent devant Actium beaucoup plutôt que celles d'Antoine. (*b*).

(*a*) ..... Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat. *Hor. Od. XXXI. 6. lib. I.*

(*b*) *An de Rome* 713.

Lorſque les deux Armées furent en préſence, elles couvrirent les eaux de tant de Bâtimens énormes, (*a*) qu'on eût dit que les Cyclades & toutes les Iſles de l'Archipel ſe fuſſent détachées pour venir flotter dans cette Mer. C'étoit comme autant de groſſes Montagnes prêtes à ſe heurter les unes les autres. Les Navires avoient leurs pouppes garnies de tours, d'où les Soldats faiſoient voler les fléches & les étoupes enflammées dans les Vaiſſeaux ennemis. On ſçait le détail de cette Bataille. L'Eſcadre des Galéres de Cléopatre formoit une derniere diviſion derriere les Vaiſſeaux combattans. Incertaine & craintive ſur les ſuites de cet événement déciſif, & ſans attendre que la victoire ſe déclarât pour Auguſte, elle prit le chemin de l'Egypte & fit voile avec tant de vîteſſe qu'il ſembloit que ſa frayeur commandoit (*b*) aux vents. Antoine qui la vit voguer, ne balança pas à la ſuivre. Il crut ſans doute qu'il valoit mieux eſcorter cette

(*a*) Alta petunt, pelago credas innare revulſas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos;
Tanta mole viri turritis puppibus inſtant!
Stupea flamma manu, teliſque volatile ferrum
Spargitur.

Æneid. VIII. 691. & ſeqq.

(*b*) Regina in mediis patrio vocat agmina ſiſtro...
Ipſa videbatur ventis regina vocatis
Vela dare.

Ibid. vſ. 696. & 707.

Reine dans ſa ſuite, que de ſoutenir ſes Troupes dans le combat; & loin de faire ferme pour les empêcher de s'écarter, il fut le premier déſerteur de ſon Armée. Elle ſe défendit ſans Chef auſſi longtems qu'elle put, & tandis que le Général faiſoit le perſonnage (*a*) d'un mauvais Soldat, chaque Soldat fit celui d'un bon Général; mais à la fin il fallut céder. Quand Cléopatre vit venir Antoine ſur ſes traces, elle le fit approcher & paſſer dans ſa Galere; il ne l'aborda pas néanmoins, & il alla s'aſſeoir à la proue, tenant ſa tête abattue ſur ſes deux mains. Ils furent toujours ſans ſe parler; enfin les femmes de la Reine les reconcilierent enſemble. Lorſqu'ils furent dans Alexandrie, ils députerent vers Auguſte pour lui demander la grace de conſerver l'Egypte à Cléopatre & à ſes enfans, & de laiſſer vivre Antoine en ſimple particulier dans Athénes. Auguſte le refuſa; mais il ajouta pourtant que ſi Cléopatre vouloit faire mourir ſon ennemi ou le chaſſer, elle ſeroit traitée favorablement. Celui qui porta cette Nou-

(*a*) Fugientis reginæ quam pugnantis militis ſui comes eſſe maluit.

Et Imperator qui in deſertores ſævire debuerat, deſertor exercitûs ſui factus eſt.

In longum fortiſſimè pugnandi duravit conſtantia; milites optimi Imperatoris, Imperatorem fugaciſſimi militis functum officio.

Vell. Lib. II. c. 85.

velle avoit beaucoup d'eſprit & plut fort à Cléopatre. Antoine en devint jaloux, & avant qu'il s'en retourna, il le fit rudement battre de verges. Comme elle craignit les effets de cette jalouſie, elle lui redoubla ſes careſſes pour le guérir, & les Fêtes recommencerent dans Alexandrie comme auparavant.

Antoine qui ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit, envoya ſes Galeres en Mer pour eſcarmoucher celles d'Auguſte; elles ne furent pas plutôt à portée qu'elles s'unirent à la Flotte du Vainqueur. A cette Nouvelle il ſe crut trahi par Cléopatre, & voulut ſe tuer. Ces noirs accès de fureur lui firent appréhender qu'il ne tournât enfin contre elle ſa vengeance; ainſi prenant avec elle deux de ſes femmes, elle alla ſe renfermer dans ces ſuperbes Tombeaux qu'elle avoit fait bâtir, & en fit condamner les portes de fer.

On alla par ſon ordre trouver Antoine pour lui dire qu'elle étoit morte, il le crut & ſe perça de ſon épée. Un de ſes Officiers courut à lui, le prit & le porta vers ces Tombeaux, où tout baigné dans ſon ſang, Cléopatre le fit monter à force de bras avec des cordes, & cette manœuvre ne ſe put faire par elle & par ſes deux femmes qu'avec de violens efforts. On employa toute ſorte de moyens pour le rapeller à la vie; enfin

enfin après bien des tendreſſes de part & d'autre, il tomba mort ſur les genoux de Cléopatre. (*a*).

Lorſqu'Auguſte apprit cette mort, il ſe retira dans ſa tente, & ne put refuſer des larmes au ſouvenir de leur ancienne liaiſon, & à la perte d'un homme dont les enchantemens de l'amour avoient défiguré toutes les qualités eſtimables. Il envoya vers Cléopatre pour la faire garder à vue, de crainte qu'elle ne ſe tuât, & pour l'aſſurer de ſa clémence. L'Officier de l'Empereur qui ſe fit une entrée dans les Tombeaux, arriva comme elle s'alloit plonger un poignard dans le ſein, il le ſaiſit, & ne la quitta pas depuis cet inſtant, & prit ſoin d'obſerver toutes ſes démarches.

Auguſte à qui rien depuis ſa victoire ne s'oppoſoit plus ſur ſa route, vint ſe rendre maître d'Alexandrie : il y fit une magnifique entrée, & comme on n'a jamais plus d'indulgence que quand on eſt raſſaſié de gloire, il ne voulut point qu'on punît perſonne. Dès que la Reine ſçut que l'Empereur étoit dans la Ville, elle lui envoya dire qu'elle avoit à lui communiquer quelque choſe de fort important ; il lui manda qu'il l'iroit voir. Elle avoit éprouvé ſur Céſar, ſur le jeune Pompée, ſur Antoine ce que ſa beauté pouvoit

(a) *An de Rome* 723.

faire, & ne douta point qu'Auguſte ne fût déſarmé comme les autres. Pour ſe préparer à ſa venue, elle mit en uſage tout ce qu'elle put imaginer de plus propre à l'éblouir. Il la trouva couchée ſur un petit lit, environnée de divers portraits de Céſar, & les mains pleines de toutes les Lettres qu'il lui avoit écrites. Dans ſon habillement de deuil & dans le déſordre d'une triſteſſe étudiée, elle ne laiſſoit pas de faire valoir toutes les graces de la nature & de l'art, & il faut convenir que ſes regards & ſon langage euſſent été capables de ſéduire un cœur moins prévenu contre elle que celui d'Auguſte; après qu'il l'eut fait remettre ſur le lit, d'où elle s'étoit levée pour aller au devant de lui: Vous ſçavez, Seigneur, lui dit-elle, combien de fois votre pere m'a viſitée; c'eſt lui qui m'a mis la couronne d'Egypte ſur la tête: que je ne puis-je vous faire le récit de nos entretiens! mais vous en pourrez juger par ſes Lettres, tenez, liſez, elles ſont toutes de ſa propre main.

Le Prince démêla dans le jeu de ſes yeux & de ſes diſcours tous les artifices qu'elle cachoit, & fit auſſitôt réflexion que ce ſeroit pour Octavie une vengeance bien illuſtre & bien flateuſe, s'il pouvoit entrer dans Rome ayant à ſa ſuite cette fameuſe Reine pour principal ornement de ſon triomphe;

ainſi ſans jetter la vue ſur elle, ni ſur les Lettres qu'elle lui préſentoit, il lui répondit qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit ſoin de ſes intérêts. Il lui conſeilla de ne pas ſe laiſſer abattre à la douleur, & voulut qu'on ne retranchât rien ni de ſes Officiers, ni de ſon train, ni de ſa table ; mais elle étoit trop habile pour ne pas deviner ſes intentions. Elle le pria de lui permettre d'aller faire un tour à la ſépulture d'Antoine, & retournant enſuite dans ſes Tombeaux avec ſes deux femmes, elles en firent abattre ſi ſubtilement les herſes de fer, que pas un de ſes Gardes ni nul autre ne purent entrer. Elle avoit auparavant chargé un homme de porter à Auguſte des Tablettes écrites de ſa main, pour le prier de la faire inhumer auprès d'Antoine. Ce n'eſt pas ici le lieu de rapporter les circonſtances de cette mort qu'on peut trouver en bien d'autres endroits. Auguſte fit courir vers elle pour l'empêcher de mourir ; quand on eut forcé les barrieres, on la trouva déja morte & l'une de ſes femmes auſſi : elle étoit parée de ſes plus magnifiques habits, & couchée ſur un lit où elle s'étoit donné la mort, comme le rapporta ſon autre Confidente qui expiroit.

Rien ne manquoit plus à la victoire d'Auguſte qui remettoit le calme dans tout l'Em-

pire. On ne peut exprimer avec (*a*) quelles acclamations & quels honneurs il fit ſon Entrée dans Rome, quelle fut la joie des Citoyens de voir les diſſenſions civiles terminées, les guerres éteintes, la paix affermie, la fureur des armes appaiſée, la force rendue aux Loix, l'autorité à la Juſtice, la majeſté au Sénat, & tout rétabli dans la diſcipline & dans l'ordre.

Octavie, à la nouvelle de la mort d'Antoine, s'envelopa dans les bienſéances proportionnées à cet événement ; elle remplit les devoirs funebres à l'égard d'un vaillant Guerrier à qui le ſort l'avoit attachée, honora ſa mémoire partout l'appareil d'un grand deuil, mais n'affecta point une triſteſſe méthodique, qui n'auroit trompé perſonne ; elle continua ſa vie ſérieuſe, ne prit plus de part aux Affaires & aux Négociations politiques, & devint encore plus appliquée qu'auparavant à la conduite de ſa famille, & des enfans qu'elle avoit eus de ſes deux maris.

Le jeune Marcellus, dont elle accoucha

(*a*) Quo occurſu, quo favore omnium hominum exceptus ſit.

Finita bella civilia, vigeſimo anno, ſepulta externa, revocata pax, ſopitus ubique armorum furor, reſtituta vis legibus, judiciis auctoritas, Senatui majeſtas, Imperium ad priſtinum redactum modum.

Velleius Lib. II. c. 89.

deux ou trois mois après ſon mariage avec Antoine, étoit ſans doute celui de tous qui lui devoit être le plus précieux, & qui promettoit un plus brillant avenir. Elle lui trouva des diſpoſitions ſuſceptibles de tout ce qu'elle imagina de propre à le rendre un des plus accomplis & des plus aimables Princes du monde, & lui forma l'eſprit & les mœurs avec des ſoins ſi bien dirigés par ſes talens & par ſon amour, qu'elle eut ſouvent la joie de l'entendre proclamer par-tout les délices de l'Empire Romain. Auguſte l'avoit accoutumée à regarder ce fils comme le Maître du Monde après lui, & comme *un* ſoutien ſur lequel il devoit ſe (*a*) repoſer un jour de tout le poids du Gouvernement. *Le* jeune homme faiſoit honneur à ſon choix; il avoit (*b*) une grande vivacité de *génie* & tout le courage d'un Héros naiſſant; mais d'ailleurs une continence & une *modération* qu'on ne peut trop admirer dans l'opulence & dans la jeuneſſe. Il étoit *dur au* travail, ennemi des plaiſirs & capable de ſoutenir les plus pénibles occupations que ſon oncle auroit pu lui confier.

(*a*) In quem onus Imperii reclinaret. *Senec. de Conſol. ad Marc.*

(*b*) Adoleſcentem animo alacrem, ingenio potentem.

Sed & frugalitatis continentiæque in illis aut annis aut opibus non mediocriter admirandum.

Lorſqu'Auguſte triompha dans Rome après la derniere Bataille, Marcellus (*a*) étoit à cheval au côté droit de ſon Char, & Tibere au côté gauche. Octavie voyoit dans ce fils un plein dédommagement de toutes ſes afflictions paſſées, & l'on peut dire que le Ciel ſembloit ne lui plus préparer que des jours tranquilles & ſereins. A quinze ans Marcellus fut fait Edile Curule. Cet emploi dont perſonne n'étoit revêtu qu'à trente-ſept ans, avoit des fonctions conſidérables. On y étoit chargé de veiller à l'entretien & à la décoration des Temples, des Théatres, des Jeux publics, des Tribunaux de Juſtice & des Murailles de la Ville. Le jeune Magiſtrat remit entre les mains d'Octavie tout le détail de ce miniſtere, & jamais perſonne ne s'en ſeroit acquitté mieux; elle vit naître avec joie les occaſions de marquer au Peuple l'envie qu'elle avoit de contribuer à ſes plaiſirs; auſſi ſa magnificence & ſon goût parurent dans tout ce qu'elle ordonna pour embellir les Places publiques & les orner de monumens curieux.

Auguſte qui cherchoit tous les jours les occaſions d'ajouter de nouveaux agrémens

(*a*) Pubeſcens Actiaco triumpho currum Auguſta comitatus eſt Tiberius, ſiniſteriore funali equo, cum Marcellus Octaviæ filius dexteriore veheretur.

Suet. in Tiberium. cap. 6.

à la deſtinée de Marcellus, prit la réſolution de le marier avec Julie. Il ne pouvoit aſſurément lui choiſir une femme plus aimable, ni plus propre à lui plaire par les graces de ſa perſonne, & par les charmes de ſon eſprit. Mais cet engagement avoit ſes hazards ; & peut-être que ſi la complaiſance d'Octavie ne l'eût pas déterminée à ſuivre toutes les volontés de ſon frere, elle auroit fait quelqu'autre choix, où la gloire d'un époux eût été moins en péril, & n'eût pas mis celle de ſon fils ſous la dépendance d'un cœur auſſi volage & auſſi ſuſceptible de paſſions que celui de la fille d'Auguſte.

Octavie ne s'en tint pas pour Marcellus à une éducation d'éclat, & capable ſeulement d'illuſtrer ſa réputation ; elle travailla plus encore à lui donner le goût & le diſcernement du vrai, & à l'affermir dans les grands principes. C'étoit pour elle un ſujet de joie bien ſolide, de voir que tous ſes deſſeins avoient un ſuccès heureux ; que Rome y prenoit un intérêt ſi ſenſible, & qu'on applaudiſſoit ſans ceſſe aux peines qu'elle ſe donnoit pour offrir un jour à l'Empire un Maître ſi digne de ſe faire aimer.

Mais à peine un ſi bel ouvrage vient-il à ſortir de ſes mains, que la mort s'en ſaiſit, & l'enleve aux complaiſances de la (*a*) nature

(a) *An de Rome* 731.

& de la Patrie. Marcellus fut attaqué d'un mal de poitrine; on lui conſeilla d'aller à Bayes pour y prendre les eaux, qu'on croyoit très-propres à le ſoulager. Un Médecin de Livie s'y trouvant en même-tems que lui, le détourna de faire uſage de ces bains chauds, & lui perſuada de ſe baigner dans des eaux froides. On a ſoupçonné ce Médecin d'avoir donné ce conſeil par un ordre ſecret de Livie, qui voyoit avec peine ſon fils exclus d'un rang, que l'amitié d'Auguſte, & tous les vœux du Peuple deſtinoient à Marcellus. Quoi qu'il en ſoit, il mourut en prenant ces bains, & fut regreté généralement. A l'affliction de la perte commune ſe joignit encore l'intérêt qu'on prenoit à ce qui touchoit Octavie que cette mort accabloit. Le corps fut apporté à Rome, & brûlé dans le Champ de Mars, où l'on ne faiſoit cet honneur qu'aux gens de la premiere conſéquence. On l'enterra ſur les bords du Tibre dans un endroit de cette Eſplanade ornée des Statues de tous les grands hommes qui avoient bien ſervi l'Etat. Le Convoi funébre fut magnifique. C'étoit la coûtume chez les Romains de porter à la ſuite du cercueil un nombre de brancards chargés de parfums, pour honorer leurs funérailles. On en avoit porté deux cens dix au Convoi de Sylla, mais à celui

celui de Marcellus on en porta juſqu'à ſix cens. Enfin l'on ne peut repréſenter tout ce qui fut fait pour rendre hommage à ſa mémoire & à la douleur d'Octavie. C'eſt ainſi que furent attachées (*a*) à l'amour ardent des Peuples ces trop courtes & trop funeſtes délices de l'Empire. Rien ne fait mieux voir quelle impreſſion le mérite de ce jeune Prince avoit fait ſur tous les eſprits, que la maniere dont tous les Auteurs de ſon tems ont déploré ſon malheur. Ils s'en (*b*) prennent au ſéjour de Bayes, autrefois ſi doux & ſi bienfaiſant : ils déclarent la guerre à ces bains ennemis qu'ils accuſent du crime de ſa mort, & déteſtent la Divinité jalouſe qui s'étoit cachée ſous leurs eaux : (*c*) ils croient voir encore ſes manes errans le long du rivage, depuis que les maux qui l'étouffoient l'ont plongé dans les ondes du Styx : ils (*d*) gémiſſent ſur les vaines eſpérances attachées à ſon illuſtre origine, à ſes rares vertus, aux ſoins, aux lumieres d'Oc-

(*a*) Flagrantibus plebis ſtudiis intra juventam ereptum, breves & infauſtos populi Romani amores facit. *Annal. Tacit. l. II. c.* 41.

(*b*) At nunc inviſæ magno cum crimine Baiæ,
Quis Deus in veſtrâ conſtitit hoſtis aquâ.
Prop. l. III. Eleg. XVI. 7.

(*c*) His preſſus ſtygias vultum demerſit in undas,
Errat & in veſtro ſpiritus ille lacu. *Ibid. v.* 9.

(*d*) Quid genus aut virtus aut optima profuit illi,
Mater, & amplexo Cæſaris eſſe foco ?
Ibid. v. 11.

tavie, à l'alliance & à la tendre amitié de l'Empereur : (*a*) ils rappellent ce qu'il a fait d'utile & d'éclatant dans les fonctions d'Edile & de Pontife, lorſque ſa mere préſidoit à tout par une vigilante adminiſtration : enfin ils paroiſſent inconſolables de voir (*b*) s'évanouir tant de richeſſes, & une ſi belle vie renfermée dans un cercle de ſi peu de jours.

Quand nous n'aurions, pour juſtifier la douleur d'Octavie, que les éloges que nous venons de raſſembler, c'en ſeroit ſans doute aſſez pour perſuader qu'elle étoit ſuffiſamment fondée. On nous en a (*c*) fait des peintures bien vives & bien pathétiques ; tant qu'elle vécut, elle ne ceſſa de pleurer ſa perte, & ne voulut rien entendre de propre à la conſoler ; pas même écouter une parole qui fût capable de la diſtraire un moment de ſa douleur : (*d*) toujours appliquée au même objet ; elle fut auſſi tou-

(*a*) Aut modo tam pleno fluitantia vela theatro,
Et per maternas omnia geſta manus.
Prop. l. III. Eleg. XVI. 13.

(*b*) Occidit & miſero ſteterat vigeſimus annus,
Tot bona tam parvo clauſit in orbe dies.
Ibid. vs. 15.

(*c*) Nullum finem per omne vitæ ſuæ tempus, flendi gemendique fecit, nec ullas admiſit voces ſalutare aliquid afferentes : ne avocari quidem ſe paſſa eſt. *Seneca de conſolatione ad Marciam, cap.* 2.

(*d*) Intenta in unam rem & toto animo affixa, talis per omnem vitam fuit qualis in funere. *ibid.*

chée pendant tout le cours de ſa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles (*a*). Loin d'eſſayer de ſe mettre au-deſſus de la peine qui l'accabloit, elle en refuſa juſqu'au moindre ſoulagement, & croyoit que (*b*) ſi ſes larmes euſſent un moment ceſſé de couler, elle eût été privée du ſeul bien qui lui reſtoit; elle ne voulut avoir aucun Portrait de ſon fils, ni ſouffrir qu'on lui en parlât. Séneque qui s'exprime ainſi ſur la douleur de cette Princeſſe ne vivoit pas dans un tems où l'on pût le ſoupçonner de chercher à lui faire ſa cour, & d'en avoir voulu fabriquer exprès une Héroïne en affliction.

Un jour Auguſte la pria de ſe trouver à une lecture (*c*) que Virgile venoit lui faire du ſixiéme Livre de l'Eneïde. Le Poëte y décrit la deſcente d'Enée aux Enfers, & la longue prédiction de ſon pere Anchiſe, qui fait devant lui paſſer en revue une ſuite de Romains des plus diſtingués. Sur la fin de cette marche, Enée voit avancer le grand (*d*) Marcellus, vainqueur d'Annibal & des Gau-

(*a*) Non dico non auſa conſurgere, ſed allevari recuſans. *Senec. de Conſol. ad Marc. Cap. 11.*

(*b*) Secundam orbitatem judicans lacrimas mittere. *ibid.*

(*c*) *Virgile, Æneïd. l. 6.*

(*d*) ..... Sternet Pœnos Gallumque rebellem. *Ibid. vs. 858.*

lois ; il eſt (*a*) accompagné d'un jeune homme d'une rare beauté, couvert d'armes étincelantes, marchant néanmoins d'un air aſſez triſte, & baiſſant les yeux. Enée paroît ſurpris du cortége (*b*) applaudiſſant qui l'environne, de ſon extrême reſſemblance avec le Héros qu'il ſuit ; mais ſur-tout d'une ombre fatale qui voltige autour de ſa tête. Anchiſe avec un (*c*) torrent de larmes reprend la parole, & lui explique le ſort de ce jeune Prince, que les Deſtins ne feront que montrer au monde pour diſparoître auſſitôt, de crainte que Rome ne devînt trop fiere d'avoir un don ſi précieux plus longtems en ſa puiſſance. Il prédit les cris douloureux qui retentirent à ſa mort dans le Champ de Mars & le long du Tibre : il regrete en ſa perſonne le ſoutien

(*a*) ..... Unà namque ire videbat
Egregium formâ juvenem & fulgentibus armis.
Sed frons læta parum & dejecto lumina vultu,
Virg. Æneid. L. VI. vs. 860.

(*b*) Quis ſtrepitus circa comitum ! quantum inſtat in ipſo eſt !
Sed nox atra caput triſti circumvolat umbrâ,
Ibid. vs. 863.

(*c*) .... Anchiſes lacrymis ingreſſus obortis ....
Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent, nimium vobis Romana propago,
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent,
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus ! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera ! .....
Heu pietas, heu priſca fides, invictaque bello
Dextera ! *ibid. vs.* 866. *&c.*

de la Patrie, la fidélité des premiers tems, le bras invincible de la Nation, & finit en s'écriant : O fils trop infortuné ! Si vous pouviez (*a*) vous ſouſtraire à la rigueur de vos deſtinées, vous ſeriez un jour le vrai Marcellus.

Octavie à ces mots du Poëme tomba évanouïe, & perdit longtems connoiſſance. Lorſqu'elle fut revenue de ſon évanouiſſement, Auguſte qui fondoit en pleurs, voulut impoſer ſilence à Virgile, mais il étoit à la fin du Livre, & dit qu'il ne lui reſtoit que dix ou douze Vers à lire.

Cette Princeſſe ne voulut plus déſormais ni rien voir, ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de ſon fils & (*b*) rejetta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit néanmoins donner à Virgile dix grands ſeſterces, pour chaque vers de cet endroit de l'Eneïde dont elle avoit été ſi touchée. Cela comprenoit vingt-un vers ; ainſi la récompenſe ſe montoit à plus de cinq mille écus d'or.

Comme ſes ennemis croiſſoient de jour en jour, & lui rendoient inſupportable le commerce du monde, elle ſe condamna

(*a*) .... Si quâ fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris. *Virgil. Æneid. L. VI. vs.* 882.

(*b*) Carmina celebrandæ Marcelli memoriæ compoſita alioſque ſtudiorum honores rejecit. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap. II.*

tout-à-fait à la ſolitude, & (*a*) n'aſſiſta plus aux cérémonies ſolemnelles. Cependant ſa retraite n'ôta rien à la douceur de ſon caractere. Quoiqu'elle eût lieu de ſoupçonner un peu la politique ambitieuſe de Livie dans la mort précipitée de Marcellus, elle ne lui en témoigna rien par ſes procédés, & n'en fit rien paroître dans ſes entretiens avec Auguſte.

Avant qu'Antoine mourût, elle avoit toujours pris ſoin des enfans qu'il avoit eus de Fulvie; mais après qu'il fut mort, elle veilla de même ſur l'éducation & ſur la fortune de ceux qu'il avoit eus de la Reine d'Egypte, & maria la jeune Cléopatre au Roi de Mauritanie, ſi célébre par ſa ſcience & par ſon eſprit.

Mais dans une occaſion particuliere, elle fit voir combien les intérêts de l'Empire & ceux d'Auguſte lui étoient toujours ſenſibles, & avec quel détachement elle les préféroit aux ſiens. L'Empereur n'ayant pas d'autre enfant que Julie, qui demeuroit veuve par la mort de Marcellus, Octavie comprit que cette ſituation d'une fille ſi chere à ce Prince lui feroit beaucoup de peine; ainſi pour y remédier, elle contraignit Agrippa ſon gendre à répudier Marcella ſa propre fille, afin de le mettre en

(*a*) A ſolemnibus officiis ſeducta. *Senec. de conſol. ad Marc. cap. 11.*

liberté de ſe marier avec Julie, & enſuite de remarier ſa fille au jeune Antoine, fils de Fulvie.

Elle fit auſſi le mariage de ſes deux filles nommées Antonia : Domitius en eut une, & Druſus épouſa l'autre qu'elle aimoit paſſionnément, & qui fut admirée par ſa beauté, par ſes vertus, & ſur-tout par ſa ſageſſe, dans une Cour très-déréglée ; outre qu'elle eut encore cette reſſemblance avec Octavie, de pleurer la mort de ſon fils Germanicus, le plus aimable Prince de ſon tems, & qu'elle mourut accablée par les chagrins que lui cauſerent les caprices & les extravagances de Caligula ſon petit-fils.

Il faut demeurer d'accord que dans toutes ces alliances & toutes ces diſpoſitions d'Octavie, il paroit un grand dégagement d'eſprit, au milieu des amertumes de la plus profonde triſteſſe. Sa conduite toujours uniforme, n'eſt réglée que ſur les lumieres de la raiſon & de l'équité ; nulles traces de paſſion ne s'apperçoivent dans ſes démarches ; elle s'oublie totalement elle-même ; ne travaille qu'à la félicité de ſa Famille, remplit tous les différens devoirs qu'elle s'impoſe, & ne ſort plus de ſa ſolitude (*a*). Elle ne tourne pas même les yeux vers le

(*a*) Defodit ſe & abdidit. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap. 11.*

trône (*a*), où ſon frere eſt ſi paiſiblement & ſi glorieuſement aſſis ; la grandeur & l'éclat dont il eſt environné lui déplait & la dégoute : elle ne quitte point l'habillement lugubre qui rend témoignage à ſon deuil. Tous (*b*) ſes enfans autour d'elle, heureux & floriſſans, ne ſçauroient remplacer dans ſon eſprit celui qu'elle n'a plus ; & ils ont la honte de voir qu'elle ſe trouve auſſi malheureuſe au milieu d'eux que ſi elle n'en avoit pas un.

La vie retirée qu'elle continua toujours juſqu'à ſa mort, ne nous apprend plus rien de ſes dernieres années. Elle vécut encore treize ans après la mort du jeune Marcellus ; & l'on ſçait ſeulement qu'Auguſte fit l'Oraiſon funebre d'Octavie (*c*) dans le Temple de Jules-Céſar, & qu'il conſacra un Temple, un Portique, une Bibliotheque, & une Place publique, ſous le nom d'une ſœur qui méritoit par tant de titres ſon attachement & ſa tendreſſe.

(*a*) Ipſam magnitudinis fraternæ nimis circumlucentem fortunam exoſa. *Senec. de Conſol. ad Marc. c. II.*

(*b*) Aſſidentibus liberis & nepotibus, non ſine contumeliâ omnium ſuorum, quibus ſalvis, orba ſibi videbatur. *ibid.*

(*c*) *An de Rome* 744.

CONSIDERATIONS

SUR

LIVIE.

AUguste étoit laſſé de l'humeur de ſa Femme Scribonie, dont les contradictions & les querelles continuelles étoient inſupportables, & qui reſſembloit aſſez à cette Femme de Paul Emile, dont il a tant été parlé, & dont on a dit que la Vertu étoit incommode. Il la répudia, & il obligea Tiberius Claudius Nero à lui céder ſa Femme Livie, groſſe de ſix mois, qu'il épouſa publiquement. Il fit plus, par ſon Autorité abſolue, il força cet Epoux de ſervir de Pere à ſa Femme dans la Cérémonie Nuptiale.

Livie étoit d'un caractere doux & poli, joignoit à beaucoup d'eſprit une connoiſſance profonde de toutes les Sciences, & une Politique fine & recherchée, qui lui faiſoit ſi ſouvent donner des conſeils juſtes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle,

mais d'une conduite irréprochable : tous les Auteurs ſe ſont récriés là-deſſus ; on n'a jamais ſoupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie. D'ailleurs, elle ſe piquoit peu de cette Vertu ſevére, qui condamne les Plaiſirs des autres. Elle étoit bien-aiſe, au contraire, qu'Auguſte trouvât des plaiſirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre ſenſible pour les belles Perſonnes, afin de le détourner, ſans doute, de tout autre commerce d'une plus dangereuſe conſéquence, & pour être la Maîtreſſe des Perſonnes qu'il honoroit de ſa bienveillance. Elle étoit ſuperbe, & ambitieuſe ; mais elle ſçavoit ſi bien ſe déguiſer, & ſa complaiſance pour Auguſte étoit ſi grande, & paroiſſoit ſi naturelle, que ce Prince ne s'apperçut que fort tard, qu'il y eût de la Politique dans ſon amour.

Cette adreſſe admirable lui donna un aſcendant ſi fort ſur l'eſprit d'Auguſte, qu'il ne ſe gouvernoit que par ſes volontés : cela fut la cauſe, dans la ſuite, que Caligula l'appella *Ulyſſem ſtolatum*. Son ambition fut grande, & démeſurée pour ſes Enfans : elle ne fit des crimes que pour mettre l'Empire dans ſa famille, & pour rendre Tibere ſon fils l'Héritier d'Auguſte. Ce fils, pourtant, ne fut pas trop reconnoiſſant ; car après la mort de ſa Mere, arrivée à la quatre vingt-ſixiéme année de ſon âge, il donna mille

marques d'ingratitude, & fit même abolir le Décret de ſa Conſécration ; ingratitude, qui fut depuis imitée, & même ſurpaſſée, par cet autre Neron : comme s'il étoit ordonné par les Deſtins, que les Enfans, pour leſquels les Meres commettent de ſi grands crimes, ſeront tous des ingrats.

Ce fut le deſir de donner l'Empire à Tibere, qui donna lieu aux ſoupçons & à tout ce qu'on dit qu'elle fit pour ſe défaire de la Famille d'Auguſte. Marcellus, Caïus, Lucius, moururent jeunes ; & l'on penſa, avec beaucoup de fondement, qu'elle n'étoit pas innocente de leur mort.

De quelque maniere que les choſes ſe ſoient paſſées, Tibere fut Héritier d'Auguſte, au préjudice même de Poſthume Agrippa ſon Petit-Fils, qu'on prit ſoin enſuite de ne laiſſer pas ſurvivre longtems à ſon Aïeul, & dont le droit étoit inconteſtable, ſi dans ces commencemens le droit de regner pouvoit être légitime.

C'eſt ce jeune Prince, fils d'Agrippa & de Julie, dont, à proprement parler, on ignoroit les bonnes & les mauvaiſes qualités, puiſqu'on ne lui donna jamais la liberté de les manifeſter. Livie le fit paſſer pour un jeune homme d'un très-méchant Naturel, afin de venir à bout des deſſeins qu'elle avoit ſur l'Empire. Elle le fit exiler avec ſa mere & ſa ſœur, pour avoir donné quelques mar-

ques de férocité ou d'impoliteſſe, qu'on devoit pardonner à ſa jeuneſſe, & à ſa mauvaiſe éducation ; puiſque d'ailleurs il ne pouvoit être accuſé de rien qui portât préjudice à Livie. *Rudem ſanè bonarum artium, ac robore corporis ſtolidè ferocem, nullius tamen flagitii compertum*, dit Tacite.

On dit qu'Auguſte, étant tombé dangereuſement malade, plaignit le ſort de ce jeune Prince, & laiſſa voir des retours de tendreſſe pour lui qui furent funeſtes à ſa propre vie : & pluſieurs ajoutent même, que quelques mois avant ſa mort, Auguſte, accompagné de Fabius Maximus, qu'il avoit choiſi pour Confident dans cette affaire, fit le voyage de l'Iſle de Planaſia, pour y voir ſon Petit-fils Agrippa ; & qu'après l'avoir embraſſé tendrement, & donné des larmes à l'état de ſa Fortune, il l'aſſura qu'il ſeroit remis un jour dans le rang qui lui appartenoit légitimement.

Fabius Maximus découvrit imprudemment ce ſecret à ſa femme Martia, qui fut aſſez des amies de Livie, pour le lui révéler ; & ce fut de-là, que cette Princeſſe prit la réſolution de hâter la mort d'Auguſte, après s'être défaite auparavant de Maximus ; & en effet, on entendit, à la mort de Fabius, Martia ſa femme s'accuſer en ſe déſeſpérant d'avoir perdu ſon Mari : ſans doute, pour

avoir découvert le ſecret qui lui avoit été confié. Auguſte mourut quelque tems après ; & l'on croit, parce qu'Auguſte aimoit les Figues, que Livie lui en fit manger d'empoiſonnées. Quoiqu'on attribue d'ordinaire à des choſes recherchées la mort des grands hommes, & que Tacite qui rapporte cette Hiſtoire ait coutume de ne faire preſque jamais mourir naturellement ſes Héros ; il eſt certain, qu'au commencement de l'Empire de Tibere, on fit tuer Poſthume, comme ſi Auguſte en mourant l'eût ainſi ordonné ; quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable, que ce Prince, qui ne s'eſt jamais ſouillé du ſang de ſes Proches, ait été capable de donner un ordre ſi barbare, & qui lui étoit ſi inutile.

Ce qui me paroit le plus ſurprenant, dans ce choix qu'Auguſte fit d'un héritier hors de ſa Famille, c'eſt qu'il ne préféroit pas Druſus, qu'il aimoit beaucoup, & qui méritoit d'être aimé, à Tibere ſon Frere, qu'il n'aimoit point, & qui étoit d'un caractere peu propre à ſe faire aimer. Ils étoient tous deux fils de Livie, & Druſus avoit cet avantage ſur l'autre, qu'il étoit né dans le tems des premieres amours d'Auguſte pour ſa Mere : c'eſt de lui qu'elle étoit groſſe, quand il l'épouſa ; & quelques-uns ont cru, avec aſſez de vraiſemblance, qu'il étoit ſon Fils ; Druſus avoit même pour Auguſte des empreſſemens

& des tendreſſes engageantes, & auxquelles Auguſte répondoit d'autant plus volontiers, qu'il n'étoit pas poſſible de trouver un mérite plus véritable, ni plus touchant, que celui de Druſus.

Cependant Tibere fut adopté, & fut l'héritier d'Auguſte : Livie le voulut ainſi : & il n'étoit pas permis à ſon Epoux de s'oppoſer à ſes volontés. Fatale néceſſité, pour un homme d'un génie élevé, & capable de réfléchir ſur un Eſclavage ſi intolérable !

Il fit plus. Peu content d'avoir adopté Tibere, il voulut, pour donner une raiſon plus légitime à ſa ſucceſſion, adopter Livie ſa Femme dans la maiſon des Jules ; la faiſant depuis appeller très-ſouvent Julie, & la rendant par l'abus ridicule d'une autorité toute-puiſſante, & ſa Fille, & ſa Femme, en même-tems.

Enfin, il pouſſa ſon aveuglement pour elle, juſqu'à la faire déifier dès ſon vivant ; il lui bâtit des Temples, lui éleva des Autels, & lui inſtitua des Prêtres. Les Peuples obéirent à la volonté de ce Prince ; & l'on vit ſacrifier à la Mortelle du monde la moins religieuſe.

La Servitude, dans laquelle Livie tenoit Auguſte, eſt peut-être l'endroit de la Vie de ce Prince, qui nous découvre davantage ſes foibleſſes, & les chagrins inévitablement attachés à la condition humaine, dans quelque haut rang qu'elle puiſſe être.

CARACTERE DE *JULIE*, FILLE D'AUGUSTE.

PEUT-ON ſe perſuader, que l'éducation qu'Auguſte donna à ſa Fille ait pu contribuer, à la rendre d'une proſtitution ſi publique, qu'elle n'étoit ignorée de perſonne dans l'Empire ?

J'aimerois mieux croire, que la perverſité de ſon naturel, avec un peu de négligence que les embarras d'un Empire nouvellement établi cauſerent, contribua tout-à-fait à la perdre, dans un tems où le Vice regnoit ſi abſolument.

La douceur, dont on uſa dans le commencement de ſes galanteries, les augmenta ; & les violences, qu'on voulut faire enſuite, pour guerir un mal qui avoit déja pris dans le cœur de profondes racines, ne firent que l'irriter. On eſt bien embarraſ-

ſé, quand il s'agit de s'oppoſer au penchant d'une perſonne galante. Auſſi Auguſte, diſoit toujours, qu'il falloit traiter délicatement Julie, & la République.

C'eſt cette Julie, qui lui couta des chagrins ſi cuiſans, & pendant ſi longtems. Sa Fille étoit la fable de la Ville, le ſujet des Satyres des Poëtes, & des pointes malignes des Mécontens. Le pouvoir abſolu d'Auguſte ne pouvoit ſupprimer ces foibles reſtes de la Liberté, ſi mortifians pour le Prince.

Il eſt vrai que Julie étoit la plus aimable perſonne qui fût à Rome. Sa beauté étoit touchante; & ſon eſprit vif, ſolide, & délicat. Elle avoit une connoiſſance des Belles-Lettres, qui rendoit ſa converſation la plus agréable du monde.

Tous ceux qui ſe diſtinguoient à Rome, par leur mérite, ou leur naiſſance, ſoupirerent pour Julie; & trouvant dans cette Princeſſe des diſpoſitions naturelles à l'amour, pluſieurs oſerent lui découvrir leurs ſentimens. Tant d'hommages rendus à ſa beauté l'engagerent dans une conduite ſi déréglée, qu'Auguſte dont la lâche complaiſance pour ſa fille avoit ſouffert juſques-là ſes déréglemens, voulut enfin y remédier. Mais il ſe ſervit d'un reméde ſi violent, qu'il donna lieu à ſes Ennemis de l'accuſer, peut-être à tort, d'avoir pour Julie des ſentimens

mens peu réglés ; & l'on attribua à une ſecrette jalouſie ce qu'il ne fit peut-être que par le reſſentiment que lui donna un Libertinage qui le deshonoroit.

Quoi qu'il en ſoit, il en coûta la vie à Antoine Fils du Triumvir, reſte malheureux de ce grand Ennemi d'Auguſte, pour avoir plû à Julie par ſes belles qualités : & Quintus Criſpinus, Appius, Claudius, Scipion, & Sempronius Gracchus, hommes d'une probité reconnue, & dont Auguſte avoit ſouffert longtems la paſſion pour Julie, avec une infinité d'autres des deux Ordres, éprouverent pour la même raiſon le triſte ſort du Fils d'Antoine.

Ceux qui ont ſoupçonné Auguſte d'avoir un peu trop aimé Julie, attribuent à cette Princeſſe une averſion effroyable pour ſon Pere, & diſent que ce fut plutôt pour ſe venger de cette averſion, que pour la punir de ſes fautes, qu'il l'exila dans l'Iſle de Planaſia.

Cette Princeſſe ſortit de Rome avec ſa Fille, auſſi appellée Julie, & depuis peu mariée à Lucius Paulus, qui paya chérement l'honneur d'appartenir de ſi près à l'Empereur. Scribonie voulut les ſuivre dans cet exil, pour s'éloigner ſans doute d'un lieu où elle ſe voyoit dans un triſte état, & écartée pour jamais du rang, qu'elle avoit

occupé. La Mere & la Fille, toutes deux également débauchées, devinrent l'opprobre de Rome; & par cet exil, Auguſte a éterniſé la mémoire des indiſcrétions de leur Vie.

Qu'on porte maintenant envie à la félicité d'Auguſte. Cette fortune, qui lui fait vaincre ſes Ennemis, & qui l'éleve à l'Empire du monde, le ſoumet à une Femme, qui fait périr toute ſa Famille, & dont il faut qu'il reſpecte les caprices. Et enfin, cette fortune lui fait élever une Fille, qui le deshonore par des excès. Si quelqu'un ſe fût aviſé de faire l'Hiſtoire ſecrette de ce Prince, & qu'il nous eût révélé tous ſes chagrins, ſes maladies, ſes craintes, & ſes inquiétudes, peut-être que nous jugerions qu'Auguſte fut malheureux dans le plus haut rang de l'Univers.

DE L'INFIDÉLITÉ DES *FEMMES* CHEZ LES ROMAINS.

TOus les ſiécles ſe reſſemblent parfaitement ſur les uſages qui procédent immédiatement du cœur des hommes ; parce que la cauſe étant toujours la même, elle produit toujours les mêmes effets.

De tous les uſages, il n'en eſt point dont on obſerve davantage la reſſemblance, que celui de la galanterie. Les Romains, chez qui nous allons toujours volontiers chercher nos exemples, vivoient à cet égard, dans le beau ſiécle de la République, à peu près comme on vit aujourd'hui parmi nous.

La galanterie y avoit paſſé en débauche & en coutume autoriſée ; le déréglement des Femmes du premier ordre y étoit ſi commun, qu'on étoit ſurpris d'en trouver quelques-unes qui fiſſent l'exception de la régle ;

& quoiqu'il ſe trouve parmi les Romains quelques Epoux délicats comme il s'en trouve parmi nous, il eſt conſtant qu'en général les Maris étoient fort peu effarouchés de la mauvaiſe conduite de leurs Femmes, & étoient le plus ſouvent les meilleurs amis de leurs Amans.

Ce que je trouve encore de parfaitement ſemblable à nos uſages, c'eſt que les plus honnêtes gens parmi eux étoient les plus expoſés aux infidélités de leurs Femmes ; de telle ſorte qu'à peine trouve-t-on quelques hommes illuſtres dans le dernier ſiécle de la République, qui ne puiſſent ſervir de modéle aux Maris infortunés de nos jours.

Le premier des Romains étoit ſans conteſtation Jules Céſar. Il n'avoit que trente-neuf ans : c'étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des Femmes, & du plus rare mérite qui fut jamais.

Tout le monde ſçait cependant le commerce de ſa Femme Pompeïa avec Clodius. On ſçait l'éclat effroyable que fit l'aventure arrivée au Sacrifice de la bonne Déeſſe, & les affaires qu'elle attira à Clodius. On admira ſur-tout, l'eſprit avec lequel Céſar, qui ne vouloit point ſe brouiller avec Clodius, ſe tira de cette intrigue, en répudiant ſa Femme, qu'il ſoutint être innocente, mais non pas exemte de ſoup-

çon, *qualem decebat eſſe Cæſaris uxorem.*

Il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſe conſoler d'un pareil malheur, quand il viendra à conſidérer que Jules Céſar n'en a pas été exemt.

Pompée, ce fameux rival de Céſar, cet homme appellé grand dès l'âge de vingt-cinq ans, revenant de la Guerre contre Mithridate, apprit de ſi étranges choſes de la conduite de ſa Femme Mutia avec Jules Céſar, qu'il ne put s'empêcher de la répudier. Il ne laiſſa pourtant pas de s'unir quelque tems après de la maniere du monde la plus étroite avec Céſar; & ſa Femme Mutia ne laiſſa pas de ſe marier dans la ſuite avec un homme de meilleure Maiſon que Pompée. Tant il eſt vrai, que ces grands hommes étoient fort traitables ſur cette matiere.

Je trouve pourtant que Pompée ne fut trahi par ſa Femme, que dans ſon abſence; au lieu que Céſar le fut par la ſienne, pour ainſi dire, en face, & dans la Fête la plus célébre, & du plus grand éclat.

Marc-Antoine le Triumvir, qui avoit un mérite rare pour les Femmes, vit l'infidélité de ſa premiere avec Dolabella; mais il ne laiſſa pourtant pas d'être toujours très-étroitement de ſes amis: & il y a apparence qu'il n'ignora pas la paſſion de Fulvie ſa ſe-

conde pour Auguſte, qui n'étoit pas aſſez diſcret, ni aſſez de ſes amis, pour lui laiſſer ignorer un ſecret ſi chagrinant.

Et s'il eſt vrai, comme l'ont cru pluſieurs, qu'il avoit épouſé Cléopatre, il eſt sûr qu'il étoit excellemment trompé par cette Reine d'Egypte, qui voyoit en ſecret Dellius, ſous le prétexte qu'il étoit l'ami & le confident d'Antoine.

Le Pere de Brutus le conjuré vit les amours de ſa Femme Servilie avec Céſar ; & il entendit dire publiquement dans la Ville, que Brutus en étoit Fils. Servilie étoit Sœur utérine de Caton, ce farouche Philoſophe, ce vertueux rigide : & les amours de Céſar avec elle ne finirent point ; car à travers mille galanteries auxquelles Jules Céſar ſe donnoit, il conſerva toujours ſa paſſion pour Servilie, qui revint toujours à lui.

Luculle, cet homme dont la douceur, les grandes actions, & la ſomptuoſité n'ont été ſurpaſſés par qui que ce ſoit, éprouva le même ſort que les autres, avec ſa Femme Claudia, qui pouſſa ſa débauche & la perverſité de ſa conduite, juſqu'à s'abandonner à ſon propre Frere, d'une maniere ſi publique & ſi ſcandaleuſe, qu'elle ne fut enfin ignorée de perſonne.

Son Pere n'avoit pas été plus heureux, & tout le monde ſçait à quel excès Cecilie,

Mere de Luculle, s'étoit portée ; juſques-là qu'il fallut tout le mérite de ſon Fils, pour n'en être pas terni.

On n'auroit jamais fait, ſi l'on vouloit pourſuivre tous les exemples que l'Hiſtoire fournit ſur cette matiere. Ce ſiécle étoit parfaitement, comme le nôtre, plein de débauche, de paſſion, & de foibleſſe.

Il faut pourtant convenir, qu'il ſe trouvoit, parmi tant de déréglement & de corruption, quelques Femmes d'une Vertu ſi rare & ſi ſublime, que je doute qu'on puiſſe en trouver aujourd'hui de plus grande.

Octavie, la troiſiéme Femme d'Antoine, & la ſœur d'Auguſte, eſt le caractere le plus élevé & le plus beau qu'on puiſſe imaginer. Tout l'invitoit à être infidéle : rien ne fut capable de lui en donner la moindre envie.....

Livie, Femme d'Auguſte, Maîtreſſe abſolue de l'Empire, & de l'Empereur lui-même, qui ne voyoit plus que par ſes yeux, & dont la prévention étoit extrême dans la Cour la plus rafinée qui fut jamais, ne s'attira pas même un ſeul trait de médiſance, ou de calomnie ſur ſa conduite.

Cornelie, la derniere Femme de Pompée, dont la fidélité & le grand cœur ont été le ſujet de l'admiration de tous les ſiécles, mérita qu'on dît qu'elle étoit encore plus illuſtre

que ſon Epoux, & que le vainqueur de ſon Epoux.

On trouveroit encore dans le Portrait de la Femme de Paul Emile un grand caractere de Vertu. On en trouveroit un encore plus grand & plus magnanime dans Portia, femme de Brutus. Tout le monde ſçait ces Hiſtoires ; & il ſuffit de dire, qu'en cela, notre ſiécle ne ſurpaſſe pas celui de Céſar.

FRAGMENS SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.

LE Peuple aime naturellement les Spectacles : on ne ſçauroit guéres l'amuſer plus ſurement, ni plus agréablement ; mais le Peuple Romain en étoit avide, d'une maniere inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes Magiſtratures, ou obtenir des graces de la plus haute diſtinction, n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des combats de Gladiateurs, ou des combats de Bêtes, qui étoient eſtimés à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre juſqu'à quel point on pouſſoit cette fureur ; &

les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroiſſoient avoir, certaine eſtime pour ces ſortes de choſes, qui ne ſçauroit être excuſable, que par rapport à la coutume & à la néceſſité de s'accommoder au goût populaire.....

L'Amphithéatre étoit deſtiné ſeulement pour les combats de Bêtes & de Gladiateurs: le Cirque, pour les Courſes de Chariots; & le Théatre, pour les Comédies, & les Tragédies, &c.....

Les combats de Bêtes ſe voient encore en pluſieurs endroits, où l'on fait même combattre des hommes, & des gens de la premiere Qualité contre des Bêtes féroces. La Fête des Taureaux, en Eſpagne, eſt peut-être plus ridicule, que les Gladiateurs de l'ancienne Rome.

Mais les Gladiateurs avoient quelque choſe d'horriblement cruel, & qui nous déſigne bien le naturel féroce & ſanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui ſe repaître les yeux du Sang de dix mille Malheureux, qui étoient obligés à combattre les uns contre les autres, pour divertir le Peuple, à qui ce Spectacle étoit un divertiſſement ſérieux, & tenoit lieu d'une affaire importante?

Les Ediles, & les autres grands Magiſtrats, étoient obligés d'en donner au Public;

& on avoit un Lieu deſtiné à cet uſage, qui étoit peut-être le plus magnifique de la Ville.

Notre Peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux Exécutions qui ſe font, où il ne ſçauroit avoir d'autre plaiſir, que celui de voir périr un homme; mais..... & la punition du crime y eſt l'unique cauſe de cette effuſion de ſang. Chez les Romains, la mort de pluſieurs mille perſonnes étoit le jeu de la République, & la Fête la plus divertiſſante du Peuple.

Les honnêtes-gens, pourtant, avoient par leur Raiſon naturelle une horreur pour ces ſortes de ſpectacles. On lit quelque part dans Cicéron, qu'il ſe diſpenſoit avec plaiſir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plauſible (*a*).

Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & aſſiſter en cérémonie, & avec un air de joie, à la tuerie de pluſieurs mille Eſclaves innocens & malheureux; & cela, uniquement pour ſatisfaire à l'uſage, pour plaire au Peuple, qu'il falloit flater par les voies ſouvent les plus indignes (ce qui ne me paroît pas l'un des moindres inconvéniens de la République;) quelquefois même, pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre, qui donnoit au Public le ſpectacle.

(a) *Et Metelli Gladiatores cupidè relinquenti.* Cicer. ad Atticum, Libr. II. Epiſt. I.

Quel goût ! Quelle barbarie ! dans les ſiécles même les plus polis, & dans la Ville la plus inſtruite, & la plus civiliſée de tout le Monde !

Ne ſeroit-ce point cette affreuſe inhumanité, qui irrita ſi fort toutes les Nations contre les Romains, qui, en ce point, ſurpaſſoient tous les Barbares en barbarie ? Et ſe peut-il que des gens ſi fins, ſi éclairés, d'une élévation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, n'ayent point ſçu déraciner cet uſage cruel, & déſabuſer le Peuple d'un goût ſi pernicieux & ſi extraordinaire ?....

Nos Tournois avoient quelque choſe de dangereux, & d'extravagant, dans le danger qu'on y couroit ; & l'on diſoit fort bien, que ſi l'on ſe battoit pour ſe divertir, c'en étoit trop ; & que ce n'en étoit pas aſſez, ſi c'étoit tout de bon *(a)*. L'accident, qui couta la vie à Henri II, fit voir le ridicule & le danger de ces ſortes de Combats, qui ſe ſont abolis.

Nos Carrouſels, & nos Courſes de Bague, ont l'agrément ſans le danger. Ils n'ont ſans doute pas la grandeur & la magnificence viſionnaire & romaneſque, que la Chevalerie donnoit aux Tournois, qui réelle-

(a) *Voyez ci-deſſus, Tom. II. page* 331. *le Traité de* l'Uſage de l'Hiſtoire.

ment avoient une plus grande idée.....

Les Romains faiſoient courre des Chariots dans le Cirque. Nos Courſes de Chevaux répondent aſſez à celles-là. Je ne ſçais pas même ſi nous ne les ſurpaſſons point en cet article. J'ai peine à croire, qu'on ait jamais vu à Rome ce que nous avons vu en France de la viteſſe des Chevaux.

Ils avoient de plus à Rome des Athletes, qui étoient de quelque conſidération. Les Grands, & quelques Empereurs même, ſe donnoient le plaiſir & la gloire de cette ſorte d'Exercice. On voit quelques Médailles, où des Empereurs ſont repréſentés ſous cette forme.

Aujourd'hui, il ne s'en trouve plus, que chez les Peuples les plus groſſiers; ou, tout au plus, on ne voit ces ſortes de Combats, que dans les Fêtes les plus viles des Villageois.

Le Théatre n'avoit aſſurément parmi les Romains, ni la beauté, ni l'agrément, qu'il a aujourd'hui parmi nous. La Tragédie fut toujours chez eux très-défectueuſe; & la Comédie, très-ſale, ou médiſante juſqu'à être mordante. Chez nous, la Tragédie a toute la grandeur & tous les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité

qui l'accompagne par-tout : la Comédie inſtruit, corrige, divertit ; & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui ſurpaſſe notre Moliere .....

* DE LA

NAVIGATION DES ROMAINS.

CE fut proprement l'an 493. de la fondation de Rome, que les Romains commencerent ſérieuſement à s'adonner à la Navigation, & à ſe former une Marine. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent eu des Navires longtems auparavant, & qu'ils n'euſſent même fait quelques Expéditions ſur la Mer, comme on le verra ci-après ; mais on peut dire que les guerres continuelles, où ils étoient occupés contre leurs voiſins, les avoient empêchés juſques-là d'équiper des Flottes conſidérables, & de faire la guerre ſur Mer comme ſur Terre. En cette année 493. qu'ils commencerent à ſe ſignaler ſur cet Elément, il eſt certain que leurs

Vaiſſeaux étoient encore fort groſſierement conſtruits ; qu'eux-mêmes étoient fort peu habiles dans la manœuvre ; & même l'an 563. de Rome, dans la guerre contre Antiochus, ils n'étoient guéres plus verſés dans l'Art de la Navigation, au rapport des Hiſtoriens.

Les Romains ne s'y adonnerent pas comme les Carthaginois, dans la vue d'étendre leur Commerce, mais dans le deſſein d'augmenter leur domination, & de faire des conquêtes : ils avoient néanmoins des Négocians de Mer ; & on voit par les différens Traités que Rome fit avec Carthage, qu'ils naviguoient quelquefois pour le Négoce.

Quoi qu'il en ſoit (*a*), Polybe dit qu'avant la premiere Guerre Punique, les Romains n'avoient point encore penſé à la Navigation. La Sicile, dit-il, fut la premiere Terre hors de l'Italie, où ils aborderent dans le deſſein de donner du ſecours aux Mamertins ; mais ce ne fut pas, ajoute-t-il, avec leurs propres Vaiſſeaux, mais avec ceux qu'ils emprunterent des Locriens, des Tarentins, & des Napolitains. Le Conſul Duillius, livra alors un combat aux Carthaginois ennemis des Mamertins, & leur

(*a*) Polyb. Lib. 1.

prit une Galere couverte. Ce fut ſur le modéle de cette Galere que les Romains, dans l'eſpace de deux mois, conſtruiſirent cette Flotte de cent Galeres à cinq rangs & de vingt à trois rangs avec laquelle ils oſerent attaquer, & battirent celle des Carthaginois, qui avoient juſques-là été les Maîtres de la Méditerranée. Polybe admire avec raiſon la hardieſſe & le bonheur des Romains en cette occaſion. Au reſte, il ne faut pas croire que ces Vaiſſeaux ne fuſſent que de petits bateaux : car le même Polybe aſſure que dans le combat naval que les Conſuls Attilius-Regulus & Manlius livrerent à la Flotte de Carthage, cinq années après la victoire de Duillius, chaque Navire portoit trois cens Rameurs & cent vingt Soldats : la (*a*) Flotte Romaine qui étoit de trois cens trente Galeres couvertes, défit alors la Flotte Carthaginoiſe compoſée de trois cens cinquante Navires.

Malgré ce que dit Polybe, on ne peut nier que les Romains n'euſſent navigué longtems avant la premiere Guerre Punique. Ce même Auteur rapporte un Traité fait entre les Romains & les Carthaginois, l'an 245 de Rome, ſous les premiers Conſuls ; c'eſt-à-dire, environ deux cens cin-

(*a*) Polyb. Lib. 1.

quante ans avant la premiere Guerre Punique; par lequel les Romains s'engagerent, tant pour eux que pour leurs Alliés, de ne point naviguer au-delà du Cap qui couvroit Carthage au Nord, à moins qu'ils n'y fuſſent pouſſés par un vent contraire. Par un deuxiéme Traité fait l'an 402, on voit que les Romains exerçoient la piraterie, & négocioient au-delà de la Mer. Dans un autre Traité, rapporté par Tite-Live, entre Rome & Carthage l'an 473, il fut ſtipulé que les Carthaginois fourniroient aux Romains des Navires dans le beſoin, ſoit pour le Commerce, ſoit pour la Guerre; d'où l'on peut conclure que les Romains alors n'avoient pas à la vérité une Marine fort conſidérable, mais qu'ils ſongeoient au moins aux affaires de la Mer.

L'an 416, c'eſt-à-dire, ſoixante quatorze ans avant la premiere Guerre Punique, les Romains ruinerent le Port des Antiates, & y ayant pris vingt-deux Galeres, dont ſix étoient éperonnées, le Conſul Mœnius brula ces ſix Galeres, & en placa les éperons dans la Place publique, où étoit la Tribune aux Harangues, d'où on lui donna le nom de *Roſtra*; & à l'égard des autres Galeres, il les fit remonter par le Tibre juſqu'à Rome. Ceux qui diſent que ces éperons, dont la

Tribune aux Harangues fut ornée, avoient été pris ſur les Carthaginois, ſe trompent groſſierement; il n'y a qu'à conſulter Polybe & les autres Hiſtoriens.

L'an 445 (*a*), on avoit créé à Rome la Charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper & d'entretenir les Vaiſſeaux de la République. Tout cela fait voir qu'avant la premiere Guerre Punique, les Romains n'étoient pas à la vérité fort puiſſans ſur Mer, mais qu'ils avoient des Vaiſſeaux, & faiſoient même quelques Expéditions maritimes; & c'eſt en ce ſens qu'on doit entendre les paroles de Polybe, lorſqu'il dit qu'avant la premiere Guerre Punique les Romains n'avoient point encore penſé à la Navigation, parce qu'il eſt vrai qu'ils ne s'y étoient pas adonnés, comme ils firent dans la ſuite; & qu'ils n'avoient encore livré aucune bataille navale.

Les Carthaginois, comme nous avons dit, dominoient ſur la Mer Méditerranée; ils en partageoient tout le commerce avec les Tyriens leurs Alliés; & rapportant toutes leurs vues & toutes leurs entrepriſes au ſuccès de ce Commerce, ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir; & ſur le moindre prétexte, ils ravageoient ſouvent les Côtes de l'Italie.

(*a*) Tite-Live, l. 12.

C'eſt la Mer, leur dit le Conſul Marcius, dans le tems de la troiſiéme Guerre Punique, en leur déclarant le Décret du Sénat pour la deſtruction de leur Ville ; c'eſt la Mer & vos grandes richeſſes qui ſont cauſe de votre ruine : c'eſt la Mer qui vous a fait envahir la Sicile & enſuite l'Eſpagne. En tems de paix même vous attaquiez nos Vaiſſeaux marchands ; & pour dérober l'horreur de votre crime vous jettiez les hommes dans la Mer. Le ſouvenir de la grande puiſſance des Carthaginois fit dire à leurs Députés dans le Sénat de Rome, après la deuxiéme Guerre Punique, qu'à peine il leur reſtoit la Ville de Carthage, à eux qui s'étoient vus preſque les Maîtres du Monde.

Ce furent donc les Romains, qui pour la ſureté de l'Italie, & pour favoriſer leur Commerce & celui de leurs Alliés, ayant formé une puiſſante Marine, commencerent par diſputer à Carthage l'Empire de la Mer, & battirent ſes Flottes en pluſieurs rencontres. Il eſt vrai qu'ils furent eux-mêmes battus quelquefois, & que pluſieurs de leurs Flottes firent naufrage, juſqu'à perdre tantôt deux cens Navires, tantôt cent cinquante, tantôt cent, & tantôt cent vingt Galeres & plus de huit cens Vaiſſeaux. Ce fut alors que les

Carthaginois, redevenus Maîtres de la Mer, allerent ravager les Côtes d'Italie, les plus proches de la Sicile ; ce qui engagea les Romains à rétablir leur Marine, pour combattre ces Tyrans de la Méditerranée. Ils formerent donc une Flotte de deux cens Galeres à cinq rangs, qui par la victoire qu'elle remporta ſous le commandement du Conſul Lutatius l'an 511, termina cette Guerre, qui avoit duré vingt-quatre ans, qui avoit couté à Carthage cinq cens Galeres à cinq rangs & ſept cens à Rome ; & le Traité qui fut conclu, valut aux Romains les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & l'évacuation de la Sicile par les Troupes Carthaginoiſes.

Ce ne fut pas ſeulement aux Carthaginois que les Romains eurent alors affaire ſur la Mer : les Illyriens, & ſur-tout les Iſtriens & les Liburniens, Peuples de la côte Orientale du Golfe Adriatique, exerçoient la Piraterie. Teuta leur Reine les autoriſoit dans ce brigandage, & leur permettoit de piller indiſtinctement tous les Vaiſſeaux, de quelque Nation qu'ils fuſſent. Comme ils attaquoient ſouvent les Marchands Italiens, & qu'ils les traitoient inhumainement, ils s'étoient rendus très-odieux aux Romains qui poſſédoient une grande partie de l'Italie, &

y avoient beaucoup d'Alliés. Le Sénat commença donc par envoyer des Ambaſſadeurs à la Reine Teuta, qui étant une femme dure & féroce, les reçut fort mal, & pouſſa même la barbarie juſqu'à faire mourir un d'eux, ſous prétexte qu'il lui avoit parlé peu reſpectueuſement. Les Romains lui déclarerent la guerre, & la lui firent avec tant de ſuccès, qu'ils la contraignirent à demander la paix ; elle lui fut accordée, à condition qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté quelques Places ſur la Côte ; que les Illyriens ne mettroient en Mer que deux Brigantins, ſans pouvoir les armer en courſe ; & qu'ils ne paſſeroient point la Ville de Liſſus, ſituée près de Dyrrachium ſur les Confins de la Macédoine.

Cependant les Iſtriens peu fidéles à ce Traité, recommencerent leurs pillages ordinaires, quelques années après, & ſe jetterent ſur les Vaiſſeaux des Romains, chargés de bled pour Rome. Les Romains armerent contre eux & les punirent ; ils en uſerent de même à l'égard des Illyriens, qui ayant à leur tête Démétrius le Phalerien, avoient mis en Mer cinquante Brigantins, & s'étoient avancés juſques vers les Cyclades. Ils furent vaincus par le Conſul Emilius, à qui cette Victoire valut l'honneur du Triomphe.

La Paix ayant duré vingt-trois ans entre Rome & Carthage, elle fut enfin rompue par le ſiége de Sagunte, Ville alliée de la République, qu'Annibal l'ennemi irréconciliable des Romains par ſerment, oſa attaquer contre la foi du Traité conclu avec Aſdrubal; ce qui donna lieu à la deuxiéme Guerre Punique, qui dura dix-ſept ans. Tout le monde ſçait qu'Annibal entra dans l'Italie, & qu'ayant remporté pluſieurs Victoires, où il tailla en piéces les Romains il vint camper aux Portes de Rome. Pour faire diverſion, Scipion eut ordre d'aller en Sicile, & de-là en Afrique. Ce qu'il y a d'étonnant eſt qu'en moins de ſix ſemaines, à compter du jour que les Arbres furent coupés, il vint à bout de faire conſtruire vingt Galeres à cinq rangs, & trente à trois; les arma, les équipa, & les mit en état de joindre la Flotte deſtinée à cette Expédition. Annibal fut rappellé en Afrique, comme l'on ſçait, & vaincu par Scipion; ce qui obligea les Carthaginois à demander la Paix. Le Traité auquel ils ſe ſoumirent portoit, que déſormais ils ne pourroient avoir plus de dix Galeres; que toutes leurs autres Galeres ſeroient livrées aux Romains, auxquels ils reſtitueroient tous les Vaiſſeaux qu'ils avoient pris ſur eux.

On fixa même la grandeur des Batteaux qu'ils employeroient à l'avenir pour la Pêche & pour les Voitures. Scipion fit bruler à leurs yeux cinq cens Vaiſſeaux à rames de toute ſorte de grandeur ; ce qui leur fut auſſi ſenſible, diſent les Hiſtoriens, que ſi l'on avoit brulé leur Ville même. Ce fut alors que les Romains ſe virent les Maîtres abſolus de la Mer, après en avoir enlevé l'Empire aux Carthaginois ; ce qui rendit leur Commerce très-floriſſant, & mit dans Rome une grande abondance de toutes choſes.

Quelque tems après les Romains eurent une Guerre à ſoutenir contre Philippe Roi de Macédoine, qui ſecondé d'Annibal exilé de ſon Pays, avoit mis en Mer beaucoup de Vaiſſeaux ; mais l'an 556 ayant été vaincu par le Conſul Quintius Flaminius, il demanda la Paix, dont une des Conditions fut qu'il livreroit aux Romains toutes ſes Galeres couvertes, & ne conſerveroit que quelques Brigantins : on lui laiſſa cette prodigieuſe Galere qui étoit à ſeize rangs, parce que ſa grandeur la rendoit inutile. Elle ſervit néanmoins dans la ſuite à ramener à Rome le Conſul Paul-Emile, Vainqueur de Perſée fils de ce même Philippe. Ce fut proprement dans cette Guerre contre Philippe que les Romains commencerent à ſe mêler

des

des Affaires de la Grece ; & à jetter, par les avantages qu'ils remporterent, les fondemens de cette vaſte Puiſſance à laquelle ils parvinrent dans la ſuite.

Antiochus Roi de Syrie, ſurnommé le Grand, s'étant rendu redoutable ſur Mer, donnoit de la jalouſie aux Romains, dont il vouloit de ſon côté affoiblir la puiſſance. Ce fut pour cela, qu'excité par Annibal, qui ſouffloit en tous lieux ſa haine contre les Romains, & à la ſollicitation de Thoas Roi des Etoliens, il leur déclara la guerre, qui lui réuſſit mal par ſon irréſolution & ſon incapacité ; le Conſul Acilius Glabrio le défit entiérement dans le Combat des Thermopyles. Dans la même année, c'eſt-à-dire, l'an 563. le Préteur Livius prit le Commandement de la Flotte Romaine, à laquelle Antiochus oppoſa cent Vaiſſeaux ſous la conduite de Polyxenidas, qui fut battu par les Romains ſur la Côte d'Ionie. Ce Général eut néanmoins ſa revanche ; car il ſurprit près de l'Iſle de Samos la Flotte des Rhodiens jointe à une partie de celle des Romains ; 20 Vaiſſeaux furent pris & conduits à Epheſe. Mais Emilius Regillus, ayant ſuccedé à Livius, vainquit près de Myonneſus avec une Flotte de 80 Voiles, celle d'Antiochus compoſée de 100 Ga-

leres couvertes, & commandée par Annibal & Polyxenidas ; les Romains en prirent 13 & brulerent les autres ou les coulerent à fond. Antiochus ayant été enſuite battu ſur Terre par Domitius, ou plutôt par les deux Scipions, n'obtint la Paix qu'à condition d'abandonner toute cette partie de l'Aſie qui eſt entre la Mer & le Mont Taurus, & de ſe réduire à ſon Royaume ; de livrer aux Romains ſes Vaiſſeaux de guerre & de ne retenir que dix Brigantins, ſans pouvoir les envoyer au-delà des deux Promontoires de Cilicie. Son fils Antiochus Eupator n'ayant pas dans la ſuite obſervé ce Traité, les Romains brulerent ſes Vaiſſeaux.

Annibal retiré chez Pruſias Roi de Bythynie qui étoit alors en guerre contre Euméne Roi de Pergame, allié des Romains, uſa d'un ſtratagême ſingulier dans le combat que la Flotte de Pruſias, qu'il commandoit, livra à celle d'Eumène. Ayant rempli de Serpens un grand nombre de bouteilles de terre, il fit jetter ces bouteilles dans les Vaiſſeaux ennemis au milieu du combat, ce qui troubla & épouvanta les Soldats de la Flotte d'Eumène, qui, quoique ſupérieure, prit la fuite.

Perſée Roi de Macédoine, fils de Phi-

lippe s'étant ligué ſecrettement avec les Carthaginois, fit de grands préparatifs pour la guerre qu'il vouloit faire aux Romains, & équipa un grand nombre de Vaiſſeaux. Comme les Romains n'avoient alors qu'une Flotte en mauvais état à lui oppoſer, ils ſongerent à rétablir leur Marine, foible ſur-tout par le défaut de bons Matelots. Perſée, ayant été vaincu par le Conſul Paul-Emile près de Pydna dans la Macédoine, dans un combat ſur terre, ſe réfugia dans l'Iſle de Samothrace. Le Préteur Octavius vint auſſitôt l'y chercher avec ſa Flotte, & l'ayant fait priſonnier, il le livra à Paul-Emile, qui le conduiſit à Rome chargé de chaînes & en triomphe; tous les Vaiſſeaux de ce Prince, dont la plûpart étoient très-grands, furent auſſi pris & conduits à Rome. Le Triomphe fut un des plus ſuperbes qu'on eût encore vus, & eſt célébré par tous les Hiſtoriens: on vit Paul-Emile trainant enchaîné à ſon char l'infortuné Roi de Macédoine, Perſée, avec ſes trois fils. Son Royaume fut alors réduit en Province; & c'eſt ainſi que s'éteignit cette puiſſance formidable des Rois de Macédoine, qui avoient ſubjugué tout l'Orient. Le Triomphe de Paul-Emile fut ſuivi du Triomphe naval du Préteur Octavius & de celui d'Anitius, qui

avoit vaincu & pris Gentius Roi d'Illyrie, allié de Perſée; le ſuccès de cette guerre avoit été ſi rapide qu'elle avoit été terminée en trente jours. Anitius ayant fait une deſcente en Illyrie, après avoir remporté quelque avantage ſur la Flotte Illyrienne, força le Roi Gentius à ſe rendre à ſa diſcrétion, avec ſa femme, ſes enfans, ſon frere, & les plus grands Seigneurs de ſa Cour : on les vit à Rome vaincus & priſonniers avant qu'on y eût ſçu que la guerre fut commencée. Au reſte, les Romains, qui ſe mettoient peu en peine du Commerce, ne ſçachant que faire de tant de Vaiſſeaux qu'ils avoient pris, diſtribuerent les deux cens vingt Brigantins de la Flotte de Gentius, aux habitans de Corfou, d'Apollonie & de Dyrrachium.

Cependant les Carthaginois ſongeoient à rétablir leur Puiſſance maritime, & amaſſoient une grande quantité de bois pour conſtruire une Flotte ; ce qui engagea le Sénat Romain à leur déclarer la guerre l'an 605 que commença la troiſiéme guerre Punique, il ordonna pour cela un terrible armement : l'Armée Navale, ſous le Commandement du Conſul Marcius, étoit compoſée de cinquante Galeres à cinq rangs, de cent Flutes & d'un grand nombre d'au-

tres Vaiſſeaux. Les Carthaginois réduits à l'extrémité, à l'exemple de ceux d'Utique, ſe ſoumirent ſans réſerve aux Romains, qui commencerent par bruler tous leurs Vaiſſeaux; enſuite ils prirent d'eux un grand nombre d'Otages, & puis leur firent ſçavoir que le Sénat avoit réſolu de détruire leur Ville, & d'en tranſporter tous les habitans à cinq lieues dans les terres. Les Carthaginois au déſeſpoir & pleins de fureur, réſolurent alors de ſe défendre, & de périr plutôt que de ſouffrir l'incendie de leur Ville. Scipion les aſſiégea par Mer & par Terre, & combla leur Port. Mais ils en formerent un autre auſſitôt, d'où l'on vit ſortir bientôt cent vingt Navires armés, bâtis dans l'eſpace de ſoixante jours. Avec cette nouvelle Flotte ils attaquerent celle des Romains, & en brulerent une partie: ce qui n'empêcha pas que Carthage ne fût enfin priſe, ſaccagée & brulée par Scipion après une guerre de cinq ans, ſept cens ans après ſa fondation, l'an de Rome 608. Les Romains faiſoient ſi peu de cas des Vaiſſeaux, qu'ils brulerent auſſi toute la Flotte des Carthaginois. Ainſi perit cette fameuſe Ville, où l'on comptoit ſept cens mille habitans, Maitreſſe de trois cens Villes en Afrique, & d'une étendue de pays de plus

de mille lieues : elle fut enfin, cent deux ans après ſa deſtruction, rebâtie par l'Empereur Auguſte & peuplée de Romains & d'Africains.

Cette même année, c'eſt-à-dire l'an 608 de Rome, la Ville de Corinthe très-puiſſante par ſa ſituation, qui y attiroit le Commerce de l'Aſie & de l'Europe, ayant maltraité des Députés du Sénat Romain, eut le même ſort que Carthage, & fut pillée, & brulée & entiérement détruite par Mummius : elle fut rétablie dans la ſuite par Jules-Céſar, qui en fit une Colonie Romaine.

Les Romains n'eurent pas un ſi prompt ſuccès contre les Pirates des Iſles Baleares, qui ſortant de leurs rochers, attaquoient & pilloient tous les Vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Les Crétois ſe rendirent encore plus redoutables aux Romains dans la guerre contre Mithridate Roi de Pont, avec qui ceux de Crete s'étoient ligués. Antonius fils de l'Orateur & pere du Triumvir, fut ſouvent battu par les Crétois, ce qui le fit mourir de honte & de douleur : mais Q. Metellus, ſurnommé le Crétique, les vainquit, & ſe rendit maître de toute leur Iſle.

Cependant Mithridate ſoutenu des Pira-

tes dont il diſpoſoit, continuoit de faire une guerre ſanglante aux Romains : il s'étoit rendu l'arbitre de tout l'Orient, qui reſpectoit tous ſes ordres, & qui le regardoit comme ſon Libérateur ; ſes Flottes couvroient toute la Méditerranée, & faiſoient trembler les côtes d'Italie. Sylla & Lucullus furent envoyés pour le combattre. Le Roi de Pont s'enferma alors dans Pitane, Ville de la Troade, où ſe voyant aſſiégé par Fimbria du côté de la terre, il fit venir toutes ſes Flottes pour ſe ſauver par Mer ; Fimbria en donna avis à Lucullus, qui ne voulant rien devoir aux conſeils de Fimbria, ſe contenta d'attaquer & de vaincre deux Flottes de Mithridate près des côtes de la Troade. Enſuite Archelaüs, Commandant Général des Vaiſſeaux du Roi de Pont, gagné par les ſollicitations de Lucullus & de Murena, en livra une partie, trahit ſon Maître, & paſſa au ſervice de ſes ennemis. Cependant le Conſul Cotta fut battu par Mer & par Terre, s'étant trop hâté d'attaquer Mithridate, & ayant perdu ſoixante Vaiſſeaux, il ſe vit aſſiégé dans la Ville de Calcédoine. Mais Lucullus ſon Collégue contraignit Mithridate de lever le ſiége, & alla l'aſſiéger lui-même dans ſon camp. Le Roi de Pont ayant alors tenté de paſſer à Byzance, fut aſſailli

d'une tempête qui fit périr plus de ſoixante de ſes Navires. Enfin Lucullus lui coula à fond trente-deux Vaiſſeaux de Guerre & pluſieurs Vaiſſeaux de tranſport ; & à ſon retour, ayant eu les honneurs du Triomphe, on vit parmi les Monumens de ſa Victoire cent dix Galéres, armées d'éperons, qui ſervirent à en rehauſſer l'éclat.

Cependant la piraterie augmentoit, & les Corſaires infeſtoient toute la Méditerranée ; ce qui interrompit tout le Commerce, & porta un grand préjudice à toute l'Italie & à Rome, qui ſe vit par-là dépourvue de toutes les choſes néceſſaires à la vie, que la Mer avoit coutume de lui fournir. On enlevoit tous les Convois : il n'y avoit plus de ſureté, ni pour les Citoyens, ni pour les Magiſtrats qui s'embarquoient. Les Corſaires même eurent l'audace de paroître à l'embouchure du Tibre : ils pillerent les Temples & les Villes Maritimes d'Italie. Diſperſés ſur la Mer, ils formoient entre eux une eſpéce de République, gouvernée par des Chefs très-habiles dans la Marine, La Cilicie étoit le lieu le plus ordinaire de leur retraite ; c'étoit là qu'étoient principalement leurs Arſénaux & leurs Magazins ; Pompée fut choiſi pour purger la Mer de ces ennemis dangereux,

reux, qui affamoient Rome & déſoloient toutes les Côtes d'Italie. On lui déféra le Commandement de toute la Méditerranée, depuis le Détroit de Cadis juſqu'au Boſphore de Thrace, & on lui fournit les moyens de mettre en Mer cinq cens Vaiſſeaux; ce qui lui donna une grande puiſſance, & lui attira bien des envieux: ce Général, en moins de trois mois, vint à bout des Pirates, ſoit par lui, ſoit par ſes Lieutenans; il les battit près des Côtes de Cilicie, & les contraignit, pour la plûpart à ſe rendre à diſcrétion, après leur avoir pris plus de cent Galéres armées. Après cette heureuſe Expédition, il jugea à propos, pour les éloigner de l'occaſion de retourner à leurs brigandages, de leur interdire la Mer & de leur aſſigner des Terres loin du rivage, pour les cultiver & y faire leur demeure. Les Pirates obéirent, & furent dans la ſuite très-ſoumis & très-affectionnés à la République Romaine: cette Guerre fut terminée l'an 687.

Je ne parlerai point ici du célébre armement de Jules Céſar contre l'Angleterre, ni des différentes Batailles navales données dans le cours des Guerres Civiles de la République, ces choſes étant connues de tout le monde, par ce qu'en ont écrit en détail

pluſieurs Hiſtoriens. Il me ſuffit d'avoir réuni pluſieurs Faits épars dans l'Hiſtoire de ces Maîtres du Monde, capables de donner une idée de leur puiſſance ſur la Mer, & des actions par leſquelles ils ſe ſont ſignalés au-delà de leur Continent.

DOM CARLOS;

NOUVELLE

HISTORIQUE.

AVIS.

TOus les Hiſtoriens du ſiécle paſſé, qui parlent du malheureux Prince d'Eſpagne qui fait le ſujet de cet Ouvrage, parlent auſſi de ſon amour pour ſa Belle-Mere. Comme on juge toujours criminellement de ces ſortes de choſes, ſa paſſion a fait quelque tort à la réputation de cette vertueuſe Reine. L'Auteur ayant trouvé en divers lieux les particularités de leur Hiſtoire, il a cru devoir en faire part au Public, parce qu'elles juſtifient la mémoire de cette Princeſſe, & qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de ſa part. Quand elle n'auroit fait que de découvrir la Conjuration dont on verra le récit, elle a bien mérité qu'on prenne quelque ſoin de ſa Gloire, puiſqu'il eſt vrai de dire, que ſans elle, jamais le Prince de Navarre ne ſeroit devenu le plus grand Roi du monde; & pour dire quelque choſe de plus, Aïeul de Louis Quatorziéme.

AUTRE AVIS.

CETTE Hiſtoire eſt tirée de tous les Auteurs Eſpagnols, François, Italiens, & Flamans, qui ont écrit ſur le tems auquel elle s'eſt paſſée. Les principaux ſont M. de Thou, Aubigné, Brantome, Cabrera, Campana, Adriani, Natalis Comes, Dupleix, Matthieu, Mayerne, Mezeray, le Laboureur ſur Caſtelnau, Strada, Meteren, l'Hiſtorien de Dom Juan d'Autriche, les Eloges du P. Hilarion de Coſte, un Livre Eſpagnol des Dits & Faits Heroïques de Philippe II. une Relation de la mort & des obſeques de ſon Fils, &c. Elle eſt encore tirée de diverſes Piéces ſervant à l'Hiſtoire, tant manuſcrites qu'imprimées : entre autres d'un petit Livre en Vers, intitulé Diogenes, *qui traite cette matiere à fond ; & d'un Manuſcrit de M. de Peireſc exprès ſur ce même ſujet. Cependant, pour plus grande ſatisfaction des Lecteurs, on a mis au bas des pages des Endroits les plus ſinguliers, & les plus extraordinaires, les Auteurs principaux dont ils ont été tirés.*

CAROLVS P. F. HISPP. PRINCEPS ÆT. AN. XXII.
ISABELLA VALES. PHILIPPI II. HISP. REGIS. XX.

DOM CARLOS,

NOUVELLE

HISTORIQUE.

LOrſque Charles-Quint réſolut de quitter ſes Etats, pour ſe retirer dans une Solitude; il craignit de l'aiſſer ſon Fils expoſé à la bonne fortune de Henri II. dont il avoit reſſenti les effets, & il fit Tréve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix, qui furent faites pendant la Tréve, on propoſa de marier le Prince d'Eſpagne Dom Carlos, Fils unique de Philippe II. & de Marie de Portugal ſa premiere Femme, avec Madame Elizabeth, Fille ainée de France.

Cette Princeſſe étoit fort jeune; mais elle étoit extrêmement formée pour ſon âge. Comme ce Mariage fut réſolu avec joie des deux côtés, auſſitôt qu'il fut propoſé, elle conçut beaucoup d'eſtime pour l'Epoux

qu'on lui deſtinoit. Son jeune cœur trouvant cette occaſion de s'attacher à quelque choſe, il s'en fit en ſecret un agréable amuſement, & elle s'engagea inſenſiblement dans une inclination, qui donna plus de peine, qu'elle ne le croyoit, à ſa Vertu.

Le Prince d'Eſpagne n'étoit pas moins content de ſa deſtinée. Comme tout ce qu'on lui diſoit de Madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaiſir à tout ce que cette idée lui inſpiroit d'amoureux. Le Portrait de la Princeſſe acheva ce que la réputation de ſa beauté avoit commencé. On aſſura qu'il étoit fort reſſemblant; & Dom Carlos le crut aiſément, parce qu'il le ſouhaitoit. Lorſqu'il conſidéroit cette Peinture, il n'eſt point de voie, qui ne lui vînt dans l'eſprit, pour faire ſçavoir à Madame ce qu'il penſoit d'elle. Il ne pouvoit ſouffrir, qu'elle ignorât la joie, que l'eſpérance de la poſſéder répandoit dans ſon Ame. Quelquefois, il avoit honte de ſon bonheur, & il auroit preſque ſouhaité d'avoir le tems de gagner le cœur de cette Princeſſe, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais comme c'étoit une choſe impoſſible, il lui ſembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pu, du moins, lui faire ſçavoir ſes différentes penſées.

Cependant, les affaires changerent de

face, par la rupture de la Tréve. Ce furent les Princes Lorrains, qui firent réſoudre la Guerre, à la ſollicitation de Paul IV. Le but du Pape étoit, qu'on fît une puiſſante diverſion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Eſpagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems. La choſe réuſſit de ce côté, comme on l'avoit projetté: mais il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux Batailles, où preſque tout ce qu'il y avoit de braves gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les affaires en ſi mauvais état qu'on réſolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Eſpagne, & du Connétable de Montmorenci ſon Priſonnier. Le Connétable fit conſidérer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une ſi belle occaſion de rentrer dans ſes Etats, d'où François I. avoit chaſſé ſon pere, & le Duc fit enſorte auprès de Philippe II. que le Traité fut conclu peu de tems après à Cateau-Cambreſis. Il eſt aiſé de juger, quelle fut la douleur de Dom Carlos, quand on rompit la Tréve, & quelle fut ſa joie, quand on reprit la Négociation de la Paix. Cependant, cette Paix, qui flatoit ſi doucement ſes eſpérances, fut ce qui les ruina pour toujours.

Pendant le tems que la Négociation dura, Philippe II. devint veuf, par la mort de Marie Reine d'Angleterre ſa ſeconde femme. Comme il avoit deſſein de ſe remarier, il fit demander pour lui la Princeſſe, qu'on lui avoit accordée pour ſon Fils. On auroit mieux aimé la donner à l'Héritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince, qui pouvoit être ſon pere, & dont elle n'auroit que des Cadets; mais on ne put honnêtement le refuſer.

Quoique cette nouvelle fût un coup de foudre pour Dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de gens, il fut aſſez maître de lui-même, pour empêcher que perſonne ne pût connoître la douleur qu'elle lui cauſa. La violence, qu'il ſe fit, lui couta cher quand il fut ſeul. Tout ce que l'amour & la rage peuvent inſpirer lui paſſa dans l'eſprit. Mais, comme l'accablement où il étoit ne permettoit pas de rien réſoudre, ni l'état préſent de ſa fortune de rien entreprendre, ſon déſeſpoir ſe changea inſenſiblement en mélancolie. De-là vint la vie ſi particuliere qu'il mena depuis, & qui le rendit ſi odieux au Roi ſon pere, qui ne ſe défiant pas du véritable ſujet, & jugeant de ſon fils par lui-même, attribua le chagrin de ce jeune Prince à quelque impatience de regner.

Pour Madame, quoique ce qu'elle avoit dans l'ame pour Dom Carlos fût plutôt une diſpoſition à aimer, qu'une paſſion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'amour, lui donna une défiance d'elle-même, qui ne ſe peut exprimer. Juſques alors, elle avoit eu une curioſité extrême de ſçavoir l'effet que ſon Portrait avoit produit ſur Dom Carlos, & elle avoit ſouhaité que le cœur de ce Prince fût encore moins tranquille que le ſien ; mais dès qu'elle ſçut le changement de leur deſtinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque douceur qu'il y ait à être belle, elle ſouhaita que tout ce qu'on diſoit de ſes agrémens ne fût pas. Dans ces différentes penſées, ſon eſprit n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour ſe tirer de bonne grace d'un pas auſſi difficile pour elle, que ſon abord à la Cour d'Eſpagne, elle retarda ſon départ, autant que la bienſéance le permit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épouſée au nom de ſon Maître dès le mois de Juin, elle ne ſortit de Paris qu'à la fin de Novembre : elle s'arrêta dans toutes les belles Maiſons qu'elle trouva ſur ſa route, & elle n'arriva en Guienne, qu'à la fin de l'année ; comme ſi ces retardemens euſſent pu faire dans ſon cœur ce que ſa Raiſon n'y faiſoit pas. Quand elle fut aux Pyrenées, la Fortune ;

qui ſe plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encore un relâche qu'elle n'eſpéroit pas.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, étoit chargé de la conduite de la Princeſſe, & il la devoit remettre, ſur la Frontiere, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne poſſédoit que la Baſſe Navarre, parce que la Haute avoit été uſurpée ſur l'Aïeul de ſa femme, par les Eſpagnols. Pour ne porter point de préjudice au droit, qu'il avoit ſur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'endroit qui les ſépare, pour la véritable Frontiere de l'Eſpagne; & il exigea des Députés une déclaration, comme la remiſe, qu'il feroit de la Princeſſe en cet endroit, ne pourroit nuire à ſes prétentions. La déclaration étoit de trop grande conſéquence, pour être accordée ſans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la Réponſe ſur les lieux, Philippe II. auroit bien ſouhaité, que la Cour de France lui eût épargné cet embarras, & qu'on eût donné la Commiſſion à d'autres qu'au Navarrois; mais Meſſieurs de Guiſe, nouveaux & abſolus Maîtres des affaires, avoient leurs raiſons pour éloigner les Princes du ſang. Comme ils ne cherchoient que des prétextes, ils furent ravis d'en trouver un ſi plauſible, pour ſe déli-

vrer de celui qui les embarraſſoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Eſpagne prît le parti de ſatisfaire le Navarrois ſur le champ, ou de mettre la choſe en négociation pour obtenir de la Cour de France qu'on le rappellât. Cette derniere voie tiroit en une longueur inſupportable à un Prince qui attendoit la plus belle perſonne du monde, pour être ſa femme. Ce grand Politique ſatisfit ſon impatience amoureuſe au préjudice de ſes intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La Reine prit le chemin de Madrid, & Dom Carlos vint à ſa rencontre, accompagné entre autres perſonnes, du jeune Prince de Parme, Alexandre Farneſe ſon Couſin, & de Rui-Gomez de Silva, Prince d'Eboli, ſon Gouverneur, & Favori du Roi (*a*). Aux premieres nouvelles que la Reine apprit de l'approche du Prince, des ſentimens ſi oppoſés s'éleverent dans ſon ame, & l'agiterent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ſes femmes, & elle ne revint que lorſque Dom Carlos fut prêt à l'aborder. Après les premieres civilités, ces deux illuſtres perſonnes, occupées à ſe conſidérer l'une l'autre, ceſſerent de parler ; & le reſte de la compagnie

(*a*) Le Pere Hilarion de Coſte, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.

ſe taiſant par reſpect, il ſe fit durant quelque tems un ſilence aſſez extraordinaire dans cette occaſion.

Dom Carlos n'étoit pas regulierement bien fait (a); mais outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle tête du monde, il avoit les yeux ſi pleins de feu & d'eſprit, & l'air ſi animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fût déſagréable. D'abord, il fut ébloui de la beauté de la Reine: mais la conſidération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt ſon admiration en douleur: & prévoyant ce qu'elle lui feroit ſouffrir, il vint inſenſiblement à la regarder avec quelque ſorte de frayeur.

Cependant, le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par civilité, que Dom Carlos voulût partir, & que le Prince attendoit par reſpect qu'elle fît la même choſe. Dans cette penſée, il avertit la Reine, qu'il en étoit tems, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne penſoit. Le Prince ayant pris place dans le carroſſe de la Reine, il ne leva point les yeux de deſſus elle, pendant le chemin; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit ſouhaiter de la conſidérer, & de ſe perdre. La Reine le remarqua auſſitôt. Un ſentiment ſecret, dont elle ne fut point la maitreſſe, lui fit

(a) Brantome, dans Philippe II.

trouver de la douceur à voir le raviſſement de Dom Carlos. Cependant, elle n'oſoit l'obſerver, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant; mais enfin leurs yeux, après s'être évités quelque tems, laſſés de ſe faire violence, s'étant rencontrés par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidéles Interprêtes, que Dom Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille regards triſtes & paſſionnés, à toute l'obſtination & la grandeur de ſa paſſion. Le cœur de ce Prince, chargé de ſon ſecret, & ſerré de la douleur de ſon infortune, ne put différer plus longtems à ſe ſoulager; & comme il crut voir dans l'air interdit & embarraſſé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eût une joie ſi ſenſible, qu'il en oublia pour quelque momens le bonheur de ſon pere, & ſes propres malheurs. Cette ſatisfaction lui donna une liberté d'eſprit, qu'il n'eſpéroit pas d'avoir au premier abord du Roi & de la Reine; mais cette Princeſſe étoit entrée dans une réverie ſi profonde, durant le chemin, que la préſence de ſon Mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la deſcente du carroſſe, après les premieres cérémonies ordinaires dans ces rencontres, elle ſe mit à le regarder

fixement, comme ſi elle eût obſervé, s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce Prince, bien éloigné de ſe défier du véritable ſujet de ſon embarras, lui demanda avec aſſez de chagrin, ſi elle regardoit qu'il avoit déja les cheveux blancs (*a*). Ces paroles furent priſes à mauvais augure, par ceux qui étoient préſens; & l'on jugea dès-lors que l'union de deux Perſonnes ſi différentes ne ſeroit pas heureuſe.

La Cour d'Eſpagne, qui avoit écouté les merveilles qu'on diſoit de la beauté de la Reine, comme les exagérations ordinaires pour les bonnes qualités des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en diſoit, étoit audeſſous de la vérité. Cette Princeſſe étoit née toute belle, & elle ſe trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême jeuneſſe puiſſe donner à une bauté parfaite. Toutes les belles Perſonnes ne touchent pas toutes ſortes de cœurs; mais la Reine fut également adorée parmi les Peuples, & dans la Cour. Autant de fois qu'elle ſortoit en public, c'étoient autant de triomphes pour elle. Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encore aujourd'hui une Tradition dans laCour d'Eſpagne,qu'il n'y avoit point d'homme ſage, qui oſat la (*b*) conſidérer en

(*a*) Brantome, dans ſon Diſcours ſur cette Reine.
(*b*) Le même, dans ſon Eloge.

face,

face. Enfin, s'il eſt vrai que la Beauté ſoit une eſpéce de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle.

Il étoit malaiſé que l'heureux époux, qui poſſédoit tant d'appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manieres de cette Princeſſe lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toujours une douceur attirante, également éloignée de la rebutante ſévérité des Eſpagnoles en public, & de leurs emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois ſon bonheur, en faiſant réflexion ſur ces choſes: mais c'étoit ſeulement en lui-même; car il ne jugea pas qu'il fût de ſa grandeur de laiſſer connoître à cette jeune perſonne le foible qu'il ſentoit pour elle. Si elle en eût ſoupçonné quelque choſe, elle auroit bientôt perdu cette penſée, en conſidérant le peu de confiance que ce Prince lui témoignoit, ſon air auſtere, & ſa régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ſes careſſes; comme s'il eût craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres gens le voyoient. Cette conduite, ſi peu tendre en apparence, ſi éloignée de l'agréable déréglement d'eſprit, qui accompagne d'ordinaire les paſſions ſatisfaites, ne répondoit pas à l'idée que la Reine avoit de la vie

que doivent mener deux nouveaux mariés aſſez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc ſon mari comme un homme, dont elle ne poſſédoit que le corps; & dont l'ame n'étoit remplie que des deſſeins de ſon ambition, & de la méditation de ſa Politique. Cependant, elle en étoit ſi fort aimée, que la jouiſſance augmenta ſa paſſion, bien loin de la diminuer : ſoit que la poſſeſſion, qui raſſaſie ſi pleinement les deſirs de la plupart des maris, ne ſervît qu'à irriter les ſiens, en lui découvrant des agrémens cachés, & des beautés toutes nouvelles; ou ſeulement, que le ſecret qu'il lui faiſoit de ſon amour en redoublât la violence.

Cependant, Dom Carlos étoit dans une inquiétude effroyable de ſçavoir comment il étoit dans l'eſprit de la Reine. Quoique lorſqu'elle le regardoit, il lui ſembloit voir dans ſes yeux une langueur ſecrette & paſſionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'oſoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut guéres ſeule pendant que les réjouiſſances des noces durerent, il fut longtems ſans pouvoir l'entretenir en particulier; mais enfin, la fortune qui ſe plaît à favoriſer les deſſeins qui ne peuvent avoir que des ſuites funeſtes, lui en fit naître une occaſion lorſqu'il l'eſpéroit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Eſpagne, que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers honneurs au Corps de l'Empereur qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monaſtere des Hiéronymites, où il avoit fini ſes jours. La Reine fut bien aiſe d'accompagner ſon mari dans ce voyage, pour voir un Pays, qu'on diſoit être le plus bel endroit de toute l'Eſpagne. Les Hiéronymites de S. Juſt ſont ſitués dans une Vallée à l'entrée de l'Eſtramadure, qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la Frontiere de Caſtille, juſqu'à celle de Portugal. Cette Vallée eſt environnée de Collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins fertiles ſont couverts de ces Bois d'éternelle verdure, qui ne ſe trouvent que dans les pays chauds. Mille Ruiſſeaux, qui naiſſent parmi ces Bois, ſe vont rendre, après pluſieurs détours dans le Fleuve qui traverſe la Plaine; & le Terroir, qui s'abreuve de cette grande quantité d'eaux vives, a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers, de Citroniers & d'autres arbres ſemblables, qui croiſſent ſous cet heureux climat. Ces Eaux entretiennent, au plus fort de l'Eté, ſous les ombrages de ce déſert, une fraîcheur, que tout l'artifice des hommes ne ſçauroit produire ailleurs; & la verdure dont elles ſont

bordées, a un éclat ſi vif, que la Peinture n'en a jamais compoſé de ſi belle.

La Cour étant arrivée dans cette ſolitude, que Charles-Quint avoit rendue ſi fameuſe par ſa retraite, après avoir ſatisfait aux premiers devoirs de piété, le Roi voulut voir un jeune Religieux, que ſon pere avoit beaucoup aimé; & entre autres choſes, il fut curieux de ſçavoir l'origine de cette amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à ſon tour les autres Religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encore novice, enſeveli dans un ſi profond ſommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever; que le Novice, ſe levant enfin à regret, & encore à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien ſe contenter d'avoir troublé le repos du Monde, tant qu'il y avoit été, ſans venir encore troubler le repos de ceux qui en étoient ſortis; & que cette réponſe avoit paru ſi plaiſante à l'Empereur, qu'il l'avoit toujours aimé depuis.

Après quelques autres diſcours, tout le monde ſe ſépara dans cet agréable Déſert; & la Reine, qui étoit fatiguée du voyage, demeura preſque ſeule avec Dom Carlos. Comme ce qui reſta près d'eux n'étoit pas d'un rang à ſe mêler dans leur entretien, Dom Carlos, ravi de cette occaſion, lui

propoſa de ſe repoſer dans un petit Bois d'Orangers, qui étoit derriere l'appartement de l'Empereur. Ils y furent, & le Prince, qui craignoit d'être interrompu, commença auſſitôt la converſation, avec une liberté d'eſprit, dont il fut lui-même ſurpris, & qui fit preſque perdre à la Reine le ſoupçon qu'elle avoit de ſon deſſein. D'abord, il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choſes qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Enſuite, il la pria de ſe ſouvenir du tems qu'ils étoient deſtinés l'un pour l'autre, & de conſidérer quelle impreſſion une eſpérance ſi charmante avoit dû faire ſur ſon cœur. *Il vous eſt aiſé de juger, Madame*, continua-t-il, *que votre vue n'a pas effacé cette impreſſion; & je ſens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaiſir à voir un homme dans des ſentimens ſi paſſionnés pour elle, & que perſonne n'avoit encore oſé lui témoigner. Mais enſuite, faiſant réflexion ſur les paroles de Dom Carlos, elle en comprit ſi bien la force, & elles lui donnerent une idée ſi funeſte de l'état de l'ame de ce Prince, qu'il lui fit beaucoup de pitié. Elle lui avoua, que l'eſtime qu'elle avoit conçue pour lui, pendant le tems qu'elle étoit deſtinée à être

ſa femme, ne lui permettoit pas de regarder ſans douleur ce qu'elle lui voyoit ſouffrir, & de lui refuſer les conſolations qu'elle pouvoit lui donner ſans offenſer ſon devoir. Le Prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler: mais la Reine qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit, ſe leva à ces mots; & s'avançant vers le Prince de Parme & Rui-Gomez, qui venoient à eux, elle dit ſeulement à Dom Carlos, que s'il étoit ſage, & s'il l'aimoit véritablement, il la fuiroit, bien loin de la chercher.

Dom Carlos fut extrêmement ſatisfait d'avoir déclaré ſa paſſion, & ſon eſprit parut auſſi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'eſt point de forme ſous laquelle l'amour ne ſe déguiſe, pour s'inſinuer dans un cœur, non pas même celle de la Raiſon & de la Vertu, elle ſe croyoit obligée, & par prudence, & par généroſité, à tenir ſecrette la paſſion de ce Prince. Dans cette penſée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître, qu'elle regardoit le changement de ſon humeur comme un effet de ſa diſcrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire ſouvenir, la premiere fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid; & il l'aſſura avec un

plaiſir extrême, qu'il n'y avoit point d'humeur ni de conduite ſi oppoſée à ſon naturel, que ſa paſſion ne pût aiſément lui faire prendre. Enſuite ils ſe firent avec une joie incroyable toutes les confidences qu'ils ſe pouvoient faire. Dom Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur, & dans ſon eſprit, depuis la premiere fois qu'il avoit ouï parler d'elle. Elle lui fit à ſon tour l'Hiſtoire de ſon enfance, avec mille petites particularités, qui occuperent auſſi agréablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuſes à des gens indifférens. Seulement, quand elle fut à la réſolution de leur mariage, elle ne s'étendit pas ſur les ſentimens qu'elle avoit eus dans cette occaſion, avec autant de liberté que le Prince avoit fait ſur les ſiens: mais la violence, qu'il vit qu'elle ſe faiſoit pour les cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taiſoit. C'étoit dans ces agréables entretiens, que ces illuſtres Perſonnes paſſoient le tems qu'elles pouvoient être enſemble, quand la Fortune qui ſe laſſoit déja de les favoriſer, engagea Dom Carlos dans une aventure, qui fut la premiere origine de leurs malheurs.

De toutes les Dames, à qui la beauté de la Reine donna de l'envie, il n'y en avoit point qui eût de ſujet de la haïr, que la Princeſſe d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus

ſpirituelle perſonne de la Cour ; & tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la faveur de Rui-Gomez ſon mari, elle y tenoit le premier rang. Elle aimoit également la grandeur & les plaiſirs. Comme elle attendoit toutes choſes des charmes de ſa perſonne, & de ceux de ſon eſprit, elle avoit d'abord formé des deſſeins ſur le cœur du Roi ; mais la beauté de la Reine ayant rendu vain ſon projet, elle entreprit de ſe faire aimer de Dom Carlos, ne croyant pas trouver dans le cœur du fils le même obſtacle qui l'avoit empêché de réuſſir auprès du pere. Rui-Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même appartement que lui. La Princeſſe d'Eboli ſa femme, outre cette commodité de voir Dom Carlos, avoit ſouvent occaſion de l'obliger, en le raccommodant avec ſon mari, avec qui il ſe brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de reconnoiſſance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables diſpoſitions, faiſant bien eſpérer à la Princeſſe de ſon entrepriſe, elle trouva bientôt une occaſion, pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'admiration, qu'il avoit pour la Reine, lui avoit donné quelque ſorte de mépris pour toutes

toutes les autres femmes. On ſçait d'ailleurs que la plupart des jeunes gens de cette qualité aiment naturellement à ſe divertir de tout le monde ; & la flaterie de ceux qui les élevent, les accoutume à ces ſortes de jeux déſobligeans, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas exemt de tous les défauts de ſon âge & de ſa condition, & le Prince de Parme encore plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque plaiſanterie de cette nature à des femmes de la premiere qualité, qui s'en plaignirent, la Princeſſe d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui-Gomez qu'il n'en parleroit point au Roi. Le ſoir même, cette femme ſe trouvant ſeule chez elle dans un Cabinet avec Dom Carlos, elle ſe mit à lui reprocher le peu de conſidération qu'il avoit pour les Dames ; & après lui avoir fait pluſieurs railleries ſur ce ſujet, elle conclut, qu'il falloit que l'amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte pour lui pardonner ces ſortes de choſes. Le Prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par reconnoiſſance, de lui témoigner beaucoup d'amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raiſon qu'elle ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de conſidération qu'il avoit pour les autres femmes venoit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'eſtime

dont il étoit capable pour le Sexe. La Princeſſe charmée de ces paroles, qu'elle prit pour une Déclaration d'amour, lui répondit d'une maniere qui lui ouvrit les yeux & lui fit connoître ſa bonne fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui ſembla, que jamais infidélité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princeſſe étoit de ces femmes, qui, ſans avoir tous les traits fort réguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de beautés régulieres; mais quelque dangereuſe qu'elle fût, Dom Carlos étoit encore plus rempli de la paſſion qu'il avoit pour la Reine. Son imagination la lui repréſenta dans cet inſtant avec les graces & la douceur qui faiſoient paroître groſſieres toutes les autres beautés en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette idée lui fit tout d'un coup regarder la Princeſſe avec un mépris, auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes avances, de la maniere la plus obligeante qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre; mais elle connut bien, qu'il témoignoit de la tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une femme, qui s'eſt vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en ſouvient qu'avec rage, ſi elle n'a pas ſujet de s'en ſouvenir avec plaiſir. On verra les effets que cette rage produiſit dans le cœur

de la Princeſſe d'Eboli. Cependant l'Amour, qui eut pitié de ſon aventure; fit monter un nouveau perſonnage ſur le théatre de cette Cour, pour réparer la faute de Dom Carlos.

Ce fut Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, que le Roi retira environ ce tems des mains d'un Seigneur Eſpagnol, qui l'avoit élevé comme ſi ç'eût été ſon fils. Quoique ce jeune Prince l'eût toujours cru ainſi, il avoit autant de fierté, & d'ambition, que s'il eût ſçu ce qu'il étoit. Lorſque cet Eſpagnol, qui paſſoit pour être ſon pere, ſe jetta à ſes pieds avant que de le préſenter au Roi, Dom Juan le regarda dans cette poſture, avec autant de tranquillité, que s'il ſe fût attendu dès longtems à ce changement. Ne voyant rien dans le nouveau rang où il entroit qui fût au-deſſus de ſon courage, il n'en fut point ébloui; & toute la Cour vit avec admiration le fils de Dom Louis Quiſciada s'accoutumer en moins de demi-heure à faire le fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince n'étant pas d'humeur à prendre des précautions néceſſaires pour défendre ſon cœur contre les charmes de la Reine, en devint amoureux auſſitôt qu'il la vit. Soit que cette paſſion flatât ſa vanité, ou qu'il eſperât de la faire ſervir à ſa fortu-

ne, quand il s'en apperçut, il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il étoit naturellement diſſimulé, il lui fut aiſé de cacher l'empreſſement qu'il témoignoit pour la Reine, ſous le prétexte de lui faire la Cour. Son aſſiduité incommoda bientôt Dom Carlos; & quoique cette Princeſſe voulût lui perſuader, qu'elle étoit bien aiſe que cet obſtacle rendît leurs entretiens moins libres, puiſqu'elle en ſeroit moins expoſée à ſes tendreſſes, elle prit dès-lors une averſion pour Dom Juan, dont elle ne voulut point examiner la raiſon.

Il n'eſt point de rencontre dans la vie, où la diſſimulation ſoit de ſi grand uſage qu'en amour, ni où il ſoit plus difficile de diſſimuler. Le Prince ne put pas être toujours ſi abſolument maître de ſon chagrin, quand la préſence de Dom Juan l'embarraſſoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque choſe. Comme il n'eſt rien de ſi pénétrant que les yeux d'un Rival, il en eut bientôt deviné le ſujet. Cette connoiſſance le jetta dans une curioſité extrême de ſçavoir, ſi la paſſion du Prince étoit connue de la perſonne qui la cauſoit, & ſi elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il réſolut de faire l'amour à une Françoiſe de chez la Reine, qui étoit aſſez bien faite pour rendre cette feinte vraiſemblable, & qui paroiſſoit être

mieux près d'elle, que ſes autres femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre : mais il ne put tirer d'elle le ſecret de ſa Maitreſſe, qu'elle ne ſçavoit pas ; car la Reine, bien éloignée de le confier à perſonne, auroit voulu pouvoir le cacher à elle-même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette fille, afin de laiſſer Dom Carlos ſeule avec la Reine, & il devint inſenſiblement auſſi commode, qu'il l'avoit été peu juſqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en ſe mêlant dans leurs entretiens, parce qu'ils ſeroient en garde de lui ; & que ſon aſſiduité ne feroit que le rendre plus haïſſable, & l'éloigner davantage de leur confidence, dans laquelle il ſouhaitoit paſſionnément d'entrer. La Reine paroiſſoit ſi réſervée, qu'il déſeſpéra de s'inſinuer dans la ſienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le Naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce deſſein, il changea entierement de conduite à ſon égard. Il n'uſa plus de la familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus reſpectueux de ſes Courtiſans. Il ménageoit ſi adroitement les occaſions de faire remarquer les bonnes qualités de Dom Carlos, que ce Prince, à qui cette eſtime n'étoit pas ſuſpecte de flaterie, parce qu'il

ſentoit qu'il la méritoit, vint inſenſiblement à croire que ſon Oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la ſuite beaucoup de confiance en lui; mais comme celle d'un honnête homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais juſqu'au ſecret de ſon Amour, quand il eſt bien traité, le Prince confia à la fin toutes choſes à ſon Oncle, hors la ſeule qu'il vouloit ſçavoir.

Dom Juan déſeſperé de ne rien découvrir, réſolut de prendre conſeil de quelqu'un, qui eût plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plu d'abord à la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſçavoit pas que ſa Reine dût être fatale à tous ſes deſſeins. Toutefois, elle n'empêcha pas entierement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces Naturels heureux, qui ne ſont ſenſibles à la beauté, que dans la vue des plaiſirs qu'elle peut donner; & celle de la Princeſſe d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ſes ſens, ſi elle n'alla pas juſqu'à ſon cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs, il conſidéra la Princeſſe comme une perſonne, dont les avis lui pouvoient beaucoup ſervir, dans une Cour où toutes choſes lui étoient nouvelles. Il prévint par ſes empreſſemens les témoignages de bonne

volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut ſi tranſporté de joie aux premieres marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainſi, ils eurent bientôt lié un commerce d'autant plus agréable que le cœur n'y avoit pas aſſez de part pour en troubler les plaiſirs par les jalouſies, & les autres délicateſſes inquiétes, que les grandes paſſions inſpirent.

Dom Juan, vivant de cette ſorte avec la Princeſſe d'Eboli, réſolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il ſçavoit de la paſſion de Dom Carlos. On jugera aiſément de la joie qu'elle eut d'apprendre cette nouvelle. Elle en fut ſi occupée, qu'elle ne fit aucune réflexion ſur l'intérét que Dom Juan prenoit au cœur de la Reine. Elle lui conſeilla ſeulement de continuer à obſerver toutes choſes, parce que, quelque circonſpect qu'on ſoit, il eſt impoſſible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on eſt véritablement touché. De même qu'elle n'examina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette affaire, il n'examina point auſſi la chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il penſa, ſans approfondir davantage, que c'étoit un effet de la complaiſance qu'elle avoit pour lui, & de la curioſité ordinaire de ſon Sexe. Il y a apparence que deux perſonnes ſi éclai-

rées auroient bientôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à ſçavoir, ſans un accident, qui rompit toutes leurs meſures en éloignant Dom Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choſes de plus haut.

Entre les bruits qui avoient couru dans le monde ſur la retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le commerce continuel, qu'il avoit eu avec les Proteſtans d'Allemagne, lui avoit donné quelque inclination pour leurs ſentimens, & qu'il s'étoit caché dans une ſolitude, pour avoir la liberté de finir ſes jours dans des exerices de piété conformes à ſes diſpoſitions ſecrettes (*a*). On diſoit qu'il ne pouvoit ſe pardonner à lui-même le mauvais traitement, qu'il avoit fait aux braves Princes de ce parti, que le ſort des armes mit ſous ſa Puiſſance. Leur vertu, qui dans leur malheur faiſoit honte à ſa fortune, avoit fait naître inſenſiblement dans ſon ame quelque ſorte d'eſtime pour leurs opinions. Il n'oſa plus condamner une Religion, à qui de ſi grands Perſonnages faiſoient gloire de ſacrifier tout ce que les hommes ont de plus précieux. Cette eſtime parut par le choix qu'il fit de perſonnes toutes ſuſpectes d'héreſie pour ſa conduite ſpirituelle, comme

(*a*) M. de Thou, Aubigné, &c.

du Docteur Caçalla ſon Prédicateur, de l'Archevêque de Tolede, & ſur-tout de Conſtantin-Ponce Evêque de Droſſe & ſon Directeur. On a ſçu depuis, que la Cellule, où il mourut à S. Juſte, étoit remplie de tous côtés d'écritaux faits de ſa main, ſur la juſtification & ſur la Grace, qui n'étoient pas fort éloignés de la Doctrine des Novateurs. Mais rien ne confirma tant cette opinion, que ſon Teſtament. Il n'y avoit preſque point de Legs pieux, ni de Fondations pour des Prieres; & il étoit fait d'une maniere ſi différente de ceux des Catholiques zélés, que l'Inquiſition d'Eſpagne crut avoir droit de s'en formaliſer. Elle n'oſa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi; mais ce Prince ayant ſignalé ſon abord en ce Pays, par le ſupplice de tous les partiſans de la nouvelle opinion, l'Inquiſition, devenue plus hardie par ſon exemple, attaqua premierement l'Archevêque de Tolede, puis le Prédicateur de l'Empereur, & enfin Conſtantin-Ponce.

Le Roi les ayant laiſſé empriſonner tous trois, le Peuple regarda ſa patience comme le chef-d'œuvre de ſon zéle pour la véritable Religion; mais tout le reſte de l'Europe vit avec horreur le Confeſſeur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit comme reçu dans

ſon ſein cette grande ame, livré au plus honteux des ſupplices, par les mains même du Roi ſon fils. En effet, dans la ſuite de l'Inſtruction du Procès, l'Inquiſition s'étant aviſé d'accuſer ces trois Perſonnages d'avoir eu part au Teſtament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu, avec ce Teſtament. Le Roi ſe réveilla à cette Sentence, comme à un coup de tonnerre. D'abord, la jalouſie, qu'il avoit pour la gloire de ſon pere, lui fit trouver quelque plaiſir à voir ſa mémoire expoſée à cet affront; mais depuis, ayant conſidéré les conſéquences de cet attentat, il en empêcha l'effet, par les voies les plus douces & les plus ſecrettes qu'il pût choiſir; afin de ſauver l'honneur du S. Office, & de ne faire aucune brêche à l'autorité de ce Tribunal.

Pour Dom Carlos, aux premieres nouvelles qu'il apprit de cette affaire, il traita la choſe de raillerie; mais voyant que l'Inquiſition continuoit ſa pourſuite, il en conçut une indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prenoit, il faut ſçavoir que ce grand Perſonnage, qui, entr'autres qualités héroïques, poſſédoit ſouverainement celle de ſe connoître en homme, avoit conçu des eſpé-

fances extraordinaires de ſon Petit-Fils. Quand il ſe retira en Eſpagne, il le voulut avoir auprès de lui; & c'eſt en cette excellente Ecole de ſageſſe & de magnanimité, que Dom Carlos s'étoit confirmé dans ſon amour naturel pour la gloire & pour la vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux ſoins de cet auguſte Précepteur lui avoit en quelque ſorte meuri l'eſprit avant l'âge, & fait produire des fruits, qui n'étoient pas à eſpérer dans cette ſaiſon. L'Empereur avoit ſçu manier le naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'art & de ſoupleſſe, qu'il l'avoit temperé viſiblement en peu de tems. Mais comme il étoit à craindre, que cette grande ardeur d'ame ne ſe portât au mal, ſi on la vouloit réprimer entierement, il lui avoit donné tout l'eſſor qui lui étoit néceſſaire, en la tournant du côté de la gloire, dont on peut dire que ce ſage Gouverneur abandonna toutes les beautés à la violence des deſirs de ſon Diſciple. Il eſt aiſé de juger, que cette éducation avoit inſpiré une amitié extraordinaire à Dom Carlos pour l'Empereur ſon Aïeul; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit bien ſenſible, que de vouloir flétrir la mémoire de cet illuſtre mort.

Dom Juan, & le Prince de Parme, intéreſſés, comme lui, dans cette glorieuſe mé-

moire, n'en furent pas moins irrités. Ils blamerent tous trois la foibleſſe du Roi, qui ne réſiſtoit pas à cette inſolence, avec toute la violence qu'ils auroient ſouhaitée ; & ils en conçurent pour lui un mépris qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encore trop jeunes, pour comprendre que les Rois les plus abſolus n'ont point de droits qui ſoient ſi ſacrés dans l'eſprit des Peuples, que ceux de la Religion, ils parlerent publiquement de l'entrepriſe de l'Inquiſition, avec tout l'emportement que des gens de cette qualité pouvoient avoir, pour un ſujet ſi légitime ; & ils ménacerent d'exterminer le ſaint Office, & ſes ſuppôts. Le Peuple, qui apprit ces emportemens par l'artifice des Inquiſiteurs, & qui n'avoit encore rien vu de ſemblable depuis leur établiſſement, en témoigna un reſſentiment extrême. Le Roi vit d'abord les conſéquences de leur indignation ; mais comme il avoit ſçu que les Princes s'étoient emportés juſqu'à blâmer ſa conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque réponſe peu reſpectueuſe. Rui-Gomez, qu'il chargea de cette commiſſion, s'en acquitta avec toute la force que l'importance de la matiere méritoit. Dom Juan, & le Prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Dom Carlos, ſe

rendirent à ſes remontrances. Comme l'ambition étoit leur paſſion dominante, ils eurent toute la douleur imaginable d'avoir mis un obſtacle auſſi conſidérable à leur fortune, que de s'être attiré la haine des Inquiſiteurs, & celle des Peuples qui la ſuivoit. Le Prince, au contraire, dont le naturel s'irritoit par les difficultés, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raiſon. Cependant, le Docteur Caçalla fut brulé vif, avec un fantôme qui repréſentoit Conſtantin-Ponce, mort quelques jours auparavant dans la priſon. Le Roi fut contraint de ſouffrir cette exécution, pour obliger le ſaint Office de conſentir que l'Archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du Teſtament de l'Empereur. Cet accommodement appaiſa Dom Carlos; mais il n'appaiſa pas les Inquiſiteurs. Comme cette ſorte de gens ne pardonne jamais, ils exciterent des murmures ſi grands parmi le Peuple, que quelque ſoin que le Roi y apportât, il ne put faire ceſſer ce bruit, qu'en éloignant les Princes pour quelque tems.

L'Univerſité d'Alcala étoit alors dans ſon plus grand éclat, & toutes les perſonnes conſidérables qui alloient en Eſpagne viſitoient cette excellente Académie. Le Roi feignit que les Princes avoient la même curioſité, & il prit prétexte de hâter ce Voya-

ge, ſur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems, ſous la conduite du Comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lorſque Dom Carlos eut appris cette réſolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine, il commença de comprendre l'abyme où il s'étoit précipité; & l'intérêt de ſon Amour arracha de ſon ame le repentir de ſa conduite, que l'intérêt de ſa ſureté & de ſa grandeur n'en avoient jamais pu tirer. Le Roi, qui ne pouvoit ſe ſéparer de Rui-Gomez, obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce Voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de ſon ſiécle. Il étoit couvert de la gloire qu'il avoit acquiſe dans la derniere Guerre, aux Batailles de S. Quentin & de Gravelines; & de tant de grands hommes, que l'Ecole de Charles-Quint avoit formés, aucun n'avoit eu plus de part à l'eſtime de cet Empereur. La Ducheſſe de Parme prévoyoit l'orage, qui s'éleva depuis dans les Provinces que le Roi ſon Frere avoit confiées à ſa conduite. Elle jugea à propos de lui faire repréſenter les inconvéniens, qui étoient à craindre des nouveautés qu'il y voulut introduire. Cette Commiſſion demandoit un homme de la qualité & de la profeſſion du Comte d'Egmont, accoûtumé

à parler aux Princes avec cette noble liberté, qui leur eſt ſi utile, & dont ſi peu de gens ſont capables. Dom Carlos, qui aimoit naturellement les hommes extraordinaires, engagea le Comte à raconter, durant le chemin, la derniere Bataille où il avoit commandé. Le Comte, charmé de ſa curioſité, y ſatisfit pleinement; & Dom Carlos témoigna une impatience extrême de ſe voir en état de faire des choſes ſemblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il aſſura le Comte d'Egmont, que ſi les brouilleries de la Flandre venoient à quelque guerre ouverte, comme la Gouvernante ſembloit l'appréhender, rien ne pourroit l'empêcher de ſe rendre dans ces Provinces, pour y apprendre ſon métier auprès de lui.

Le Voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit préſent à Dom Carlos d'un Cheval de grand prix, mais auſſi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant ſouhaité de le voir manier, il fut mal ſatisfait de tous ceux qui le travaillerent, & voulut lui-même le monter. Ce Cheval, qui avoit déja la bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu pouſſé, & s'emporta avec tant de violence, que Dom Carlos jugea à propos de ſe jetter à terre; mais il le fit ſi malheureuſement, qu'il demeura pour mort ſur la

place : & bien qu'il revint à lui quelques heures après, quand les Médecins eurent examiné une plaie qu'il s'étoit faite à la tête, ils déſeſpérerent de ſa vie. Dans cette extrémité, il envoya le Marquis de Poſa, ſon Favori, porter ſes derniers adieux à la Reine. La Princeſſe d'Eboli ſe rendit auprès d'elle au premier bruit de cet accident, pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La diſſimulation de la Reine, qui n'étoit pas préparée à une épreuve ſi rude, l'abandonna à cette nouvelle ; & quoique ſa bouche, accoutumée à ſe taire, ne permît pas à ſa douleur de ſe declarer par des plaintes, ſon ſilence & ſon accablement en dirent plus que toutes les paroles imaginables n'auroient fait. Toutefois quelque grande que parût ſon affliction, on avoit toujours vu tant d'amitié entre elle & Dom Carlos, que perſonne n'en fut ſurpris. Mais la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſe connoiſſoit qu'en Amour, ne put comprendre que le déſeſpoir de la Reine fût ſeulement un effet d'amitié. Cependant, le Peuple, inſpiré par les Inquiſiteurs, ne témoigna aucun déplaiſir de ce malheur. Il le regarda comme une punition divine & manifeſte de l'impiété de Dom Carlos.

La Reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put ſe refuſer la triſte conſolation

lation de faire ſçavoir à ce Prince le funeſte état où il la laiſſoit. Elle lui écrivit tout ce que l'amitié & le déſeſpoir peuvent ſuggerer de plus tendre & de plus touchant ; & elle fit repartir le Marquis de Poſa, avec ordre de lui rapporter d'abord ſa Lettre, s'il n'arrivoit à Alcala, qu'après la mort de Dom Carlos. Cette Lettre remplit l'ame de ce Prince d'une joie ſi extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'animoſité du Peuple devoit être appaiſée par cette cruelle aventure. La premiere fois que la Reine vit Dom Carlos, elle lui demanda ſa Lettre ; mais quelque effort qu'elle fît pour la ravoir, le Prince, à qui ce témoignage de ſon affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obſtina toujours à la garder, ne ſe défiant pas que cette Lettre dût encore décider de ſa vie.

Il trouva la Princeſſe groſſe à ce retour : & cette groſſeſſe irrita ſa jalouſie à un tel point, & il lui en fit des plaintes ſi bizarres & ſi déraiſonnables, que tout autre qu'elle auroit cru qu'il avoit perdu l'eſprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'Illuſtre Archiducheſſe de Flandres, qui fut l'héritiere de ſa beauté & de ſon eſprit, auſſi bien que de ſon nom. Peu de tems après,

elle tomba dangereuſement malade de la petite verole ; mais les vœux des Peuples furent ſi puiſſans, qu'elle en ſortit non-ſeulement avec plus de ſanté, mais auſſi plus belle qu'auparavant (*a*). Dom Carlos eut à peine le tems de lui en témoigner ſa joie, qu'il fallut qu'elle partît pour Bayonne, où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les charmes de ſa converſation, & ſa ſage conduite, ne firent pas naître moins d'admiration dans les eſprits, que ſa beauté y cauſa de déſordres dans les cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers empêchemens, que le ſort faiſoit naître l'un après l'autre, pour interrompre ſon commerce avec la Reine, lorſque ce dernier Voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une affaire qui troubla la douceur de leur vie, par des obſtacles qui ne ceſſerent jamais.

La Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, Veuve du Roi Antoine, s'étoit déclarée pour la nouvelle Religion depuis quelque tems ; & cette Princeſſe gouvernoit ſes Sujets avec une piété qui étoit l'exemple de toute ſa ſecte, & avec une juſtice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une Cour de Roi. Son fils, qu'elle élevoit dans la même croyan-

(*a*) Brantome, au Diſcours de cette Reine.

ce, étoit regardé dès-lors par les Religionnaires de France, comme leur Protecteur. Les Eſpagnols, voyant que les prétentions de cette Maiſon ſur la haute Navarre tomboient entre les mains de cet enfant, nourri dans une haine héréditaire contre eux, aigri par la différence des Religions, & ſoutenu d'un parti auſſi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors ; pour ſe délivrer de toutes ces craintes, ils réſolurent d'enlever ce jeune Prince, avec la Reine ſa mere, & la Princeſſe ſa ſœur, au milieu de leurs Etats, & de les tranſporter en Eſpagne entre les mains de l'Inquiſition (*a*). Les Chefs du Parti Catholique de France, d'intelligence avec le Duc d'Albe, pour priver le Parti Huguenot d'un appui auſſi conſidérable que celui de cette Maiſon, s'engagerent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux ſuccès de cette entrepriſe.

Un fameux ſcélérat, nommé le Capitaine Dominique, Bearnois de naiſſance, fut chargé de l'exécution, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du Pays. Une partie des Troupes, qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour paſſer en Barbarie, devoit s'avancer juſqu'à Tarragone. Depuis cette Ville, il étoit facile de

(*a*) M. de Thou.

conduire ſecretement par les Montagnes un corps de Cavalerie conſidérable, pour ſurprendre la Reine & ſes enfans à Pau en Bearn, où ils faiſoient leur réſidence, & où ils n'avoient preſque pour toute garde que les cœurs de leurs Sujets. Mais les grandes deſtinées du jeune Prince rendirent vain cet attentat ſi bien concerté. Elles lui ſervirent pour être quelque jour le reſtaurateur de la France, & la terreur des Eſpagnols. Peu de tems avant le Voyage de Bayonne, le Capitaine Dominique, aſſiſté de quelques Gouverneurs François de la Frontiere, dépendant de ceux qui le faiſoient agir, avoit diſpoſé toutes les choſes qui étoient néceſſaires ſur les lieux pour ſon deſſein. Depuis, il étoit paſſé en Eſpagne, où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe, pour faire avancer les Troupes deſtinées à l'exécution. Le Duc, qui étoit à Albe, après avoir conferé avec lui, le renvoya au Roi, qui tenoit les Etats à Mouzon. Le Capitaine tomba dangereuſement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit fallu paſſer. Durant ſon mal, il fut ſecouru de toutes choſes, par un François, Domeſtique de la Reine, & qui étoit de même Pays que lui. Ne ſçachant comment témoigner ſa reconnoiſſance, il lui échapa un jour de dire, que ſa

vie étoit de plus grande importance qu'il ne ſembloit, & que les ſoins qu'on en prenoit ſeroient quelque jour récompenſés magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnerent curioſité à ſon Ami de pénétrer le myſtere qu'elles enfermoient. Le Captaine ne put rien refuſer à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la mort lui eût inſpiré quelque repentir de ſon crime, ou que ſon mal lui eût troublé l'eſprit, il paya de ſon Secret les ſervices qu'il avoit reçus. Cet Ami en avertit le même jour la Reine ſa Maitreſſe, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite amitié avec la Reine de Navarre. Au récit de cet horrible complot, elle ne put retenir ſes larmes; & pendant que le Capitaine guérit & qu'il acheva de régler avec le Roi tout ce qui regardoit ſon entrepriſe, elle en fit donner avis en Bearn, & à Bourdeaux, où la Reine ſa mere étoit alors. L'entrepriſe ayant manqué de cette ſorte, la Reine conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne.

Cette Cour étoit partagée en deux Factions; preſque auſſi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des

Huguenots, leurs ennemis communs. Quoiqu'elles fuſſent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particulierement cette qualité. C'étoit celle dont ces Amis du Duc d'Albe, premiers auteurs de la Conjuration de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déja les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande union avec les Eſpagnols. Mais il n'en étoit pas de même de l'autre Faction, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine mere, Catherine de Medicis, étoit le Chef. Cette femme avoit l'indépendance pour l'unique but de ſa conduite. Elle ſçavoit que toutes liaiſons étroites avec les Eſpagnols étoient des eſclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi ſon gendre, & en ſes Miniſtres, qu'autant que la bienſéance l'y obligeoit. Cependant, quelque réſervée qu'elle fût, comme les complices du Duc d'Albe avoient un commerce familier avec elle pour d'autres intrigues, ils remuerent tant de machines à cette entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'eſpions autour d'elle, qu'ils ſçurent à la fin certainement, que c'étoit la Reine d'Eſpagne qui avoit ruiné leur entrepriſe; mais ils ne purent jamais comprendre, comment cette entrepriſe étoit venue à ſa connoiſſance.

Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une

jeune femme eût été capable d'un coup ſi hardi & ſi délicat. La liaiſon de cette Princeſſe avec Dom Carlos lui avoit toujours été ſuſpecte, parce qu'il ſçavoit que Dom Carlos le haïſſoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince ; & comme il eſt peu de douleur plus ſenſible, que celle d'avoir fait un grand crime inutilement, il réſolut ſi fortement de ſe venger d'eux, qu'à la fin il y réuſſit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien ſçu de cette Conjuration avant le Voyage de Bayonne ; mais depuis, la choſe s'étant divulguée, la Reine lui en avoua la vérité. Le Prince, épouvanté de l'horreur de cette entrepriſe, ne put s'empêcher de dire en preſence de Dom Juan, & de la Princeſſe d'Eboli qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de ſi lâches conſeils (*a*). Le Duc d'Albe étoit connu de tout le monde pour l'Auteur de la Conjuration : le Roi ne faiſoit rien ſans l'avis de Rui-Gomez, ainſi, cette menace ne pouvoit regarder que ces deux Miniſtres ; & la Princeſſe d'Eboli l'ayant rapportée à Rui-Gomez ſon mari, ce Favori jugea qu'il étoit tems de commencer à ſe fortifier contre l'autorité que l'âge du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Miniſtres partageoient égale-

(*a*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne.

ment la faveur de la Cour, avec cette différence, qu'on pouvoit dire, que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi, & Rui-Gomez le Favori de Philippe. Cette concurrence avoit mis quelquefois de la diviſion entre eux; mais l'intérêt commun les réunit en cette occaſion.

Le Duc d'Albe, qui gouvernoit ſouverainement tout ce qui étoit des dépendances des Armes, connoiſſant l'inclination guerriere du Prince, craignoit qu'il ne donnât quelque atteinte à ſon autorité, dès la premiere occaſion de guerre qui ſe préſenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la conduite. Il étoit perſuadé que Dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une choſe qui s'étoit paſſée entre eux quelques années auparavant. Le Roi avoit aſſemblé les Etats d'Arragon pour y faire reconnoître ſon fils en qualité de légitime Succeſſeur des Eſpagnes. Dans cette cérémonie, le rang étant venu, auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidelité, le Héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il ſe préſenta hors de rang pour s'acquitter de ſon devoir, & Dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce Duc, s'étant excuſé ſur les occupations extraordinaires où ſa Charge de Grand Maître l'engageoit néceſſairement dans cette journée, le Roi obligea le

Prince

Prince à recevoir ſes ſoumiſſions (*a*).

Pour Rui-Gomez, comme il diſpoſoit abſolument de la Juſtice, & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne voulût s'ingérer dorénavant de faire des graces, dont il ne reſteroit plus aux autres que le mérite de les exécuter. Il avoit été Gouverneur de Dom Carlos, & il n'avoit pu ſatisfaire le Roi; à qui il étoit dévoué dans cet emploi, qu'en traitant le Prince avec la même rigueur que le Roi le traitoit.

Comme cette conduite auſtere fut la véritable origine de l'antipathie de Dom Carlos pour ſon pere, il eſt néceſſaire d'en raporter quelques particularités, quoique peut-être un peu baſſes & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de raiſon, la Reine de Bohème ſa tante, qui demeuroit alors en Eſpagne, fit chatier ſévérement celui de ſes enfans d'honneur, qu'il aimoit davantage, pour une faute aſſez légere. Comme il étoit dès-lors violent dans toutes ſes paſſions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette Princeſſe l'ayant ménacé du fouet, s'il ne ſe taiſoit, Dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus ſenſible injure que de le traiter en enfant, fut ſi outré de cette menace, qu'il lui

(*a*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

donna un ſoufflet. Auſſitôt qu'elle l'eut quitté, il ſentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une inquiétude extrême, lorſque ſon Maître d'Hôtel ſe préſenta à lui, fondant en pleurs. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient ſuſpects dans l'état où il étoit, s'enquit du ſujet de ſes larmes, & il apprit que ſon pere avoit ſçu ſon crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient préſens remarquerent, qu'il reçut cette nouvelle avec étonnement, mais pourtant ſans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de grace pour lui ? On fut la demander ; & on revint auſſitôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en ſeroit quitte pour perdre ſeulement la main dont il avoit frapé la Reine. *Il ſera beau voir*, s'écria-t-il bruſquement à cette Réponſe, *un Roi manchot !* On lui remontra, qu'il étoit trop heureux, qu'on ſe contentât de cette peine ; mais une perſonne de la compagnie lui ayant repréſenté en particulier, que s'il ſe ſoumettoit à quelque punition, ſon pere en pourroit être touché de pitié : il goûta cet avis, & il envoya prier le Cardinal Spinola de venir lui donner le fouet, qu'il n'auroit jamais ſouffert autrement (*a*). Quelques années

(*a*) Hugo Bloſius, J. C. Flamand, dans ſon Atroma.

après, au ſortir d'une maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une ſévére réprimande, Dom Carlos, qui ſe croyoit blâmé à tort, fut touché ſi vivement de ce que ſon pere lui dit, que la fiévre lui en reprit ſur l'heure (*a*).

Une éducation ſi rude avoit accoutumé le Prince à voir contredire tous ſes ſentimens & toutes ſes inclinations. Comme il étoit d'un naturel tout-à-fait oppoſé à celui de ſon pere, il ne ſe conduiſoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit ſouhaité. C'eſt ce qui avoit obligé pluſieurs fois Rui-Gomez à faire inſtance, qu'on le tirât d'auprès de lui : il craignoit que le Roi, ſelon l'ordinaire des peres, ne s'aviſât à la fin de l'accuſer du peu de contentement qu'il recevoit de ſon fils. Mais ce Favori ne ſçavoit pas, que les gens comme ſon Maître, qui ſe croient fort éclairés, & qui ſe piquent de conſtance, condamneroient mille fois leurs propres enfans, plutôt que de blâmer un homme qu'ils ont choiſi ; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur famille, que malhabiles dans leurs jugemens.

Rui-Gomez, voyant l'obſtination du Roi, avoit traité Dom Carlos avec toute la rigueur imaginable, comme pour ſe juſti-

(*a*) Dicos y Echos de Philippe II.

fier de la mauvaiſe conduite de ce jeune Prince. Ainſi il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du reſſentiment de ſon Diſciple, & étant ſollicité par ſa femme, qui, ſous prétexte de ſonger à la ſureté de ſon mari, vengeoit ſes faveurs mépriſées, il fit toutes les avances, pour obliger le Duc d'Albe à ſe lier étroitement avec lui contre Dom Carlos, & il avertit ce Duc des menaces du Prince.

Quelque affection que la Princeſſe d'Eboli montrât pour cette affaire, ſon mari, à quitous ſes empreſſemens étoient ſuſpects, ne jugea pas à propos de lui en confier le ſecret. Elle ne lui diſoit pas auſſi tout ce qu'elle croyoit ſçavoir de la liaiſon de Dom Carlos avec la Reine. Mais Rui-Gomez, qui avoit l'eſprit fort délié, faiſant reflexion en ſon particulier ſur ce qu'elle lui en avoit dit, il eût bientôt deviné le reſte. Quelque idée qu'il eſſayât de ſe former de cette liaiſon, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'amour. Mille choſes ſur leſquelles il n'avoit point raiſonné quand elles s'étoient paſſées, lui revinrent dans la mémoire. Il ſe ſouvint alors d'avoir remarqué, que quand on parloit de la Reine en préſence de Dom Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'ils ne l'obſervaſſent

pendant ce tems, & que ce qu'ils en diſoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occaſions, où il ſembloit que toute la compagnie diſputât à qui loueroit mieux la Reine, Dom Carlos ne la louoit point à ſon tour, comme les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toujours d'en dire trop peu; & ſa bouche, peu accoutumée à déguiſer les ſentimens de ſon cœur, faiſoit mal une choſe qu'elle ne ſçavoit pas. Rui-Gomez conſidéra encore, que quoique le Prince n'eût aucun égard pour toutes les femmes, il paroiſſoit devant la Reine avec une douceur, & une complaiſance, qui ne ſe démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoiſſable à ceux qui ſçavoient ſon humeur. Enfin, il n'étoit pas mal-aiſé de croire, que la beauté merveilleuſe de cette Princeſſe, dont les plus inſenſibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus ſages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur raiſon, eût fait ſur le cœur d'un jeune Prince, qui le voyoit tous les jours familierement, l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur tous les autres.

Rui-Gomez s'affermit encore dans cette opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque affaire ſe-

crette, que l'envie de ſçavoir le reſte fait qu'on ſe pique de le deviner, ils ſe douterent dès-lors que la Reine répondoit à la paſſion de Dom Carlos. Cette paſſion flata d'abord leur animoſité : ils eurent de la joie, pendant quelque inſtant, d'avoir entre les mains un moyen infaillible de ſe venger de ce Prince, en découvrant ſon amour à ſon pere ; mais venant enſuite à faire reflexion ſur l'humeur jalouſe du Roi, & ſur ſes paſſions naturelles, ils conſidérerent les extrémités étranges auxquelles apparemment il ſe porteroit, & ils en furent frapés d'horreur. Quelque redoutable ennemi qu'ils euſſent dans la perſonne de Dom Carlos, ils ne ſongeoient pas à attaquer ſa vie, & ils ne ſe crurent pas capables d'y ſonger jamais. Perſonne ne devient ſcélerat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes ſortes d'ames de réſoudre une grande méchanceté, la premiere fois qu'elle vient dans la penſée. On n'arrive au crime que par dégrés, de même qu'à la vertu.

Ces deux Miniſtres craignoient ſur-tout, que la Reine ne prévînt l'eſprit de ſon mari ſur l'affaire de Bearn, enſorte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'inquiétude où le Roi étoit de ſçavoir comment cette entrepriſe avoit été découverte, il s'attacheroit à la premiere opinion

qu'on lui en donneroit. Ce Prince, déſeſpéré de ce mauvais ſuccès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de ſi bon œil qu'à l'ordinaire : & il méditoit peut-être dans ſon cœur de le déſavouer avec éclat, afin de ſe décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce coup, il falloit lui découvrir la vérité ; mais parce que le but de cet éclairciſſement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas la faute du Duc d'Albe, que l'entrepriſe avoit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui-même. Rui-Gomez n'étoit guéres moins ſuſpect ſur cette affaire : il y avoit preſque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir beſoin de quelque autre perſonne pour leur rendre cet office ; & n'en trouvant point de ſi propre, que le Sécretaire d'Etat Antonio Perez, ils réſolurent de l'engager dans leur intelligence.

Cet homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au Prince, ni à la Reine, paroiſſoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui-Gomez préſuma aſſez de ſon adreſſe, pour entreprendre d'en venir à bout. La choſe lui étoit bien plus aiſée qu'il ne penſoit. Perez étoit paſſionnément amoureux de la Princeſſe d'Eboli, & il n'avoit pu juſqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, ſi elle étoit du ſecret ? Ayant appris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons

qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoiſſoit la curioſité de la Princeſſe. Il ne douta pas qu'elle ne fût au déſeſpoir, qu'on lui cachât une Cabale de cette conſéquence; & qu'elle ne fût capable de toute choſe, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui-Gomez fut auſſitôt rendre compte au Duc d'Albe de ſa Négociation, tout glorieux d'y avoir réuſſi, & le plus ſatisfait homme du monde, d'avoir donné à l'Amant de ſa femme un moyen infaillible pour la corrompre; & Perez ſçut ſi bien faire valoir ſon ſecret à cette Belle, qu'il le lui fit acheter auſſi cherement qu'il voulut.

Cependant, la Reine qui étoit devenue groſſe au retour de Bayonne, accoucha de l'Infante Catherine-Michelle, ſa ſeconde fille, qui fut depuis Ducheſſe de Savoye. Les Miniſtres, qui connoiſſoient le pouvoir que la beauté de la Reine lui donnoit ſur l'eſprit de ſon mari, jugerent à propos de prendre le tems de cette couche, pour juſtifier le Duc d'Albe, afin que le Roi eût le loiſir de former une réſolution ſur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge que Perez avoit des Affaires étrangeres, lui donnoit occaſion d'entretenir ſouvent ce Prince en ſecret. Dès le lendemain, il fit

venir à propos la Conjuration de Bearn, ſur ce qu'on apprit, que la Reine de France en témoignoit beaucoup de reſſentiment, & qu'elle s'en vengeoit en favoriſant les Séditieux de Flandres, qui étoient dans les premiers accès de leur fureur. D'abord, il avoua au Roi, qu'il avoit longtems héſité à lui découvrir ce qu'il ſçavoit du mauvais ſuccès de cette entrepriſe, quelque obligation qu'il eût de le faire; mais qu'après y avoir bien penſé, il ne croyoit pas pouvoir ſans crime continuer de ſe taire. Enſuite il conta exactement ce que le Duc d'Albe avoit appris à Bayonne de la maniere qu'on avoit été découvert. Il ajouta les diſcours que Dom Carlos avoit tenus ſur cette affaire, en préſence de Dom Juan & de la Princeſſe d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part: & il finit en priant le Roi de lui pardonner le ſecret qu'il lui avoit fait juſqu'alors de ces choſes, qu'on ne pouvoit lui rapporter, ſans offenſer en quelque ſorte les deux perſonnes du monde qui devoient être les plus ſacrées à ſes Sujets, après la ſienne.

Ce diſcours jetta l'eſprit du Roi dans un trouble extraordinaire. Quoi qu'il ne ſoupçonnât encore la Reine de rien, ſon amour lui fit trouver étrange l'union des ſentimens qui paroiſſoit par cette affaire entre elle &

Dom Carlos. Son ame, occupée par ce premier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'attentat qu'ils avoient fait ſur ſon autorité; & les ſoins de ſa grandeur, qui lui étoient ſi naturels dans les autres occaſions, céderent pour ce coup à une conſidération plus ſenſible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la premiere fois, l'aſſiduité de ſon fils auprès de ſa femme; & il ſe ſouvint qu'ils avoient été longtems deſtinés l'un pour l'autre. Mais il revint auſſitôt à lui-même; & conſidérant la vertu & le courage de la Reine, il condamna entiérement de ſi foibles ſoupçons.

Elle avoit déja donné d'autres marques de l'amour qu'elle conſervoit pour ſa Patrie. Quelque tems auparavant, le différend de la préſéance entre les Couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put ſi bien diſſimuler la joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque choſe. Sa Dame d'honneur voulut lui repréſenter, qu'elle devoit prendre plus de part au déplaiſir que ſon mari reſſentoit dans cette rencontre; mais la Reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange ſa joie; & que pour elle, elle étoit bien-aiſe que tout le monde ſçût, que la

Maiſon dont elle étoit ſortie étoit encore meilleure que celle où elle étoit entrée (*a*).

Le Roi, faiſant réflexion ſur ce diſcours, acheva de ſe perſuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'entrepriſe de Bearn venoit du même principe d'affection pour ſes parens : & il conſidéra l'horreur, que Dom Carlos avoit témoigné à l'envi de la Reine pour cette entrepriſe, comme une généroſité de jeune homme. Toutefois, quoiqu'il voulût être fort en repos ſur ce point, il réſolut de faire éclairer leur commerce à l'avenir ; mais il crut qu'il n'y avoit aucune autre jalouſie mêlée dans cette réſolution, que la jalouſie qu'il devoit avoir de ſon autorité. Il fit de grands changemens dans les plus importantes Charges de la Cour, afin de faire tomber entre les mains de la Princeſſe d'Eboli la premiere de celles de la Maiſon de la Reine, ſans qu'il parût de l'affectation dans ce choix. La familiarité, que cette femme avoit conſervée avec Dom Carlos, depuis que ſon mari avoit été Gouverneur de ce Prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre, à pénétrer dans ſes ſecrets. Cette conſidération, jointe à ce qu'elle avoit déja rapporté des menaces qu'il avoit faites en ſa préſence, contribua autant que la faveur de Rui-Gomez à la faire choiſir au Roi pour cet Emploi.

(*a*) Le P. Hilarion de Coſte, dans l'Eloge de cette Reine.

Dom Carlos, qui croyoit toujours en être aimé, depuis ce qui s'étoit paſſé entre eux, ne prit aucun ombrage de cette nouveauté ; mais la Reine, qui ſçavoit que ſon mari avoit trop d'amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouie par tout ce remuement. Elle en devina d'abord le ſujet : & comme Dom Carlos voulut la raſſurer, en lui répondant de la Princeſſe d'Eboli, la Reine le preſſa de dire d'où venoit la grande confiance qu'il avoit en cette femme ; & il ne put jamais gagner ſur ſa modeſtie de ſatisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle aſſiduité la Princeſſe d'Eboli les obſervoit. Comme il n'oſoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de ſa préſence, elle ſe repaiſſoit avec un plaiſir incroyable, de la douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'amitié que jamais. Elle ſe rendoit auprès de la Reine avec exactitude, dès qu'il y étoit ; & elle faiſoit ſemblant que c'étoit lui qui l'y attiroit. Mais quoique la vigilance de cette femme fût extrême, la Reine & Dom Carlos trouverent peu de tems après une occaſion de s'entretenir en particulier.

Le Roi, qui étoit empreſſé de ſon Eſcurial, au point qu'on peut ſe l'imaginer, par l'effroyable dépenſe qu'il y fit, invita la Rei-

ne à aller voir les commencemens du ſuperbe bâtiment qu'il y faiſoit élever, pour être un Monument éternel de la Victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'ame de cette Princeſſe le ſouvenir d'une Bataille, qui avoit été l'origine du malheur de ſa vie, devoit peu lui plaire : néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faiſoit pour immortaliſer la mémoire de cette funeſte journée, avec toute la gaieté & l'empreſſement que le Roi pouvoit ſouhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la Princeſſe d'Eboli laiſſa la Reine & le Prince ſeuls avec le Roi, & que le Roi les ayant auſſi quittés, pour donner quelque ordre à des Architectes, Dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette contrainte, prît ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen aſſuré de l'entretenir en particulier, quand il ſeroit néceſſaire pour leurs intérêts communs. Il l'en preſſa d'une maniere ſi touchante, qu'elle y conſentit d'abord, ſéduite par le déſeſpoir de ce pauvre Prince. Ils ſe mirent donc à en chercher les voies enſemble ; mais elles parurent toutes ſi dangereuſes à la Reine, qu'elle réſolut de ne s'en ſervir jamais, quelque faciles que Dom Carlos les voulût rendre.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque le Marquis de Berg, & le Baron de Mon-

tigni, Députés de Flandres, arriverent à la Cour. Comme leur Commiſſion étoit fort dangereuſe, ils avoient fondé leurs principales eſpérances ſur le bruit de la généroſité du Prince, & de la bonté naturelle de la Reine. C'étoit aſſez d'être malheureux, pour obtenir la protection de cette Princeſſe, & d'avoir de la vertu, pour mériter l'amitié de Dom Carlos. Les Députés leur repréſenterent le triſte état de la Nobleſſe de Flandres, depuis les mauvais offices que le Cardinal de Granvelle, principal Miniſtre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils exagérerent leur fidélité & leur innocence dans les mouvemens paſſés. Ils conjurerent particulierement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers objets de ſa tendreſſe, aux conſeils violens & précipités, que la jalouſie de leur vertu, & l'envie de leur gloire inſpiroient au Duc d'Albe; & ils aſſurerent, que le bruit de ſon courage étoit la ſeule conſolation qu'ils euſſent dans leur malheur.

Dom Carlos, de qui l'inclination naturelle pour la Guerre, avoit été ſuſpendue juſqu'alors par la violence de ſon amour, conçut une honte extrême, à ce diſcours, de n'avoir encore rien fait pour la Gloire. Il fut encore plus animé par des Lettres du

Comte d'Egmont, que les Députés lui rendirent. Ce Comte ſommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de ſe rendre en Flandres, dès que la Guerre y ſeroit allumée. Il repréſentoit les affaires de ces Provinces dans une diſpoſition ſi favorable pour Dom Carlos, que ce Prince réſolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il eſpéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que ſa valeur & ſon ambition lui conſeilleroient, après qu'il auroit appaiſé les troubles par ſa préſence.

A peine cette réſolution étoit bien formée, que l'image de la Reine ſe préſenta à ſon imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais faiſant une ſérieuſe réflexion ſur l'état de ſes affaires, il trouva que toutes choſes le devoient confirmer dans ſa premiere penſée.

Au commencement de leur liaiſon l'extrême jeuneſſe de cette Princeſſe ne lui avoit pas permis de cacher à Dom Carlos l'eſtime & la pitié qu'elle prit pour lui : mais depuis, le tems l'ayant rendue plus ſçavante, elle avoit compris, que les témoignages d'amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'entretenir ſon

amour. Elle lui repréſentoit en toute occaſion les conſéquences de cette paſſion, & les malheurs où elle les expoſoit. Quelque poſſédé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raiſon ; & il n'oſoit trouver mauvais qu'elle vécût tous les jours avec lui d'une maniere plus réſervée. Dans une agitation d'eſprit ſi cruelle, il crut qu'il devoit faire un effort généreux, pour délivrer cette Princeſſe d'une paſſion malheureuſe, qui lui donnoit de ſi juſtes inquiétudes ; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher que par une longue abſence, & de grandes occupations. Il le crut d'abord ; mais il changea bien d'opinion à la préſence de la Reine : & conſidérant quel étoit le plaiſir de la voir, il ſentit qu'il ne ſe réſoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette penſée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé entre les Députés & lui, & du Projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques inſtans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle ; mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guérir de ſa paſſion, l'obligea, malgré ſa répugnance, à pourſuivre le deſſein de cette Expédition de Flandres. Pour l'y réſoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce voyage diſſiperoit le chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur liaiſon : qu'ainſi

qu'ainſi étant moins obſervé au retour, plus conſidéré & plus abſolu par la gloire qu'il auroit ſans doute acquiſe, ils pourroient vivre enſemble avec beaucoup moins d'inquiétude. Dom Carlos, perſuadé par ces raiſons, mais beaucoup plus par la complaiſance aveugle qu'il avoit pour la Reine, ſe déclara hautement en faveur de la Nobleſſe des Pays-Bas, au grand ſcandale des Inquiſiteurs, qui la tenoient preſque toute pour Hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'affaire du Teſtament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi, que s'il lui vouloit donner le Gouvernement de ces Provinces, il lui répondoit ſur ſa tête de leur obéiſſance.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer à quel point Rui-Gomez & le Duc d'Albe furent alarmés de ce deſſein. L'autorité, qu'un Emploi de cette conſéquence donneroit à l'héritier de la Couronne, leur parut une ruine évidente pour eux. Ils jugerent, qu'au retour de cette expédition, où il réuſſiroit infailliblement, ce Prince ſeroit le premier Miniſtre de ſon pere, & qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe, ſur-tout, qui avoit la même prétention que Dom Carlos, obligea Rui-Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire conſidérer combien cette entrepriſe éléveroit ſon fils

audeſſus de lui, dans l'eſprit des Flamans. Perez, ſans qu'il parût agir de concert, lui fit auſſi appréhender l'étroite liaiſon que Dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois Maître des Pays Bas. Ces avis firent toute l'impreſſion qu'ils pouvoient faire ſur l'eſprit d'un Prince naturellemeut jaloux de ſon autorité ; & effrayé de l'ambition de ſon fils, le Roi ne ſongea plus qu'à refuſer Dom Carlos de bonne grace, & enſorte qu'il ne pût prendre ce refus pour un affront. Il lui fit dire qu'il accordoit ſa demande, & qu'il étoit ravi qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans la même penſée : mais qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bientôt enſemble pour ce deſſein; qu'il ne lui ſeroit pas honnête de demeurer en ſureté en Eſpagne, pendant qu'il expoſeroit ſon fils unique à tous les accidens d'une rébellion ſi furieuſe, & qu'il vouloit partager le péril avec lui, pour lui laiſſer après toute la gloire.

Le bruit de ce Voyage ſe répandit auſſitôt, par les préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Dom Carlos ; mais perſonne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce bruit parût, il jetta la terreur dans l'eſprit encore chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus,

fit une dépenſe ſi conſidérable en équipages, que les Députés même, Berg & Montigni, qui s'en étoient moqués juſqu'alors, n'oſerent plus en douter. La Reine, & Dom Carlos y furent trompés quelque tems comme les autres; mais ils furent détrompés plutôt. Après que les équipages furent achevés, le Roi, qui vit qu'on alloit être déſabuſé s'il ne partoit, ne trouva point d'autre moyen pour excuſer ſon retardement, que de feindre d'être malade. Cette feinte fit à peu près l'effet qu'il ſouhaitoit dans les Pays éloignés; mais quelque ſoin qu'il prît pour la faire croire dans ſa Cour, & quelque contrainte que ce Prince malheureux ſe fît, pour vivre d'une maniere qui confirmât l'opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper ſa femme & ſon fils.

Dans cette conjoncture, un jour que beaucoup de gens, qui étoient chez la Reine, & qui avoient longtems raiſonné ſur le Voyage du Roi en Flandres, furent ſortis, Dom Carlos, Dom Juan, & la Princeſſe d'Eboli étant demeurés ſeuls avec elle, d'abord ils remarquerent enſemble, comme les Courtiſans ſe tourmentent ſouvent pour deviner les cauſes & les effets de ce qui ne ſera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du Voyage, Dom Carlos vint inſenſiblement à ſe moquer du Voyage même,

& de la contrainte que le Roi ſe faiſoit pour contrefaire le malade. Il dit, que Charles-Quint avoit aſſez voyagé pour lui, & pour le Roi ſon fils, & que le Roi ſe repoſeroit pour lui & pour ſon pere. La Reine n'entendit pas ces paroles, parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques perſonnes qui avoient à faire à elle. Cependant, Dom Juan & la Princeſſe d'Eboli s'entretenoient tout bas enſemble. Dom Carlos ſe mit en révant à faire un petit Livre avec du papier blanc qu'il trouva dans une caſſette, dans lequel il écrivit de ſa main ces paroles en groſſe Lettre ſur la premiere feuille : *Les grands & admirables Voyages du Roi Dom Philippe.* Il mit, dans chacune des autres pages du Livre, l'un des titres qui ſuivent : *Le Voyage de Madrid à l'Eſcurial ; le Voyage de l'Eſcurial à Tolede, de Tolede à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Eſcurial ;* & de cette ſorte, il remplit tout le Livre des Voyages du Roi dans ſes Maiſons de plaiſance, & dans les meilleures Villes d'Eſpagne (*a*). La Reine ne put s'empêcher de rire de cette imagination du Prince, quelque dangereuſe qu'elle lui parût ; mais comme elle liſoit ce papier, on la vint avertir, qu'il venoit de

(*a*) Brantome, dans Philippe II.

prendre une grande foibleſſe au Roi,& qu'il étoit fort mal. A cette nouvelle, elle n'eut que le loiſir de recommander le Livre à Dom Carlos. Ce Prince, qui vouloit la ſuivre au plutôt, ſe contenta de le jetter dans un petit cabinet, dont il tira la porte après lui.

Il ne ſçavoit pas que la Princeſſe d'Eboli avoit de fauſſes clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine ſorti, qu'elle ſe ſaiſit de ſon Ecrit. Quand elle eut vu ce que c'étoit, ſa joie fut extrême d'avoir entre les mains un moyen ſi conſidérable de lui nuire auprès du Roi. La premiere choſe à quoi elle ſongea, ce fut comment elle pourroit faire, pour garder ce papier, ſans qu'on ſçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la conſéquence; & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle ſeroit revenue. Pour cet effet, ſans perdre un moment, elle fit faire un petit Livre, tout ſemblable à celui de Dom Carlos, qui contenoit les mêmes choſes. Elle fit contrefaire parfaitement l'Ecriture de ce Prince, & elle mit ce faux Livre à la place du véritable, qu'elle donna à ſon mari. La Reine ayant trouvé à ſon retour cet Ecrit contrefait, au même endroit que Dom Carlos lui avoit dit, elle eut ſi grande hâte de le bruler, qu'elle le jetta au feu, preſque ſans y rien lire, ne ſe défiant pas de cette fourberie.

Cependant, la feinte du Roi étoit changée en vérité. Au retour de la foibleſſe qui lui avoit pris, il ſe trouva avec une groſſe fiévre, qui ſe régla après en tierce ; mais on ajouta moins de foi à ſa maladie depuis qu'elle fut véritable qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Hollande, voyant que ce bruit duroit ſi longtems, ne douterent plus que ce ne fût un trait de la Politique de ce Prince. Dans cette opinion, ils pourſuivirent leurs entrepriſes avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette nouvelle redoubla le chagrin du Roi, & ſa fiévre en même-tems. Dom Carlos, voyant que les inſtances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encore davantage, il ne voulut point les renouveller ; mais ſon pere, qui ne le croyoit pas ſi diſcret, & qui le voyoit ſans ceſſe auprès de lui, prenoit ſon aſſiduité pour une ſollicitation muette.

Cette aſſiduité avoit d'autres raiſons. La Reine n'abandonnant point le malade, Dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs ; mais comme ils vivoient en ſa préſence avec une grande circonſpection, & qu'ils n'oſoient quaſi ſe parler, Dom Carlos ſouffroit beaucoup de cette contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice conſidérable. Ils avoient bien des avis à ſe donner, & des

meſures à prendre de concert dans une conjoncture ſi délicate. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que le Roi guérît ſi-tôt, & les Médecins aſſuroient que ſa fiévre tireroit en longueur.

La Reine & Dom Carlos, jugeant qu'il y auroit trop de danger à s'écrire, réſolurent de choiſir quelque perſonne fidéle, à qui ils puſſent dire tout ce qu'ils auroient à ſe faire ſçavoir. Le Prince, qui croyoit ſon oncle Dom Juan tout à eux, jetta les yeux ſur lui, pour l'honorer de cette confidence; mais il ſembloit à la Reine, qu'elle avoit vu pluſieurs fois dans les yeux de cet oncle, quelque choſe qui lui parloit d'amour. Elle avoit auſſi remarqué, dans la Princeſſe d'Eboli, quelque complaiſance pour ce même Dom Juan, qui montroit de l'intelligence entre eux. Ces conſidérations obligerent la Reine à faire changer de deſſein à Dom Carlos; mais elle ne lui en dit pas le ſujet. Ce Prince n'avoit pas oſé lui propoſer le Marquis de Poſa ſon Favori, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas ſi particulierement que Dom Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevés Enfans d'honneur auprès des Princes. Quoiqu'il eût beaucoup de vivacité, c'étoit une de ces ames naturellement réglées, également capables de force & de modération.

Dom Carlos, qui avoit le diſcernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un caractere d'eſprit ſi rare entre des jeunes gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'ardeur que Dom Carlos témoignoit pour toutes les choſes grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte liaiſon, aſſez rare entre un Prince & un Courtiſan, puiſqu'elle n'étoit fondée que ſur une admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux perſonnage à faire dans une Cour, que celui de favori de l'Héritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Dom Carlos de faire éclater le moins qu'il pourroit la confiance dont il vouloit l'honorer. Ainſi, quoiqu'ils vécuſſent dans une grande union, il n'en paroiſſoit preſque autre choſe en public, ſinon, que le Prince trouvoit ſa converſation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même choſe. Ce myſtere, qu'ils avoient fait de leur amitié, rendoit ce Favori plus propre à ſatisfaire la Reine & Dom Carlos dans cette occaſion. N'étant pas connu pour être auſſi dévoué au Prince qu'il l'étoit, les entretiens, qu'il auroit avec la Reine, en ſeroient beaucoup moins ſuſpects. Mais comme elle ſçavoit que Dom Carlos étoit aiſé à tromper, elle voulut examiner elle-même le Marquis de Poſa, avant que de s'ouvrir

à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la premiere fois qu'elle le rencontra chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une converſation particuliere. Il lui parut ſi ſage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'eſprit de la Reine; & jamais ſa modération naturelle ne lui ſervit tant. De la maniere que cette Princeſſe ſe donna à connoître à lui dans cet entretien, ſoutenu par l'éclat de ſa beauté, & par les charmes de ſa douceur, tout autre qui n'auroit pas été ſi abſolument maître de lui-même, en ſeroit devenu amoureux. Mais quoiqu'il ne le devînt pas, ils ne purent s'empêcher, dans la ſuite du commerce qu'ils eurent enſemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'eſtime & l'amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toujours qu'on devine nos ſentimens ſecrets; mais nous ne craignons point qu'on nous ſoupçonne de ceux que nous n'avons pas. La Reine, qui ne ſongeoit qu'à cacher ceux que Dom Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raiſonnables pour le Marquis de Poſa, ne prit pas autant de ſoin qu'elle devoit à les diſſimuler. Elle ne craignit point qu'on la ſoupçonnât d'en avoir de criminels pour ce Favori. Le Marquis, pour répondre à ces bontés comme il devoit, étoit ſouvent en-

gagé à témoigner plus d'empreſſement pour elle, qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des ennemis, ce procédé fit bientôt de l'éclat; mais comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire, parce qu'ils ſe ſentoient innocens, ils ne le remarquerent quaſi pas.

Cependant, le Roi guérit, & la Reine devint groſſe. Il en eut d'abord une joie extrême, ſoit dans l'eſpérance d'avoir un autre fils que Dom Carlos, ou que doutant encore de l'entier rétabliſſement de ſa ſanté, cette groſſeſſe lui en parût une marque aſſurée. Mais ſa joie ne dura pas longtems. Les Miniſtres, qui craignoient la faveur ſecrette du Marquis de Poſa, firent enſorte que le commerce de la Reine avec ce Marquis vint bientôt à la connoiſſance du Roi. Ce Prince ſoupçonneux eut d'abord l'eſprit troublé de jalouſie; & ne trouvant pas ſon compte dans quelque ſupputation de tems qu'il s'aviſa de faire ſur l'état de la groſſeſſe de ſa femme, il n'héſita pas à croire le Marquis coupable d'un crime *(a)*, qui lui auroit attiré plus d'envieux que toutes ſes vertus. Cette penſée fit un étrange ravage dans ſon cœur. Toutes les graces de l'eſprit & du corps, que la Nature avoit répandues ſi libéralement dans cet infortuné Favori, &

(a) Mayerne Turquet, dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne.

qui auroient fléchi l'ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au Roi, que ce Prince ne conſidéra plus ces précieux talens, que comme les charmes criminels qui avoient ſéduit le cœur de ſa femme. Néanmoins, quelque dangereuſe que fût cette diſpoſition de l'eſprit du Roi, peut-être que la Raiſon lui ſeroit revenue, ſans une choſe qui arriva dans ce même tems, & qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faiſoit que ſoupçonner.

Entre les réjouiſſances qu'on fit pour ſa guériſon, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de ſe déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter ſes couleurs la veille de cette Fête. Le Marquis de Poſa s'étant trouvé chez la Reine où il y avoit grand monde, elle ſe fit nommer par lui toutes les Dames qui avoient des Cavaliers. Le Prince & Dom Juan étoient les ſeuls qui pouvoient ſe déclarer pour être le ſien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque choſe de ce qu'ils avoient dans l'ame, il ſe trouva quand on eut tout dit, que la Reine ſeule n'avoit perſonne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis, qui étoit en poſſeſſion de plaiſanter auprès d'elle, lui dit avec un ſérieux admirable, qu'il falloit

qu'elle s'en prît à la Nature, & que ſi elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelques Cavaliers, comme elles en avoient trouvé. Toute la Compagnie applaudit à cette raillerie; & la Reine reprit auſſi ſérieuſement que lui, que pour le punir de ſon inſolence, elle lui commandoit d'être ſon Cavalier, afin qu'il eût la honte de ſervir la moins belle de la troupe (*a*).

Cette galanterie avoit été publique, & tout ce qu'il y avoit de gens de la premiere qualité en furent témoins. Cependant, le Roi ne put s'ôter de l'eſprit, qu'il n'y eût du myſtere, & que cette converſation n'eût été un artifice de la Reine, pour donner un moyen à ſon Amant de ſe déclarer impunément pour elle. Toutefois, il ne s'affermit pas d'abord dans cette opinion; mais le lendemain, quand il vit entrer en lice le Marquis, portant pour deviſe, ſur ſon écu, un Soleil dans ſa plus haute élévation, avec ces mots : *Rien ne me peut voir ſans bruler*, ce Prince acheva de ſe confirmer dans la funeſte penſée dont il étoit occupé. Le malheureux Cavalier remporta le prix des premieres courſes. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois ſon adreſſe pour un effet de ſon amour; & cette imagination le toucha ſi vivement, qu'il ne put laiſ-

(*a*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

ſer achever les joûtes. Il feignit de ſe trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la fureur, où cet innocent ſpectacle l'avoit mis.

D'abord, il réſolut de faire mourir le Marquis de Poſa, en telle ſorte, que ni lui, ni la Reine, ne puſſent en ignorer le ſujet. Mais Rui-Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conſéquences d'un éclat de cette nature. Il lui apprit l'étroite liaiſon de Dom Carlos avec ce Marquis; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du reſſentiment du Prince, pour la perte d'une perſonne ſi chere, s'il en connoiſſoit les auteurs. Ces réflexions firent changer de deſſein au Roi: il ſe contenta qu'on fît poignarder le Marquis, quelque tems après, la nuit, dans les rues, quand il ſe retireroit de la Cour. Pour éloigner tout-à-fait le ſoupçon de la vérité, quand les aſſaſſins le virent mort, ils firent ſemblant, en préſence de ſes gens, de l'avoir pris pour un autre.

La Reine reſſentit autant qu'elle devoit la perte d'un ſi parfait ami, & elle en vit d'abord toutes les ſuites. Pour Dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable cauſe: mais depuis, il conſidéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour

un autre un homme auſſi connu que le mort. Il voyoit d'ailleurs, qu'il n'y avoit que ſon pere ſeul d'aſſez hardi pour un ſemblable coup. Ainſi il n'héſita pas, non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'auteur. Cependant, ils ne ſe défierent point, ni l'un ni l'autre, que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux ; & s'imaginant bien plutôt ce qui devoit être, que *ce qui* étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme confident, & qu'ils étoient découverts. Dans cette opinion, & conſidérant la grandeur de la paſſion du Roi pour ſa femme, ſon averſion pour le Prince, & ſon inclination naturelle à répandre le ſang, ils ſe jugerent perdus. Ils crurent que le Roi étant bien aſſuré, qu'ils ne pouvoient échaper à ſa vengeance, il avoit voulu la commencer par cet aſſaſſinat, afin de la leur faire ſentir plus longtems.

Il n'y a rien de ſi ſecret dans les Cours, qui ne ſoit ſçu par quelques gens, dont on ne ſe défie point. Dom Carlos, ſe mettant un jour à table environ ce tems, trouva un papier ſous ſon aſſiette, qui contenoit ces paroles : *Il eſt des conſeils très-juſtes, qui ne ſe donnent point ; mais on ne ſort des affaires deſeſpérées, que par des réſolutions extraordinaires. Ceux en qui le Ciel a mis des qualités qui doivent rendre beau-*

coup d'autres heureux, ont une obligation d'accomplir leur deſtinée, qui prévaut ſur toutes les autres obligations. Les ames généreuſes ne périſſent, que faute d'avoir aſſez mauvaiſe opinion des méchans. La patience, qui abandonne les jours de l'homme de bien à la violence de ſes ennemis, eſt foibleſſe, baſſeſſe de cœur, crime, & non pas vertu. L'Humanité, pour qui n'en a point, eſt la plus dangereuſe eſpece de folie.

Cependant, le Prince réſolut d'eſſayer une voie innocente, avant que de recourir aux dernieres extrémités. Ce fut de renouveller vivement les inſtances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des affaires demandoit un remede plus prompt & plus preſſant que jamais. Il le fit en des termes qui faiſoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de ſureté à le refuſer. Il jugea à propos de s'expliquer de cette maniere abſolue. Il crut que s'il étoit découvert, il n'avoit rien à ménager; que s'il ne l'étoit pas, il ſe pourroit faire que le Roi, ſollicité par ſa jalouſie, & effrayé de ce procédé impérieux, accorderoit tout pour l'éloigner. Ce pere malheureux, dont l'eſprit étoit plus libre pour voir les ſuites de ſes projets, étoit retombé dans ſa timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit auſſi, qu'il falloit néceſſairement envoyer une Armée

en Flandres ; & il craignoit d'irriter le reſſentiment de Dom Carlos, encore tout récent pour la mort de ſon ami, s'il lui refuſoit le commandement de cette Armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui-Gomez, qui avoit trouvé le Roi ſi ferme dans l'affaire du Marquis, fut bien étonné de le voir ſi irréſolu dans une occaſion beaucoup plus importante. L'intérêt, que ce Miniſtre avoit au ſalut de ſon Maître, lui fit regarder avec effroi la foibleſſe de ce Prince, qui alloit mettre les armes à la main de ſon fils, pour en être égorgé le premier. Comme il n'eſt point de ſi bonne raiſon que la crainte, pour obliger les Eſprits les plus incertains à ſe déterminer, le Roi étoit prêt à ſe réſoudre en faveur de Dom Carlos. Rui-Gomez, qui le voyoit bien, ne ſçavoit comment l'empêcher. Mais comme il avoit l'eſprit fort préſent, tout d'un coup il s'alla aviſer de ce Livre des Voyages du Roi, que ſa femme avoit trouvé chez la Reine écrit de la main de Dom Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand effet, ſi elle étoit employé bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'occaſion. Il dit au Roi qu'il croyoit être obligé de lui apprendre une petite choſe, qu'il n'avoit pas cru juſqu'alors digne de

lui être rapportée ; mais qui, dans la conjoncture préſente, lui feroit beaucoup mieux connoître le génie & les ſentimens de ſon fils. Le Roi, à qui cette affaire parut de plus grande conſéquence, que Rui-Gomez ne faiſoit ſemblant de la croire, voulut examiner lui-même le Livre ; & ayant reconnu l'écriture de ſon fils, il entra dans une réverie profonde, où ce Miniſtre jugea à propos de le laiſſer.

Après qu'il fut revenu du premier trouble d'eſprit, où une raillerie ſi ſanglante, faite par des perſonnes ſi cheres, le jetta d'abord, ſes anciens ſoupçons de l'amour de Dom Carlos pour la Reine ſe réveillerent dans ſon ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre qu'une femme & un fils ſe divertiſſent enſemble de cette ſorte, aux dépens d'un pere & d'un mari qui étoit leur Roi, ſans qu'ils vécuſſent auſſi dans les familiarités les plus criminelles. Mais le Marquis de Poſa lui revenant auſſitôt dans l'eſprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuſe de tous deux ; ſur-tout, Dom Carlos & ce Marquis étant auſſi unis qu'ils étoient ; & il conclut, qu'il falloit néceſſairement que l'un fût l'amant, & l'autre le confident. Quelque effort d'eſprit qu'il ſçût faire, il ne put jamais déterminer en lui-même,

lequel étoit l'amant ; mais qui que ce fût des deux, il trouvoit que la mort du Marquis n'étoit toujours que trop juſte, & que Dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriſer les railleries que ſon fils faiſoit de ſa maniere de vie, en lui donnant le moyen d'en mener une ſi différente en Flandres. Si ce Prince, n'ayant encore rien fait, avoit l'audace de traiter ſon pere avec tant de mépris, que n'oſeroit-il point, ſi la fortune favoriſoit ſon ambition ? Le Roi lui fit dire, que dans le déſordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, ſans expoſer ſes jours à des dangers inévitables : mais que le Duc d'Albe partiroit avec une puiſſante Armée, dans peu de tems, & que dès que cette Armée auroit rendu ſon parti le plus fort, il ſeroit libre de faire ce qu'il ſouhaiteroit.

Ce refus acheva de confirmer le Prince dans l'opinion qu'il avoit, que ſa perte étoit réſolue. Il ſe rendit aux inſtances que les Rebelles de Hollande lui faiſoient depuis longtems, par le Comte d'Egmont & les Députés, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder peu de choſes fort raiſonnables, ils lui obéiroient avec plus de fidélité, que les Catholiques n'obéiſſoient au Roi. Dom

Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois maître des Révoltés; le Roi ne lui abandonnât le reſte de la Flandre; quand ce ne ſeroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui ſeroit aiſé. Le Marquis de Bergh, & Montigni, eurent pluſieurs Conférences avec lui ſur ce proiet: ils prirent enſemble des meſures ſi juſtes & ſi ſolides, qu'elles ne pouvoient manquer de réuſſir, pourvu que le Prince ſe conſervât dans la liberté de pouvoir agir; & c'eſt à quoi ils l'exhorterent principalement.

S'il les en eût cru, il ſeroit parti dès lors. Mais Dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la témérité à ſe déclarer de cette ſorte, avant que d'avoir établi les correſpondances qui lui étoient néceſſaires, il promit, qu'en attendant, il prendroit de ſi puiſſantes précautions pour la ſureté de ſa perſonne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un coffre rempli d'armes à feu, qu'il fit mettre dans la ruelle de ſon lit, il ſe fit faire de petits piſtolets, d'invention nouvelle, pour porter toujours ſur lui, ſans qu'on les pût voir; & pour empêcher qu'on ne le ſurprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Eſcurial, de lui faire une ſorte de ſerrure pour ſa chambre, qui ne ſe pouvoit ouvrir que par dedans: & il mettoit toutes les nuits ſous

ſon chevet deux épées & deux piſtolets (*a*).

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être ſa perte par la ſeule opinion d'être perdu, ſes ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de ſe remettre bien avec ſon pere. Le Roi n'avoit point encore vu la Reine en particulier depuis la mort du Marquis de Poſa. Ils craignirent, qu'ils n'euſſent travaillé en vain, s'il la revoyoit; & qu'elle n'otât aiſément de ſon cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoiqu'il ſe pût faire que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la conſéquence que la choſe étoit pour eux, ils ne devoient rien laiſſer au hazard. Pour ôter à cette Princeſſe l'occaſion de défaire dans une nuit ce qui leur avoit couté tant de ſoins & de tems, ils s'aviſerent d'un moyen qui paroîtroit ridicule, s'il n'avoit pas réuſſi.

Au voyage que la Cour de France fit le long de la Loire, du tems de François II. il courut un bruit, qu'on cherchoit de petits enfans, pour baigner dans leur ſang ce jeune Roi, qu'on feignoit être atteint du mal qui ſe guérit par cet étrange remede (*b*). Il y eut même des gens, qui devançoient la Cour de quelques journées, & qui exami-

(*a*) Mr de Thou.

(*b*) Mayerne Turquet. Hiſtoire de la Planche. Mémoires de la Place. MM. de Mezerai, & le Laboureur, Diogenes, &c.

noient ſoigneuſement les enfans dans les lieux où elle devoit paſſer ; pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'uſage que les Médecins en devoient faire. Ces inconnus répandirent une épouvante ſi générale ſur leur route, que tout le monde ne ſongea plus qu'à cacher ce qu'ils faiſoient ſemblant de chercher. La Reine mere, ayant découvert l'origine de cet horrible attentat, en fit pendre quelques-uns. Ils découvrirent à la mort par qui ils avoient été apoſtés ; mais ceux qui reçurent leur confeſſion, ne jugerent pas qu'il y eût ſureté pour eux à la divulguer. Si les infirmités continuelles du Roi firent recevoir ſi facilement parmi le Peuple une calomnie ſi extravagante, on jugera aiſément de l'effet qu'elle produiſit dans les pays éloignés, où ces ſortes de nouvelles ont toujours plus de force que dans les lieux où elles ſe font. Le Roi d'Eſpagne en témoigna de l'inquiétude. Il craignit que ſa femme n'eût quelque diſpoſition ſecrette à ce même mal, qui eſt ſouvent une maladie de famille. La petite vérole, qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques accidens équivoques qui avoient du rapport à cette infirmité. On réſolut de faire croire au Roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux, à cette derniere groſſeſſe. Comme il avoit l'eſprit fort foible ſur ce qui re-

gardoit ſa ſanté, on crut, que ſi on appuyoit ce rapport par quelque témoignage qui ne fût pas ſuſpect, ce ſeroit aſſez pour l'empêcher de recevoir jamais ſa femme en particulier. La Princeſſe d'Eboli lui devoit donner le premier avis; elle y étoit obligée par la fidélité qu'elle lui avoit promiſe dans l'emploi qu'elle avoit près de la Reine : & cette même Françoiſe, pour qui Dom Juan avoit témoigné autrefois quelque inclination, devoit confirmer ce que la Princeſſe auroit dit. Cette fille étoit un de ces eſprits brouillons, nés pour l'intrigue; & elle ne ſe pouvoit conſoler de ce que toute ſa faveur auprès de ſa Maitreſſe ne lui attiroit aucune confidence importante. La Princeſſe d'Eboli commanda à Dom Juan de faire l'amoureux une ſeconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuſe perſonne. Ce Prince, qui trouvoit quelque douceur à troubler le bonheur du Roi, obéit avec chaleur; mais cette fille, rebutée par le refroidiſſement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des aſſurances extraordinaires. Dom Juan, preſſé de conclure, n'héſita pas à lui faire une promeſſe de mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La choſe réuſſit beaucoup plus aiſément qu'on n'avoit eſpéré. Le Roi, dont l'amour étoit déja changé en indignation,

par les choſes qui s'étoient paſſées, donna aveuglement dans le piége qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe qui avoit différé ſon voyage, pour attendre le ſuccès de cet artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Dom Carlos, en des termes conformes à la réponſe, que le Roi avoit faite aux dernieres inſtances de ce Prince; & Dom Carlos traita ce Duc fort mal, de peur qu'on ne ſoupçonnât ſes deſſeins, s'il eût paru tranquille dans une occaſion, qui le devoit toucher ſi ſenſiblement.

Cependant, ce Prince recevoit de tous côtés les meilleures nouvelles qu'il pouvoit ſouhaiter. Le Prince d'Orange, & l'Amiral de Châtillon, avec qui il devoit conſulter tout ce qu'il avoit à faire, l'encourageoient, & le preſſoient par leurs Lettres, ſoit pour le ſervir, ſoit pour le perdre. Les Révoltés des Pays-Bas, ſe confians en ſa généroſité, ne lui demandoient aucunes conditions. Mais ce qui acheva de le réſoudre, ce fut l'aſſurance d'une Flotte conſidérable, que le Grand-Seigneur devoit envoyer ſur la Côte de Flandres, pour favoriſer tous ſes deſſeins. Comme ſa principale eſpérance étoit fondée ſur ce ſecours, il eſt néceſſaire de reprendre cette Négociation de plus haut.

Du tems que la Reine Marie étoit Gou-

vernante des Pays-Bas, pour l'Empereur ſon frere, un Juif Portugais de naiſſance, nommé Juan Miquez, dont elle faiſoit une eſtime particuliere, enleva dans ſa Cour une fille de la premiere qualité, & d'une beauté extraordinaire. Le Roi d'Eſpagne, qui protégeoit les parens de cette belle perſonne, ayant fait chaſſer le raviſſeur de tous les Etats de la Chrétienté, où il chercha un aſyle, il ſe retira à Conſtantinople, & de-là dans la Caramanie, auprès de Selim, fils aîné du Grand Soliman (*a*). Ce jeune Prince confiné dans ce Pays par ſon pere, ſelon la coutume de leur Maiſon, n'avoit autre ſoin que de ſe déſennuyer, dans l'attente de l'Empire, parmi les plaiſirs. Miquez, entr'autres talens, poſſédoit l'art de les diverſifier en cent manieres, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il ſçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait ſentir, & qui s'émouſſe ſi aiſément : & ayant cultivé par un long & curieux exercice le génie qu'il avoit pour cette Science, il l'avoit portée à une perfection bien au-delà de l'imagination du vulgaire. Enflé de ces rares connoiſſances, il ne douta pas qu'il ne tînt bientôt le premier rang dans les bonnes graces d'un Prince comme Selim, qui connoiſſoit parfaitement le prix de la volupté.

(*a*) M. de Thou, Strada, &c.

Cet

Cet homme ſçavoit, que les ſervices les plus éclatans ne ſont pas toujours les plus ſenſibles pour les Souverains. Il ſemble que ceux qu'on leur rend en public ſoient aſſez récompenſés par la gloire qui les ſuit; mais eux ſeuls peuvent reconnoître ceux qui ne ſont connus que d'eux. Le ſuccès paſſa l'eſpérance de Miquez: & Soliman étant mort dans cette conjoncture, le Juif ſe trouva, par ces glorieuſes voies, Favori déclaré du plus grand Prince de la Terre. Ce haut dégré de pouvoir lui donna bientôt l'occaſion de ſatisfaire le deſir de vengeance, que la perſécution qu'il avoit ſoufferte avoit gravé dans ſon cœur contre le Roi d'Eſpagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce Prince ayant admiré l'excellence du vin de Chypre, le Juif s'aviſa de ſe moquer de la paſſion qu'il témoignoit pour une liqueur qui croiſſoit hors de ſon Empire. Il lui dit, qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faiſoit, puiſqu'il l'achetoit. Selim, touché de cette raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajouta, en frapant de la main ſur l'épaule du Juif, que puiſque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce vin merveilleux, il le déclaroit dès-lors Roi de cette Iſle, & que ce n'étoit qu'une partie de ſa reconnoiſſance. Dans le tems que tout ſe diſpoſoit pour cette entrepriſe,

les Mores de Grenade préparoient ce fameux ſoulévement, qui éclata bientôt après. Ils députerent à la Porte, pour y demander de l'appui. Miquez, préférant le plaiſir de ſe venger à celui de ſe faire Roi, entreprit leur affaire, avec tant de chaleur, qu'il fit réſoudre d'envoyer à leur ſecours le redoutable Armement qu'on équipoit pour la Conquête du Royaume qui lui étoit deſtiné. Il avoit conſervé de grandes liaiſons en Flandres, & il donna auſſi-tôt avis au Conſiſtoire d'Anvers, de cette importante diverſion. Ce Conſiſtoire, qui étoit le principal Conſeil des Rebelles, ayant reçu en même tems des nouvelles de l'engagement de Dom Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au Prince, on lui envoya les dépêches & le chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui-même à Conſtantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'intérêt commun. Dom Carlos ſouhaita, pour plus grande ſureté, que cette Flotte, qui devoit aborder aux Côtes de Grenade, abordât à celles de Flandre. Il écrivit à la Porte; & Miquez répondit, que le Baſſa de la Mer avoit un ordre ſecret de faire tout ce que le Prince commanderoit: ſoit que la choſe fût vraie, ou qu'on voulût ſeulement la faire croire, pour engager Dom Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems, comme il jouoit un ſoir chez la Reine contre ſon Oncle, ils eurent enſemble quelque différend, où Dom Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le Prince, au-delà des bornes de la liberté que le Jeu pouvoit lui donner avec le Fils de ſon Roi. Dom Carlos, qui ſe connoiſſoit, lui répondit en peu de mots, avec aſſez de modération, mais pourtant en des termes, qui ſembloient lui reprocher le défaut de ſa naiſſance, pour le faire ſouvenir de ſon devoir. Dom Juan, frapé par un endroit ſi ſenſible, en fut outré, juſqu'au point de répondre au Prince, qu'il étoit vrai qu'il étoit bâtard; mais que ce qui l'en conſoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur pere que lui (*a*). Cette parole épuiſa la patience de Dom Carlos. Il traita ſi mal ſon Oncle, qu'il courut un bruit le lendemain qu'il lui avoit donné un ſoufflet. La Reine, & la Princeſſe d'Eboli, qui étoient préſentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains; la Reine, ſur-tout, à qui toute choſe faiſoit frayeur dans cette conjoncture: & comme ſi elle eût eu quelque preſſentiment des ſuites de ce différend, elle employa toute ſon autorité pour les obliger de ſe raccommoder ſur le champ: mais ce ne fut pas avec une égale ſincérité des deux côtés.

(*a*) Brantome, dans Philippe II.

Le Roi, pour être inſtruit fidélement de ce qui ſe paſſoit chez la Reine, avoit lié un commerce étroit avec la Princeſſe d'Eboli. Cette femme avoit obligé Dom Juan à obſerver les actions du Prince plus ſoigneuſement qu'à l'ordinaire depuis la mort du Marquis de Poſa. Il étoit aiſé à Dom Juan de s'acquitter de cette commiſſion. Le Prince, qui le croyoit ſon meilleur ami, lui avoit dit quelque choſe de ſon deſſein en termes généraux. Quoique Dom Juan n'eût rien oublié pour en ſçavoir le particulier, il n'en avoit pu rien apprendre encore; mais depuis leur démêlé, le deſir de ſe venger, le rendit ſi clair-voyant, que quelque ſoin que Dom Carlos eût pris de ſe fournir d'armes en ſecret, Dom Juan le découvrit, à la fin, à force d'adreſſe, & d'argent (*a*).

Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces précautions, pour les prendre toujours. Il comprit auſſitôt que ſon fils avoit deſſein de s'enfuir, ou de lui faire quelque violence. Il ne ſçavoit lequel croire des deux, lorſque Dom Raimond de Taxis, Général des Poſtes, le vint avertir, qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort ſecrettement trois Chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet avis

(*a*) Hiſtoria de D. Juan d'Auſtria.

tira le Roi du doute où il étoit, en le jettant dans un plus grand ; s'il ſe contenteroit de faire obſerver le Prince, enſorte qu'il ne pût s'échaper, ou s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter ? Mais Perez lui apportant en même-tems la nouvelle du ſoulevement des Mores, qu'il venoit de recevoir ; & le Roi, effrayé de tant de mauvaiſes conjonctures, réſolut de s'aſſurer de la perſonne de ſon fils.

Il étoit vrai, que le départ du Prince étoit réſolu pour cette nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les Comtes d'Egmont & de Horn, ſe confiant ſur l'innocence de leurs intentions dans leurs déportemens paſſés, & ſur le mérite de leurs ſervices, s'étoient livrés eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque tems après leur fit trancher la tête. Une perfidie ſi manifeſte avoit jetté les Rebelles dans le déſeſpoir ; & leurs Chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de ſalut pour eux que dans les armes, firent aiſément comprendre à Dom Carlos, en lui mandant ces choſes, que bientôt il ne ſeroit plus tems de les ſecourir. Il écrivit auſſitôt à Dom Garcie Alvarez Oſorio, qui devoit être le compagnon de ſa fuite, de ſe rendre inceſſamment auprès de lui. Le Prince

l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une ſomme conſidérable; mais n'ayant pas le tems de faire les diligences néceſſaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus (*a*). Comme Dom Carlos ſe retiroit de chez la Reine, Rui-Gomez le joignit, pour lui rendre compte de la part du Roi, de la nouvelle qu'on avoit reçue de Grenade. Ce Miniſtre l'entretint ſi tard, que le Prince voyant qu'il ne lui reſtoit pas aſſez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir ſa fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui Gomez ſe retira après l'avoir vu coucher; mais comme il ignoroit ce changement de réſolution, il mit des hommes fidéles & réſolus à toutes les avenues de l'Appartement du Prince (*b*).

Il importoit pour la juſtification du Roi, que Dom Carlos fût pris voulant s'enfuir, mais quand on eut attendu deux ou trois heures, ſans qu'il ſe mit en devoir de ſortir, le Roi réſolut de paſſer outre; il ne jugea pas qu'il dût riſquer toutes choſes, pour une formalité. Dom Juan avoit remarqué la maniere dont la chambre ſe fermoit. Pendant que Dom Carlos étoit encore chez la

(*a*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II. & de Dom Juan.

(*b*) Mr de Thou, Mayerne, &c.

Reine, le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette ſerrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embarraſſer le reſſort, enſorte que la porte ne ſe fermât plus ſi bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoique cet Ouvrier ſçût faire, ce reſſort fit beaucoup de bruit en ouvrant; mais le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le premier, trouva le malheureux Prince dormant ſi profondement, qu'il put même ôter les épées & les piſtolets qui étoient ſous ſon chevet, ſans l'éveiller. Enſuite, ce Comte s'alla aſſeoir ſur un coffre, qui étoit à la ruelle du lit, & dans lequel Dom Juan croyoit que les armes-à-feu devoient être. Alors le Roi, jugeant par le ſilence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la Chambre, précédé de Rui-Gomez, du Duc de Feria, du Grand Commandeur, & de Dom Diégue de Cordoue, tous armés d'épées, & de Piſtolets. Le Prince, ayant été éveillé avec peine par Rui-Gomez, auſſi-tôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit, que tout ce qu'on en faiſoit étoit pour ſon bien. Mais DomCarlos, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une Caſſette pleine de papiers, qui étoit ſous ſon lit, il entra dans un déſeſpoir ſi furieux, qu'il s'alla jetter tout nud qu'il étoit dans un grand braſier de feu,

que le froid extrême qu'il faiſoit avoit obligé ſes gens à laiſſer allumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconſolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On demeubla d'abord ſa chambre ; & au lieu de tant de choſes magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ſes Officiers ne parut depuis en ſa préſence. Il fut toujours gardé à vue. On lui fit prendre un habit de deuil. Il ne fut plus ſervi que par des hommes vêtus de même, & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux héritier de tant de Couronnes ne vit plus rien autour de lui, qui ne préſentât à ſes yeux l'image de la mort.

Cependant, le Roi voyoit les deſſeins & les intelligences de ſon fils, par les papiers dont il s'étoit ſaiſi. Il fut épouvanté du danger qu'il avoit couru ; mais il fut encore plus touché, lorſqu'entre pluſieurs Lettres de l'écriture de la Reine, il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amoureuſe du monde (*a*). C'étoit celle que le Marquis de Poſa avoit portée à Alcala, & que Dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la Reine l'avoit écrite dans le pre-

(*a*) Mathieu, Hiſtoire de France. Mr de Thou, Mayerne, Hiſt. d'Eſpagne. Dupleix, Hiſt. de France, &c.

mier

mier tranſport de ſa douleur pour l'accident mortel de ce Prince, elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un homme, dont la vie étoit déſeſpérée, tirât à aucune conſéquence, & pût produire d'autre effet, que de le faire mourir plus content. Ainſi, elle s'étoit abandonnée à toute ſa tendreſſe en l'écrivant; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus ſecrets ſentimens de ſon cœur, avec toute la violence qu'une occaſion ſi funeſte pouvoit inſpirer. C'étoit toutefois ſans aucun emportement qui pût intéreſſer ſon honneur, ou ſeulement offenſer ſon devoir; mais le Roi en tira des conſéquences bien différentes. La fureur, qu'il en conçut, fut d'abord accompagnée d'une douleur ſi vive, qu'elle lui auroit peut-être ôtée la vie, ſi le deſir de ſe venger, ſi naturel dans ces occaſions, ne la lui avoit conſervée. Mais faiſant auſſi-tôt réflexion, qu'il étoit Maître de ceux qui l'avoient offenſé ſi cruellement: cette agréable penſée fit ſuccéder une joie barbare à la rage qu'il avoit dans l'ame, & elle changea ſon cuiſant déſeſpoir en une tranquillité pleine d'horreur.

Ce même jour, Montigni fut arrêté, pour laiſſer quelque tems après ſa tête ſur un échaffaud; & le Marquis de Bergh, en faveur de Rui-Gomez ſon ancien ami, eut

permiſſion de s'empoiſonner. La liaiſon de ces deux Seigneurs avec Dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient, auſſi-bien que lui, ennemis déclarés du Cardinal Spinoſa, Inquiſiteur Général ; & c'étoit aſſez de cette inimitié en Eſpagne, pour être ſuſpect ſur la Religion. Ils accuſoient ce Prélat d'être l'Auteur de tous les conſeils violens, que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accuſoit eux-mêmes, d'avoir fait venir de France pluſieurs Ballots de Catéchiſmes de Calvin, à la faveur d'un Paſſeport de Dom Carlos. On n'avoit pas encore oublié les emportemens de ce Prince contre les Inquiſiteurs, ſur le Teſtament de Charles-Quint. Toutes ces choſes diſpoſoient extrêmement l'eſprit des Peuples à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles opinions, dont il n'avoit jamais ouï parler. Le Roi voyoit bien, qu'il n'y avoit que la Religion qui pût faire ſouffrir une action auſſi étrange, que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables diſpoſitions, & les preuves qu'il avoit des intelligences de ſon fils, il ne pût, s'il vouloit, le ſacrifier impunément à ſa vengeance. Dans cette confiance, il mit entre les mains du Cardinal Spinoſa tous les originaux qu'il avoit trouvés chez Dom Carlos, excepté les Lettres de la Reine ; il établit les

Inquiſiteurs Juges ſouverains entre ſon fils & lui; & il proteſta d'en paſſer par leurs avis. Il ſçavoit que la colere de ces ſortes de gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur reſſentiment contre le Prince, auſſi violent, après pluſieurs années d'intervalle depuis leur démêlé, que s'il n'y eût eu que huit jours.

Quoique le Roi eût fait des défenſes rigoureuſes d'écrire dans les Pays Etrangers l'empriſonnement de Dom Carlos (*a*), la nouvelle en fut bientôt répandue. La plûpart des Princes de la Chrétienté demanderent ſa grace. L'Impératrice, ſur-tout, en écrivit au Roi ſon Frere, avec toutes les inſtances imaginables. Il y avoit longtems que ſa fille aînée étoit promiſe au Prince d'Eſpagne. Le Roi qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de liberté & de crédit à ſon fils, avoit toujours differé l'accompliſſement de ce mariage. Entr'autres prétextes de ce retardement, il fit courir un bruit, que depuis la chute de Dom Carlos à Alcala, les Médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'enfans. Ce bruit paſſa pour un artifice, & l'Impératrice même n'y ajouta point de foi. Cependant, il étoit d'autant plus aiſé au Roi de tirer cet-

(*a*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II. Hiſt. de Dom Juan, &c.

te Alliance en longueur, que Dom Carlos ne la preſſoit pas autant qu'il auroit pu. Quelque avantageuſe qu'elle fût pour ſes deſſeins, il faiſoit ſcrupule d'épouſer une Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer. L'Impératrice, qui ignoroit le ſecret de ſon cœur, ne trouvoit que ce ſeul parti digne de ſa fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la mort de la Reine d'Eſpagne ſi proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas, que cette aînée prendroit la place de cette malheureuſe Reine, & que le Roi ſon frere, comme par une eſpéce de fatalité, dût épouſer toutes les Princeſſes qui auroient été promiſes à Dom Carlos. Le Roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un ſoin particulier de la ménager dans cette occaſion, & de ſe juſtifier dans ſon eſprit (*a*).

Cependant, cette nouvelle jetta les Rebelles de Hollande & de Grenade dans un déſeſpoir, qui produiſit des effets bien ſanglans. Il en auroit produit encore de plus cruels, ſi les Turcs euſſent tenu parole. Mais Miquez ne jugea pas, que ſans l'appui du Prince d'Eſpagne, il dût hazarder la Flotte Ottomane, dans des lieux ſi éloignés de tout ſecours pour elle, en cas de déſavantage. Il ſe rendit aux oppoſitions que les autres Miniſtres de la Porte firent

(*a*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

contre la continuation de cette entrepriſe ; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le ſervice merveilleux qu'il y rendit (*a*), que ſon eſprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail, & que l'amour de la volupté ne rend pas toujours incapables de grandes choſes ceux qui en ſont poſſédés.

Cependant, les Inquiſiteurs inſtruiſoient avec une affection & une diligence incroyable le procès de l'infortuné Dom Carlos. Leurs anciennes animoſités contre lui parurent ſi ouvertement, qu'il n'y avoit que l'intérêt ſeul de la Religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire ſupporter. Ils envoyerent chercher dans les Archives de Barcelone le Procès Criminel que Dom Juan II. du nom, Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au Prince de Viane, Dom Carlos, ſon fils aîné. On fit traduire ce Procès de Catalan en Caſtillan, pour ſervir tout enſemble de modéle, & d'autorité (*b*). L'affaire fut propoſé à l'Inquiſition, ſous l'eſpéce du Dauphin Louis XI. & du Roi Charles VII. ſon pere. Comme toutes les opinions furent ſemblables, on en peut juger par celle du célébre Docteur Navarre, qui eſt inſérée

(*a*) Mr de Thou, Strada, &c.

(*b*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II. Hiſt. de Dom Juan.

dans l'Hiſtorien de Philippe II. (*a*). Il décide, qu'un Roi, qui découvre que l'Héritier préſomptif de la Couronne veut ſortir des Etats, doit le faire arrêter, ſi ſon évaſion peut être un ſujet de diviſion dans le Royaume, & que les ennemis de l'Etat en puiſſent tirer quelque utilité conſidérable; mais ſurtout, ſi ces ennemis ſont des hérétiques, & qu'il y ait la moindre raiſon de craindre, ou de ſoupçonner, que le Prince ne les favoriſe. Le ſacrifice, que le Roi faiſoit des ſentimens de la nature au repos de l'Etat, fut préféré par les Inquiſiteurs à l'obéiſſance d'Abraham. Ils comparerent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à ſon Fils unique, pour le Salut des hommes (*b*). La Procédure ne pouvoit pas être longue, devant des Juges ſi bien diſpoſés. Les ſeules Lettres de l'Amiral de Châtillon, du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Conſiſtoire d'Anvers, & de Jean Miquez, ſuffiſoient pour former la Sentence; & Dom Carlos fut condamné à demeurer dans ſa priſon.

Le reſſentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le conſeil, ou qui l'avoient approuvé. Ils cru-

(*a*) Cabrera.

(*b*) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de Dom Carlos.

rent, qu'ils n'échaperoient jamais à ſa vengeance, s'il revenoit un jour en liberté ; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'euſſent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinoſa remontra au Roi qu'il n'y avoit point de cage aſſez forte pour cet oiſeau, & qu'il falloit bientôt s'en défaire, ou lui donner les champs. Le Peuple, près de qui c'eſt aſſez d'être malheureux pour être juſtifié, témoignoit tous les jours plus de paſſion pour l'élargiſſement du Prince. Le Roi, qui craignoit quelque ſédition, n'oſoit plus s'abſenter de Madrid. Il jugea, après une mure délibération, qu'il n'y auroit jamais de ſureté pour ſes Miniſtres, à mettre le Prince en liberté ; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit ſujet d'en craindre, qu'en le faiſant mourir. Durant quelque tems, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un poiſon lent, qui devoit bientôt lui cauſer une langueur mortelle. On en répandit ſur ſes habits, ſur ſon linge, & généralement ſur tout ce qu'il pouvoit toucher. Mais ſoit que ſa jeuneſſe, & ſa bonne conſtitution, fuſſent plus fortes que le venin, ou que les perſonnes qui prenoient intérêt en ſa vie l'obligeaſſent d'uſer de préſervatifs, cette voie ne réuſſit pas (*a*). Il fallut s'expliquer

(*a*) Campana, Cabrera, Hiſt. de Philippe II. &c. MM. de Thou, & le Laboureur. Mayerne, Dupleix, &c.

plus clairement ; & le malheureux Prince apprit, qu'il pouvoit choiſir le genre de ſa mort (*a*).

Il reçut cette étrange nouvelle avec l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque choſe plus que la vie, & qui craignoit la même deſtinée, pour la perſonne qu'il aimoit. Quoi que les Hiſtoriens d'Eſpagne ayent dit des emportemens & des foibleſſes de ce Prince, pour noircir ſa mémoire & juſtifier ſon pere, il eſt certain, qu'il ne lui ſortit qu'une ſeule choſe de la bouche qui pût paſſer pour plainte. Ce fut que la Reine, ayant à force d'argent trouvé le moyen de lui faire commander de ſa part, qu'il demandât à voir le Roi, comme un Garde lui vint dire que ſon pere venoit, *Dites mon Roi*, répondit-il, *& non pas mon pere.* La ſoumiſſion, qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit réſoudre à ſe mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire, qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon ſang qu'il alloit répandre (*b*). Le Roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais ſang, il donnoit ſon bras au Chirurgien pour le tirer.* Dom Carlos, au déſeſpoir d'avoir fait une baſſeſſe ſans fruit, ſe leva bruſquement à ces mots, & deman-

(*a*) Matthieu, Hiſtoire de France.
(*b*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

da à ſes Gardes, ſi le Bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, ſoit pour répaître plus longtems ſes yeux de ce déplorable ſpectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchât à ſe rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire ? Le Prince, qui eût voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois, avec toute ſa fierté naturelle. *Si des perſonnes*, lui dit-il, *pour qui ma complaiſance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de vous demander grace, & je ſerois mort plus glorieuſement que vous ne vivez.* Le Roi ſe retira après cette réponſe, ſans témoigner aucune émotion. Dom Carlos ſe mit au bain (*a*); & s'étant fait ouvrir les veines des bras, & des jambes, il commanda que tout le monde ſortît. Puis, prenant dans ſa main un portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au cou, & qui avoit été la premiere occaſion de ſon amour, il demeura les yeux attathés ſur cette fatale Peinture, juſqu'à ce que les friſſons glacés du trépas le ſurprirent dans cette contem-

(*a*) Dupleix, Hiſtoire de France.

plation, & que ſon ame généreuſe & élevée étant déja ſortie à demi avec ſon ſang & ſes eſprits, il perdit inſenſiblement la vue, & puis la vie.

On ne ſçait point préciſément le tems de cette mort. On ſçait ſeulement, qu'elle arriva longtems avant qu'elle fût publiée. On imprima (*a*) une longue Relation de ſa maladie, qu'on diſoit être une dyſſenterie maligne, cauſée par ſes déréglemens.

La douleur des Peuples, & le déſeſpoir des Domeſtiques du Prince, éclaterent ſi hautement, que les Hiſtoriens les plus paſſionnés (*b*) n'ont oſé le diſſimuler. Le Comte de Lerme, à qui le Roi avoit confié la conduite de Dom Carlos durant ſa priſon, avoit conçu une amitié ſi extraordinaire pour lui, qu'il parut inconſolable aux yeux de toute la Cour. Le Roi, pour qui ces regrets étoient autant de reproches, prit la voie qu'il jugea la plus ſure, pour les faire ceſſer. Il récompenſa magnifiquement les Domeſtiques de Dom Carlos. Il donna une Commanderie de Calatrava au Comte de Lerme, & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces libéralités n'étoient

(*a*) A Madrid en Eſpagnol, & depuis à Veniſe en Italie.

(*b*) Campana, Cabrera, Hiſt. de Philippe II. &c.

pas faites en reconnoiſſance de l'affection qu'on témoignoit pour Dom Carlos. Néanmoins, le Public ne diminua rien de ſon empreſſement, pour honorer la mémoire de ce Prince.

Comme on ſçut que le Roi avoit deſſein de lui faire des obſeques avec une magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la dépenſe, & qu'on lui en laiſſât tout le ſoin. Quoique le Roi prévît que ces funérailles ſoient accompagnées d'éloges, qui ne ſeroient guéres honorables aux ennemis du mort, il n'oſa refuſer. Ses Hiſtoriens (*a*) le louent particulierement de la tranquillité d'eſprit qu'il fit paroître le jour de cette pompe, lorſque regardant d'une fenêtre de ſon Palais la diſpoſition & la marche de la cérémonie, il décida ſur le champ une difficulté qui ſurvint pour le rang entre les différens Conſeils d'Etat qui s'y trouverent. Les deux fils de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Eſpagne faiſoient le deuil. Comme on approcha du Temple, le Cardinal Spinoſa, qui les conduiſoit immédiatement après le Corps, prit congé d'eux, & ſe retira ſous prétexte d'un mal de tête qui lui prit. Mais

(*a*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irréconciliable ennemi que Dom Carlos eût eu, on entendit pluſieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit ſouffrir la préſence du Prince, ni mort, ni vivant (*a*). La premiere choſe qu'on découvrit, ce fut cet Eloge célébre de l'Ecriture pour un mort, qui étoit en gros caracteres d'or ſur le portail par où on entra: *Il nous a été ravi, de peur que la malice du Siécle ne changeât ſon cœur, & que la flaterie ne ſéduisît ſon eſprit.* Tout ce qu'une douleur ingénieuſe peut inventer pour ſe ſoulager, étoit mis en œuvre, dans le ſuperbe Mauſolée, où le Prince fut mis en dépôt. Mais comme tous les ornemens ſe rapportoient à l'Inſcription Latine qui ſervoit d'Epitaphe, il ſuffit d'en rapporter le ſens, pour faire comprendre l'eſprit & le deſſein de toute la pompe: *A l'éternelle Mémoire de Charles, Prince des Eſpagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Ciſalpine, Héritier du Nouveau Monde, incomparable en Grandeur d'ame, en Libéralité, & en Amour pour la Vérité* (b).

(*a*) Cabrera, Hiſt. de Dom Juan.

(*b*) Relacion de la Muerte y Eſſequias del Principe Dom Carlos.

C'eſt ainſi que le génie élevé, & les inclinations héroïques, de l'infortuné Dom Carlos, furent à la fin repréſentées ſous leur propre nom de vertus, après avoir été ſi longtems déguiſées ſous celui de vices par ſes ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la mort de Dom Carlos ſecrette, il réſolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine ; mais il craignit que cette triſte nouvelle ne cauſât quelque mal à ſon enfantement : & il connut auſſi bientôt après, qu'elle en étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer que Dom Carlos avoit été ſacrifié à la jalouſie de ſon Pere, elle ne ſe contraignit point pour cacher le reſſentiment qu'elle en avoit (*a*). Sa juſte colere jetta ſon mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avoit tout à craindre de ſon courage, mais plus encore de la conſidération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite correſpondance qu'elle entretenoit avec la Reine ſa Mere.

Peu de mois après la mort de Dom Carlos la Ducheſſe d'Albe, qui avoit une des premieres Charges de la maiſon de la

(*a*) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de Dom Carlos ; Mayerne, &c.

Reine, entra un matin dans ſa Chambre avec une Médecine à la main. La Reine lui dit, qu'elle ſe portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas (*a*) : mais la Ducheſſe voulant l'y obliger, le Roi, qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la conteſtation. D'abord, il blâma la Ducheſſe de ſon opiniâtreté ; mais cette femme lui ayant repreſenté, que les Médecins jugeoient ce reméde néceſſaire, pour faire accoucher la Reine heureuſement, il ſe rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puiſque ce Médicament étoit de ſi grande importance, il falloit néceſſairement qu'elle le prît. *Puiſque vous le voulez*, lui répondit-elle, *je le veux bien* (*b*) Il ſortit auſſitôt de la chambre, & revint quelque tems après, habillé en grand deuil (*c*), pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. Mais ſoit qu'il y eût eu quelque mépriſe dans la compoſition du breuvage, ſoit que l'émotion extraordinaire où la Reine étoit, & la violence qu'elle ſe fit pour le prendre, lui donnaſſent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le

(*a*) Le Laboureur, Mayerne, MS. de Monſieur de Peireſc.

(*b*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

(*c*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne ; MS. de M. de Peireſc, &c.

même jour, parmi de violentes douleurs, & après de grands vomiſſemens. Son enfant fut trouvé mort, & le crâne preſque tout brulé (*a*). Elle étoit au commencement de ſa vingt-quatriéme année, de même que Dom Carlos, & dans la plus grande perfection de ſa beauté.

La fortune fit une vengeance ſi exemplaire de ces deux Morts, qu'on ne doit pas en dérober la mémoire à la Poſtérité. La beauté de la Princeſſe d'Eboli changea bientôt la confiance, que le Roi avoit en elle, en un amour violent. Rui-Gomez, ſon mari, auſſi jaloux des confidences que le Roi faiſoit à ſa femme, que des faveurs, qu'elle faiſoit au Roi, fit deſſein de ſe défaire d'elle; mais la Princeſſe l'ayant découvert, elle le prévint, & ſe défit de lui.

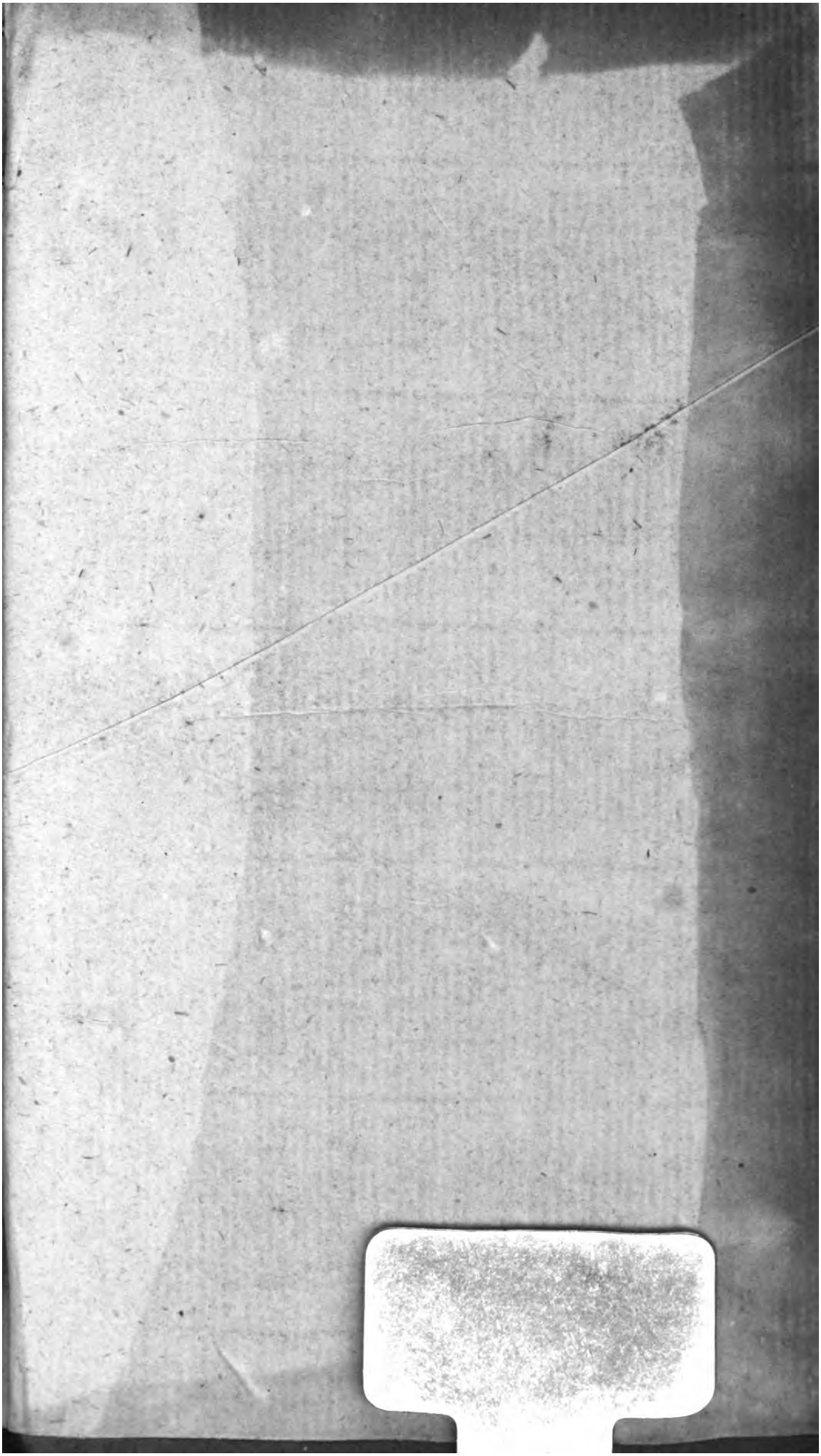
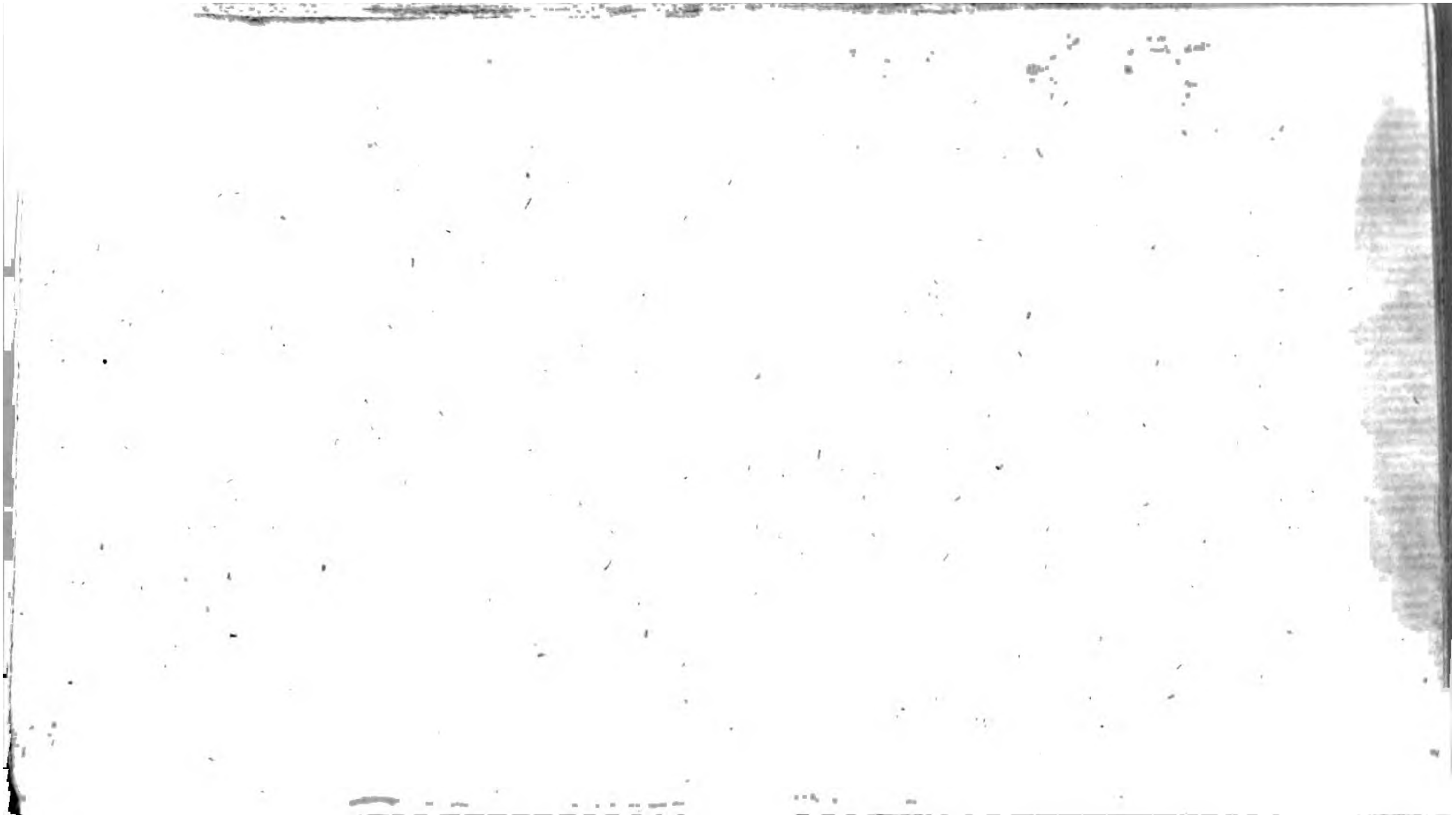
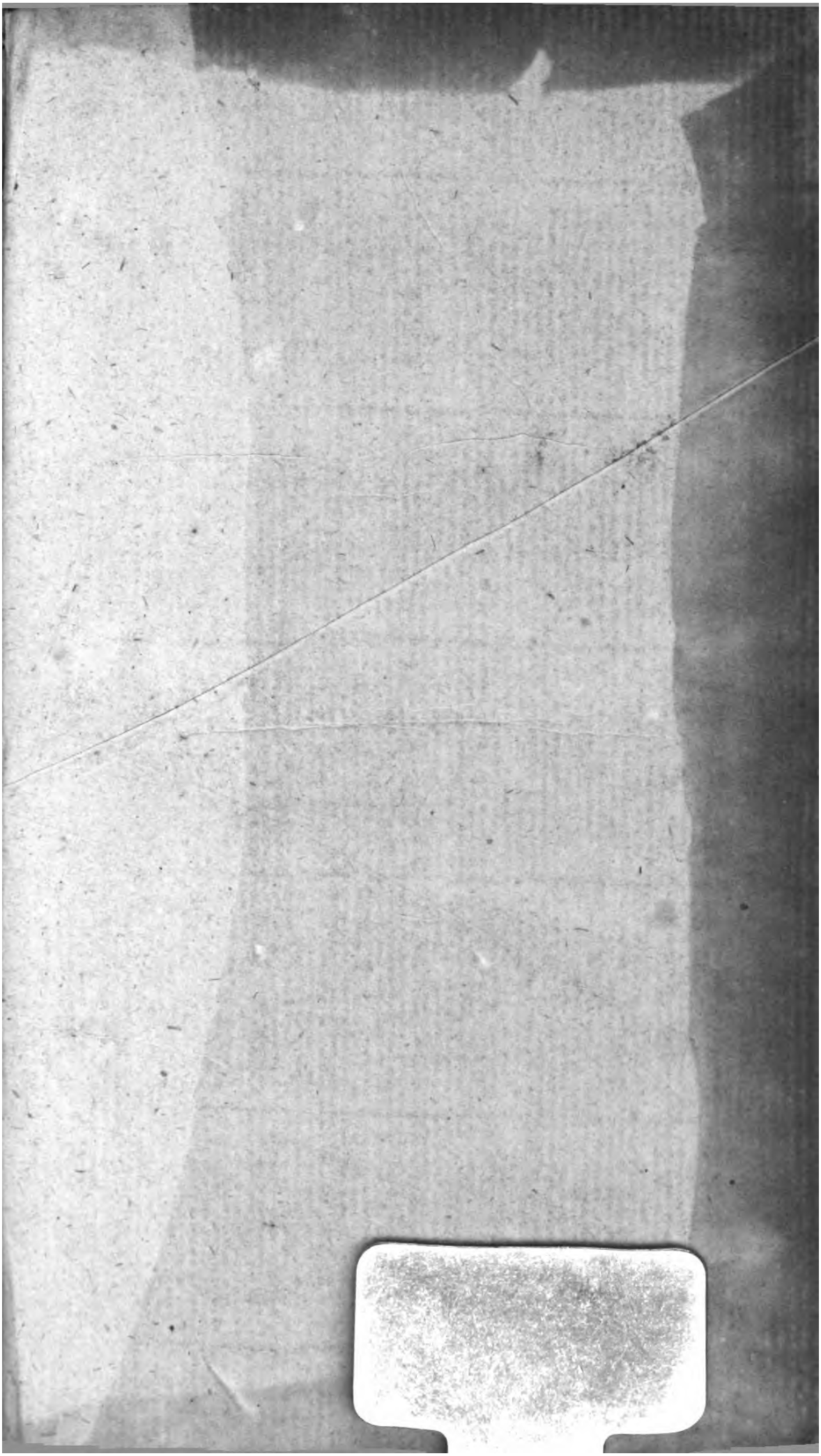
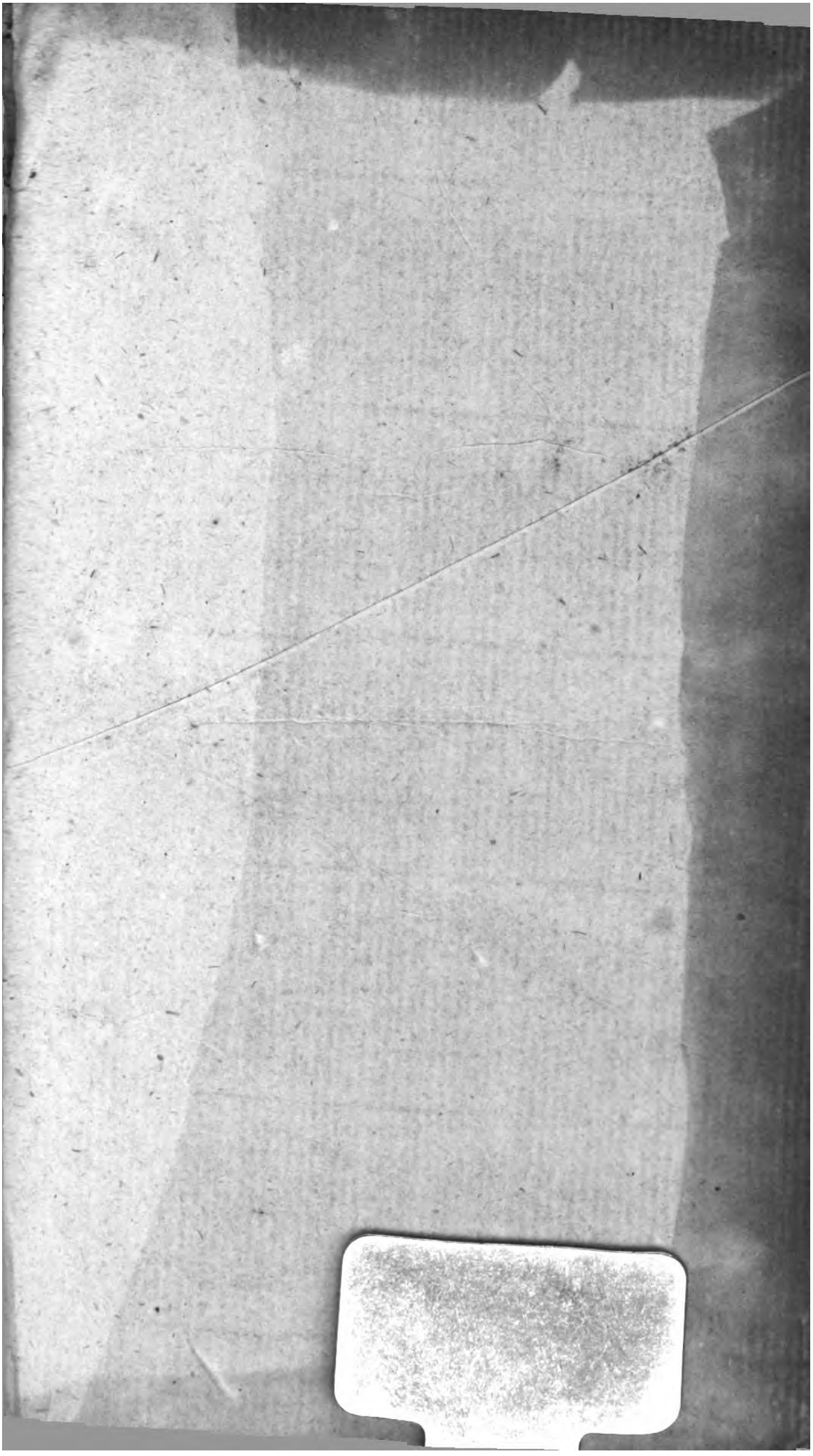
Depuis, elle tint toujours Dom Juan éloigné de la Cour, ſous prétexte de divers Emplois; mais en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'autorité, que leur long & familier commerce lui donnoit ſur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'eſpérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, ſi le courage & la fortune du Prince de Parme ne

(*a*) Le Laboureur, Mayerne, &c.

l'euſſent ſauvé. Dans cette conjoncture, elle apprit qu'il avoit découvert les mauvais offices qu'elle lui rendoit. La crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruinât, en faiſant ſçavoir au Roi tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, la fit réſoudre à montrer des Lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une conſéquence extraordinaire. Elles portoient, que le mariage de Dom Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce mariage ſeroit conſommé, ſans autre condition que la Liberté de Conſcience. Ces Lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à ſa frayeur en préſence de la Princeſſe d'Eboli, elle prit ce tems pour lui dire la Réponſe, que Dom Juan avoit faite autrefois à Dom Carlos, qui le traitoit de bâtard. Elle fit auſſi ſouvenir le Roi du faſte avec lequel ce même Dom Juan avoit reçu les acclamations de l'Armée de Grenade, où les Soldats, charmés de quelque belle action qu'il avoit faite, s'écrierent en ſa préſence : *C'eſt le véritable fils de l'Empereur.* Elle ajouta ſon obſtination à ſe vouloir faire Roi de Tunis,

Tunis, & la perte de la Goulette, qu'il avoit laiſſé prendre en vengeance de ce que le Roi n'avoit pas favoriſé ſon deſſein. Ces diverſes réflexions, jointes au danger preſſant de ce prétendu mariage d'Angleterre, pénétrerent ſi avant dans l'ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Dom Juan, par une voie qui n'étoit pas ſuſpecte, des bottines parfumées, qui lui coûterent la vie. Mais cela eſt incertain; car tous les Hiſtoriens s'accordent, qu'il eſt mort dans le camp près de Namur, de la maladie contagieuſe. Quelque tems après, on decouvrit que la Princeſſe d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le Prince d'Orange, ces Lettres qu'on diſoit avoir été interceptées, & qui avoient été ſi funeſtes à Dom Juan. Le Roi conçut une ſi grande horreur de cette méchanceté, qu'elle éteignit ſon amour. La Princeſſe, & Perez, furent confinés dans une priſon, pour y finir leurs jours. Depuis, Perez s'étant échapé, il erra miſérable dans toutes les Cours de l'Europe. Enfin, Philippe II. lui-même, après avoir vieilli parmi les douleurs de tant de déſaſtres, fut frapé d'un ulcere, qui lui cauſa enfin la mort.

Ainſi furent expiées les morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuſe Princeſſe qui fut jamais. C'eſt ainſi que leurs ombres infortunées furent enfin pleinement appaiſées par les funeſtes deſtinées de tous les complices de leur trépas.

Fin du Troiſième Volume.

520374